HISTOIRE MILITAIRE DU PIEMONT PAR ALEXANDRE SALUCES





HISTOIRE MILITAIRE



DU PIÉMONT

PAR

ALEXANDRE SALUCES

DEUXIÈME ÉDITION
REVUE, AUGMENTÉE ET ORNÉE DE PLANS

TOME DEUXIÈME

TURIN
CHEZ T. DEGIORGIS LIBRAIRE, RUE NEUVE, 17
1859



HISTOIRE MILITAIRE

DU PIÉMONT

—

TOME DEUXIÈME

Turin 1859. — Typ. Steffenone, Camandona et C. *Rue N. D. des Anges*, 7

HISTOIRE MILITAIRE

DU PIÉMONT

PAR

ALEXANDRE SALUCES

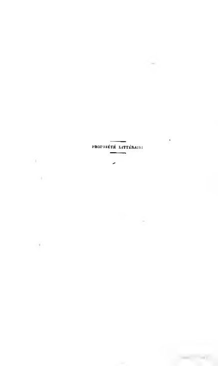
DEUXIÈME EDITION
REVUE, AUGMENTÉE ET ORNÉE DE PLANS

TOME DEUXIÈME



TURIN
CHEZ T. DEGIORGIS LIBRAIRE, RUE NEUVE, 17

1859



HISTOIRE MILITAIRE DU PIÉMONT

SECONDE PARTIE

—

DE L'ÉTAT DU PIÉMONT DEPUIS LE XVI SIÈCLE

CHAPITRE Ier

GUERRE DE 1536.

Sommaire. — Motifs et prétextes de la guerre que le roi de France déclare au duc de Savoie — Ce dernier prince contre qui Genève était en revolte se voit attaqué en même temps par les Suisses — Il perd tous ses états au delà des Alpes — Les Français alliés du marquis de Saluces passent en Piemont — Suse forcé — Charles III quitte la capitale — Turin se rend par son ordre — L'armée française poursuit les impériaux et les Piémontais — Elle les force sur le Doire — Convention entre les généraux — Mondovi, Coni, Fossano et Carignano pris par les Français — Défection du marquis de Saluces — Charles-Quint arrive en Piémont — Turin investi — Coni et Fossano repris

— Le Piémont réuni à la France — Les Français repassent les Alpes — Les impériaux entrent en Provence — Suite des opérations militaires en Piémont. Combat de Savigliano. La Tarantaise en insurrection. Elle est abandonnée à la fureur du soldat — Les Italiens au service de France escaladent Gênes et ils sont battus. Ils arrivent en Piémont — Le blocus de Turin est levé. Les impériaux se retirent à Asti. Les Français reprennent plusieurs places du duc de Savoie, et s'emparent d'une grande partie du marquisat de Saluces, dont le roi donne l'investiture à Jean Louis de Saluces — Celui-ci est arrêté prisonnier par son frère — Prise et reprise de quelques petites places — Les Français entreprennent de se rendre maîtres de Casal et ils sont repoussés — Les impériaux font la conquête du marquisat de Saluces — Mort du marquis François au siège de Carmagnole — Rigueurs exercées à cette occasion

La conduite généreuse de l'empereur Charles-Quint après la bataille de Pavie (1), l'investiture du comté d'Asti et du marquisat de Ceva, qu'il accorda au duc Charles III, enfin les liens du sang que ce dernier prince contracta par son mariage avec Béatrix de Portugal, avaient attaché le duc de Savoie à la maison d'Autriche, sans cependant lui faire abandonner le plan de neutralité qu'il avait malheureusement conçu, mais ses liaisons avec l'Espagne suffirent à irriter François Ier, dont le cœur ulcéré ne pardonnait pas à son heureux rival l'abus mal calculé de la plus brillante

(1) Ce n'est pas dire qu'après cette mémorable victoire les Autrichiens qui vinrent en Piémont n'y fissent beaucoup de mal, il se vengèrent cruellement du duc de Savoie qui avait favorisé l'entrée des Français en Italie, mais l'empereur rappela ses troupes quand il n'aurait eu qu'à le vouloir pour réunir le Piémont au Milanais.

victoire. Charles III avait deux puissans ennemis dans ses plus proches parens, Louise de Savoie, sa sœur, mère de François Ier, et René (1), son frère naturel; l'une et l'autre aigrissaient depuis longtemps l'esprit du monarque français, et leurs insinuations accélérèrent les malheurs de leur patrie. Le roi avait donné une première preuve de sa malveillance en faisant arrêter à Paris le président Lambert, ambassadeur extraordinaire de Savoie, pour servir, disait-on, de garant aux enfans de France qu'on retenait en ôtage à Madrid; cette affaire, qui n'eut cependant aucune suite, ne laissait point de doute sur les dispositions du ministère français; il n'attendait en effet qu'une occasion pour faire éclater son ressentiment (2).

François Ier ayant renoncé deux fois (3) aux droits

(1) René, fils naturel de Philippe II et de Bonne de Romagnano, plus connu sous le nom de *grand bâtard de Savoie*, fut disgracié pendant le règne de Philibert II, après avoir occupé les premières charges de l'état, odieux à la duchesse Marguerite par son attachement à la France, René vit annuler l'acte de sa légitimation par un décret que cette princesse arracha à l'empereur son père, une telle injure le détermina à quitter la cour pour se retirer à Paris son départ fut un nouveau grief on instruisit son procès, il fut déclaré criminel de lèse-majesté, et son apanage devint le douaire de Marguerite René n'avait pas perdu tout espoir de rentrer dans ses biens, il sollicita sa grâce lorsque Charles III succéda à Philibert, mais l'influence que la duchesse conservait à la cour l'emporta sur les sentimens de ce prince pour son frere, qui dès-lors se dévouant entièrement à la France, devint le plus cruel ennemi de sa maison.

(2) GUICHENON, *Histoire de Savoie*, liv. 2, chap. 34. — MONFLEINCHAMP, *Vie d'Emmanuel Philibert*, liv. 3 — DENINA, *Istoria dell'Italia occidentale*, lib. 8, cap. 6 a 10.

(3) *Traité de Lyon en 1523* — *Traité de Cambrai en 1529*.

qu'il disait avoir sur Asti, sur Ceva et sur Verceil, forma des prétentions nouvelles, en demandant au duc de Savoie le comté de Nice comme un démembrement de la Provence, le Faucigny, en sa qualité de Dauphin, et les droits supposés de Louise de Savoie sur la Bresse. Ces demandes devaient être le prétexte d'une guerre, dont la conquête du Milanais était l'objet (1). Le mauvais succès des tentatives précédentes avait persuadé au ministère français qu'il fallait s'emparer de la Savoie et du Piémont pour s'assurer la possession de la Lombardie, et le pape Clément VII, qui favorisait les desseins de François Ier, l'ayant surtout affermi dans ses vues (2), l'on ne songea plus qu'à colorer d'une apparence de raison les suggestions de la politique. Charles, qui voulait à tout prix éviter une rupture, demanda de discuter l'affaire dans un congrès; l'on ne pouvait se refuser à cette demande sans blesser ouvertement les lois de l'équité, et ce fut là le seul ménagement qu'on eut pour le duc de Savoie; ménagement que l'historien de François Ier (3) relève pompeusement, après avoir extrêmement exagéré des griefs dont il est aisé de justifier le prince piémontais (4). L'on nomma des commissaires pour conser-

(1) La souveraineté de ce pays était depuis peu devenue vacante par la mort de François Sforza.

(2) LAVRIANO, *Storia di Torino*, parte seconda, lib. 5, note 25 e 61. — MISSAGLIA, parte II. — PINGONI, *Augustæ Taurinorum Cronica*. — BOTERO, *Principi cristiani*, parte II. — WAN DERBURCHII LAMBERTI, *Historia Sabaudiæ Lugduni* 1599.

(3) GAILLARD, vol III, liv. 4, chap. 1.

(4) On en faisait sans doute peu de cas en France même, puisque le manifeste du roi porte simplement qu'il déclarait la guerre au duc pour revendiquer le comté de Nice, l'hommage

ver du moins les formes de la justice; mais le président Poyet refusa constamment de voir les titres qui prouvaient l'inconcluence des prétentions du roi (1); il voulut exiger que les provinces contestées fussent

du Faucigny et les droits de Louise de Savoie sa mère. Au reste Charles avait trop ouvertement favorisé les Français, pour qu'ils dussent lui en vouloir de ce qu'il avait félicité Charles-Quint après la bataille de Pavie, l'on est moins fondé encore d'avancer qu'il ait cherché de rompre l'alliance de la France et de la Suisse, qu'il avait lui même ménagée; il chercha l'agrément de François I[er] avant d'accepter la donation du comté d'Asti, sur lequel ce monarque ne conservait d'ailleurs aucun droit, enfin le voyage du jeune prince de Piémont en Espagne, pour être élevé à Madrid avec Philippe II, n'avait besoin ni de prétexte, ni d'excuse, mais Gaillard en insistant sur ces griefs s'étaya de l'autorité de Du-Bellay, en qui, selon Montagne (*Essai*, liv. 2, chap. 10) il se découvre un grand déchet de franchise et de liberté d'écrire... C'est ici plutôt un plaidoyer pour le roi François contre l'empereur Charles-Quint, qu'une histoire, ajoute ce même auteur.

(1) Près d'être convaincu de l'injustice de ses demandes dans une séance du conseil d'état de Savoie, il se leva et prit congé en disant: *Il n'en faut plus parler, le roi le veut.* — *Nous ne connaissons pas de code*, répliqua le président Porporato, *qui établisse le droit sur la volonté arbitraire d'un roi de France* (CAMBIANO. — MOMPLEINCHAMP, liv. 3. — *Titres de la maison de Savoie sur les états qu'elle possède*). Au reste il ne faut s'étonner ni de l'audace du propos de Poyet, ni de son effronterie à soutenir la réalité d'un droit imaginaire dans un temps où, comme le remarque Fantin Desodoards (*Histoire d'Italie*), des hommes probes et sages s'y trompaient eux-mêmes. Poyet n'avait ni l'une ni l'autre de ces qualités. Son éloquence au barreau avait fait sa fortune, et la faveur ne le porta à la première charge de la magistrature française que pour le précipiter de plus haut. Le courtisan qui eut l'infamie de trouver vingt-cinq crimes capitaux dans la conduite de l'amiral de Chabot, par la seule raison que ce brave et fidèle guerrier avait encouru la disgrace de son maî-

mises en dépôt, et gardées par des troupes étrangères avant d'entrer en discussion, et sur le refus qu'en fit la cour de Turin, les conférences cessèrent, Poyet repartit, et Charles ayant consenti au passage de l'armée française, qu'on disait destinée pour Milan, reçut à Suse un héraut d'armes, qui lui apportait la déclaration de guerre (1).

Une rupture avec la France était d'autant plus dangereuse, que l'on n'avait rien à espérer des Suisses, depuis les affaires de Genève. Cette ville, après s'être soustraite à la domination du duc en embrassant le calvinisme, avait obtenu la protection des cantons protestans; Charles n'en entreprit pas moins le siège; et pendant qu'il chargeait le comte de Challant de justifier cette entreprise à Paris, il battit les troupes françaises qui marchaient pour secourir la place. Genève avait été investi le 3 janvier; le 14 les Savoyards furent repoussés à l'escalade qu'ils tentèrent sur trois points; l'on reprit les attaques, et l'on continuait vigoureusement la défense, lorsqu'on vit arriver au camp un héraut d'armes bernois, portant la déclaration de guerre du canton, qui accusait le duc de Savoie d'avoir manqué envers Genève au traité de Saint Julien et à la sentence arbitrale de Payerne (2), mais dans

tre (GAILLARD, vol. IV, liv. 5, chap. 4. — MEZERAI), pouvait-il avoir des scrupules à soutenir des prétentions, sur la justice desquelles le public était peut-être prevenu?

(1) GUICHENON, liv. 2, chap. 34. — ROBERTSON, *Histoire de Charles-Quint*, liv. 6. — *Memoires manuscrites sur la vie et les droits des ducs de Savoie.*

(2) CAMBIANO. *Discorso manoscritto.* — GREGORIO LETI, *storia ginevrina*, parte III, lib. 1. — MONPLEINCHAMP, liv. 1 et 3. — DELLA CHIESA, *Storia del Piemonte.* — MEZERAI, *Histoire de France.*

le fond cette démarche était dictée par François Ier; ce prince oubliant qu'il devait à Charles l'amitié et l'alliance même des Suisses (1), les avait excités contre lui, en convenant du partage de la Savoie (2). La déclaration de guerre des Bernois obligea le duc à diviser ses forces pour couvrir le pays de Vaud, et les assiégés enhardis firent le 22 janvier une sortie sur les quartiers de Chêne et de Cologne, qu'ils forcèrent; animés par ce premier succès, ils tentèrent le 26 de surprendre le poste de Saconex, et depuis ce jour jusqu'au 30 ils s'emparèrent de Senev, de Versoy, de Gentoux, et du château de Deney, qu'ils démolirent. Le capitaine-général bernois Hanz-franz s'avançait en même temps vers le pays de Vaud à la tête de douze mille hommes; à son approche la ville de Lausanne chassa son évêque, ainsi que son gouverneur, et brisant à la fois le trône et l'autel, elle embrassa ouvertement la religion réformée, sous la protection des Suisses qui la professaient. Ceux qui ne se rendirent

(1) Le roi François Ier et le pape Jules II sollicitaient en même temps le duc de Savoie de leur obtenir l'alliance des Suisses, l'un pour faciliter la conquête du Milanais, l'autre à dessein de l'empêcher; Charles extrêmement embarrassé dans cette circonstance chercha à rapprocher le pape du monarque français; mais M de Bagnol qu'il chargea de cette négociation fut arrêté à Rome en 1512, et le duc se décidant alors pour le roi, engagea les cantons dans l'intérêt de ce prince. (Lavriano, parte II, lib v. — *Storia dell'Italia occidentale*, lib 8, cap 4).

(2) Cambiano — Monsieur Lévier, auteur d'une chronologie des comtes de Genévois, fait paraître contre la maison de Savoie une animosité qui justifierait Charles III des imputations odieuses et des injures qu'il lui prodigue, si des témoignages les plus respectables ne le démentaient pas bien positivement.

pas par choix le firent par crainte, et en moins de huit jours, à compter du premier février, il ne resta au duc dans le pays de Vaud que le château de Chillon. Les soldats piémontais n'opposèrent qu'une très-faible défense, et songèrent moins à combattre qu'à s'enrichir. Des officiers malhabiles commandaient ces troupes indisciplinées, dont la retraite ressembla à la fuite la plus honteuse. L'extrême facilité que trouvérent les Bernois tenta les Fribourgeois et les Valaisans qui, se couvrant du prétexte de la religion, s'emparèrent, ceux-là du comte de Romont, ceux-ci de la partie du Chablais qui est sur la droite de la Drance, sous prétexte de la sauver de l'hérésie. Cette nouvelle jeta l'étonnement dans le camp des Piémontais, qui levèrent à la hâte le siége de Genève pour se retirer dans l'intérieur de la Savoie. Le capitaine-général Hanz-franz s'avança alors vers cette ville, suivi de sept mille six cents hommes, et ayant conféré avec le conseil de guerre sur les opérations à suivre, l'attaque du fort de l'Ecluse fut résolue; les Suisses y marchèrent avec les Genèvois, et s'en rendirent maitres après trois jours de batterie, ils coururent ensuite les environs qu'ils désolèrent, et l'armée rentra à Genève le 22 février pour se porter à l'attaque de Chillon; les Bernois l'assiégèrent par terre, et cinq frégates genèvoises le resserraient du côté du lac; l'on n'avait pas compté sur une longue défense, et l'on se trompa, car le gouverneur ne rendit la place le 29 mars qu'après avoir donné des preuves de la plus grande intrépidité (1).

(1) Leti, parte III, lib. 1.

Pendant que les Suisses pressaient ainsi le duc, vingt-cinq mille Français envahissaient la Savoie. François de Bourbon, comte de Saint Paul, qui les commandait, alla d'abord à Chambéry dont il enleva les archives royales, prit Montmeillan, par la trahison du gouverneur (1), occupa la Maurienne sans obstacles, et se prépara à attaquer les habitans de la Tarantaise, qui s'étaient armés contre lui. Ces montagnards courageux et fidèles, après avoir assuré les débouchés de leur vallée, s'avancèrent jusqu'à Conflans, et y battirent une colonne ennemie qui s'y était logée; les Français tentèrent en vain de les chasser de leurs postes; soutenus par quelques troupes valdostaines qui accoururent à leur secours ils se maintinrent avec courage. Le comte de Saint Paul renonçant au projet de les attaquer de front s'occupa des moyens de les tourner; quelques paysans gagnés par de larges promesses lui ayant appris des détours qu'on avait négligé de garder parce qu'on les jugeait impraticables, il y jeta une partie de ses forces, et tombant à l'improviste sur les derrières des Savoyards pendant qu'il les amusait de front, il les força sur tous les points; ceux qu'on prit les armes à la main passèrent au fil de l'épée, et la Savoie fut entièrement conquise (2).

Les Français qui s'étaient alliés à François marquis de Saluces, se disposèrent alors à passer en Piémont du côté de Suse. Charles dont l'armée avait été pres-

(1) François Chiaramonti, qui passa au service de France, où il devint colonel-général de l'infanterie italienne.

(2) CAMBIANO. — *Mémoires manuscrites sur la vie des ducs de Savoie.* CAMPANA, lib. 10.

qu'entièrement fondue en Savoie, ne savait comment pourvoir à la défense des Alpes, et l'abbé de Provana, son ministre, rassembla avec peine quatre mille hommes qui se rendirent à Suse, sous les ordres de César Maggi, de Jacques de Medici, depuis marquis de Marignano, et du comte Philippe Tornielli. Ce faible corps, composé d'étrangers ou de recrues, fut battu et forcé de se replier sous le canon d'Avigliana. Le général français envoya alors à Turin Charles de Solaro, comte de Moretta, pour offrir au duc de Savoie des conditions de paix ; mais ce prince refusa de voir un de ses sujets devenu son ennemi, et ayant perdu tout espoir de résister jusqu'à l'arrivée des secours que le président Balbis sollicitait à Naples, il prit la résolution de se retirer à Verceil (1). Charles quitta en effet sa capitale le 27 mars. Il écrivit en partant aux gouverneurs des places, et aux corps municipaux dans les provinces, pour leur ordonner de ne se défendre qu'autant qu'ils verraient la probabilité de résister avec succès; je ne vous demande, ajoutait-il, que votre amour et votre fidélité, au moment que vous céderez à la force (2). Malgré cet ordre, plus particulièrement encore donné à Turin, Louis de Savoie, seigneur de Pancalieri (3), qui en était gouverneur, voulait se défendre, quelque faible que fût en effet la capitale du Piémont elle aurait pu arrêter

(1) GUICHENON, liv 2, chap 34. — CAMBIANO — MOMPLEINCHAMP, liv 3.

(2) Circolare del 26 febbraio.

(3) Louis de Savoie, seigneur de Pancalieri, de Racconigi et de Cavour, descendant du dernier prince d'Acaye et de Piémont, mort en 1418, sans enfans legitimes.

les ennemis, du moins pour quelques jours (1), et peu de jours suffisaient à Charles pour rassembler autour de lui les vassaux qui formaient son armée; malheureusement ce prince n'en jugea pas ainsi, et le gouvernement n'ayant pris aucune mesure de défense, chacun attendit chez soi le sort dont il était menacé. L'on aura occasion de voir par la suite de cette histoire, que les provinces de la maison de Savoie qui ont plutôt écouté la voix de la prudence que l'impulsion du courage, se sont précipités dans un abîme de malheurs, pendant que ceux qui se sont abandonnés à un excès de hardiesse, obtinrent presque tous des succès étonnans.

L'armée française s'étant présentée devant Turin le premier jour d'avril, l'on se disposait à la défense, mais dès le lendemain de l'investissement de la place, le corps de ville reçut une nouvelle lettre du duc, qui ordonnait de pourvoir à la sûreté des habitans,

(1) Turin, qui avait alors la figure d'un quarré long, n'était fortifié que par un grand boulevard en face du château, et par de moindres bastions aux angles des murs terrassés qui fermaient la ville. Ces bastions ne furent revêtus en maçonnerie que durant la trêve du 1538 et les Français qui construisirent ce revêtement, se servirent de terre grasse au lieu de chaux, ainsi qu'on peut le voir au second livre des mémoires d'état de Ribier. Pour élever les nouvelles fortifications qu'on projeta dans cette circonstance l'on rasa entièrement les quatre grands fauxbourgs qui entouraient la ville, l'un était hors de la porte Susine, sur le terrain où l'on éleva par la suite la citadelle, l'autre hors de la porte Marmorea, où est de nos jours l'église de Ste-Thérèse, le troisième s'étendait depuis la porte du château jusqu'au bord du Pô, et le quatrième enfin était hors de la porte Turranea ou du Palais (CAMBIANO. — LAVRIANO, parte II, lib. 5, note 67, 68, 69 e 70. — PINGONII, *Augustæ Taurinorum Cron.*)

sur cet ordre le gouverneur renonça à ses projets, les syndics signèrent le 3 une capitulation ; et le jour suivant l'amiral Chabot de Brion entra dans la ville, où il n'observa aucun des articles de l'accord convenu, des contributions exorbitantes et arbitraires furent exigées; beaucoup de maisons livrées au pillage, et un grand nombre de citoyens se virent traînés, chargés de fers, dans les plus sombres cachots (1). Ces poursuites étaient d'autant plus alarmantes qu'on ignorait ce qui les autorisait, et la terreur s'étant répandue dans la ville, l'émigration y devint si forte, que l'amiral crut devoir l'arrêter en appelant tous les absens, sous peine de la saisie des biens, et d'être traités comme rebelles: plusieurs qui obéirent n'eurent pas à s'applaudir de leur soumission ; d'autres moins confians allèrent porter leur misère dans les villages et campagnes voisines (2).

Pendant que cette malheureuse ville subissait ainsi le sort le plus rigoureux, l'armée française poursuivait les Impériaux, qui s'étant retirés avec les Piémontais sur la gauche de la Dora-Baltea, formaient un corps de cinq mille hommes environs; ils furent attaqués le 12 avril, et forcés après une légère résistance. Cette opération que Du-Bellay décrit avec détail, et dont Gaillard exagère la gloire (3), laissa aux

(1) L'on conservait encore ces chaînes long-temps après, le prince Thomas les fit montrer au peuple à l'occasion du siège du 1664, pour l'exhorter à se bien défendre (TESAURO, *Campeggiamenti*).

(2) CAMBIANO — LAVRIANO, parte II, lib. 5, note 66, 67, 68, 69 e 70. — PINGONI, *Aug. Taurin. Cron.*

(3) DU-BELLAY, *Mémoires*, liv. 8. — GAILLARD, *Vie de François I*, vol. III, liv. 4, chap. 4.

Français la liberté de mettre à contribution nos plus riches provinces; monsieur d'Annebault s'approcha à quatre milles de Verceil, que l'amiral se proposait d'assiéger, lorsque le cardinal de Lorraine, allant de Paris à Rome, arrêta cette entreprise (1). François Ier craignit qu'en laissant approcher davantage son armée de la Lombardie, l'empereur ne rompit les conférences qui se tenaient au sujet de l'investiture du duché de Milan qu'on lui faisait espérer, et cette considération l'engagea à ordonner à ses troupes d'arrêter leur marche. L'on convint avec le capitaine-général Levo de se retirer réciproquement sur la droite de la Dora, et sur la gauche de la Sesia, pour attendre le résultat du congrès de Rome (2). Cette mesure était militairement blâmable, et Brion ne s'y prêta qu'à regret; on a prétendu (3), que sa déférence pour le cardinal de Lorraine fut désapprouvée par la cour, qui le rappela bientôt après; mais l'historien de François Ier assure (4) que le cardinal lui-même ne fit rien que par les ordres exprès du roi (5). Quoi qu'il en soit, l'amiral fut rappelé, et le marquis de Salnces qui le remplaça, prit successivement Chieri, Savigliano et Chivasso (6), et aurait poussé plus loin ses con-

(1) Paolo Giovio, *Storia del suo tempo*, parte II, lib. 34 — Campana, lib. 10.

(2) Cambiano. — Gaillard, vol III, liv 4, chap 4. — Mezerai, *Hist de France*.

(3) Giovio, parte II, lib 34 — Doglioni, parte V.

(4) Gaillard, vol III, lib 4, chap 4

(5) Selon Mezeral, M. de Brion aurait dû attaquer Verceil avant l'arrivée en Piémont du cardinal de Lorraine

(6) Cambiano.

quêtes dans cette partie du Piémont, si le dernier traité ne l'en eût empêché. Cet accord avait pour but principal de la part des Impériaux la sûreté de la Lombardie, ils ne se cachaient pas que la défense du Piémont ne les intéressait que sous ce rapport (1), et le traité qui sauva Verceil au duc, rejeta sur le reste du Piémont tout le poids de la guerre, Mondovi, Coni, Fossano et Carignano furent pris; la situation de cette dernière ville la rendait surtout importante pour les Français, qui avaient le projet de former un camp retranché le long du Pô, projet qu'ils exécutèrent après avoir réparé les fortifications de la place, destinée à appuyer la position.

Le roi François Ier ne parut se réserver que la moindre partie de ces conquêtes, en réunissant de nouveau au marquisat de Saluces tout le pays qui en avait dépendu autrefois; cependant le seul acte de souveraineté qu'on laissa exercer au marquis sur ses nouvelles terres, fut celui d'en recevoir le serment de fidélité, rendu illusoire par le fait même; il sollicita en vain l'exécution du traité qui l'avait engagé dans cette guerre: ses demandes étaient refusées avec d'autant moins de ménagement, qu'à Paris on regardait comme impossible son raccommodement avec l'empereur. Antoine Levo, instruit des sujets de mécontentement qu'on donnait au marquis de Saluces, en profita avec adresse pour le détacher du parti français; le marquis saisit avidement l'occasion de rentrer en grâce auprès de Charles-Quint; le comte de Pocapaglia fut chargé de signer avec le général espagnol

(1) GUICHENON, liv. 2, chap. 36

un traité, auquel l'ancienne mouvance que le marquisat avait de l'empire servit de prétexte (1); mais ni ce prétexte, ni les griefs que le marquis pouvait avoir contre la France, ne lavent point la tache dont il se couvrit en continuant à commander l'armée royale après la signature du traité secret; on l'accusa même avec raison de la plus noire ingratitude (2), puisqu'il ne devait qu'à François Ier la possession de ses états, qui dans l'ordre de succession auraient dû appartenir à Jean-Louis, son frère aîné. Il ne fut pas difficile à ce général infidèle de faire perdre aux Français le fruit de leurs victoires. Levo ayant reçu des renforts qui portèrent son armée à quarante mille hommes d'infanterie et à dix mille chevaux, vit bientôt l'empereur lui-même arriver pour en prendre le commandement (3); elle passa la Sesia le 8 mai, campa entre Verceil et Saint Germain, et s'approchant ensuite de Turin, elle investit cette importante place dès les premiers jours du mois de juin (4), Levo emporta de vive force le pont sur le Pô, et la tour de la Bastille (5), et voulant mettre à profit ses liaisons avec le marquis de Saluces, il convertit le siége en blocus, chargea du soin de tenir la ville resserrée le

(1) Giovio, parte II, lib. 38. — Cambiano. — Muratori, *Annali d'Italia*, tom. X. — Pingoni, *Aug. Taurin.*

(2) Gaillard, tom. III, liv. 4, chap. 7.

(3) Campana, lib. 10 — Robertson, lib. 6 — *Istoria dell'Italia occidentale*, lib. 9, cap. 2.

(4) Gaillard, tom. III, liv. 4, chap. 7.

(5) Maison forte qui occupait la hauteur du *Monte* sur l'emplacement même où se trouve aujourd'hui le couvent des Capucins.

marquis de Marignano, et Jacques de Piossasco, seigneur de Scalenghe, avec un corps de dix mille hommes, pour s'approcher lui-même de l'armée ennemie, qui campait à Fossano. Le marquis en se retirant précipitamment sur Coni, avait compté que la ville de Fossano ne pourrait pas tenir en l'abandonnant à ses propres forces. Cependant le courage de la garnison suppléant à tout, la place fit une très-belle défense (1); monsieur de Monpesat se couvrit de gloire; il ne capitula que le 5 juillet, après vingt-sept jours de siége; il consentit à rendre la ville à la fin du mois, s'il n'était pas secouru: ce terme étant écoulé, les Impériaux entrèrent dans Fossano. Coni était déjà à eux, les portes leur en ayant été ouvertes par le marquis, lequel levant enfin le masque se mit à la tête de ses propres troupes pour attaquer, de concert avec les Savoyards et les Espagnols, l'armée qu'il avait jusqu'alors commandée (2).

Turin et Carmagnola étaient les seules places importantes que les Français conservassent en Piémont, lorsque sur la fin du 1536 ils repassèrent les Alpes après avoir publié les lettres patentes du roi qui déclaraient ce pays réuni à la monarchie française sans qu'il pût en aucun cas être démembré, cet acte (3) qui fut renouvelé par François Ier l'année suivante, et par Henri II douze ans après, reçut les formalités les plus authentiques ayant passé à la grande chan-

(1) Du-Bellay, liv 8 — Pingoni, *Aug Taur Cron.* -- Mezerai

(2) Cambiano. — Gaillard, tom III liv 4, chap 7 — Mompleinchamp, liv. 1. — Du-Bellay, liv. 8 — *Aggiunte alle cronache* di Gioffredo Della Chiesa

(3) Lettres patentes août 1536

cellerie, au Parlement et à la Chambre des comptes de Paris (1). Le ministère attendait beaucoup de cette mesure qui devait rassurer les partisans de la France et contenir ceux qui montraient encore de l'attachement pour l'ancien gouvernement: elle n'eut cependant pas l'effet qu'on en espérait; les paysans armés par ordre et sous la conduite des officiers du duc de Savoie, inquiétèrent la retraite de l'armée jusqu'au pied des grandes Alpes. L'empereur ayant resolu de poursuivre l'ennemi, se décida pour l'attaque de la Provence contre l'avis de ses généraux qui voulaient s'emparer de Turin et chasser entièrement les Français des places du Piémont; leurs représentations furent vaines; son parti était pris; il laissa pour continuer le blocus de Turin un corps de huit mille hommes, aux ordres du marquis de Saluces et de don Gautier Lopez de Padilla, et son armée marcha sur plusieurs colonnes par la rivière de Gênes et par le col de Tende. Quarante-six mille Impériaux passèrent le Var le 25 juillet; Charles les suivit avec le duc de Savoie (2); et la France, attaquée en même temps par la Picardie, semblait courir les plus grands dangers.

A peine les Impériaux eurent-ils passé le col de Tende que Louis de Bolleri, seigneur de Centallo, capitaine d'une compagnie d'aventuriers avoués par la France, sortit de la vallée de Stura, pilla le bourg de

(1) MALINGRE, *Mémoires*, liv 16

(2) CAMBIANO. -- DU-BELLAY, liv 8 -- *Mémoires manuscrites sur la vie des ducs de Savoie* — BOTERO, *Principi cristiani*, parte II. -- BOUCHE, liv 10, § 9 – POGGIALI, *Memorie storiche di Piacenza*, tom IX -- MEZERAI -- VERRI, *Storia di Milano*, tom II cap 27.

San-Dalmazzo et ravagea les environs de Coni; cette horde fut bientôt jointe par une semblable troupe qu'avait formée le banni Tolozan dans la province de Mondovi; mais le marquis de Saluces ayant joint ses troupes à la milice de Coni, les aventuriers se virent assiégés à Caraglio, et la place ayant été emportée, ils furent tous massacrés, à la réserve des deux chefs qui se sauvèrent avec peine. Tolozan, ne tarda pas à reparaître dans les environs de Mondovi à la tête de deux mille brigands de toutes les nations; après avoir commis les excès les plus abominables il se saisit du château de Vinadio. Bolleri ayant aussi refait sa troupe alla assiéger Busca, et repoussé de devant cette ville il se jeta sur Vernante dont il s'empara: s'étant ainsi rapproché de Tolozan, ils se réunirent de nouveau, et après s'être rendus maître de Cervasca et de Vignolo, ils forcèrent enfin Coni à se racheter par un accord (1); malheureux exemple de la supériorité que conservaient encore les aventuriers dans le XVIe siècle.

Nous ne suivrons pas les opérations de la campagne de Provence qui n'entrent point dans notre sujet, et nous nous bornerons à reprouver une assertion de Du-Bellay (2), trop injurieuse à l'infortuné Charles III pour être passée sous silence. Le duc de Savoie, dit cet écrivain prévenu, tâcha d'engager l'empereur à brûler Aix au moment de la retraite, et ne pouvant l'obtenir, il livra aux flammes le palais du Parlement

(1) Teofilo Partenio. — Saint-Simon, *Histoire de Coni*. — Voyez le chap. 4 de la première partie.
(2) Liv. 8.

où se trouvaient les archives pour détruire les titres qui prouvaient comment une grande partie du Piémont relevait autrefois de la Provence (1); l'on doit revoquer en doute cette assertion avec d'autant plus de raison que les auteurs qui ont écrit d'après Du-Bellay sont les seuls qui nous en parlent et qu'elle s'accorde peu avec le caractère de Charles III.

Turin était toujours bloqué par le marquis de Saluces et défendu par M. d'Annebault; cet officier connaissant les forces des assiégeans jugea que le blocus ne pouvait être que très-imparfait, et il entreprit lui-même l'offensive avec tant de bonheur qu'après s'être emparé des magasins que les Espagnols avaient à Ciriè il leur enleva Avigliana et Saint-Ambroise pour s'ouvrir une communication avec Suse. Encouragé par ces succès, et par la prise de Verolengo, qui lui facilitait ses subsistances, il forma le dessein de surprendre Savigliano où était le parc de l'artillerie impériale; mais son projet fut découvert par le marquis de Saluces qui mit aussitôt ses troupes en mouvement, cependant le chevalier de Cusano et Louis de Birago, chargés de cette expédition, à la tête de deux mille hommes, prévinrent le marquis par leur diligence et attaquèrent Savigliano avant que les renforts y fussent arrivés; ils rencontrèrent néanmoins une résistance à laquelle ils ne s'étaient point attendus, et ne pouvant forcer la ville ils en livrèrent les faubourgs au pillage: l'on avait déjà fait un riche butin, lorsqu'on vint annoncer l'approche de deux mille hommes qui marchaient aux ordres de M. de Scalengo;

(1) Vie de François I, tom. III, liv. 6, chap 9.

Cusano eut à peine rassemblé ses soldats dispersés qu'il se vit attaqué dans les faubourgs mêmes; Scalengo eut d'abord quelque avantage; mais les Français s'étant remis de leur premier étonnement le chargèrent à leur tour et l'obligèrent à reculer devant eux; ses troupes commençaient faiblir, lorsque le marquis de Marignano parut: à la vue de ce secours Cusano fit sonner la retraite; il fut poursuivi et mortellement blessé; il échappa avec peine des mains du vainqueur (1); sa troupe entière eût été enveloppée, si d'Annebault ne l'eût fait soutenir à propos par des détachemens sortis de Turin (2).

Pendant ce temps l'armée de Charles-Quint avait essuyé les plus grands revers en Provence, et quand enfin il se décida à la retraite on ne put l'exécuter sans de très-grandes pertes (3). Dès qu'on apprit le retour des Autrichiens en Piémont, les Savoyards se confiant trop sans doute dans le secours qu'ils pouvaient en retirer, coururent aux armes; la Tarantaise qui avait conservé un grand attachement pour ses anciens maîtres, leva le drapeau de l'insurrection, et les serviteurs affectionnés du duc y accoururent de toutes parts. Le maréchal René de Challant, qui commandait dans la vallée d'Aoste, ayant appris que les Français avaient été chassés de Conflans, fit passer

(1) CAMBIANO. — *Mémoires manuscrites sur la vie des ducs de Savoie.* — GUICHENON, liv. II, chap. 34. — LUCA CONTILE. — DOGLIONI, parte II.

(2) GAILLARD, tom. III, liv. 4, chap. 7.

(3) DU-BELLAY, liv. VII et VIII. — GAILLARD, tom. III, liv. 4, chap. 8. — BOUCHE, liv. X, § 9. — MEZERAI. — CAMPANA. lib. X. — *Storia dell'Italia occidentale*, lib. IX, cap. 3.

quelques troupes en Tarantaise dont les habitans marchèrent à Chambéry et en firent la garnison prisonnière de guerre. Ces premiers succès, qui ne pouvaient devenir importans qu'autant que les Impériaux auraient envoyé des secours aux insurgés, causèrent le malheur de la Tarantaise par la négligence des Espagnols à les soutenir; les Français attaquèrent en force les postes des Savoyards; après les avoir chassés de Chambéry le comte de Saint-Paul marcha contr'eux dans ces mêmes montagnes où il les avait déjà une fois vaincus; il y trouva moins de résistance, et il livra la province entière au pillage depuis Conflans jusqu'au pied du Saint-Bernard; les Piémontais avaient regagné cette montagne et s'y étaient retranchés; Saint-Paul les y attaqua; mais repoussé à plusieurs reprises il renonça au projet de pénétrer dans le duché d'Aoste (1).

D'autre part Gui de Rangone, officier général au service de France, ayant été chargé de lever des troupes en Italie, partit de la Mirandola pour se rendre à Gênes avec dix mille hommes de pied et six cents chevaux; il avait compté sur le parti des Fregosi qui devait se déclarer à son approche, et il fut étrangement surpris de ne voir aucun mouvement dans la ville, sous les murs de laquelle il passa la journée du 30 août: emporté par son impatience il tenta l'escalade la nuit suivante, et quelque courage qu'il mit à cette entreprise téméraire elle eut le sort qu'on devait en attendre. Rangone, forcé à la retraite après

(1) CAMBIANO. — GUICHENON, liv. 2, chap. 34. — *Mémoires manuscrites sur la vie des ducs de Savoie.*

avoir perdu beaucoup de monde, prit la route du Piémont par les Langhe (1); il fit une si grande diligence qu'il arriva le 4 septembre à Ceresole; César Maggi, officier italien d'un mérite connu, avait proposé de prévenir cette marche qu'il soupçonnait, en occupant les collines par où Rangone arriva en effet; mais Gautier de Lopez mit tant de lenteur dans ses mouvemens que l'ennemi échappa à une défaite à-peu-près certaine (2). Le marquis de Saluces, informé de son approche, leva le blocus de Turin pour rejoindre l'armée impériale à Asti. Les Français s'emparèrent alors de Carmagnola, de Chieri, de Moncalieri, de Cherasco, de Racconigi et de la plus grande partie du marquisat de Saluces. On conseillait au roi de confisquer cette province, comme fief d'un vassal rebelle, mais ce monarque voulut plutôt la rendre à celui auquel elle appartenait de droit, et punir le marquis François en tirant son frère Jean-Louis de la prison où il était enfermé. Jean-Louis rétabli dans l'héritage de ses pères, n'en jouit pas long-temps, trop confiant pour éviter les piéges que son frère lui tendait, il se laissa engager à une conférence dans le château de Valfenera, que celui-ci retenait encore, et y fut fait prisonnier, François, protégé par les Impériaux, aurait bientôt rétabli ses pertes s'il n'eût été trahi à son tour par M. de Saint-Julien, gentilhomme gascon, qui avait toute sa confiance (3).

(1) Giovio, *Storia dei suoi tempi*, parte II, lib. 35. — Du-Bellay, liv. 8. — Muratori, *Annali d'Italia*, vol. X. — Porgiali, tom IX.

(2) Contile, lib 2 — Campana, lib. 1.

(3) *Aggiunte alla cronaca di* Gioffredo Della Chiesa. — Du-Bellay, liv 8 — Gaillard, tom. III, liv. 4. chap. 7.

Rangone s'étant rendu à Savigliano afin de donner quelque repos à ses troupes (1), Maggi se mit en campagne avec trois mille hommes d'infanterie et cinq cents chevaux pour attaquer Cigliano, défendu par le capitaine Solaro; il apprit dans sa marche qu'un corps de deux mille Français s'approchait de cette place, et s'étant dirigé vers eux il les battit au passage de la Doire. Cigliano se rendit alors; et Maggi maître de cette place se saisit de Rivarolo par surprise et de Foglizzo à la faveur des intelligences qu'il entretenait avec la comtesse du lieu; il força successivement les garnisons de Caluso, de Romano, de San-Benigno, de Lombardore, de Feletto, de Vische, de Mazzé, de Strambino, et il délivra ainsi le Canavese des exactions auxquelles ces petites places l'assujettissaient. Ces pertes auraient peu affaibli les Français dans cette province s'ils étaient parvenus à se loger à Montalenghe, dont ils prétendirent surprendre le fort château, mais César Maggi, averti de leur dessein par madame de Foglizzo, attaqua et mit en déroute les troupes qui marchaient à cette expédition (2). Pendant que la petite guerre se faisait ainsi sur les frontières du Monferrato, Charles de Couci, seigneur de Burie, devenu gouverneur de Turin depuis le rappel de M. d'Annebault, proposa à Gui de Rangone la surprise de Casal par le moyen des intelligences qu'il s'y était ménagées avec Jean Guillaume de Biandrate qui offrait de l'introduire dans la ville, Rangone s'étant refusé à ce projet, Burie osa le tenter seul, malgré

(1) Du-Bellay, liv. 8

(2) Contile, lib 2 — Campana, lib 10.

le peu de troupes qu'il avait à sa disposition; les mesures étaient si bien prises que les Français entrèrent heureusement dans la ville par la porte que Biandrate leur ouvrit, et cette importante conquête leur était assurée s'ils avaient eu assez de forces pour s'y soutenir; malheureusement pour Burie deux mille hommes qu'il avait avec lui suffisaient à peine au siége du château, et Rangone ne s'étant pas opposé à la marche des ennemis ils ne rencontrèrent point d'obstacles pour arriver à Casal (1). Les Français étaient occupés à l'attaque du château, défendu par don Alvaro de Luna; ils avaient entièrement cerné la place et ils s'étaient rassurés contre les sorties des assiégés sur la ville par de bonnes lignes garnies d'un large fossé; l'armée impériale s'étant approchée de Casal jeta de forts détachemens dans le château et s'ouvrit une communication avec cette place; les Français ne la pressaient pas moins du côté de la ville en continuant leurs attaques avec la plus grande vivacité; mais assaillis à leur tour dans leurs lignes ils en furent chassés après un combat très-vif; ils tentèrent encore de se défendre le long des rues ou dans les maisons, et ils ne cédèrent qu'accablés par le nombre; tous furent tués ou faits prisonniers; Biandrate s'échappa presque seul pendant que Guasco, son ami et son complice, se noya en traversant le Pô à la nage. La ville entière porta la peine de l'imprudence des conjurés, après avoir été rançonnée elle se vit contrainte de recevoir les lois de Frédéric Gonzaga, duc de Mantoue,

(1) DU-BELLAY, liv. 8. — MEZERAI.

à qui l'empereur venait d'accorder l'investiture du Monferrato (1).

Cet échec de Burie fit craindre pour Turin; Rangone forcé de couvrir cette importante place, dut nécessairement s'éloigner du marquisat de Saluces; et Del Vasto y marcha aussitôt par la droite du Pô; il en fit la conquête presque sans coup férir, au nom du marquis François qui l'accompagnait; Carmagnola seul refusa d'ouvrir ses portes, on l'assiégea et le marquis fut tué d'un coup de mousquet en visitant les batteries. Del Vasto s'étant emparé de la ville vengea cruellement la mort de François, en faisant couper la tête à monsieur de Malabaila qui en était gouverneur, après avoir envoyé aux galères tous les soldats qui composaient cette malheureuse garnison (2); on prétendit (3) cependant que le général espagnol cacha mal la joie qu'il ressentit de la mort du marquis de Saluces, qui aspirait au commandement de l'armée impériale.

(1) Giovio, parte II, lib. 38 — Muratori, *Annali d'Italia*, tom. X — Campana, lib 10. — Doglioni, parte V. — Verri, tom. II, cap 27.

(2) *Aggiunte alla cronaca di* Gioffredo Della Chiesa — Della Chiesa, *Storia del Piemonte*. — Cambiano

(3) Giovio. — Campana, lib. 10.

CHAPITRE II.

SUITE DE LA GUERRE DE 1536.

Sommaire. — Une nouvelle armée française arrive en Piémont sous les ordres de monsieur d'Humière — Elle s'avance dans le Canavese — Les impériaux l'y suivent — Mutineries dans l'armée française, qui contrarient les projets du général — Il prend Albe — Perd et reprend Cherasco — Mondovi lui est livré — Les Impériaux tentent et manquent la surprise de Turin — Les Français portent la guerre dans le marquisat de Saluces — État de cette province et de la maison qui la gouverne — Les Français sont forcés de lever le siége de Busca — Nouvelle mutinerie dans leur armée, qui se retire à Pignerol — Les Impériaux prennent plusieurs places — Les Français abandonnent la plaine du Piémont — Les Espagnols y font d'importantes conquêtes — Prise et sac de Chieri — Prise d'Albe — Prise de Cherasco — Blocus de Pignerol — Le roi de France s'avance en personne vers les Alpes à la tête d'une forte armée — Il bat les ennemis au pas de Suse — S'empare des places de cette vallée — Se rend maître d'Avigliana — La principauté de Barcelonnette occupée par les Français — Les Impériaux lèvent le blocus de Pignerol — Ils se retirent à Moncalieri — Combat sous cette ville — Les Espagnols y abandonnent leurs magasins, et se replient sur Asti — Les Français passent le Pô — Ils s'emparent de plusieurs places — Arrivée de François Ier en Piémont — Départ du duc de Savoie pour

Nice — Le comte de Challant chargé de gouverner en son nom — Mutinerie dans l'armée impériale — Suspension d'armes de Carmagnole — Articles convenus — Conférences arrêtées à Locate pour traiter de la paix — Retour de François Ier en France — Mauvaise conduite du lieutenant-général Montjean — Conduite opposée de monsieur de Langei, et du président Pellisson — Malheurs du Piémont — Nice demande au duc de Savoie par le pape et par l'empereur — Événement qui sauve cette place — Conférences de Nice — Trêve de dix ans signée. — Le duc de Savoie réduit à la plus cruelle infortune.

François Ier décidé à relever l'honneur de ses armes, destina monsieur d'Humière au commandement de son armée d'Italie. Ce nouveau général, qui arriva le 8 juin à Pignerol avec douze mille hommes de renfort (1), se mit en mouvement peu de jours après, alla camper à Rivoli, et poussa ses courses dans le Canavese, où il logea deux mille hommes entre Castellamonte et Aglié. Don Antoine d'Arragon, qui commandait les Impériaux pendant la course que le général en chef avait faite à Milan, craignant à la fois pour Verceil et pour Ivrée, quitta Poirino, et s'approche de ces deux villes. Le marquis Del Vasto le rejoignit à Moncrivello, passa la Doire à Vische, et prit position à Caluso, d'où il détacha César Maggi, avec vingt-trois compagnies, pour harceler les Français. Aglié fut emporté de force, et Chivasso investi; la faible garnison de cette place se retira dans le château où elle ne tarda pas à capituler (2). Monsieur d'Humière n'avait pu arrêter ces progrès à cause des mu-

(1) Ribier, *Mémoires d'état*, tom. I, liv. 1.
(2) Contile, lib. 2.

tineries que le défaut de paye excitait dans son armée; il se replia à Moncalieri, et dès qu'il eut rétabli l'ordre, il résolut de tenter la surprise d'Asti, mal fortifié, mal gardé, et mal approvisionné; il est à croire que le projet aurait réussi, s'il n'avait pas été retardé par une nouvelle émeute. Ce contre-temps rendit l'entreprise impossible; car mille Espagnols qui venaient d'emporter Cherasco renforcèrent la garnison d'Asti, où ils introduisirent un riche convoi. Le général français ne voulant pas perdre entièrement le fruit de sa marche, se dirigea vers Albe, qu'un faible détachement défendait; en vain Don Pierre d'Arragon, gouverneur d'Asti, prétendit l'amuser pour se donner le temps de jeter dans Albe un gros de cavalerie, il ne put ni entâmer l'ennemi, ni faire passer son détachement, qui battu en chemin lui apporta la triste certitude de l'investissement de la place; la garnison s'étant retirée dans le château, la ville ouvrit ses portes, et le château lui-même capitula le lendemain. Cherasco fut repris le même jour, avec autant de facilité qu'il avait été perdu, et d'Humière donna les ordres pour mettre l'une et l'autre ville en état de défense; mais ses plus grands soins furent données à Mondovi, que Charles de Vagnone, seigneur de Dros, gagné au parti de la France, lui livra lâchement (1)

L'armée française ayant pris des quartiers de repos après cette conquête, César Maggi jugea pouvoir profiter de son éloignement pour surprendre Turin, où les Français faisaient assez mauvaise garde; il était

(1) Du-Bellay, liv. 8. — Giovio, parte II, lib. 38. — Cambiano — Campana, lib. 2.

assuré d'y trouver de nombreux partisans, parmi lesquels il comptait surtout sur le président Balbo, sur Paul Vagnone, sur César Duca, et sur François Perdome, qui jouissaient du plus grand crédit dans la ville (1); l'on avait même réussi à gagner un caporal de la garnison qui promit de livrer la porte Susine le jour où il en commanderait la garde; ce jour étant fixé au 16 juillet, Maggi se rendit d'Asti à Volpiano par une marche forcée de vingt-quatre heures, et après avoir donné un court repos à sa troupe il s'approcha de Turin; son avant-garde s'étant saisie des bacs sur les rivières qu'il devait traverser, il parvint heureusement jusqu'à la Stura, qu'il passa à gué, en y laissant des détachemens pour empêcher qu'on ne fût averti à Turin de sa marche. Arrivé à une petite distance de la place, Maggi divisa sa troupe, et donna les échelles au corps qui devait escalader le rempart: les Espagnols s'en approchèrent sans être reconnus, et déjà deux capitaines, suivis de cinquante soldats, étaient parvenus sur le haut des murs, et avaient gagné la porte qui leur fut livrée (2), lorsque l'alarme se répandit dans la ville; Boutière ne perdit point courage dans ce moment de confusion; il se mit à la tête de tout ce qu'il put rassembler de soldats, et il fit sur les assaillans une charge si vigoureuse qu'ils abandonnèrent la porte, et se retirèrent dans le ravelin; un nouveau combat s'engagea alors malgré l'obscurité de la nuit; les Espagnols, tournant le canon du ravelin contre la porte, en chassèrent les Français, et s'y logèrent une

(1) *Mémoires d'état*, vol I, liv 2 et 3, vol II.
(2) CONTILE, lib 2 — CAMPANA, lib. 2

seconde fois; cependant assaillis avec impétuosité, et pressés par ceux des leurs qui s'étaient trop avancés dans la ville, ils saisirent ce moment pour en ressortir, et dans le désordre, que l'épaisseur des ténèbres augmentait encore, les Impériaux étonnés ne songèrent plus qu'à la retraite (1): elle surprit singulièrement ceux qui enfermés dans la place, voyaient l'épouvante et la confusion qui y régnaient; sa délivrance parut si extraordinaire qu'on la jugea miraculeuse (2). La seule suite de cette tentative fut la perte des conjurés qui n'eurent pas le temps de prendre la fuite (3).

L'expédition de Turin s'était faite avant que l'armée française eût quitté ses quartiers, néanmoins lorsque d'Humière vit le général Del Vasto passer la Doire avec toutes ses forces, il rapprocha les siennes de cette rivière. Del Vasto avait en vue de surprendre Pignerol, et afin de mieux cacher ce projet, dont la réussite dépendait du secret, il campa à Moncalieri, paraissant plutôt menacer Turin, Chieri ou Carignano, que aucune autre des villes occupées par les Français. Cette position des Impériaux, au centre de ces places, donna de l'inquiétude à d'Humière, qui s'approcha de l'armée ennemie, comme s'il eût voulu combattre; mais en effet pour sonder les vues du général autrichien, autant que pour assurer la marche des renforts qu'il faisait passer à Turin, à Chieri, à Carignano, et

(1) Du-Bellay, liv. 8. — Cambiano.

(2) Lavriano, parte II, lib. 5. — Pingonii, *Augustae Taurinorum Cronaca*.

(3) Ribier, *Mémoires d'état*, vol. I, liv. 3, vol. II.

à Pignerol. Ce dernier but étant rempli, sans pouvoir atteindre l'autre, d'Humière se retira à Savigliano, comptant porter de nouveau la guerre dans le marquisat de Saluces. Cette province, d'autant plus malheureuse que les troubles intérieurs aggravaient les maux de la guerre étrangère, ne savait pas même à qui elle devait légitimement obéir. Le marquis Jean-Louis n'ayant pu se racheter de sa prison de Valfenera qu'en embrassant le parti de l'empereur, le roi irrité, tira Gabriel de Saluces de l'évêché d'Aire, et l'opposa à son frère, en lui accordant l'investiture du marquisat. Gabriel, le dernier des fils de Louis II, n'avait jamais pu prévoir qu'il serait appelé au gouvernement pour lequel on ne l'avait point élevé; ses principes autant que ses habitudes l'attachaient à l'état qu'il avait embrassé, et en se prêtant aux volontés du roi, il ne fit que céder à ses ordres. Cependant la France ne jouit pas long-temps des avantages qu'elle avait cru tirer de cette mesure; l'imprévoyance de Gabriel le fit tomber entre les mains des Impériaux, qui l'emmenèrent prisonnier à Fossano (1). Les premiers afforts de d'Humière en entrant dans le marquisat de Saluces se tournèrent contre Busca, où il ne s'attendait pas à trouver une grande résistance; la place fut cernée le 18 août, les batteries furent dressées; l'on pressait extraordinairement les travaux, malgré le feu et les sorties de la garnison, dans la crainte de l'arrivée des Espagnols, que le marquis Jean-Louis ap-

(1) *Aggiunte alla cronaca di* Gioffredo Della Chiesa — Modiondus, *Monumenta Aquensia*, pars II, in Historia Pedemontana — Ludovico Della Chiesa *Storia del Piemonte*, lib. 3.

pelait à son secours. Cette considération décida le général français à ordonner l'assaut quand la brèche n'était encore que très-imparfaite, et malgré le courage des assaillans; il ne fut pas difficile à George Della Chiesa de repousser l'attaque. Cet échec décida la levée du siège; et d'Humière se proposait de laver son affront en marchant droit à Saluces; mais les lansquenets, qui formaient la plus forte, et la meilleure partie de son infanterie, refusèrent hautement d'obéir; ils déclarèrent qu'ils prétendaient retourner à Pignerol, en y conduisant l'artillerie et le général lui-même comme ôtages pour les payes qui leur étaient dues; l'on tenta en vain de ramener au devoir cette audacieuse milice, elle résista à tout ce qu'on put lui promettre; il fallut céder aux circonstances, et aller camper sur les bords du Chisone (1). Le marquis Del Vasto, placé à Poirino, eut alors la liberté d'insulter les places ennemies; il fit attaquer par des détachemens Caselle, Ciriè, Rivoli, Avigliana, Bussolino, Suse, Moncalieri et Carignano; toutes furent emportées, excepté Caselle, dont la garnison soutint trois assauts. L'occupation de ces postes, ainsi que de ceux de Volpiano et de Carmagnola, resserrait extrêmement les communications et les subsistances de Turin, où la disette ne tarda pas à se faire sentir, et l'armée française, toujours observée par les Espagnols, ne pouvait rien tenter sans se compromettre elle-même. Le général d'Humière ayant en vain fait passer à Paris le rapport de la situation dangereuse où il se trou-

(1) Du-Bellay, liv 8 — Cambiano — Gaillard, tom iii, liv 4, chap. 10.

vait, se vit bientôt contraint d'abandonner tout-à-fait la plaine du Piemont, faute de subsistances (1); autorisé par un ordre du roi (2), il se retira dans la vallée d'Oulx sur la fin du mois d'août, après avoir jeté quelques renforts dans Turin, Savigliano, Albe, Chieri, et surtout dans Pignerol. L'armée impériale s'était portée vers Cherasco pour consommer les vivres, et les fourrages des environs de cette place. Dès qu'on y apprit la retraite des ennemis, Del Vasto marcha sur Chieri, qui fut investi le 28 août, et attaqué sur deux points. Jamais une aussi petite place ne s'était vue assiégée par une plus forte armée, le général espagnol avait à ses ordres vingt-quatre mille hommes d'infanterie, et trois mille chevaux, avec un parc de vingt-quatre pièces de canon; cette nombreuse artillerie ouvrit aisément une large brèche, par laquelle les assiégeans montèrent à l'assaut, le premier jour de septembre; la garnison commandée par le chevalier d'Azzale, gentilhomme romain, n'opposa qu'une faible résistance sur le haut des murs où elle s'était rangée, et la ville, emportée de force, souffrit le pillage. Après cette acquisition le marquis del Vasto ayant pris Moncalieri, alla assiéger Albe, dont les fortifications nouvelles n'étaient point encore achevées; la brèche étant ouverte dans les vieux murs commandés par les hauteurs voisines, les troupes italiennes qui se trouvaient à portée montèrent à l'assaut sans attendre l'ordre, comme elles n'étaient pas soutenues il leur devint im-

(1) *Mémoires manuscrites sur la vie des ducs de Savoie* — GONTILE, lib 2. — DU-BELLAY, liv. 8.
(2) RIBIER, *Mém. d'état*, tom. I, liv. 4.

possible de forcer le retranchement que les assiégés avaient construit derrière la brèche, et elles furent repoussées, avec une perte d'autant plus grande qu'elles durent passer sous le feu d'une casemate. Cependant Jules Orsini commandant de la ville n'espérant point de secours ne voulut pas s'exposer à un second assaut, et sauva par une capitulation honorable les deux milles hommes de sa garnison, qui allèrent renforcer celle de Pignerol, après avoir été dévalisés en route par leur escorte.

Les Espagnols ayant pris deux jours de repos, marchèrent à Cherasco: ils choisirent leur front d'attaque du côté où coule la Stura; quoique la situation de la place offrît sur ce point un aspect imposant, l'imperfection des fortifications, négligées dans cette partie jusqu'à ne pas avoir de feu de flanc, décida le général autrichien, l'attaque se fit vivement, et fut vaillament soutenue: le gouverneur Frégoso retardait les approches par des sorties, il réparait la nuit le mal que le canon lui faisait pendant le jour; en voyant que la brèche avançait malgré ses soins, il se ménagea une coupure sur le haut du rempart. Tant de résistance ne rebutait point les assiégeans, qui se logèrent enfin au pied des murs de la ville; trois fois ils en tentèrent l'assaut, et toujours ils furent repoussés, l'on recommença le feu des batteries; et Frégoso ayant enfin épuisé tous les moyens de défense, rendit la place aux Impériaux, auxquels elle coûta huit cents hommes (1).

Ces succès, et la nouvelle retraite de l'armée fran-

(1) Giovio, parte II, lib. 38 — Du-Bellay, liv. 8.

çaise, qui s'était rendue à Briançon, firent espérer au marquis Del Vasto de pouvoir s'emparer de Pignerol, seule porte qui restât aux ennemis pour déboucher dans les plaines de l'Italie. L'entreprise était malaisée; cinq mille Italiens aux ordres du comte de Pontremoli, officier brave et intelligent, défendaient cette place, dont les fortifications étaient redoutables; l'importance d'une telle conquête en tentant le marquis, le trompa sans doute sur les difficultés qu'elle présentait. Déjà il avait eu à ce sujet de longues conférences avec le duc Charles, à la suite desquelles les troupes de Savoie remplacèrent les Impériaux dans différens quartiers, pour laisser au marquis l'entière liberté de disposer de toutes ses forces qu'il réunit vers Pignerol; mais dès que ce général eut reconnu de plus près la place, il se repentit, peut-être, d'avoir trop avancé, car il en jugea l'attaque si difficile qu'il se contenta de la resserrer par un étroit blocus (1). Ici monsieur Del Vasto commit à ce qu'il paraît, une grande faute; car il ne devait pas ignorer qu'une nouvelle armée se rassemblait près de Lyon, où le dauphin s'était rendu lui-même en personne, et il était peu raisonnable d'espérer que la place tombât avant l'arrivée du secours; si Pignerol ne pouvait être pris que par un blocus, les Impériaux auraient dû, ce semble, renvoyer cette opération à l'hiver, et achever en attendant de reprendre les places de l'intérieur du Piémont, Turin surtout n'étant pas en état de résister longtemps, pouvait être attaqué de préférence.

(1) *Mémoires manuscrits sur la vie des ducs de Savoie.* — GAILLARD, tom III, liv. 4, chap. 10. — CAMBIANO. — CAMPANA, lib 11.

A la nouvelle du blocus de Pignerol, le monarque français qui s'était rendu à Lyon, fit marcher ses troupes par la Savoie et le Briançonnais, vers les débouchés des Alpes; Del Vasto s'apprêta de son côté à lui en disputer le passage, et César Maggi reçut ordre de se rendre dans la vallée de Suse, pour l'occuper et la défendre (1); les troupes piémontaises s'étant jointes à cet officier, il se trouva avoir un corps de dix mille hommes; Maggi distribua sa petite armée, partie dans la vallée, partie sur les montagnes, après avoir resserré dans les places, les vivres, les fourrages et les bestiaux de la province, afin d'obliger les ennemis à transporter leurs magasins à travers les hautes Alpes qu'ils allaient franchir. Vers la moitié d'octobre les troupes françaises ayant toutes joint monsieur d'Humière a Briançon, elles commencèrent à passer le Mont-Genèvre, en occupant Oulx et Exilles; Maggi averti de leur approche par le comte de la Novalaise, en instruisit Del Vasto, et ce général, qui se rendit lui-même à Suse, retourna à Pignerol, comptant revenir bientôt sur ses pas, et combattre avec toute l'armée, si Maggi était forcé dans sa position. Les Français ne lui en donnérent cependant pas le loisir; le maréchal de Montmorenci marcha avec les premières colonnes vers les retranchemens élevés derrière Chaumont, plus connus sous le nom de *Barricades du pas de Suse;* ces barricades, inabordables de front, étaient appuyées aux montagnes de droite et de gauche, où l'on avait élevé deux petites redoutes, assez fortes, si elles n'eussent été commandées par

(1) Giovio, parte II, lib 37. — Mezerai. — Adriani, lib 2.

les hauteurs environnantes qu'on avait négligé d'occuper: cette faute, d'autant moins pardonnable qu'il y avait des troupes au delà du besoin, n'échappa point au brave Montmorenci; ses dispositions d'attaque furent faites avec sagesse, et exécutées avec vaillance; il ne menaça le front des retranchemens, que pour y attirer l'attention des alliés, pendant qu'il faisait gagner à ses arquebusiers les montagnes latérales, dès qu'ils y furent parvenus, ils commencèrent un feu très-vif contre les redoutes; les détachemens qui les défendaient soutinrent pendant quelque temps avec fermeté ces décharges meurtrières, auxquelles ils ne pouvaient répondre que faiblement; enfin écrasés dans leurs postes, ils les abandonnèrent en désordre, et les Français s'en étant saisis, forcèrent aisément les troupes placées dans le fond de la vallée à une retraite précipitée; le vainqueur suivit de si près l'ennemi battu, qu'il l'empêcha de s'arrêter à Suse, où il abandonna ses équipages, ses magasins, et jusqu'à son canon. Cependant Maggi ayant un peu remis ses troupes, marcha de nouveau vers cette ville, espérant sauver au moins son train d'artillerie, qui était perdu; il y attaqua vigoureusement un corps d'Allemands commandés par le comte de Virtemberg, et ayant heureusement rempli ses vues, il se retira, à Bussolino le même jour, et le lendemain à Rivoli (1).

Les Français avaient un besoin d'autant plus grand d'arriver à Suse que l'armée manquait de subsistances

(1) Contile, lib 2. — Du-Bellay, liv. 8. — Cambiano — Gaillard, tom iii, liv. 4, chap. 11. — *Mémoires manuscrites sur la vie des ducs de Savoie.*

depuis trois jours (1); ils y entrèrent sans obstacle, et ayant masqué le château, où deux cents Espagnols s'étaient enfermés, ils établirent leur camp à un mille vers Bussolino pour y attendre la cavalerie et le canon qui n'avaient pu suivre. Le château de Suse se rendit dans cet intervalle; et la colonne qui venait d'occuper la principauté de Barcelonnette, tranquille jusqu'alors, ayant joint le camp, M. de Montmorenci s'empara de Bussolino, de Saint-Ambroise et s'avança à Avigliana, que le gouverneur refusa de lui rendre; les batteries furent aussitôt dressées et la brèche étant ouverte, l'on se disposait à l'assaut, lorsque les assiégés arborèrent le drapeau blanc; mais pendant que l'on traitait de la capitulation, les Français profitèrent de la négligence de la garnison et entrèrent dans la place dont ils égorgèrent les défenseurs, le gouverneur, échappé à ce carnage, fut pendu par ordre de Montmorenci (2). Del Vasto avait levé le blocus de Pignerol; à la première nouvelle de la défaite de ses troupes au pas de Suse il s'était rendu avec toutes ses forces à Rivoli d'où il repartit aussitôt après la perte d'Avigliana pour aller camper en face de Moncalieri sur la gauche du Pô (3), l'état de son armée, qui était mal payée et mal disposée, ne lui permit pas d'attendre le combat (4). Les Français ayant passé deux jours à Rivoli où ils s'emparèrent des magasins et des hôpitaux qu'on y avait abandonnés, s'avancèrent à Grugliasco et reconnurent

(1) CONTILE, lib 2

(2) DU-BELLAY, liv 8 — CAMBIANO

(3) GAILLARD, tom III, liv 6, chap. 11. — CAMPANA, lib 11.

(4) ADRIANI, lib 2

la position ennemie; elle n'était tenable sous aucun rapport, rien n'en assurait les flancs; le Pô était immédiatement sur ses derrières, et il n'y avait qu'un seul pont sur ce fleuve. Le marquis Del Vasto ne prit sans doute ce camp que pour observer les Français, aussi commença-t-il sa retraite dès qu'il les sut en mouvement. Cependant la tête de leurs colonnes paraissant plutôt qu'on ne l'avait calculé, il fit sortir sa cavalerie vers elles pendant que son infanterie et son canon passaient le Pô; dès que cette troupe se fut rangée en bataille sur la droite du fleuve il rappela ses escadrons qui se retirèrent sous la protection du feu des arquebusiers placés à la tête du pont; ce retranchement ne tarda pas à être assailli avec impétuosité; les Espagnols s'y soutinrent jusqu'à la nuit dont ils profitèrent pour brûler le pont. M. de Montmorenci était parti le soir même pour aller passer le Pô à Carignano. Ici l'on pourrait demander comment ce général étant maître des deux bords de ce fleuve à Turin ne préféra pas cette route plus courte et plus sûre; peut-être voulut-il prendre l'ennemi entre cette ville et son armée, comptant le forcer à se retirer dans l'Astesan ou dans le Monferrato; et si c'était là son but il y réussit malgré la lenteur extrême de sa marche (1); car le marquis Del Vasto, averti des mouvemens des Français, se retira à Chieri abandonnant les riches magasins qu'il avait formés. M. de Langei, commandant des troupes qui étaient restées en face

(1) La nuit de son départ il s'arrêta à La Loggia et à Carpeneto, pour arriver le lendemain à Carignano, quoiqu'il n'y eût que cinq à six milles de Moncalieri à cette dernière ville.

de l'ennemi, ne le vit pas plutôt en retraite qu'il jeta un pont volant sur le Pô et se logea à Moncalieri le 6 novembre; à cette nouvelle Montmorenci se porta à La-Villa; mais les Impériaux le prévinrent en se repliant sur Asti sans pouvoir être inquiétés. Le dauphin qui commandait en chef l'armée française fit des détachemens destinés à resserrer selon l'usage les places où les ennemis avaient de nombreuses garnisons pendant qu'il attaquait les forteresses moins considérables; peu de jours suffirent pour le rendre maître de Riva, de Poirino, de Villanuova, de Montafia, d'Antignano, de Dusino, de Magliano, de Monticelli, de Carmagnola; et la prise de ces postes fortifiés lui fut d'autant plus utile que les habitans des campagnes y avaient resserré leurs récoltes (1). Les choses en étaient à ce point, lorsque François I[er] arriva en Piémont; le duc de Savoie, qui conservait pour ce prince des ménagemens dont on n'usait pas envers lui, craignant de se commettre avec le roi, chargea le comte de Challant du commandement du Piémont pendant son absence, ordonna à ses troupes d'obéir au général de l'empereur et se retira avec la cour à Nice (2). Il est à croire que le monarque français aurait poussé plus loin ses conquêtes si dans ces entrefaites l'on n'avait convenu d'une trêve de trois mois, qui fut signée à Carmagnola le 22 novembre au moment où l'armée impériale, qui n'était point payée, s'était mutinée

(1) *Mémoires manuscrites sur la vie des ducs de Savoie.* — Du-Bellay, liv. 8. — Gaillard, tom. III, liv. 4, chap. 11. — Cambiano, lib. 11.

(2) Cambiano.

contre ses chefs (1). Par cet arrangement, dans lequel il n'est aucunement parlé du duc de Savoie, les deux généraux français et espagnol convinrent de garder les places qu'ils occupaient respectivement, dans lesquelles chacun entretiendrait les garnisons qu'il jugerait nécessaires, le reste des armées devait évacuer le Piémont pendant que les commissaires des deux puissances réunis à Locate traiteraient de la paix (2). Cet accord signé, le duc fit visiter le roi par le comte de Frossasco; et le marquis Del Vasto se rendit lui-même auprès de ce monarque (3), qui le reçut avec bonté. François I[er], tranquille alors pour l'Italie, se retira en France par Pignerol en nommant le maréchal de Montjean son lieutenant-général en Piémont. Cet officier était le moins propre à se captiver l'amour d'un peuple nouvellement soumis; il joignait à un caractère violent et dur les formes les plus austères, et surtout une prévention décidée contre les Piémontais. M. de Montjean ayant pris possession de son gouvernement après le départ de la cour assembla les états de la province pour en recevoir le serment; il ne tarda pas à les réunir de nouveau pour demander l'établissement d'une imposition destinée à faire une haute-paye aux troupes qui ne pouvaient vivre avec leur solde. Les députés des trois ordres lui représentèrent inutilement que réduits aux dernières extrémités par les malheurs de la guerre et par la licence des soldats, ils ne pouvaient supporter des nouvelles

(1) Adriani, lib 2 -- Verri, tom. II, cap. 27.
(2) Du-Bellay, liv 8 -- Ribier, *Mém. d'état*, vol. 1. -- Mezerai
(3) Guichenon, liv 2, chap 34

charges sans voir le laboureur déserter son champ. Le maréchal, dont l'humeur ne souffrait point de contradiction, reçut très-mal ces remontrances et s'emporta étrangement (1). Les états le voyant persister dans ses instances lui demandérent de pouvoir envoyer des députés au roi, et cette demande que Montjean n'osa refuser, l'indisposa encore d'avantage. Que cet officier eût dépassé ou non les pouvoirs qu'il avait reçus de sa cour, c'est ce que nous n'oserions affirmer; cependant lorsqu'il vit les députés prêts à partir il leur fit ordonner de suspendre leur voyage sous la promesse de prendre lui-même les mesures que l'on désirait; mais on attendit en vain l'effet de ces promesses, et les états toujours vexés prirent enfin la résolution de ne plus différer le départ de leur représentant. Le choix tomba sur le nommé George, gentilhomme, médecin et châtelain de Cirié. Cet homme ayant en vain sollicité pendant dix jours l'agrément du lieutenant-général se mit en route sans l'avoir obtenu; Montjean ne tarda pas à en être informé, et il dépêcha un officier après lui avec ordre, s'il refusait de revenir à Turin, de le faire arrêter, et ce fut précisément ce que lui arriva à Briançon d'où on le ramena à Suse pour l'enfermer dans la plus étroite prison du château. Alors la ville de Turin, qui craignait l'effet de la vengeance du gouverneur, s'a-

(1) « Allez-vous-en à tous les cent mille diables, car le roi ne « se soucie pas de votre nécessité, et aussi je ne me fie point à « vous autres du pays, en dépit de vous je tiendrai dix ans les « gens de guerre en Piémont, allez hors du pays si vous voulez « je le garderai bien sans vous » (Rinire, *Mém. d'état*, vol 1, liv 2)

dressa au connétable de Montmorenci et lui porta des plaintes amères contre Montjean; le connétable ordonna de relâcher le prisonnier; cependant le maréchal, loin d'obéir, le fit traiter avec une nouvelle rigueur, et ce ne fut qu'après l'arrivée en Piémont d'un secrétaire du roi que George obtint sa liberté et la permission de poursuivre son voyage: il arriva à Paris (1); mais Montjean s'était donné le temps de prévenir le roi; et les remontrances des Piémontais y furent mal reçues.

Le duc Charles III, dont le cœur généreux et sensible souffrait des maux de ses sujets, autant que de sa propre infortune, écrivit en leur faveur au maréchal de Montjean; il envoya même un de ses secrétaires résider auprès de lui; mais toutes les démarches de ce prince étaient suspectes au maréchal qui voyait avec peine un grand nombre de Piémontais aller visiter le duc de Savoie à Nice, après la signature de la trêve; aussi ne perdit-il pas l'occasion de desservir la noblesse qu'il haïssait. Heureusement M. de Langei gouverneur de Turin, dont le mérite et la sagesse étaient connus à la cour, ne partageait pas les sentimens du lieutenant-général, et plus celui-ci s'exaspérait contre les Piémontais, plus l'autre travaillait à leur justification; *comme ils ont été sujets fidèles du duc de Savoie, ils seront fidèles au roi que Dieu vient de leur donner pour maître*, écrivait-il au connétable de Montmorenci; et soit que les remontrances de cet officier fissent impression sur le ministre, soit que les plaintes des Piémontais arrivassent

(1) Ribier, *Mém. d'état*, vol 1, liv 2.

enfin jusqu'au trône, François I[er] envoya des commissaires à Turin pour examiner la conduite de M. de Montjean ; l'on ignore quel fût leur rapport ; il y a néanmoins apparence qu'ils favorisèrent le lieutenant-général, puisqu'il ne changea point de conduite, et qu'il ne fut pas rappelé. Plus irrité que jamais il eut bientôt une nouvelle occasion d'exercer sa malveillance. Le duc de Savoie s'étant vu rebuté par la France dont il cherchait à s'approcher, se jeta de nouveau dans les bras de l'empereur, fit prendre la croix rouge à ses troupes ; et reçut dans toutes ses places quelques officiers espagnols. Cette précaution qui ôtait aux Français l'espoir de s'en emparer durant la trêve choqua surtout Montjean, et lui fournit matière à de nouvelles accusations; *l'on n'a pas perdu*, mandait-il à Paris, *l'espoir de voir revenir l'ancien ordre des choses; il faut des mesures qui prouvent que les Français n'abandonneront jamais le Piémont*. Au reste le marquis de Saluces était autant que le duc de Savoie en butte à sa haine ; et sans doute son administration n'était pas faite pour attacher les peuples au nouveau gouvernement. Montjean avait cependant bien près de lui l'exemple d'un homme qui s'était attiré l'estime et l'amour du public dans une province aussi attachée à ses anciens maîtres que pouvait l'être le Piémont ; le président de Pelisson faisait goûter aux Savoyards autant de bonheur que peut en avoir un pays de conquête.

Les deux armées s'étant presqu'entièrement retirées dans les places, les conférences s'ouvrirent à Locate ; mais l'on n'avait convenu de la trêve que pour se donner le temps de forger de nouvelles armes : les commissaires réunis ne pouvant rien statuer pour la

paix, prorogèrent de six mois le temps de l'armistice, et se séparèrent. Le Piémont qui avait cru voir le terme de ses souffrances dans les dispositions qui paraissaient annoncer une paix prochaine, fut accablé par de nouveaux malheurs. Après avoir éprouvé tout le poids de l'usage cruellement établi de ravager pendant la guerre les campagnes dont on n'était pas sûr d'enlever la récolte; après avoir vu l'une et l'autre armée porter le fer et le feu dans ses provinces; après avoir vu les moissons coupées en herbe, les blés jetés dans les rivières, et les fourrages brûlés, n'ayant plus ni bœufs pour labourer les terres, ni grains pour les ensemencer, périssant de misère sur le sol le plus fertile, les habitans du Piémont se virent contraints, durant la suspension d'armes, de nourrir les militaires à discrétion; le peuple désolé se jetait souvent avec fureur sur le peu de blé que l'on amenait aux marchés, et l'enlevait malgré les détachemens qui l'escortaient toujours; ces violences que la nécessité autorisait en quelque sorte, en indisposant les chefs des troupes étrangères, les rendaient plus indulgens encore sur l'extrême licence du soldat; Del Vasto seul eut pitié des malheurs du Piémont, il en écrivit à l'empereur (1); mais ce fut en vain; car l'indiscipline de son armée était si grande, que la Lombardie même avait à souffrir les plus scandaleux désordres de la part des troupes (2).

(1) Cambiano — Du-Bellay, liv 8. — Ribier, *Mem. d'état*, vol. I, liv. 2

(2) Bernardo Tasso, Lettere 134, 236 — Giovio, parte II, lib, 37. — Robertson, liv. 6 — Montemerlo, lib. 5. — Campana, lib 12. — Verri, tom. II, cap. 27.

Cependant Paul III qui gouvernait l'église, et qui sollicitait depuis long-temps un accommodement entre Charles-Quint et François Ier, redoubla ses instances dès qu'il vit l'inutilité des conférences de Locate, et il engagea enfin ces deux princes à se rendre en personne à Nice, où il alla lui-même auprès du duc de Savoie (1). Cette province était la seule, si l'on excepte le duché d'Aoste, où la guerre ne s'étant pas faite, Charles fût encore le maître; elle avait servi d'asile à la duchesse Béatrix, et au jeune Emmanuel Philibert, à qui elle marquait une fidélité et un dévouement au-dessus de tout éloge, ce dernier refuge d'un prince malheureux semblait devoir être respecté : cependant Paul III demanda qu'on lui en remît le château; l'on s'en excusa avec d'autant plus de raison que le roi de France s'y opposait; il ne fut pas aussi aisé de répondre à l'empereur qui s'offrait de mettre lui-même une garnison dans la place, si le duc ne préférait de la confier au pape; il n'était pas possible de refuser; les demandes de l'empereur devinrent des menaces, auxquels le pontife ajouta des reproches; et l'infortuné Charles signa de sa main le seul sacrifice qu'on pût encore exiger de lui; mais par une heureuse désobéissance, dont on l'accusa injustement d'être l'auteur, la garnison piémontaise conduite par Grat de Provana se mutina contre Louis de Castiglione, seigneur de Musinens, son commandant, courut tu-

(1) Le pape avait d'abord proposé de se rendre à Ivrée, pendant que l'empereur était à Verceil et le roi à Turin, le défaut de subsistences en Piémont fit changer ce projet. (Ribier *Mém d'état*, vol. I, liv 2)

multueusement s'emparer de l'hôtel d'Emmanuel Philibert encore enfant, et transporta ce prince dans le château : les ponts en furent aussitôt levés, et les soldats déclarèrent vouloir plutôt périr sous les ruines de la place, que de la céder (1); elle se trouva ainsi sauvée pour la maison de Savoie, et les négociations ne s'en poursuivirent pas moins; car l'empereur, instruit que François Ier cherchait à gagner le duc de Savoie, parut oublier cet évènement, dont il s'était montré d'abord extrêmement offensé (2). Cependant l'inimitié personnelle des deux monarques mettait pour le moins autant de difficultés à la conclusion d'un traité, que leurs intérêts differens, aussi Paul III perdant tout espoir de réussir dans l'ouvrage salutaire de la paix, se borna à stipuler une trêve de dix ans, dans laquelle le duc Charles ne fut compris que pour se voir arracher ce qu'il n'avait pas perdu durant la guerre; car il fut non seulement convenu, que les Français et les Espagnols garderaient réciproquement la partie des états de Savoie qu'ils occupaient, mais Charles Quint prétendit encore faire remettre à ses troupes les places où le duc de Savoie avait des garnisons, et il s'opposa à la fortification du port de Villafranca; enfin le seul avantage que le prince piémontais tira de la trêve, fut la satisfaction de voir rendre les biens qu'on avait confisqués à ceux de ses

(1) Roburento, *Archivio storico*, vol II. – Tonsi, *De vita Emmanuelis Philiberti*, lib. 1. – Giovio, parte II, lib. 27. – Guichenon, liv. 2, chap. 24. – *Istoria dell'Italia occidentale*, lib. 9, cap. 4.

(2) Mezerai — Gaillard, tom III, liv. 4, chap. 12. – Tenivelli, *Biografia* dec. 2 *Vita di Cristoforo Duca.*

sujets qui l'avaient suivi dans ses malheurs; l'on exigea de lui une adhésion formelle à ce traité ruineux, et sans doute que l'événement de Nice en indisposant le pape et l'empereur contre lui, les rendit l'un et l'autre peu empressés de le favoriser dans cette occasion importante; au surplus si le duc de Savoie n'avait écouté dans ce moment que la voix de la politique, il aurait pu obtenir de meilleures conditions en consentant à devenir ennemi de l'Espagne (1); mais Charles, victime mille fois de sa délicatesse, ne pouvait se décider à suivre d'autre impulsion que celle de sa conscience.

(1) VERRI, tom II, cap, 27 — ROBERTSON, liv 6. — GAILLARD, tom. V, liv 4, chap. 12 — *Mémoires manuscrites sur la vie des ducs de Savoie* — GUICHENON, liv II, chap. 34 — CAMBIANO — CAMPANA, lib. 12. — *Istoria dell'Italia occidentale*, lib 9, cap 4 — FLASSAN, *Histoire de la diplomatie française*, période 2, liv. 32.

CHAPITRE III.

SUITE DE LA GUERRE DU 1536.

Sommaire. — Soins qui occupèrent les généraux étrangers en Piémont durant la suspension d'armes — Plusieurs places sont livrées aux Français — Tentative inutile du duc de Savoie pour se rapprocher de la cour de Paris — Ce prince se rend à la diète impériale de Ratisbonne — Ce qu'il y obtient — Assassinat de deux ambassadeurs français — La guerre recommence — Le marquis Del Vasto entre en Monferrato à la tête de l'armée impériale — Les Français échouent contre Albe et s'emparent de Cherasco. — Del Vasto s'approche des ennemis pour combattre — Défection d'une partie de ses troupes — Sa retraite — Les Suisses de l'armée française le forcent à se replier à son tour — Les Impériaux repoussés à Chivasso et à Caselle — Les Français entrent dans Barge — Ils l'abandonnent à l'approche du secours et y rentrent ensuite par la trahison du gouverneur — Le maréchal d'Annebault revient commander l'armée du roi — Ses différences avec M. de Langei. — Prise de plusieurs châteaux qui resserraient les vivres à Turin — Les Français assiègent Coni — Forcés à abandonner l'entreprise, ils réduisent en cendres Borgo San Dalmazzo — Il s'emparent de Saluces et livrent la ville au pillage.

Dés les premiers temps de la nouvelle suspension d'armes, que l'on s'attendait de part et d'autre à voir rompre bientôt, les Français et les Impériaux s'occupèrent à fortifier leurs places. Le maréchal d'An-

nebault, qui venait de remplacer monsieur de Montjean, acheva le revêtissement de l'enceinte de Turin, à laquelle il ajouta quatre nouveaux bastions garnis de fossés; il entoura la Roquette de Pignerol de quatre boulevards, entre lesquels l'ancien château se trouva comme un donjon; il ajouta trois boulevards aux fortifications de Savigliano; il couvrit Moncalieri vers la colline par des hauts parapets, et des traverses; il répara les murs de Mondovì, de Caselle et d'Avigliana; il mit enfin en état de défense les châteaux de la Cisterna, et de Borgo San Dalmazzo; mais ces soins n'étaient pas la seule occupation du nouveau général qui cherchait à se faire des partisans, surtout parmi la noblesse; opposé en tout à son prédécesseur, d'Annebault eut l'art de s'attacher par des manières douces et prévenantes les Piémontais les moins affectionnés à la domination française, et il trouva dans ces principes les avantages les plus grands, puisqu'encore qu'il fût convenu par la trêve que l'on n'aurait rien innové à l'état des choses, le maréchal séduisit le seigneur de Centallo, et le comte de Bene, reçut l'hommage de leurs villes, et y envoya des garnisons (1). Pierre de Valperga, seigneur de Cherasco, qui ayant épousé la veuve du dernier bâtard d'Acaye, était devenu maître de Cavour, vendit cette place à d'Annebault pour dix mille écus (2). Une telle conduite dut étrangement surprendre tout ce qu'il avait de Piémontais aimant leur patrie, car on n'était pas accoutumé

(1) Du-Bellay, liv. 8. — Guichenon, liv. 2. chap. 34 — Gaillard, tom. iii, liv. 6, chap. 12

(2) Ribier, *Mémoires d'état*, vol. i, liv. 2. — Guichenon, liv. 2, chap. 34.

encore à ce honteux excès d'impudence, qui dans la suite de cette guerre fit calculer le bien ou le mal des résolutions que l'on prenait par l'utilité seule de leurs résultats; quoiqu'il en soit l'exemple de ces défections devint d'autant plus funeste, que le danger de résister était plus grand, et la tentation de céder plus forte; beaucoup de Piémontais jusqu'alors fidèlement attachés à leur devoir allèrent se joindre aux premiers déserteurs des drapeaux de leur patrie, lesquels avaient eu l'art de colorer leur conduite de quelque apparence de raison: par quelle aveugle opiniâtreté, disaient-ils, nous refuserions-nous à la protection d'un grand prince qui peut nous faire partager les avantages dont jouissent ses anciens sujets, au moment où le duc a fui loin de nous sans songer à nous défendre; s'il a cédé à la force est-ce à nous à résister? Nous n'avons point trahi le gouvernement, c'est le gouvernement qui nous abandonne; et puisqu'il ne s'agit plus que d'adopter entre les Espagnols et les Français, nous préférons au joug des premiers, la domination d'un peuple avec lequel nous avons des rapports de voisinage, et de caractère. Ces discours avaient quelques fondemens de vérité, et l'on s'accoutume d'ailleurs aisément au langage séducteur que la voix de l'intérêt appuye. Les premiers qui avaient abandonné la cause de l'état mettaient ainsi toute leur adresse à faire partager à d'autres le crime de leur infidélité; et ils n'eurent que trop tôt la satisfaction de voir leur triomphe complet. Insensés! ils ne prévoyaient point qu'après avoir sacrifié leur honneur, ils seraient méprisés par ceux qui avaient profité de leur infamie; en effet, réduits à mendier en vain le prix

de leur trahision (1), ils se virent adandonnés, lorsqu'à la fin de la guerre il ne resta plus à la cour de France que le souvenir de leur conduite passée (2). Disons cependant que les ministres de Charles III, incertains dans leurs principes, inconséquens dans leurs résolutions, avaient réduit l'état au sort d'un navire sans gouvernail; les citoyens fidèles, dont le nombre l'emportait de beaucoup sur ceux qui ne l'étaient pas, comptaient parmi eux bien de ces êtres nuls, incapables d'une généreuse résolution, et toujours prêts à recevoir des chaînes, plutôt que d'exposer leur vie et leur fortune; hommes lâches, plus méprisables que les méchans mêmes, et toujours dangereux pour la patrie, si elle a le malheur de compter sur eux. Ceux qui eussent volontiers employé leurs bras au service de leur prince manquaient d'un chef capable de les diriger; le gouvernement se refusant d'ailleurs en quelque sorte à autoriser leur courage, ils se virent réduits à être simples spectateurs des combats que se livraient les armées étrangères. Bientôt l'une ou l'autre de ces armées arborèrent leurs drapeaux sur les remparts de nos villes; l'une ou l'autre donnèrent des lois à nos provinces, et le pouvoir du souverain légitime fut anéanti. Les Français et les Espagnols s'attachèrent alors des hommes qui s'étaient refusés à toute espèce de propositions tant qu'ils avaient espéré de pouvoir servir leur ancien maître; un grand nombre

(1) Boivin nous epprend au sixieme livre de ses mémoires qu'on ne payait aucnn de ceux de qui l'oo avait reçu des services sans promesse d'argeot, it rapporte les remontrances du marecha de Brissac à ce sujet.

(2) Boivin, liv. 6, 11 et 12.

d'individus se crurent autorisés, après des longues souffrances, à chercher les moyens d'exister, quand ils n'achetaient pas les emplois par la bassesse ou la trahison; beaucoup de militaires, n'ayant d'autre fortune que leur état, et gémissant dans la réforme depuis les premiers momens de cette guerre malheureuse, passèrent, le cœur navré, sous des drapeaux qu'ils auraient voulu combattre; mais fidèles à leur honneur il se montrèrent sous ces drapeaux, braves et incorruptibles, comme ils l'avaient toujours été; Emmanuel Philibert ne leur en fit point un crime (1), et la cour de France elle-même sut distinguer entre les Piémontais ceux qui purent sans rougir lui rappeler leurs services. Mais n'étant point encore parvenus à cette époque de notre histoire où le Piémont semblait avoir entièrement changé son existence politique, nous allons suivre notre narration pour y arriver.

Le duc de Savoie s'était flatté un moment de trouver dans le ministère français des dispositions qui lui eussent été favorables, et peu de temps après la conclusion de la trêve il envoya à Paris monsieur de Bernezzo son maître d'hôtel, pour entamer une négociation; ce ministre reconnut bientôt quelles étaient les vues de François I[er] qui demanda, ou la cession du comté de Nice pour une somme d'argent, et le droit d'occuper jusqu'à la paix avec l'Autriche, Turin, Moncalieri, Pignerol et Savigliano (2), ou l'échange du

(1) Lippomano, *Relazione*.

(2) Guichenon, liv. 2, chap. 34. — *Mémoires manuscrites sur la vie des ducs de Savoie*.

Piémont même (1). Ces prétentions ayant fait perdre à Charles III tout espoir de se reconcilier avec la France, il se décida au voyage de Ratisbonne, où la diète de l'empire était assemblée; elle y statua la réintégration de ce prince dans ses états; mais un événement aussi marquant ne pouvait être amené que par un traité général, ou par la force des armes, et l'accord de Nice s'il ne conduisait pas à une paix définitive, ôtait au duc de Savoie la seule espérance qu'il pût avoir dans les chances incertaines de la guerre.

Le maréchal d'Annebault, revenu d'une course qu'il avait dû faire à Venise pour concerter les affaires de cette république avec les Turcs (2), fut rappelé à la cour, et monsieur de Langei le remplaça. Cet officier signala les premiers temps de son administration par un acte de la plus généreuse bienfaisance, en distribuant à ses propres frais des blés à un prix honnête et à crédit, soit pour nourrir les habitans du Piémont, soit pour ensemencer les terres (3). Le ressentiment exagéré qui faisait décrier toutes les mesures d'un gouvernement que l'on n'aimait pas, ne manqua point de prêter un but sinistre à la bienfaisance du général français, cependant l'histoire qui n'obéit point à la prévention, lui a rendu l'hommage que l'esprit de parti seul lui refusait, sans songer que le fanatisme déshonore souvent la meilleure cause; car n'offense-t-on pas la mémoire de Charles *le bon* en le

(1) Botero, *Principi cristiani*, parte II.
(2) Giovio, lib 38. — Campana, lib. 14.
(3) Du-Bellay, liv. 8 — Gaillard, tom. IV, liv. 6, chap. 2. — *Istoria dell'Italia occidentale*, lib 9. cap. 10.

supposant peiné de cette mesure, qui tendait, disait-on, à détacher entièrement son peuple de lui ? Aurait-il fallu laisser éprouver à ce peuple les dernières angoisses de la misère pour qu'il regrettât son ancien maître? Le gouvernement qui n'aurait que de pareilles ressources mériterait d'être voué à l'exécration publique. Mais Charles était loin de connaître une politique aussi cruelle, et sans doute qu'il vit avec joie le Piémont respirer un moment sous l'administration du sage et vertueux Langei. Quoi qu'il en soit, pendant que le duc de Savoie gémissait dans l'abandon le plus déplorable, la haine de Charles-Quint, et de François Ier, s'aigrissait par une nouvelle querelle ; l'empereur après avoir abusé de la générosité du monarque français pour soumettre Gand, refusait l'investiture du duché de Milan, et ce refus était regardé comme une injure par François Ier, qui ne demandait que l'occasion de faire éclater sa colère (1); l'assassinat de messieurs de Rangone et de Fregoso ne tarda pas à lui fournir un motif plausible de satisfaire au désir de se venger. L'un et l'autre de ces gentilshommes, sujets rebelles et bannis de l'empereur, étaient revêtus du caractère d'ambassadeur par le roi de France qui en envoyait un à Venise et l'autre à Constantinople, lorsqu'ils furent inhumainement massacrés en traversant la Lombardie; la médiation du pape retarda de quelque temps les coups dès-lors prêts à frapper; cependant Charles-Quint ayant manqué l'entreprise d'Alger, François jugea le moment favorable pour

(1) ROBERTSON, liv. 6. — *Mémoires manuscrites sur la vie des ducs de Savoie.* — BOUCHE, liv. 108 et 11. — MEZERAI.

recommencer la guerre, qu'il déclara à l'Espagne le 10 de juillet, et le duc de Savoie que la trêve avait réduit au dernier malheur, ne fut pas fâché de la voir rompue (1). Le marquis Del Vasto ne perdit pas de temps pour rassembler ses forces; Camille Colonna, officier estimé par ses talens et par son courage, lui présenta un projet de campagne qui annonçait des combinaisons peu connues encore dans ce siècle; il aurait fallu d'après ce plan que l'armée impériale divisée en deux corps marchât en Savoie par la vallée d'Aoste, et en Dauphiné par la Franche-Comté; les deux divisions après s'être saisie de quelques places qu'il indiquait comme des points d'appui nécessaires, se seraient réunies pour couper les communications de la France avec l'Italie, en s'étendant le long des débouchés des Alpes; ces mouvemens devaient, selon la pensée de Colonna, déterminer d'autant plus sûrement l'ennemi à évacuer le Piémont, qu'il se serait difficilement décidé à livrer une bataille, dont les suites, si elles étaient malheureuses, eussent ouvert l'entrée des provinces frontières de France (2); mais soit que l'on manquât de moyens pour l'exécution de ces vues, soit qu'elles n'entrassent pas dans le plan de Del Vasto, ce général marcha dans le Monferrato avec quinze mille hommes d'infanterie, et deux mille cinq cents chevaux (3); il campa à Pontestura, en appuyant sa gauche à Moncalvo et sa droite au Pô, sur lequel

(1) Du-Bellay, liv 8 — Muratori, *Annali d'Italia*, vol. x — *Istoria dell'Italia occidentale*, lib 9, cap. 5. — Verri, tom. II cap. 27. — Diedo, tom. II, lib 3

(2) Rimier, *Mém d'état*, vol II, an 1539

(3) Gaillard, tom. IV, liv 6, chap 2.

il s'était ménagé des ponts. L'armée française moins nombreuse que celle des ennemis, avait pris position à Carignano, et monsieur de Langei espéra d'étonner les Espagnols en ouvrant lui-même la campagne, malgré l'infériorité de ses forces; il avait formé le projet de surprendre en même temps Cherasco, Coni et Albe; les troupes destinées contre ces places se mirent en mouvement; mais les colonnes s'égarèrent toutes trois pendant la nuit: l'on ne put rien entreprendre sur Coni, l'on fut repoussé à l'escalade d'Albe (1), et l'on n'arriva qu'au jour naissant sous les murs de Cherasco; quoique découverts de l'échauguette, les Français, comptant sur la faiblesse de la garnison, et sur les intelligences qu'ils avaient, tentèrent l'escalade, et ils entrèrent ainsi dans la place après un léger combat. Jérôme Sanguine qui y commandait fut fait prisonnier, et ses soldats se retirèrent à la hâte dans le château, qu'ils rendirent trente-six heures après, faute de vivres (2).

Monsieur Del Vasto s'était mis en mouvement pour secourir Cherasco; en ayant appris la reddition, il alla camper en face de Carignano sur la droite du Pô, dont les eaux étaient alors très-basses; deux armées aussi près l'une de l'autre ne pouvaient guère rester en repos, et l'avantage du nombre étant pour les Espagnols, ils s'emparèrent de Racconigi, de Caramagna, de Carmagnola, de Poirino, de Villanuova, se portèrent quelquefois sur la gauche même du Pô (3), et

(1) Giovio, lib. 39. — Du-Bellay, liv. 8.
(2) Gaillard, tom. iv, liv. 6, chap. 2. — Adriani, lib. 3. — Campana, lib. 15.
(3) Cambiano. — Du-Bellay, liv. 8.

poussérent leurs courses en Monferrato jusqu'à jeter l'épouvante dans Trino, que les Français se hâtèrent de mettre en état de défense (1). Le projet de Del Vasto était d'attaquer l'ennemi après l'avoir harassé par des alarmes continuelles, quand un événement qui ne saurait arriver que parmi des mercenaires sans honneur, déconcerta ses vues; les capitaines italiens de l'armée impériale gagnés par M. de Langei désertèrent une nuit vers le camp français avec cinq mille hommes d'infanterie et quelques cavaliers (2). Cette honteuse défection et l'avis assuré qu'eut le général autrichien des intelligences que l'ennemi entretenait encore dans son camp et dans ses places, le forcèrent de se retirer à Villastellone. En vain le général espagnol sévit avec rigueur contre les traîtres, qui dès le renouvellement des hostilités avaient été découverts (3), la corruption faisait des progrès rapides, et M. de Langei aurait harcelé l'ennemi, si éprouvant à son tour les suites d'une indiscipline malheureusement trop commune, il n'eût pas eu le chagrin de se voir abandonné par les Suisses qui se retirèrent à Pignerol. Dans cette pénible circonstance il ne resta d'autre parti au général français que celui de se replier sur Turin, et le marquis Del Vasto, se voyant alors en état de reprendre l'offensive, s'empara de Carignano qu'il ne soutint cependant pas et alla mettre le siége devant Chivasso, où commandait Jérôme de Birago; la brèche fut ouverte et les Espagnols mon-

(1) Joannis Andreae Irici, *Historiae tridinensis*, lib 3.
(2) Cambiano. — Du Bellay, liv 8 — Campana, lib. 15.
(3) Adriani. — Porta, parte II

tèrent à l'assaut; mais repoussés avec perte ils se retirèrent à Casal. César Maggi, qui attaqua Caselle à-peu-près dans le même temps, ne fut pas plus heureux; cette place était défendue par des Italiens déserteurs de l'armée impériale, qui n'ayant point de quartier à espérer firent des prodiges de valeur; après bien des efforts inutiles, Maggi, toujours malheureux autant que brave, rentra à Volpiano d'où il était parti (1). Pendant que Del Vasto profitait si mal de sa supériorité, Langei n'oubliait rien pour se mettre dans le cas de reparaître en campagne, et n'osant encore s'approcher d'un ennemi beaucoup plus fort que lui, il marcha contre Barge qui couvrait le marquisat de Saluces du côté de Pignerol. La ville n'était défendue que par un ouvrage extérieur du château, qui en enfilait une partie et qui en couvrait toutes les avenues. Le château avait la forme d'un quarré dont de grosses tours renforçaient les angles. Monsieur de Bouttières, chargé d'entreprendre sur cette place, attaqua d'abord la ville défendue par trois cents Espagnols; les retranchemens ayant été forcés la garnison se retira dans un couvent que l'on avait palissadé et crenelé; les assiégeans battirent ce poste avec du canon, ruinèrent une partie des murs, et la gendarmerie française ayant mis pied à terre forma la tête de la colonne d'assaut; les Espagnols, forcés après une résistance opiniâtre, furent passés au fil de l'épée. Le château fut aussitôt assiégé, la prise du couvent facilitait les approches; l'on dressa les batteries; après quelques momens de feu le gouverneur convint de se ren-

(1) Campana, lib 15 -- Du-Bellay, liv. 8. — Giovio, lib 39.

dre s'il n'était secouru dans six jours. A peine cette capitulation était-elle signée que les assiégeans eurent avis de l'approche de l'armée ennemie qui avait déjà passé le Pô à Villafranca; sur cette nouvelle les ôtages furent aussitôt échangés, et Bouttières se retira diligemment à Bricherasio (1).

Le marquis Del Vasto ayant ravitaillé Barge alla camper à Chieri où il éprouva le double chagrin de voir Montaldo livré aux ennemis presque sous ses yeux, et d'apprendre la perte de la place qu'il venait de sauver; le capitaine Monet, gagné par M. de Vassé, la lui abandonna, après un moment de défense pour couvrir son déshonneur dont on fut pleinement convaincu par sa désertion. De plus grands malheurs semblaient menacer encore le général autrichien qui n'ignorait pas les renforts que les Français recevaient journellement par Pignerol et par Suse. Le maréchal d'Annebault, nouvellement destiné par François Ier au commandement de son armée d'Italie, ayant réuni vingt mille hommes de pied et deux mille cinq cents chevaux marcha sur Carignano le premier jour de septembre; Del Vasto pouvait à peine lui opposer dix mille hommes, avec lesquels il campa à Carmagnola, et cette disparité de force laissait aux Français l'entière liberté d'agir offensivement; M. de Langei qui s'était ménagé des intelligences dans les villes du Monferrato et de la Lombardie proposa de marcher sur la frontière du Milanais; car, disait-il, ou les Impériaux tenteront de couvrir cette province, et alors les places

(1) Du-Bellay, liv. 8. — Gaillard, tom. iv, liv. 6, chap. 2. — Cambiano

du Piémont abandonnées à leurs propres forces tomberont d'elles-mêmes, ou ils ne s'en éloigneront pas, et nous nous assurerons des conquêtes plus brillantes encore. Ce projet n'ayant pas été goûté par le maréchal, Langei opina pour qu'on attaquât l'ennemi, auquel il préparait une embuscade d'autant plus sûre qu'il avait gagné ses propres guides; mais soit qu'en examinant de près ce plan M. d'Annebault y vît des difficultés qui ne nous sont pas connues, soit que ce qui venait de la part de Langei lui parût désagréable, il refusa encore cette proposition (1).

Le maréchal était décidé à entreprendre le siége de Coni où il n'y avait qu'une faible garnison (2). Pour assurer cette entreprise et ôter à la place tout espoir de secours, il résolut d'éloigner l'armée espagnole; il fit en conséquence toutes les dispositions qui semblaient annoncer une attaque. Del Vasto trompé par ces fausses démonstrations quitta Poirino où il s'était placé et se retira à Pontestura. D'Annebault ayant réussi dans son premier dessein envoya aussitôt vers Turin un corps de troupes destiné à observer les mouvemens des ennemis; mais M. Du-Bellay commandant ce corps crut pouvoir entreprendre avec plus de succès qu'il ne l'avait tenté autrefois contre quelques châteaux qui resserraient les vivres à la capitale du Piémont, et il se dirigea d'abord vers San Mauro avec quatre pièces de canon; le château ayant été emporté d'assaut, le commandant qui avait voulu se défendre

(1) *Mémoires manuscrites sur la vie des ducs de Savoie.* — Du-Bellay, liv. 9. — Campana, liv. 15.

(2) Saint-Simon, *Histoire de Coni.*

contre l'artillerie, vit massacrer sa garnison et fut lui-même pendu par ordre de Du-Bellay. Cette rigueur intimida tellement les défenseurs de Castione et de Saint-Raphaël, que quoiqu'en état de résister ils se rendirent aussitôt qu'on leur montra le canon (1). Le capitaine Isac capitula plus lâchement encore dans le poste important de San Michele della Chiusa (2).

Monsieur d'Annebault avait pris de son côté la route de Coni, renforcé pendant sa marche d'un régiment de lansquenets qui arrivait de France. Attaquer en automne une place aussi importante avec quatre seules pièces de canon (3) semblait une témérité à quelques-uns des officiers de l'armée française. Cependant le maréchal marcha avec confiance sur les bords de la Stura d'où il fit sommer les habitans de Coni; les syndics répondirent qu'ils dépendaient entièrement de leur gouverneur, et qu'ils se défendraient selon ses ordres. L'armée française passa alors la rivière sous le feu de la place, dont elle souffrit beaucoup, et le maréchal l'ayant reconnue décida son attaque au milieu de la courtine qui unissait le bastion de Madonna del Bosco à celui de Caraglio; les quatre canons qu'avaient les assiégeans commencèrent à tirer sur ce point le 8 de décembre; le 10 la brèche était faite, malgré le zèle courageux des habitans de tout

(1) Cambiano — Du-Bellay, liv. 9

(2) Tenivelli, *Biografia piemontese*, deca 3 *Vita di Bonifacio Ferrero*, alla nota 25

(3) Partenio et Saint-Simon lui en donnent quinze pièces, mais Du-Bellay qui servait alors dans l'armée française, dit au neuvième livre de ses mémoires, que si au lieu de quatre canons on en eût conduit huit, l'on aurait probablement forcé la ville.

âge et de tout sexe qui travaillaient continuellement à la réparer; le général ayant donné le même jour l'ordre de l'assaut, les Français parvinrent à se loger sur le haut du rempart après un combat opiniâtre, cependant les Piémontais s'y étaient ménagé une coupure d'où ils faisaient un feu extrêmement meurtrier; les assiégeans fort resserrés sur leur terrain se jetèrent l'épée à la main contre l'ennemi, et firent des prodiges de valeur; mais on leur opposa un courage égal, et M. d'Annebault voyant ses troupes harassées de fatigue fit sonner la retraite pour recommencer le feu; il tenta le lendemain un second assaut qui ne lui réussit pas mieux, et qui lui coûta d'avantage, enfin voyant la garnison renforcée par mille Espagnols, une partie des brêches réparées et les citoyens décidés à s'ensevelir sous les ruines de la place, le maréchal qui commençait à manquer de provisions de guerre se détermina à lever le siége après avoir perdu cinq mille hommes; il ne voulut cependant pas partir de devant Coni sans avoir châtié Borgo San Dalmazzo qui s'était ouvertement déclaré contre lui; il donna ordre aux troupes qui y marchérent, de réduire la ville en cendres, et les habitans ayant désemparé à l'approche de l'ennemi, cet ordre s'exécuta avec la dernière rigueur (1).

Monsieur d'Annebault marcha à Carignano par Centallo après avoir envoyé à Saluces Lelio Guasco, évêque d'Alexandrie et colonel de trente compagnies italiennes; le marquis en quittant cette ville avait laissé

(1) TEOFILO PARTENIO, *Secoli di Cuneo* — SAINT-SIMON, *Histoire de Coni* — DU-BELLAY, liv. 9 — GIOVIO, lib 4 — CAMPANA, lib 15

l'ordre de s'y défendre, et Guasco l'ayant emportée après une faible résistance, l'abandonna à la fureur du soldat (1). Ce fut la dernière entreprise de cette campagne exécutée par les troupes françaises qui entrèrent en quartiers d'hiver; le maréchal se rendit lui-même à la cour en confiant à M. de Boutières le commandement du Piémont pendant son absence (2).

(1) DELLA CHIESA, *Storia del Piemonte*, lib. II. — PORTA, *parte* III.
(2) DU-BELLAY, liv. 9.

CHAPITRE IV.

SUITE DE LA GUERRE DE 1536.

Sommaire. — Les Espagnols tentent et manquent deux fois la surprise de Turin — Les Français tentent et manquent celle de Nice — Leurs galères sont battues — Siège de Nice par les Français et les Turcs réunis — La ville est prise et le château est assiégé — Le duc de Savoie et le marquis Del Vasto marchent à son secours — L'ennemi se retire en Provence — Les Impériaux assiègent Mondovì et s'en rendent maîtres — Les villes et châteaux voisins rentrent volontairement sous la domination de Savoie — Mutinerie des Suisses au service de France — Marche des Impériaux — Les Français leur enlèvent leurs équipages — Charles III manque d'être fait prisonnier — Les Français veulent se replier vers Pignerol — L'ennemi atteint et bat leur arrière-garde au pont de None près de La Loggia — M. Del Vasto campe à Carignano qu'il fortifie — Les deux armées entrent en quartiers d'hiver — Défaite de la garnison de Fossano qui tente de surprendre Barge — Un renfort de huit mille hommes arrive aux Français — Ils rentrent en campagne au cœur de l'hiver, passent le Pô et obligent les Espagnols d'évacuer Carmagnole — Verceil resserré — Combat de Carignano — Blocus de cette place par les Français — Ils assiègent Ivrée et ne la prennent pas — Ils perdent Borgo San

Delmazzo — Le duc d'Enghien arrive en Piémont — Il se rend maître de Crescentino — Il attaque Trino — Il est forcé d'en lever le siége — Il s'empare de plusieurs châteaux du Verceillais — Il resserre Carignano de plus près — Mouvement des Espagnols

Lorsque le général Del Vasto vit l'armée française en quartiers d'hiver, il conçut le projet de se rendre maître de Turin, à la faveur des intelligences qu'y entretenaient les officiers du duc de Savoie : sa première tentative lui réussit mal, car sa correspondance avec le juge de la ville ayant été découverte, ce magistrat fut décapité, ainsi que trois Espagnols qui s'y étaient secrètement introduits (1), ce malheur ne fit pas changer de dessein au chef de l'armée impériale, il concerta avec César Maggi un nouveau moyen de surprise, dont il lui confia l'exécution· cet officier devait faire passer de Volpiano à Turin quelques chariots de foin dans lesquels se cacheraient des soldats d'élite pour désarmer la garde de la porte; Maggi aurait suivi ces chariots à une petite distance, couvert dans sa route par les brouillards des matinées d'hiver. Le 11 février, les chariots se présentèrent à Turin, conduits par un prêtre piémontais, secrétaire du comte de la Novalaise, qui s'était déguisé sous l'habit de paysan, l'on ne rencontra aucune difficulté à l'entrée de la ville, et déjà une partie du convoi avait dépassé le donjon de la porte du Palais, lorsque le factionnaire fichant par hasard sa pique dans le foin, la retira toute sanglante· la garde se mit aussitôt en

(1) Guichenon, liv 4 chap 34 — Du Bellay, liv 9 — *Mémoires manuscrites sur la vie des ducs de Savoie*

défense, et l'alarme fut promptement donnée (1). Cependant les soldats espagnols ne se déconcertèrent point, jugeant qu'ils étaient reconnus au bruit qu'ils entendaient autour d'eux, ils se jetèrent en bas des chariots artistement chargés, et désarmèrent la garde. Turin était à eux s'ils eussent eu la précaution de s'emparer de la herse, et d'embarrasser les ponts, pour assurer l'entrée de la colonne, avec laquelle Maggi se trouvait près des glacis, car quoique les corps de garde voisins eussent marché à cette attaque, les Espagnols se soutenaient dans leur premier avantage; mais dans la chaleur de l'escaramouche, un maréchal-ferrant qui s'était glissé sur le donjon ayant réussi d'en abattre la herse, les Impériaux accablés par le nombre furent faits prisonniers (2).

Pendant que les Français cherchaient à découvrir le fil de l'intrigue qu'ils supposaient exister entre les habitans de Turin et les Impériaux, ils en formaient eux-mêmes une à Nice. L'habitude de gagner aisément des traitres les avait rendus trop confians. Trois soldats savoyards de la garnison du château qu'ils cherchèrent à corrompre, ne parurent se rendre à leurs désirs qu'afin de seconder les vues du baillif de Léchaux commandant de la place, qui instruit de la nuit où la flotte ennemie paraîtrait devant Nice, en prévint l'amiral Doria, et cet officier étant secrètement

(1) Contile et Giovio prétendent que les Impériaux n'étaient pas reconnus quand ils se montrèrent, nous suivons ici les mémoires de Du Bellay qui écrivait sur les lieux.

(2) Contile, lib. 3. — Du-Bellay, liv. 9. — Gaillard, tom. IV, liv 6, chap 3 — Pingonii, *Aug. Taur. cron.* — Campana, lib. 15 Doglioni, parte V.

parti de Gênes tomba à l'improviste sur les ennemis sortis de Toulon, leur enleva quatre galères, et les obligea à une retraite précipitée (1). La joie que cet événement causa au Piémont ne fut cependant pas de longue durée; François Ier s'était allié au Grand Seigneur, qui jaloux comme lui de la trop grande puissance de Charles-Quint entra dans le projet d'affaiblir la monarchie autrichienne. La flotte turque ayant joint la flotte royale à Toulon, l'armée combinée se présenta devant Villafranca. Ce fut là, dit Robertson (2), qu'au grand scandale de toute la chrétienté on vit les lis de France et le croissant de Mahomet s'unir contre une forteresse où la croix de Savoie était arborée. L'Europe entière regarda cette alliance avec indignation. Montluc et son frère l'évêque de Valence cherchèrent seuls à la justifier. L'empereur n'eut pas alors à s'applaudir d'avoir empêché la fortification du port de Villafranca, où l'ennemi débarqua vingt mille hommes, et une artillerie formidable (3). Quatre gentilshommes niçards, qui s'étaient jetés dans le parti de la France (4), arrivèrent sur les vaisseaux ennemis, et ne rougirent pas de servir de guide aux soldats étrangers contre leur patrie (5). La place ayant été investie le 5 août, et sommée le même jour, on ne négligea ni promesses, ni menaces pour ébranler

(1) DU-BELLAY, liv. 9. – GUICHENON, liv. 2, chap. 34 – CAMBIANO.
(2) *Vie de Charles-Quint*, liv. 7.
(3) BOIVIN, *Mém.* liv. 1. – GAILLARD, tom. IV, liv. 6, chap. 3 – *Istoria dell'Italia occidentale*, lib. 9, cap. 5.
(4) GUICHENON, liv. 2, chap. 34 – CAMBIANO.
(5) Bénoît de Grimaldi, les seigneurs d'Escros, de Levenzo et de Giletta

la fidélité des habitans; mais cette fidélité égalait leur courage: ils répondirent qu'ils préféraient l'honneur à la vie, et qu'ils traiteraient avec la dernière rigueur quiconque oserait leur parler de se rendre (1). Bientôt monsieur de Grimaldi paya de sa tête la hardiesse de s'être chargé d'une nouvelle sommation (2). Les approches furent commencées contre la ville la nuit du 6, et le feu des assiégés ne put retarder la formation des batteries; les remparts fraîchement élevés en simple gazon ne résistèrent pas long-temps, et le 15, la brèche étant ouverte sur deux points, les Français et les Turcs montèrent à l'assaut; les uns et les autres furent repoussés après un combat terrible, dans lequel les femmes niçardes montrèrent le courage le plus déterminé (3). Le feu des assiégeans recommença alors avec une telle vivacité que la tour de la porte Peirollière, d'où le front d'attaque tirait sa principale défense, fut entièrement ruinée. André de Monforte gouverneur de Nice, ne voyant plus de moyens pour prolonger sa résistance, songea à sauver la ville par une capitulation qu'il signa le 22, et se retira au château. Le commandeur Paul Balbo-Simeoni, seigneur de Cavoretto y commandait; cet officier ayant déjà une fois porté les chaînes des Turcs était déterminé à mourir mille fois avant de se rendre; il reçut avec dédain les propositions de l'ennemi et il se défendit assez de temps

(1) Giovio, parte II, lib. 44

(2) Adriani, lib. 4

(3) L'enthousiasme semble leur donner une force de corps au-dessus de leur sexe, l'on distingue parmi plusieurs traits qui les honorent celui de Catherine Segurana qui en combattant sur la brèche enleva un drapeau au Turc qui le portait.

pour donner au duc Charles et au marquis Del Vasto celui de réunir leurs forces, et de marcher à son secours, les alliés s'étant avancés sur les montagnes de la Briga avec dix mille hommes d'infanterie et quinze cents chevaux, le duc d'Enghien se décida à lever le siége. Dès que la retraite fut résolue, les Turcs se dispensèrent d'observer la capitulation qu'ils avaient signée. Barberousse, leur général, crut laver son affront par les désordres qu'il permit: et ce barbare satisfait de voir couler autour de lui les pleurs qu'il faisait répandre, n'arrêta la vengeance qu'après avoir permis les plus terribles excès; il abandonna la ville au sac, et un grand nombre d'habitans sans distinction d'âge ou de sexe se virent traînés dans le plus dur esclavage (1); c'était le huitième jour du mois de septembre; jour et mois glorieux et mémorables dans notre histoire (2).

Les Français et les Turcs s'étant retirés en Provence, les coureurs de l'armée de secours parurent le 9 à la vue de Nice, et le 13 toutes les troupes y étaient arrivées (3). Le duc de Savoie qui s'y rendit en personne, après avoir réparé la place, soulagé aux mal-

(1) CAMPANA, lib. 17. – TENIVELLI, *Biografia*, deca 2 in *vita Crist. Duc.* – MORIONDUS, *Mon. aqu.*, pars prima. *Supplementum in historia civil. Alexandriæ.* – ADRIANI, lib. 4. – MEZERAI, *Hist. de France.* – ROBURENTO, *Archivio storico.* – CAMBIANO. – DELLA CHIESA, *Storia del Piemonte.* – MOMPLEINCHAMP, lib. 3. – JOFFREDI, *Nicææ civ. sacr. mon. ill.*, pars II. – *Ragionamento a Carlo Emmanuele I*, del 30 dicembre 1582, MS. – BOUCHE, liv. 10, § 11. – *Istoria dell'Italia occidentale*, lib. 9, cap. 7.

(2) Le souvenir de la délivrance de Nice fut conservé par des médailles, dont la légende porte *Nicæa a Turcis et Gallis obsessa.*

(3) GUICHENON, liv. II, chap. 34.

heurs des habitans, et récompensé la garnison, nomma monsieur de Monforte, son lieutenant-général dans le comté de Nice, et revint en Piémont (1). Le marquis Del Vasto l'y avait précédé pour faire le siége de Mondovi. Cette place était défendue par le seigneur de Dros, l'un des premiers qui eussent trahi la cause de Charles *le Bon*, sa naissance, son courage et ses talens, en lui faisant une grande réputation parmi les étrangers (2), lui avaient attiré la haine des Piémontais, qui regardaient son infidélité comme d'autant plus criminelle, que ses services auraient pu être utiles à son pays, où il occupait des places importantes. Un tel gouverneur, ni monsieur d'Escros, son lieutenant, le même que nous avons nommé parmi les traîtres qui guidèrent les ennemis à Nice, n'étaient pas hommes à se laisser effrayer; aussi répondirent-ils fièrement aux menaces du général espagnol. Monsieur Del Vasto ne pouvant rien gagner sur leur esprit, fit attaquer par les troupes de Savoie le deux faubourgs de Carassone et de Breo, défendus par quatre cents Italiens. Les retranchemens qui les couvraient ayant été emportés l'épée à la main, dix canons furent aussitôt dressés en batterie contre la ville sur le front de Vi (3). La brèche était faite le 27 octobre. Les Piémontais et les Espagnols montèrent deux fois à

(1) Cambiano
— Cinq mille deux cents personnes de tout âge et de tout sexe furent conduites en esclavage par les Turcs, qui emportèrent de Nice soixante mille ducats. (Joffredi , *Nic. civ. sac. mon. ill.*

(2) Montluc liv 1 *Commentaires* – *Arch.* provincia di Mondovi, mazzo 4, num 4

(3) Teofilo Partenio – Cambiano – Roburento

l'assaut, et deux fois ils se virent repoussés avec perte Les assiégeans reconnurent alors la difficulté qu'il y aurait à emporter la place de force, et l'impossibilité de réduire le gouverneur à capituler, tant qu'il conservait l'espoir d'être secouru, l'on s'avisa en conséquence d'une ruse, qui réussit à souhait; le marquis Del Vasto ayant intercepté une dépêche de monsieur de Bouttières, substitua à l'avis d'un prompt secours l'ordre positif de sauver la garnison à tout prix; l'on contrefit si bien le cachet et l'écriture des lettres, que Dros ne se doutant pas du stratagême (1), manquant de vivres, et pressé d'ailleurs par les Suisses qui s'étaient soulevés (2), arbora le drapeau blanc, et pendant que son lieutenant traitait de la capitulation, se sauva par une fausse porte à la Rocca de' Baldi; la garnison obtint de sortir le 3 novembre avec armes et bagages; cependant elle fut dévalisée par les Espagnols, sur qui les Suisses en tirèrent une vengeance terrible à la journée de Ceresole (3).

La prise de Mondovi valut aux alliés celle de quatre-vingt-cinq bourgs ou châteaux, qui rentrèrent d'eux-mêmes sous l'obéissance de leur ancien maître (4). Del Vasto marcha sans perdre de temps à la Rocca, comptant l'assiéger; néanmoins ayant reconnu cette place plus forte qu'il ne l'avait pensé, il suivit sa route vers le centre du Piémont; son approche

(1) DOGLIONI, *Commentarii*, liv. 1. – CAMPANA, lib 17. — *Arch* ut supra

(2) MONTLUC, *Commentaires*, liv 1 – CAMPANA, lib. 17.

(3) GUICHENON, liv 2, chap 34. – GAILLARD, tom. IV, liv. 6, chap 4 – DU BELLAY, liv 10

(4 ROBUBENTO

jeta l'épouvante à Savigliano, à Cherasco, à Centallo et à Bene ; ces craintes étaient d'autant mieux fondées, que les Suisses cantonnés dans ces villes s'étaient mutinés, et en étaient sortis sans ordre pour se rendre à Carignano; mais les Impériaux avaient d'autres vues; ils marchèrent par Carrù et La Trinità à Fossano, où ils jetèrent un pont sur la Stura, qu'ils passèrent pour venir camper à Marène ; de Marène ils se rendirent à Cavallermaggiore, et de là à Sanfré; cette dernière marche manqua d'être fatale à Charles III, qui s'était arrêté à Cavallermaggiore pour y entendre la messe escorté de vingt-cinq gardes seulement, un parti français étant arrivé inopinément dans ce village peu d'instans après que le duc en était sorti. Ce ne fut pas au reste la seule imprudence de cette journée ; monsieur Del Vasto disposant son ordre de marche laissa son bagage sous l'escorte de l'arrière-garde, dont le comte de La-Trinità avait le commandement; cet officier ne tarda pas à être attaqué par des forces supérieures qui le battirent complétement ; les équipages furent enlevés : et il se sauva lui-même avec beaucoup de peine (1).

En apprenant l'arrivée des Impériaux à Sanfré, monsieur de Bouttières jugea que leur dessein était d'en venir à une action générale; trop faible pour la risquer, il se détermina à abandonner quelques-unes de ses places, et à concentrer ses forces à Pignerol, où il comptait se retirer; mais s'étant arrêté à Carignano pour en démolir les fortifications (2), Del Vasto

(1) MONTLUC, liv. 1. – CAMBIANO

(2) GIOVIO, parte II, lib. 34 – CAMPANA, lib 17 – DOGLIONI, parte V.

le joignit, et fit attaquer son arrière-garde par sa cavalerie, qui passa à gué le Pô à Lombriaseo, pendant que l'infanterie s'était portée en face de Carignano sur la droite du fleuve, en attendant les bâteaux qu'on faisait descendre de Villafranca. M. d'Aussun qui commandait les Français se vit serré de trop près pour éviter un engagement; il se prépara au combat, quoique monsieur de Vimercati lui conseillât de gagner Carmagnola et de s'y enfermer; les Impériaux l'atteignirent au pont de None entre La Loggia et Moncalieri; l'action fut vive, et après une longue résistance, les Français furent complètement battus. Del Vasto voulut profiter de cet avantage, et se saisir de Carmagnola, dont on avait retiré presque toute la garnison; il n'eut qu'à se présenter pour s'en rendre maître, et revenant ensuite à Carignano, il y établit son quartier-général afin de diriger lui-même les fortifications nouvelles par lesquelles il prétendait rendre cette ville une des plus importantes places du Piémont; son armée logée dans les villages voisins couvrait les travailleurs, que le duc de Savoie fournit en grand nombre, en moins de cinq semaines l'ouvrage fut entièrement achevé; la place ayant été pourvue de vivres et d'une nombreuse artillerie, le général espagnol y laissa quatre mille hommes de garnison sous les ordres de Pierre Colonna, et conduisit son armée à Chieri (1).

Monsieur Del Vasto n'avait pas le projet de s'arrêter long-temps dans sa nouvelle position, d'où il fit

(1) Du-Bellay, liv. 10 — Contile, lib 3. — Cambiano. — *Mém man. sur la vie des ducs de Savoie.* — Adriani, lib 4.

des détachemens qui s'emparèrent de Vinovo, de Piobesi et de Racconigi; il envoya César Maggi à Carmagnola avec un corps de trois mille hommes, fit passer les troupes savoyardes dans le Verceillais, et se retira lui-même à Asti avec le gros de son armée aux premiers jours de décembre, en confiant la défense de Chieri à trois mille hommes commandés par Louis Vestarini. Les Français avaient pris leurs cantonnemens dans les environs de Pignerol, et tout semblait annoncer un hiver tranquille, lorsque le comte d'Apport, gouverneur de Fossano pour l'empereur, troubla le repos des quartiers en tentant la surprise de Barge, trompé par un marchand de cette dernière ville nommé *Granuchin*, qu'il retenait prisonnier, il fut la dupe d'une suite de ruses grossières, et il paya de sa vie son imprudente sécurité. Maggi en apprenant le malheur de cet officier craignit pour Fossano, dont une partie de la garnison avait été massacrée à Barge, l'importance de Fossano décida le commandant de Carmagnola à y faire passer du secours, malgré le danger qu'il y avait à traverser un pays où l'ennemi tenait des postes, deux compagnies italiennes et une de Piémontais aux ordres de Jacques de Bernezzo furent destinées à cette expédition sous l'escorte de quelque cavalerie espagnole, l'on fit tant de diligence que l'on arriva à Fossano sans être atteint par la garnison française de Savigliano, qui s'était mise en campagne; mais l'escorte n'eut pas un aussi heureux retour, elle fut attaquée par Montluc et par le seigneur de Centallo qui la défirent (1).

(1) Cambiano – Montluc, liv 1

Cependant monsieur de Bouttières extrêmement resserré à Pignerol, songeait à profiter du temps où les Impériaux étaient en quartier pour s'étendre dans la plaine; un renfort de huit mille hommes qu'il reçut dans ce temps affermit son projet d'entreprendre l'offensive, et ayant retiré de ses garnisons les troupes qu'il n'y jugea pas indispensablement nécessaires, il marcha à Vigone, à Piobesi, à Pancalieri et à Vinovo, que les Espagnols évacuèrent en se retirant sur Carmagnola. L'armée française passa le Pô vers Polonghera, et arriva en vue de cette dernière place, très-mal fortifiée alors, et où il régnait la plus grande animosité entre les commandans espagnols qui se replièrent à Chieri le 23 décembre, non sans être poursuivis dans leur marche (1). Pendant que les Français se logeaient à Carmagnola avec le gros de leurs forces, une colonne détachée, aux ordres de Louis de Birago, se portait dans la province de Verceil, s'empara it de Santhià sans difficulté, et attaquait St-Germain, dont le gouverneur se rendit après avoir soutenu un assaut. Monsieur de Bouttières informé de ces succès, se remit en mouvement pour couper les communications de Carignano avec Chieri et avec l'Astesan. Ce but ne pouvant être rempli qu'en abattant le pont que Colonna avait sur le Pô, ce fut à y réussir que le général français s'attacha principalement. L'importance de ce poste aurait dû engager le gouverneur de Carignano à le couvrir par de bons ouvrages, et on a lieu de s'étonner que le sage Colonna ait négligé cette précaution; il se contentait d'entretenir une garde de

(1) Campana, lib 17. – Montluc, liv. 1. – Doglioni, parte v.

cent hommes à la tête du pont vers Carmagnola : peut-être se croyait-il toujours à temps de le soutenir, ou peut-être pensait-il que l'ennemi n'était point dans le cas d'entreprendre un siége de cette importance. L'armée française s'étant mise en mouvement vers la moitié de décembre, poussa deux cents hommes contre le pont de Carignano ; l'attaque commença à la faveur de la nuit par le feu d'une pièce de canon, et les Espagnols surpris furent mis en fuite dès les premières décharges. Le capitaine Montluc qui commandait l'attaque prit poste sur la gauche du fleuve afin de protéger l'ouvrage des pionniers, qui descendus à-vau-l'eau dans des barques entreprirent de couper les piliers qui soutenaient le pont. Au bruit d'alarme une partie de la garnison conduite par Colonna lui-même marcha contre les Français. Montluc ne comptait jamais le nombre des ennemis ; il profita d'un brouillard très-épais qui cachait sa faiblesse aux Espagnols, et qui dérobait à ses propres soldats la vue du danger dont ils étaient menacés, et il se soutint contre des forces très-supérieures ; cependant quelques fuyards portèrent l'alarme dans l'armée qui se tenait en bataille sur le rivage opposé du Pô, et le désordre s'étant mis dans les rangs, l'on ne songea plus qu'à fuir vers Carmagnola. Le bruit causé par ce désordre porta un tel effroi parmi les Impériaux que rien ne fut capable d'arrêter les soldats. Cette double méprise laissa à Montluc la liberté d'exécuter paisiblement son entreprise ; il acheva de couper le pont, et il se rendit à l'aube du jour vers un corps d'infanterie, qui revenu de sa première frayeur s'était avancé pour le soutenir. Monsieur de Boutières satis-

fait d'avoir heureusement rempli ses vues, malgré l'inconvénient de la nuit, resserra Carignano, en plaçant des détachemens à Polonghera, à Piobesi, à Vigone, à Vinovo et dans les châteaux des alentours (1). Son dessein était d'affaiblir Carignano par un blocus, pendant qu'il employerait le reste de ses troupes au siége d'Ivrée. Cette place, toute médiocre qu'elle était, échappa cette fois aux mains d'un ennemi qui s'en croyait déjà le maître; les Français avaient poussé leurs travaux avec beaucoup de vivacité, et tout semblait annoncer la chûte prochaine de la ville, lorsque le général de Bouttières leva le siége, et se replia sur Chivasso; on l'accusa d'avoir manqué cette opération pour se venger de son rappel, dont il apprit alors la première nouvelle (2), et l'on ne tira d'autre fruit de cette fatigante expédition que la prise du château de San Martino (3); on la paya bien chèrement par la perte du Borgo San Dalmazzo, que le gouverneur de Coni surprit, et dont il rasa les fortifications, après en avoir enlevé les magasins (4).

Le duc d'Enghien, successeur de M. de Bouttières dans le commandement de l'armée française en Piémont, n'arriva pas plutôt à Chivasso qu'il fit attaquer Crescentino; s'en étant emparé, il divisa ses forces et il marcha par un froid extrême dans la province de Verceil, et contre l'importante place de Trino; mais

(1) Du-Bellay, liv 10 – Montluc, liv. 1 – Mompleinchamp, liv 5 – Campana, liv 18.

(2) Muratori, *Ann. d'Italia* vol 10 – Gaillard, tom iv, liv 6, chap. 4 – Giovio, parte ii, lib 44 – Mezerai

(3) Mompleinchamp, liv 3 – Montluc, liv. 1.

(4) Cambiano. – Saint-Simon *Histoire de Coni*.

après vingt jours de travaux inutiles ce siége fut abandonné, et les Français se réunirent dans le Vercellais où ils s'étaient déjà emparés de Palazzolo et de Desana qui favorisaient les mouvemens des Piémontais sur le bas Pô (1); maîtres de ces postes ils s'attachèrent à inquiéter les communications de Verceil avec Casal par la fortification de Stroppiana, d'Aziano et de Sales qui formaient avec Desano, Santhià et Saint-Germain une ligne de postes depuis la Sesia jusqu'au canal appelé le *Naviglio*. Pendant que le duc d'Enghien semblait entièrement occupé du soin de s'établir dans cette province, il suivait toujours l'idée qu'avait eu son prédécesseur de s'emparer de Carignano. Cette place donnait à Turin des inquiétudes continuelles, troublait la navigation du Pô et le commerce du Piémont qu'elle assujettissait en partie. Le nouveau général décidé de s'en rendre maître rappela ses forces à Moncalieri d'où il alla lui-même reconnaître Carignano. Quelque fût néanmoins son désir d'en entreprendre le siége, les difficultés qu'il remarqua en examinant de près l'état de la place le déterminèrent à la resserrer seulement par un étroit blocus; car les postes précédemment occupés par Bouttières ne coupaient pas entièrement les communications des assiégés. Le succès de cette opération paraissait encore bien douteux aux plus habiles; cinq grands bastions unis par des courtines et couverts par un large fossé formaient l'enceinte de Carignano, défendu par quatre mille hommes de vieilles troupes sous les ordres de Pierre Colonna, dont l'intelligence et la bravoure

(1) Irici *Hist. tridinensis*, lib 3 – Doglioni, parte v

étaient également connues; Chieri, où logeait un gros corps d'Espagnols, et Asti, où M. Del Vasto se tenait lui-même, pouvaient aisément inquiéter la chaîne des postes français; mais ces obstacles, très-grands en apparence, ne tenaient pas contre l'avis certain que les vivres manquaient dans la ville, et le duc d'Enghien, pour mieux profiter de cette heureuse circonstance, coupa le pont qui était à Moncalieri sur le Pô et cerna la place en construisant tout autour de petits forts de distance en distance (1). Le général espagnol fit alors passer à Moncalvo le prince de Salerno à la tête d'un corps de troupes destiné à s'étendre dans le Monferrato d'où l'armée française tirait la plupart de ses subsistances; cependant les seigneurs et les habitans des villages de cette province refusèrent de recevoir les détachemens; M. de Salerno en fit des plaintes à la cour de Mantoue qui chargea le chevalier de Valperga de satisfaire aux demandes des Espagnols; mais ses remontrances furent inutiles, et le commandant autrichien ne pouvant pas se faire obéir, se contenta de donner la chasse aux paysans qui portaient des vivres à l'armée française (2), en établissant ses postes près de ceux des Français (3), qui abandonnèrent Montechiaro (4).

(1) Du-Bellai, liv. 10. – Gaillard, tom. iv, liv. 6, chap. 5. – Giovio, parte ii, lib. 44. – Cambiano. – Cusano, discorso 101.

(2) Bernardo Tasso, Lettere 235, 236, 238, 239, 242, 244, 245 e 246.

(3) Ibidem, *Lettera* 243.

(4) Ibidem, *Lettere* 245 e 246.

CHAPITRE V.

SUITE DE LA GUERRE DE 1536.

Sommaire — Conférences du maréchal de Savoie et du général espagnol — Plan de campagne arrêté — Un traître le dévoile au duc d'Enghien — Ses mouvemens pour traverser les projets des Impériaux — Accident que ces derniers éprouvent — Les deux armées se trouvent en présence — Ordre de combat des Impériaux — Ordre de combat des Français — Bataille de Ceresole — Victoire des Français — Les Espagnols se retirent à Asti — Réflexions sur cette journee — Ce qui en rend les suites peu importantes — Combat de Serravalle — Victoire des Impériaux — Situation malheureuse du duc de Savoie — Capitulation de Carignano — Marche habile du général Strozzi — Les Espagnols perdent Albe — Arrivée de don Juan de Vega à l'armée du marquis Del Vasto — Suspension d'armes — Traité de Crépi qui met fin à cette guerre

Le marquis Del Vasto trop inférieur en forces pour oser rien entreprendre sur l'ennemi lui avait vu former le blocus de Carignano sans pouvoir s'y opposer, il attendait depuis long-temps les renforts qui étaient en marche, et ces renforts étant arrivés en Piémont sur la fin de février, il rassembla son armée voulant agir sans perte de temps. Plusieurs raisons impor-

tantes rendaient cette détermination nécessaire; la place assiégée manquait de vivres, de nouvelles troupes arrivaient journellement de France au duc d'Enghien qui entretenait des intelligences dans le camp même des alliés où la désertion commençait à prendre; le seigneur de Moretta et le capitaine Machesi en avaient donné l'exemple dès les premiers jours de cette campagne; et leur défection fut d'autant plus vivement sentie que le nom de l'un et les talens de l'autre avaient donné à ces officiers quelque influence dans le parti. Le général espagnol ayant rassemblé son armée dans le Novarese la conduisit à Alexandrie et entra dans l'Astigiano; en arrivant à La-Monta il concerta son plan de campagne avec le maréchal de Challant. Son projet était de se rendre à La-Villa par Ceresole et de passer ensuite le Pô au Sabion en coupant le pont après lui si la célérité qu'il se proposait de mettre dans sa marche lui en laissait le temps. Prévoyant ensuite le cas où il serait suivi de trop près pour tenter de passer ce fleuve sans risquer de se compromettre, il comptait suivre sa route à la faveur des bois et des marais de Ternavasio ou de Casanova qui l'auraient conduit au-delà de Carmagnola, il voulait éviter cette place et aller jeter un pont sur le Pô entre Casalgrasso et Lombriasco d'où rien ne pouvait l'empêcher d'approcher des lignes françaises qu'il fallait attaquer. Si le premier projet réussissait il avait le grand avantage de resserrer le duc d'Enghien sur la droite du Pô et de le séparer des riches magasins qu'il avait formés dans le marquisat de Saluces; s'il fallait s'en tenir au second, M. Del Vasto était décidé à ruiner entièrement les campagnes espérant par là

de forcer l'ennemi à la retraite. Les efforts du comte de Challant pour faire changer un plan qui allait ruiner les états de son maître furent inutiles; l'usage autorisait cette mesure barbare et Del Vasto refusa de s'en départir. Poursuivant son projet d'offensive ce général comptait, après avoir ravitaillé Carignano, aller joindre les troupes piémontaises à Ivrée et marcher par le duché d'Aoste en Savoie et en Dauphiné pendant que le roi de France, attaqué en Champagne par l'empereur, aurait eu encore à repousser les efforts des Anglais. Le maréchal de Challant retourna à Verceil chargé de pourvoir à la sûreté des places et d'ordonner de nouvelles levées. Monsieur Del Vasto se mit en mouvement; malheureusement avant qu'il eût quitté La-Monta un officier qu'il honorait de sa confiance instruisit le duc d'Enghien de tous ses projets (1). Dès-lors il fut aisé de les prévenir; le général français mit toute son attention à ne pas laisser aux Impériaux le temps de gagner le pays marécageux et coupé où sa cavalerie lui serait devenue inutile, et pour mieux s'opposer à leur marche, il passa le Pô avec la plus grande partie de ses forces qu'il conduisit à La-Villa. Il lui restait à savoir si les Espagnols marcheraient par Ceresole ou par Racconigi, et il envoya des partis à la guerre, afin d'éclairer leurs mouvemens (2).

(1) Ce traître en sortant du conseil de guerre relâcha un capitaine français qu'il retenait prisonnier et le chargea d'instruire le duc des vues de son général

(2) Bernardo Tasso, Lettere 145, 146 e 147. – Du-Bellay, liv 10 – Gaillard, tom iv, liv 6, chap 5. – Cambiano, *Mém manuscr. sur la vie des ducs de Savoie.* – Campana, lib 16

Del Vasto comptant avec raison sur la justesse de ses vues fit des détachemens pour escorter le convoi qu'il rassembla à Chieri pendant qu'il exécuta avec son infanterie une marche vers Montechiaro, espérant de détonrner l'attention de l'ennemi ; cette troupe devait rejoindre le 13 avril à Sommariva le reste de son armée. Sa marche fut retardée d'une journée entière, soit par la crue des eaux, soit par la lenteur de son artillerie; et le pain de quatre jours que le soldat portait sur lui fut entièrement gâté par la pluie, de sorte que l'on se vit contraint d'attendre des nouvelles subsistances venant d'Asti (1). Tandis que ces contretemps embarrassaient le chef de l'armée impériale, les Français instruits de son approche sortirent de Carmagnola au point du jour, et s'avancèrent sur le chemin de Ceresole, selon l'avis du capitaine Castaldo, qui connaissait parfaitement le pays (2). Monsieur d'Enghien ayant appris à midi que l'ennemi s'était avancé à Sommariva, fut le reconnaître; mais comme il le vit rentrer à Ceresole, d'où il était parti, il ne jugea plus pouvoir l'attaquer avant que la nuit fût venue, et il fit rentrer ses troupes à Carmagnola jusqu'au lendemain. D'autre part le marquis Del Vasto, trompé dans son attente, et n'espérant pas d'éviter la bataille, passa la nuit à s'y disposer. Son armée fut rangée dans l'ordre suivant. Le prince de Sulmona soutenait avec cinq cents chevaux son aile droite, qui était composée de deux mille Espagnols et de trois mille Allemands

(1) Du-Bellay, liv. 10 – Giovio, parte II, lib. 44 – Adriani, lib. 4 – Bernardo Tasso, Lettere 253 e 261.
(2) Alasia, *Compendio dei capitani di Sommariva*

conduits par don Raymond de Cardona ; suivait un corps de cinq cents chevaux que le général en chef commandait en personne; le centre composé de dix mille lansquenets était aux ordres d'Aliprand de Madruccio; et la gauche commandée par le prince de Salerno, était formée de quatre mille Italiens, soutenus par deux ou trois cents chevaux toscans, conduits par Rodolphe Baglioni. Le marquis Del Vasto en avançant dans cet ordre sur le terrain appelé la *Gerbola*, alla s'emparer des hauteurs qu'offre le pays entre Ceresole et Carmagnola; les Français qui les avaient occupées un moment la veille lui avaient fait sentir combien il était important de les prévenir; il y réussit en effet, et ayant disposé sur les lieux son artillerie, il en forma deux batteries de dix pièces l'une, appuyées à deux cassines qui se trouvaient à côté des Allemands et des Espagnols.

Tout étant disposé pour le combat de la part des Impériaux, ils attendirent l'ennemi qui ne tarda pas à paraître. L'armée française était partie de Carmagnola à une heure après minuit, comptant d'aller occuper les hauteurs que le duc d'Enghien avait reconnues lui-meme; et ce prince eaverti en marche que les Espagnols s'y étaient logés, fit une halte pour ranger son armée en bataille: il plaça sur son aile droite monsieur de Termes avec six cents chevaux légers destinés à soutenir les vieilles bandes françaises, qui aux ordres de monsieur de Thais formaient un corps de trois mille hommes; quatre-vingt gendarmes commandés par monsieur de Boutlières occupèrent l'intervalle qui séparait les bandes françaises des trois mille Suisses du capitaine Flori; le duc d'Enghien se

plaça à leur gauche avec quelques compagnies de gendarmerie et les gentilshommes volontaires; le reste des troupes suisses venait après eux, et enfin les Gryeriens et les Italiens au service de France conduits par Paul Vagnone, seigneur de Dros. Cette infanterie était soutenue par les archers à cheval de Dampierre; et l'on étendit sur le front de toute la ligne huit cents arquebusiers aux ordres du capitaine Montluc; huit pièces de canon devaient être placées sur la gauche, et un pareil nombre au centre de l'armée.

Ces dispositions étant faites, l'armée française se mit en marche par la gauche, les enfans perdus de Montluc et les Suisses formant l'avant-garde. Le soleil se levait à peine lorsque les armées se trouvèrent en présence, et pendant que Montluc escarmouchait avec César Maggi, qui conduisait les tirailleurs ennemis, la ligne française se rangeait en bataille. Le combat des armes de jet qui précédait toujours la charge s'engagea bientôt avec chaleur; l'on renforçait de part et d'autre les enfans perdus que l'on protégeait par des décharges d'artillerie. La fusillade ayant duré jusqu'à midi sans que le duc fît faire le moindre mouvement à ses troupes, le général espagnol se décida à l'attaquer. Il ordonna au prince de Salerno de s'ébranler lentement avec ses Italiens, afin d'attirer l'attention des bandes françaises, pendant que les lansquenets devaient fondre sur les Suisses. Du premier abord monsieur de Thais prit le change; croyant que l'ennemi marchait à lui, il s'avança à sa rencontre, et découvrit par ce faux mouvement le flanc droit des Suisses qu'il devait appuyer; heureusement il fut encore à temps de réparer cette faute en reprenant sa

place avant que l'ennemi s'y fût jeté. Le marquis Del Vasto remarqua le mouvement rétrograde que faisait cette troupe pour reprendre son premier terrain, et il divisa les lansquenets en deux corps, dont l'un devait attaquer les Suisses, l'autre les bandes françaises; il ordonna en même temps à la cavalerie de son aile gauche de s'avancer à la hauteur des lansquenets pour prendre en flanc l'infanterie ennemie aussitôt que le combat des piquiers serait engagé; mais à peine les cavaliers toscans s'étaient-ils avancés de quelques pas de la ligne, que monsieur de Termes les chargea à la tête de ses chevaux légers, et les culbuta sur l'infanterie du prince de Salerno qu'il attaqua sans perte de temps, de sorte que, quoique repoussé, et fait lui-même prisonnier, son hardiesse n'en fut pas moins très-utile au succès de la journée, en ce qu'elle empêcha le prince de Salerno de se porter sur le flanc des bandes françaises que les lansquenets combattaient de front. Nous avons dit que le général espagnol avait divisé cette troupe en deux, pour assaillir à la fois les Français et les Suisses, qui les voyant s'approcher, s'avancèrent la pique basse à leur rencontre. Le choc fut terrible, le premier rang de part et d'autre fut entièrement terrassé; malheureusement pour les Impériaux, un corps de cavalerie qui se retirait en désordre heurta dans leur front, et y apporta la confusion; dans ce moment l'ennemi redoublant d'efforts revint à la charge, et le duc d'Enghien qui avait tiré de ses derniers rangs des soldats pour alonger son front, déborda la masse allemande, pendant que M. de Bouttières la chargea avec la petite troupe qu'il commandait, après une résistance courageuse les lansque-

nets commencèrent à faiblir; et dans la nécessité où ils se trouvaient de perdre terrain, l'inconvénient de l'ordre profond eut les suites les plus funestes. Pendant que l'on combattait ainsi au centre des deux armées, Del Vasto marcha en personne contre la gauche des Français à la tête des deux mille Espagnols et des trois mille Allemands de sa droite. Ce corps, l'élite des Impériaux, se précipita sur les Gryeriens et sur les Italiens qui lui étaient opposés; les uns n'étaient que des paysans de nouvelle recrue, les autres n'étaient qu'un ramassis de bannis de la Lombardie, du Monferrato et du Piémont, plutôt exercés au brigandage qu'à la guerre; aussi n'attendirent-ils point la charge, ils prirent la fuite, en abandonnant leurs officiers et la batterie qui les couvrait. Le duc d'Enghien, désespéré de leur lâcheté, chercha de leur donner le temps de se remettre, en chargeant à la tête de sa gendarmerie; mais Del Vasto débarrassé des Italiens tomba sur la cavalerie qui l'inquiétait de flanc, la repoussa avec perte, et l'ayant presqu'entièrement démontée, il revint à l'infanterie qu'il avait battue, et la maltraita horriblement. Paul Vagnone, seigneur de Drôs, et monsieur d'Escros qui la commandaient, furent tués à cette seconde attaque. Le prince de Sulmona avait profité de ce moment pour marcher contre les archers à cheval de Dampierre; ses efforts furent inutiles; il fut forcé de se retirer.

Les irrégularités du terrain sur lequel on combattait cachaient au marquis Del Vasto le désordre de son centre, et au général français les succès du sien, dont il n'avait point de nouvelles. Le duc d'Enghien, battu lui-même comme il l'était, fut au moment de

se donner la mort, et revenu de ce mouvement de désespoir, il commençait sa retraite vers Carmagnola, quand il reçut l'avis que l'ennemi était en pleine déroute sur tous les autres points de la ligne. Del Vasto apprit à-peu-près au même instant le malheur des siens, et renonçant dès-lors à pousser plus loin un avantage qui risquait de lui devenir fatal, il songea à se rapprocher de son aile gauche; mais poussé à son tour par la cavalerie victorieuse de Dampierre, et par les restes de la gendarmerie qui s'était ralliée à lui, il ne rejoignit les Italiens du prince de Salerno qu'après avoir infiniment souffert. Cet officier avait reçu au commencement de la bataille l'ordre de ne point quitter le terrain qu'il occupait, et il ne l'exécuta que trop exactement; ayant recueilli les fuyards qui arrivaient dans le plus grand désordre, il s'ébranla pour couvrir la retraite de l'armée battue, et quoiqu'il perdit beaucoup de monde avant de pouvoir gagner les bois qui étaient à un mille sur ses derrières, il n'avait point été rompu encore, lorsque toutes les forces ennemies se réunirent contre lui; accablés par le nombre, ses soldats perdirent tout-à-fait courage, jetèrent les armes, et cherchèrent leur salut au milieu de la cavalerie française, ayant remarqué que l'infanterie victorieuse ne donnait aucun quartier. Les Suisses surtout exercèrent une vengeance inexorable de l'affront qu'ils avaient reçu à Mondovi la campagne précédente, et le carnage fut horrible. César Maggi, qui aurait voulu prévenir tant de malheurs par une plus prompte retraite, ne se laissa pas abattre dans le revers, tranquille au milieu des périls les plus pressans, il sauva par son activité et par son courage

les restes de l'armée impériale, qui ayant perdu toute son artillerie et son bagage, se retira à Asti par La-Monta.

Après cette sanglante journée, qui coûta la vie à quinze mille hommes, le duc d'Enghien, dont les pertes avaient été très-peu considérables en comparaison de celles de l'ennemi, laissa garnison à Ceresole et se retira à Carmagnola dans l'intention de reprendre le siége de Carignano après avoir donné quelque repos à ses troupes (1). L'on reprocha au général espagnol deux fautes à cette bataille; la première de ne pas avoir tiré parti de l'infanterie de son aile gauche; la seconde de s'être trop abandonné à la poursuite de la gauche des ennemis, ce qui l'éloigna beaucoup de son centre, qu'il eût pu sauver, si après la défaite des Gryeriens il eût attaqué les Suisses en flanc. Quelque réputation qu'ait fait cette victoire au duc d'Enghien l'on peut également dire qu'il éloigna beaucoup trop sa gauche de son centre et de sa droite; d'ailleurs la méprise qu'il fit la veille en abandonnant pour retourner à Carmagnola les hauteurs dont il s'était saisi, eût pu lui coûter cher, si les Impériaux qui s'en emparèrent s'y fussent tenus sur la défensive.

La perte entière du Piémont pour le duc de Savoie et celle du Milanais pour Charles-Quint paraissaient devoir être la suite de la défaite de Ceresole; déjà le duc d'Enghien projetait d'entrer en Lombardie avec les Français et les Suisses, comptant s'y joindre

(1) Montluc, liv. 2. – Contile, lib. 3. – Cambiano. – Du-Bellay liv. 10. – Gaillard, tom. iv. liv. 6, chap. 5. – Giovio, parte ii, lib. 44. – Adriani, lib. 4. – Moriondus, *Mon. Aquen.* pars i. *Supplementum in historia civit. Alexandriæ* – Campana, lib. 18. – Bernardo Tasso, Lettere 147, 152, 155, 198 e 262.

aux Italiens que le comte de la Mirandola et Pierre Strozzi avaient dernièrement levés sous les drapeaux du roi; il se proposait de continuer le siége de Carignano avec une seule division; et il est probable qu'on aurait trouvé partout une faible résistance dans les premiers momens qui suivirent la victoire. La terreur était si grande après la bataille que les vieilles bandes espagnoles, la gloire et l'orgueil des armées autrichiennes étaient elles-mêmes dans le plus grand abattement. Heureusement pour les alliés les progrès des Anglais et des Impériaux qui étaient entrés en France empêchèrent le vainqueur de poursuivre ses avantages en Italie et obligèrent le roi à rappeler la plus grande partie de ses forces. M. d'Enghien renonçant dès-lors au plan qu'il avait formé ne songea qu'à s'étendre en Piémont, et retournant en personne sous Carignano il envoya M. de Thaïs s'emparer de San Damiano, de Moncalvo, de San Salvatore, de Pontestura, de Vignale et de Frassinetto (1). Pendant que les armes françaises étaient victorieuses dans le centre du Monferrato elles étaient battues sur la frontière de cette même province. Pierre Strozzi ayant manqué son projet sur Milan par l'arrivée des troupes de Toscane dans cette capitale, avait passé le Lambro et le Pô, et s'était joint dans l'état de Parme à quelques recrues que le comte Pettigliano avait levées. Del Vasto craignit alors que l'ennemi ne se portât vers Alexandrie par la voie Romea, ou qu'il entrât dans le Milanais en repassant le Pô; et c'était

(1) Robertson, liv. 7 – Du-Bellay, liv. 10. – Cambiano. Mezerai – Verri, tom. ii, cap. 27.

en effet ce qu'il devait redouter davantage; il se chargea conséquemment lui-même de défendre le cours du Pô, et il envoya le prince de Salerno à Stradella avec ordre de combattre Strozzi s'il s'y présentait. Ce général, instruit des dispositions des Espagnols, donna à ses troupes des vivres pour quatre jours, et longea l'Apennin ne comptant redescendre dans la plaine qu'aux bords de la Scrivia (1). M. Del Vasto prévenu de la marche de l'ennemi détacha vers lui le prince de Salerno, César Maggi et le prince de Sulmona, qui ayant fait la plus grande diligence, l'atteignirent près de Serravalle au moment où il passait la Scrivia (2) le 4 juin. Strozzi vit alors qu'il ne pouvait éviter de combattre et il attaqua avec intrépidité, mais après quelques momens de succès il fut rompu par la cavalerie impériale et complétement défait (3), peu des siens auraient échappé si les Italiens-Espagnols n'avaient épargné dans les Italiens-Français les enfans de la même patrie. Cependant les vaincus ne parvinrent à regagner Plaisance qu'à la faveur des croix rouges qu'ils prirent et avec une perte considérable. Cet avantage qui sauva la Lombardie et qui valut aux Impériaux quatre-vingt-huit étendards ou drapeaux (4) ne

(1) Giovio, parte II, lib. 15. – Poggiali tom. 9. – Campana, lib. 18. – Bernardo Tasso Lettere 265 e 271.

(2) Du-Bellay, liv. 10. – Contile. – Campana, lib. 18. – Bernardo Tasso, Lettere 271.

(3) Muratori, *Annali d'Italia*, vol. x. – Giovio, parte II, lib. 45. – Adriani, lib. 4. – Moriondus, *Mon. Aquen.* pars prima, *suppl. in hist. civ. Alexandriae.* – Montemerlo, lib. 5.

(4) Du-Bellay, liv. 10. – Contile. – Adriani, lib. 4. – Poggiali, tom. IX.

consolait pas le duc Charles des nouveaux malheurs qu'il éprouvait chaque jour. Le moindre acte d'autorité de sa part excitait à la révolte. Le peuple entraîné par l'exemple des factieux méconnaissait souvent le frein des lois; ceux qui portaient une divise espagnole ou française paraissaient surtout oublier qu'ils étaient Piémontais, et se croyaient dispensés de ce qu'ils devaient à leur infortuné souverain. L'on accuse le marquis Del Vasto d'avoir secrètement favorisé ces désordres dans l'espoir d'engager enfin le duc de Savoie à consentir à l'échange de ses états contre la Flandre ou la Bourgogne, ainsi que Charles-Quint le souhaitait (1).

Carignano était toujours bloqué et resserré de toutes parts, il manquait depuis long-temps de vivres. Le généreux dévouement de François Masserati riche habitant de cette ville mérite d'être rappelé : ce gentilhomme, que son courage avait déjà rendu recommandable, ouvrit ses greniers au gouverneur, et subvint par un don de deux cent trente sacs de blé à la disette générale (2), mais ce secours de vivres fut bientôt consommé; et les maladies qui sont la suite de la misère désolèrent la garnison; les soldats mourant de faim se précipitaient des remparts pour aller implorer la générosité des assiégeans; et Pierre Colonna n'ayant aucun espoir de secours, et voyant les Allemands prêts à se révolter, consentit à capituler Le duc d'Enghien n'aurait voulu le recevoir qu'à discrétion, et il l'au-

(1) Della Chiesa, *Storia del Piemonte* — Guichenon, liv. 2 chap 34 — Cambiano

(2) Galli, *Cariche del Piemonte*, tom 1, tit 15.

rait forcé d'en subir les lois, si les Suisses de son armée ne lui en eussent dicté à lui-même; ils menacèrent de se retirer, à moins que l'on acceptât les conditions qui étaient offertes; et le général français cédant aux circonstances signa le 15 juin une capitulation, par laquelle il fut permis à la garnison de se retirer avec armes et bagages au delà de l'Adda, sous la promesse de ne point servir de six mois contre la France. Colonna seul demeura prisonnier (1).

Cette place étant conquise, douze mille Français passèrent en Picardie et en Champagne, où les Anglais et les Allemands faisaient des progrès. Le duc d'Enghien, dont l'armée était extrêmement affaiblie par le rappel de ses meilleures troupes, en enferma le reste dans les places, et se rendit à Turin pour y attendre les huit mille hommes que Strozzi avait nouvellement levés en Italie. Dans cet état de choses monsieur Del Vasto crut pouvoir tenir la campagne à son tour, et réparer les partes passées; il se mit en effet en mouvement pour s'opposer à Strozzi, qui était d[illegible]s le Parmesan; incertain toutefois sur la route que cet officier aurait choisie, il hésita sur celle qu'il prendrait lui-même; et Strozzi, se jetant tout-à-conp dans les montagnes de Gênes, espéra de pénétrer en Piémont par les Langhe, pendant que les Impériaux étaient dans le Tortonese. Le duc d'Enghien qui connaissait son projet dépêcha au général italien monsieur de Montafia, gentilhomme piémontais, chargé de diriger sa marche vers Albe à travers le pays difficile dont il connaissait toutes les localités; monsieur d'Enghien

(1) Du-Bellay, liv. 10. – Adriani, lib 4

comptait s'y rendre en même temps depuis Turin avec quelques troupes. L'on savait que l'ennemi n'avait à Albe qu'une garnison de cent hommes, et l'on calculait que Del Vasto ne serait pas à temps de la secourir. Tout arriva ainsi que l'on avait prévu. Le général espagnol qui ne s'était point attendu à la marche de Strozzi ne put s'y opposer, et les forces françaises se réunirent heureusement sous les murs de la place menacée. Quatre canons furent aussitôt dressés en batterie, et le capitaine Copino, qui aurait dû abandonner la ville, et se retirer dans le château, où il pouvait se bien défendre, céda l'une et l'autre vingt-quatre heures après l'investissement. L'armée impériale avait marché en toute diligence à son secours, et déjà les avant-postes qui couvraient le siége étaient attaqués, lorsque Del Vasto ayant appris la capitulation se retira sur Asti. Le général français assura sa nouvelle conquête par une garnison de deux mille hommes, et prit la route de Carmagnola (1), après avoir fait des détachemens qui coururent la province de Mondovì, où ils se saisirent de La-Trinità (2), et où ils assiégèrent inutilement Villanuova (3).

Les revers eprouvés en Italie avaient été vivement sentis par Charles-Quint, qui ordonna à don Juan de Vega son ambassadeur à Rome, de passer en Piémont, pour concerter les moyens d'y remettre les affaires. Quoique cet associé au commandement ne plût pas

(1) Du-Bellay, liv. 10. - Contile - Cambiano - Poggiali, tom. ix.

(2) Teofilo Partenio.

(3) Campana, lib 18

à l'ancien général, il n'osa se dispenser de suivre son avis en attaquant les petites places que l'ennemi occupait dans le Verceillais. Asigliano ayant été emporté de force, les habitans et la garnison furent massacrés, et le commandant fut pendu avec deux officiers, par ordre de Vega; cette férocité fit tomber les armes des mains du gouverneur de Desana qui se rendit sans résistance, et Verceil se trouva enfin délivré des alarmes continuelles que lui donnait cette garnison. Après ces faibles avantages don Juan de Vega repartit pour Rome (1). Ces expéditions terminèrent cependant la campagne, et la guerre. Une trêve conclue dans ces entrefaites fut suivie du traité de Crépi (2), par lequel l'empereur s'engagea de céder la Flandre, ou le Milanais, en faveur du duc d'Orléans qui devait épouser une princesse espagnole. François Ier promettait de rendre au duc de Savoie la partie de ses états qu'il avait conquise; et comme il y avait deux ans pour remplir entièrement les conditions de la paix générale, l'on convint de rendre en attendant à l'infortuné Charles III la partie du Piémont qui lui avait été enlevée depuis la trêve de Nice. Le duc de Savoie rentra ainsi en possession du marquisat de Ceva, de Mondovì, de Cherasco, de Crescentino, de S.t-Germain, de Verrua, et de quelques autres places peu importantes, pendant que les Français conservaient la plus grande et la plus belle partie du Piémont, avec la Savoie entière. Ce prince, plus malheureux encore après la conclusion de cette paix que durant la guer-

(1) Doglioni, parte vi — Giovio, parte iii, lib 45 — Campana, lib. 18

(2) Du 18 septembre.

re (1), vit bientôt rompre les liens mal affermis qui semblaient unir les cours de Paris et de Madrid; la mort du duc d'Orléans fournit un prétexte à l'empereur pour éluder l'engagement qu'il avait contracté en sa faveur; et le roi qui songeait à l'y contraindre était loin de vouloir se dessaisir de ce qu'il occupait dans les états de Savoie (2); ainsi le traité de Crépi qui paraissait devoir réunir de nouveau les provinces du Piémont séparées depuis trop long-temps, et faire cesser enfin les malheurs qui les affligeaient, devint la source d'une nouvelle guerre, plus longue, et plus ruineuse encore que la précédente.

L'histoire des campagnes qui nous ont occupé jusqu'ici fournit, comme on a pu le voir, plus d'exemples de valeur que des modèles de conduite; l'on trouvera dans la guerre suivante des vues plus étendues et des plans mieux concertés; les opérations militaires après avoir suivi pendant long-temps les chances du hasard commencèrent à être soumises au calcul et devinrent ainsi plus intéressantes.

(1) MURATORI *Annali d'Italia*, vol x – *Istoria dell'Italia occidentale*, lib 9, cap 5 – FLASSAN, par II, liv 4 – DENINA, tom. II, lib 3

(2) DU BELLAY, liv. 10 – ROBERTSON, liv 7

CHAPITRE VI

GUERRE DE 1551.

Sommaire — Vues de la France et de l'Autriche sur le Piémont — Leur conduite — Henri II roi de France s'empare du marquisat de Saluces — Le marquis Gabriel enfermé à Pignerol, y meurt — Nouvelle guerre — Le maréchal de Brissac cherche à faire passer par un stratagème des secours au duc de Parme — Malheureux succès de cette tentative — Prise de Chieri et de San Damiano — Les Français sont repoussés à Cherasco — Les Impériaux occupés au siége de Parme laissent le maréchal de Brissac maître de courir le Piémont — Il s'empare de plusieurs petites places, et ruine les campagnes — Mesures prises par le duc de Savoie — L'armée espagnole arrive à son secours — Ses mouvements — On entre en quartiers d'hiver de part et d'autre.

Charles III supportait avec la constance de la vertu des malheurs capables d'abattre le courage le plus intrépide, également maltraité par l'empereur et par le roi de France (1) il se voyait encore mal obéi de ses

(1) Giovio, parte II, lib. 44

propres sujets; ses ordres n'étaient reçus qu'autant qu'il plaisait à ses vassaux de les exécuter; l'audace criminelle des factieux augmentait avec leur nombre et ils se livraient sans réserve au délire de l'insubordination (1); la famine, les tremblemens de terre, les maladies contagieuses, le débordement des eaux, les phénomènes les plus effrayans de la nature aggravaient encore les malheurs du Piémont; et les étrangers qui avaient des vues sur cette province profitaient de l'erreur et de la misère du peuple pour miner sourdement les liens qui l'attachaient à son ancien souverain. Nous avons dit que Charles-Quint désirait l'échange du Piémont contre la Flandre, ou la Bourgogne. François Ier songeait de son côté à le réunir à sa couronne, et il en fit la proposition au duc en lui offrant de le dédommager en Provence et

(1) Nous ne citerons qu'un seul exemple de la licence de ces temps malheureux. Charles III voulant faire exécuter quelques dispositions dans la marquisat de Masserano y envoya le capitaine Paccio, gentilhomme verceillais, et cette mesure ayant déplu au marquis, il fit secrétement enfermer Peccio dans le fond d'una tour du château de Gaghanico; après bien de recherches inutiles pour le retrouver, l'on soupçonna qu'il pouvait avoir été assassiné par deux hommes suspects, qui prévenus de ce crime furent emprisonnés; les tourmens de la question ayant arraché à ces malheurenx l'aveu d'un assassinat qu'ils n'avaient point commis, ils furent mis à mort, et le marquis de Masserana, qui était alars a la cour, vit exécuter ces victimes infortunées avec la tranquillité d'un coupable endurci Enfin dix-huit ans après, Antoine de Saluces s'étant emparé de Gaghanico, deterra le malheureux prisonnier nud et mourant: Peccio rendu à la vie at à la liberté, trouva, en retournant à Varceil, sa femme mariéa à un autre et ses biens dissipés par ses eufans — Bella Chiesa, *Cron. reale* cap 15, pag 209 — Boivin, liv 7

en Dauphiné, de manière à arrondir la Savoie et le comté de Nice; mais au milieu des reproches de faiblesse que l'on fait justement à Charles, on ne peut disconvenir de la fermeté qu'il montra dans cette occasion (1); et ce fut en perdant tout espoir de réussir dans son dessein que Ferdinand de Gonzaga, successeur du marquis Del Vasto, proposa à l'empereur de réduire en désert la partie du Piémont qui borde le pied des Alpes. Ce prince s'étant refusé avec horreur à ce projet barbare, ses agens, autant que ceux de François Ier, ne négligeaient aucun des moyens que la ruse la plus adroite pouvait leur offrir pour nuire au duc de Savoie; le peuple accablé par les impôts et par l'entretien des troupes, manqua des moyens de subsistance, et les paysans esclaves du besoin désertaient leurs champs pour s'enrôler sous les premiers drapeaux qui leur assuraient du pain; les hommes d'une condition plus élevée achetaient souvent par le sacrifice de l'honneur les grâces qu'ils obtenaient à Paris ou à Madrid; et dans ce bouleversement général les étrangers acquirent en Piémont une prépondérance toujours plus grande.

Le roi Henri II, qui succéda à François Ier en 1547, aigri par le maréchal Strozzi contre Gabriel, marquis de Saluces, ordonna à Jean Caracciolo, prince de Melfi, son lieutenant-général en deçà des monts, de se saisir de sa personne. Gabriel passait sans défiance les beaux jours de l'été dans son palais de Revel; et Caracciolo, préparant dans le silence les voies du des-

(1) Cambiano. — Tosi, *De vita Emm. Philiberti*. — Lavriano, parte II, lib. 5. — Della Chiesa, *Storia del Piemonte*.

sein qui l'occupait, l'entretenait avec soin dans cette trompeuse sécurité. Tout étant prêt enfin pour l'exécution des ordres de sa cour, ce général alla lui-même à Revel avec une nombreuse escorte sous prétexte de rendre au marquis une visite d'honneur; et levant aussitôt le masque, il le fit arrêter et l'envoya prisonnier à Pignerol. Au bruit de cet attentat le gouverneur du château se mit en défense, malgré le manifeste de Caracciolo qui ordonnait aux officiers et aux troupes du marquis de mettre bas les armes; mais le courage du seigneur d'Isasca fut mal secondé par les siens, car une partie de la garnison ayant été gagnée, elle assassina son commandant et livra la place. Après la perte de Revel l'on ne se défendit plus nulle part, et les Français s'étayant d'une cession de Jean-Louis, frère de Gabriel, s'emparèrent de tout le marquisat de Saluces. Gabriel mourut subitement à Pignerol quelque temps après. Nous aurons occasion de parler encore de Jean-Louis qui vivait alors dans l'obscurité de la retraite. On a cru que Strozzi visait à obtenir pour lui-même le marquisat de Saluces dont il persécuta les seigneurs.

Cet événement, peu important par lui-même, préparait néanmoins une nouvelle déclaration de guerre de la France à l'empereur; la haine des maisons d'Autriche et de Bourbon ne pouvait s'éteindre que noyée dans des torrens de sang; le refus que faisait Charles-Quint de l'investiture du Milanais; la protection accordée par Henri au duc de Parme; et enfin les menées secrètes de plusieurs seigneurs napolitains, qui las du joug espagnol cherchaient à changer de maître, firent enfin éclater le ressentiment des deux princes et mi-

rent de nouveau l'Europe en feu. Le maréchal de Brissac, destiné à remplacer le prince de Melfi en Piémont, y passa sur la fin de l'année 1550 avec un corps de troupes: ce nouveau général ne tarda pas à y recevoir l'ordre de soutenir le duc de Parme que le pape avait déclaré rebelle au Saint-Siége et que les Impériaux combattaient. L'entreprise était hasardeuse, et le maréchal avait de la peine à s'y prêter; il sentait la difficulté de faire traverser à ses troupes une partie de la Lombardie ou des terres de Gênes pour arriver dans le Parmesan; il fit à ce sujet des remontrances qu'on n'approuva point, et il lui fallut songer d'assurer par la ruse la réussite de ce plan mal dirigé. D'abord il sentit l'impossibilité de tenter l'entreprise avec des soldats français que les habits et la langue décéleraient infailliblement; il ne lui restait donc qu'à l'exécuter avec les vieilles bandes italiennes de son armée, formant un corps de mille hommes fidèles et aguerris. Il rassembla en conséquence ce corps à Turin, et après avoir confié son plan aux officiers, il congédia publiquement leurs compagnies en délivrant à chacun des passeports pour se retirer chez soi; un ordre secret fut cependant donné pour qu'ils eussent à se réunir de nouveau à la Mirandola, M. de Termes, qui devait en prendre le commandement et les conduire à Parme, était déjà heureusement arrivé à sa destination; l'on avait assuré le passage de cet officier en lui donnant le titre d'ambassadeur à Rome, et le pape ayant refusé de le recevoir, ainsi qu'on l'avait prévu, rien ne l'empêcha de remplir sa mission; il n'en fut pas de même des soldats qui le suivirent sans armes et par petites troupes comme venant d'être cas-

sés; Ferdinand de Gonzaga, informé des vues du maréchal de Brissac, fit publier un ordre par lequel il défendait sous peine de la vie aux gens de guerre étrangers de passer dans son gouvernement, et d'après cet ordre les Italiens au service de France qu'on arrêta dans le Milanais furent mis à mort; plus de cinq cents hommes périrent misérablement, quelques-uns se sauvèrent dans les montagnes de Gênes, et peu enfin allèrent rejoindre M. de Termes. Brissac cria bien haut contre la cruauté de Gonzaga, auquel il s'adressa en vain pour avoir raison de l'injure qu'on venait de faire à ses passeports; le général espagnol répondit constamment qu'il n'avait point reconnu des soldats français dans les malheureux qui venaient de subir la peine prescrite par les lois; et pendant que cette dispute aigrissait les esprits, quelques contestations nées à Barge, dont le château était occupé par les Espagnols, tandis que la ville l'était par les Français, donnèrent le signal des hostilités que Brissac avait intérêt de commencer le plutôt possible, afin d'opérer une diversion aux sièges de Parme et de la Mirandola, vivement pressés par les Impériaux.

Le maréchal voulait commencer la guerre par quelque coup qui donnât de la réputation à ses armes, et il forma le projet de surprendre en même temps Chieri, San Damiano et Cherasco; ses troupes partirent pour ces expéditions de Turin, de Mondovi et de Saluces la nuit du 3 au 4 de septembre. M. de Brissac se rendit lui-même à Chieri à la tête de trois cents chevaux et de deux mille quatre cents hommes d'infanterie; l'on espérait de surprendre la place; mais le comte de Lampugnano qui y commandait avait été

prévenu de la marche de l'ennemi et s'était préparé à la défense; le général français n'en aurait pas moins tenté un coup de main si ses échelles ne se fussent trouvées courtes en les approchant du rempart; cependant cet inconvénient inattendu ne lui fit point renoncer à l'espoir de se rendre maître de Chieri; profitant du reste de la nuit il dressa en batterie contre la courtine de la porte *Du-jaune* dix pièces de canon qui le suivaient; quelque fût cependant l'activité des assiégeans, la brèche n'était encore que très-imparfaite après soixante et douze heures de feu, et la place eût été secourue si les habitans n'avaient pas forcé le gouverneur de capituler. Le comte de Lampugnano, victime de la haine que les désordres de ses troupes lui avaient attirée de la part des citoyens, se vit contraint à se rendre la même nuit qu'une colonne était partie d'Asti pour venir le dégager.

Les Français qui devaient attaquer San Damiano se joignirent en route à Jacques Muratori, seigneur de Valfenera, et renforcés par quelques soldats que ce gentilhomme avait rassemblés, ils arrivèrent deux heures avant le jour sous les murs de la place. La compagnie d'infanterie chargée de la défendre, se gardait si négligemment que les assaillans ne trouvèrent aucune sentinelle sur les remparts; rien ne s'opposant à l'escalade qu'ils donnèrent, un détachement entra dans la ville sans être découvert, chassa les paysans de la porte voisine et l'ouvrit au reste des troupes; les Espagnols eurent à peine le temps de se jeter dans le château, et les Français ayant fait venir deux pièces de canon de La Cisterna, le gouverneur, qui d'ailleurs manquait de vivres, capitula au premier feu. Ces

succès consolèrent Brissac d'avoir manqué Cherasco; deux gentilshommes piémontais, le comte de Bene et le seigneur de Centallo devaient protéger la colonne d'attaque; mais la marche de ces différens corps ayant été mal combinée, ils n'arrivèrent que successivement et furent battus en détail par la garnison que les habitans secondèrent avec courage.

Aux premiers bruits de cette guerre le duc de Savoie avait rassemblé sa petite armée qu'il distribua presqu'entièrement dans les places, auxquelles il fit diligemment travailler, et il vit à peine l'ennemi se mettre en campagne qu'il sollicita Ferdinand de Gonzaga d'entrer en Piémont. Cependant ses instances les plus pressantes furent inutiles; le général autrichien n'était pas disposé à lever le siège de Parme; et Brissac profitant de la circonstance attaqua Dronero qui tomba après quelques jours; il poussa ensuite de forts détachemens dans les environs de Coni, dont il ravagea les campagnes. Ces avantages et l'exemple des malheurs qu'avaient souffert durant la dernière guerre ceux qui s'étaient maintenus fidèlement attachés au duc de Savoie faisaient penser au maréchal qu'un grand nombre de Piémontais aurait embrassé le parti de la France dès le commencement des hostilités; il se trompa néanmoins; instruit par les événemens passés chacun se tenait à l'écart, et l'on ne vit se déclarer pour lors que ceux qui s'étaient précédemment montrés. Brissac surpris autant que fâché d'une réserve à laquelle il ne s'était point attendu, s'avisa d'un moyen capable de tenter celui que l'intérêt seul empêcherait de se montrer en confisquant les biens de tous les Piémontais qui suivaient les drapeaux de Sa-

voie pour les distribuer à ses officiers. Cette mesure injuste ruina un grand nombre de familles; mais elle facilita la formation d'un corps de trois mille Piémontais au service de France, dont le maréchal donna le commandement aux seigneurs de Romagnano, de Benevello, de Malvoisin, de Caramelli, de Villa, de Solaro et de Vacca. M. de Brissac profitait en même temps de l'éloignement des Impériaux pour se saisir d'un nombre de petites places capables de lui faciliter ses communications et ses subsistances; il s'empara en effet très-promptement de Montéu, de Villadeati, de Cusana, de Passerano, de Primeglio, de Montechiaro, de Brusasco, de Castelnovo et de Bra. Tous ces postes avaient des garnisons, et plusieurs auraient été en état de se bien défendre si on ne les avait pas attaqués avec les armes de la séduction; le château de Barge ne tarda pas à être pris et les fortifications en furent démolies. Rien ne s'opposant aux courses des Français ils les poussaient souvent jusqu'aux portes de Verceil en enlevant les partis piémontais qui osaient se montrer en campagne.

La situation du duc de Savoie semblait désespérée si on ne réussissait à retarder les progrès des ennemis par des ouvertures de paix. Les négociations sont la seule ressource de la faiblesse; Charles y fondant tout son espoir, chargea le maréchal de Challant et le comte de Provana de quelques propositions pour M. de Brissac; mais ces avances furent reçues avec dédain, la faiblesse des Piémontais et l'éloignement des Espagnols avaient donné de trop grandes espérances à la cour de Paris pour que ses prétentions ne fussent point exagérées: l'on y avait cru sans doute

que Ferdinand Gonzaga serait encore long-temps retenu dans l'état de Parme; son avant-garde arriva cependant vers la moitié d'octobre à Alexandrie où l'armée entière se réunit aux premiers jours de novembre pour marcher sur Asti et bientôt à Poirino. Brissac ayant rassemblé ses forces sous le canon de Chieri, les Impériaux firent des détachemens qui s'emparèrent de Cusana, de Montechiaro, de Passerano et de Primemei; Villadeati leur résista quelque temps, le seigneur de Novel qui y commandait les ayant obligés d'y mener du gros canon et de battre la place. Pendant que les Impériaux couraient ainsi le Monferrato, George Costa, comte de La-Trinità, aussi brave et plus généreux que le comte de Bene son frère, était sorti de Fossano à la tête de quelques troupes piémontaises qu'il conduisit dans la province de Mondovì à dessein d'enlever ou détruire les vivres dans les environs des places ennemies: sa marche avait jeté la terreur dans Bene, la haine personnelle des deux frères ajoutait encore de nouveaux motifs aux raisons qu'on y avait de craindre un ennemi justement irrité; heureusement pour cette ville, La-Trinità n'avait pas des forces suffisantes pour l'assiéger; il se contenta de ruiner les campagnes qui lui fournissaient des vivres, et il rentra à Fossano après avoir battu quelques partis français qu'il rencontra sur sa route. Le maréchal de Brissac avait lui-même usé souvent de cette cruelle rigueur; il n'en fit pas moins à cette occasion des plaintes amères au général espagnol; car il est à remarquer que Brissac affectait avec le plus grand soin de ne reconnaître en rien le duc de Savoie, dont on ne parlait jamais, et c'était toujours au chef de l'ar-

mée impériale qu'il s'adressait pour les objets mêmes qui regardaient l'intérêt seul du Piémont: il proposait dans la circonstance actuelle de convenir de quelques articles en faveur du cultivateur, et il y aurait trouvé des grands avantages au moment où l'ennemi maître de la campagne comptait former ses magasins aux dépenses des provinces occupées par les Français; l'espérance de réussir dans ce projet fit refuser à Gonzaga toute espèce d'accord; ainsi les malheureux habitans, victimes des deux partis, furent tour-à-tour pillés par l'un ou par l'autre jusqu'à ce que les deux armées ayant également éprouvé les effets de la famine, l'on convint de régler respectivement les charges auxquelles le paysan devait être assujeti (1). C'était en effet sur cette classe utile et malheureuse de citoyens que tombait le plus grand fardeau de la guerre; perpétuellement exposés aux désordres de l'indiscipline militaire dans les campagnes, ils n'avaient au surplus ni la possibilité de porter leurs plaintes, ni la manière de les exposer à des chefs étrangers parlant des langues qui leur étaient inconnues. L'armée française s'étant retirée de Chieri à Turin, César Maggi força Louis de Birago à évacuer Saluggia, dont il démolit le château, Brissac de son côté surprit le

(1) Apres la prise de Busca en 1552 l'on accorda « que la « guerre ne se ferait aux paysans que lorsqu'ils seraient trouvés « menant des vivres dans les forteresses, et non au retour, à la « sûrete duquel, ceux qui tiraient secours d'eux devaient pourvoir. Le soldat allant et venant ne pourra à l'avenir prendre « sur le paysan qu'un repas de ce qu'il a chez lui, sans pouvoir « le contraindre à aller chercher des vivres ailleurs ». — Boivin, livre 3.

quartier de San Benigno; cette place à moitié ruinée fut emportée de force, et huit cents Espagnols qui s'y étaient imprudemment logés furent passés au fil de l'épée.

Après cette expédition, le général français comptant sur la tranquillité qu'amène l'hiver, renvoya au delà des Alpes une partie de sa cavalerie, et distribua ses troupes en quartiers, de manière à couvrir les nouvelles fortifications de Chieri, auxquelles il faisait travailler par deux mille paysans piémontais. Les Impériaux quoique supérieurs en forces n'étaient pas dans la possibilité de les troubler. Le manque des vivres, qu'on avait trop peu ménagés, réduisit Gonzaga à séparer son armée, et à la disperser dans les villages, pour y être nourrie à discrétion. Cette mesure tourna encore à l'avantage des Français, car plusieurs gentilshommes accablés par l'entretien des troupes espagnoles, se décidèrent à accepter les offres avantageuses que Brissac ne cessait de leur faire; le seigneur de la Chiusa fut le premier a se montrer, et il faillit payer cher sa précipitation; la cour de Paris ordonna la démolition de son château, dont il ne dut la conservation qu'aux remontrances répétées du maréchal.

CHAPITRE VII.

SUITE DE LA GUERRE DE 1551.

Sommaire. — Les Français entrent les premiers en campagne — Ils remportent quelques avantages sur les Piémontais — Siége et prise de la citadelle de Lanzo — Capitulation du château de Viù — Les Espagnols tentent trop tard de secourir ces places — Leur avant-garde est battue sur le Mellone — Leur retraite — Ils entreprennent de fortifier Rivarolo et Favria — Leurs mouvemens sur l'Orco pour couvrir ces travaux — Leur ligne est forcée; ils se replient derrière la Dora — Avantages remportés par M. de Brissac — Nouvelles défections de plusieurs Piémontais de marque — L'intrigue des Français pour surprendre Cherasco tourne contr'eux — Découverte de la trame qui devait faire tomber au pouvoir des impériaux quelques villes du Piémont, et Marseille en Provence — Une conjuration est ourdie à Milan pour surprendre le château — Quelques Français se rendent déguisés dans cette ville — L'entreprise manque — Ferdinand de Gonzaga divise ses forces et ravitaille ses places — Brissac le suit avec avantage — Prise de plusieurs châteaux forts — Une partie de l'armée impériale est rappelée en Allemagne — Gonzaga concentre ses troupes — Le maréchal fortifie Bra — Une partie de son armée est rappelée en France — Les Espagnols reprennent l'offensive — Attaque et prise de Brà par Emmanuel Philibert

prince de Piémont — Courses de ce prince dans la province de Mondovi — Les Impériaux font la conquête du marquisat de Saluces pour le marquis Jean-Louis — Marguerite de Foix, mère de Jean-Louis, appelle les Français contre son fils — Saluces repris — Le maréchal de Brissac est rappelé dans les retranchemens de Carmagnole par les mouvemens des Impériaux — Les Français assiègent Busca — La place capitule lâchement — M. de Brissac attaque inopinément Verrua, et la prend d'assaut avant l'arrivée de l'armée de secours — Mouvemens de ce général qui terminent la campagne.

Monsieur de Brissac ne donna pas un long repos à ses troupes, elles se mirent en mouvement malgré la rigueur de la saison, et remportèrent quelques avantages sur les Piémontais, qui perdirent Vestigné défendu par le chevalier de Valperga, et Passerano, dont le vainqueur démolit les fortifications. Le général français, ayant ensuite rassemblé à Turin six mille hommes et douze pièces de canon, résolut l'attaque de Lanzo, dont la conquête avait quelque importance. La ville de ce nom n'était entourée que d'un faible mur; mais la citadelle assise sur un rocher escarpé ne semblait accessible que du côté de la ville; le front qu'elle lui présentait était assuré par deux forts boulevards, où l'on ne pouvait espérer d'ouvrir assez tôt la brèche pour forcer la place avant qu'elle fût secourue; il fallait donc se résoudre à tenter de faire monter l'artillerie sur les hauteurs qui commandent les derrières de la citadelle, et marcher ensuite à l'assaut par deux cents trabucs (1) d'une montée ex-

(1) Mesure de Piémont qui est approximativement à la toise de France comme 3 à 2, c'est-à-dire 3 mètres et 86mm

trêmement difficile. Tant d'obstacles ne firent pas désespérer au maréchal de réussir, et son avant-garde étant arrivée à Lanzo le 19 janvier, se logea le même jour dans la ville, malgré une vigoureuse sortie que firent les Savoyards. Le 20 Brissac y arriva avec le reste de ses forces, fit le tour de la place, et observa qu'elle n'était défendue du côté du nord que par un vieux mur garni de deux moineaux couverts d'un fossé sans profondeur; la difficulté de placer des batteries contre ce front avait fait négliger aux Piémontais de l'assurer davantage, et cette fausse confiance détermina les assiégeans à fixer leur attaque sur ce point. Les officiers français donnant à leurs soldats l'exemple de la constance et du courage, parvinrent à monter à force de bras quatre pièces de canon sur la montagne après quarante-huit heures de travail sous le feu des assiégés; l'on dressait en même temps deux autres batteries, l'une dans la ville même, l'autre dans le bas de la vallée, et on logeait un corps d'arquebusiers sur le faîte d'une maison qui plongeait une courtine. Le feu commença vivement; les deux batteries de la ville et de la vallée n'endommagèrent que bien peu la place, ainsi qu'on l'avait prévu; l'effet de celle qu'on avait élevée sur la montagne fut au contraire plus prompt qu'on ne l'imaginait, et le danger était d'autant plus grand pour les assiégés, qu'ils ne pouvaient paraître sur la brèche sans être battus à revers par les arquebusiers placés sur les toits des maisons voisines. Jacques de Provana qui commandait dans la place, chercha à se mettre à l'abri de ce feu meurtrier en construisant des blindes le long de la courtine enfilée; cette précaution étant néanmoins

insuffisante, et la formation des blindages très-meurtrière, Provana se vit réduit à capituler; il arbora le drapeau blanc le 28 et il envoya le chevalier Roero vers le maréchal, qui fit passer en même temps M. de Vimercati dans la place; les articles étant signés, les Piémontais au nombre de cent cinquante en sortirent le même jour avec armes et bagages. Les Français, maîtres de Lanzo, investirent le château de Viù, où commandait le seigneur de la Rocca, qui se rendit sans défense pour rejoindre Provana avec les cinquante soldats qu'il avait à ses ordres. Le château de Viù fut démoli.

Dès les premiers jours du siége de Lanzo, La Rocca en avait fait passer l'avis au maréchal de Challant à Ivrée, et celui-ci en avertit diligemment le général espagnol; mais Gonzaga jugea que cette entreprise n'était qu'une amorce que lui offrait l'ennemi, pour l'engager à découvrir le Milanais, en se portant dans les Alpes: et plein de cette idée il refusa constamment de secourir la place; il se contenta de réunir ses forces sur la Dora Baltea; et toujours persuadé que Brissac voulait tenter de pénétrer en Lombardie par le Canavese, il se porta le long de l'Orco, dont il fit retrancher les ports, garder le gués et rompre la glace. Il ne sortit enfin de son erreur que quand il apprit que Lanzo était vivement pressé; il chargea alors le marquis de Pescara, fils du marquis Del Vasto, de secourir cette place et de renforcer la garnison de Viù; mais quoique cet officier mît beaucoup de diligence dans sa marche, il apprit en arrivant à Rivarolo que l'ennemi s'était rendu maître de toute la vallée de Lanzo, et qu'informé de son approche, il

s'était avancé sur le Mallone, où il avait atteint et battu son avant-garde. Cette fâcheuse nouvelle fut suivie de l'avis que les Français marchaient à Rivarolo. Pescara n'ayant que deux mille hommes avec lui, sentit à la fois la nécessité d'exécuter sa retraite et le danger de l'entreprendre en présence d'un ennemi supérieur, qui occupait déjà le village de Saint-George; l'extrême diligence du maréchal avait surpris sa vigilance; et le commandant espagnol comprit qu'il ne sauverait sa troupe qu'en dérobant à Brissac la connaissance de ses mouvemens. Il ordonna à cet effet à cent chevaux légers d'attaquer, dès que la nuit serait venue, le quartier de Saint-George; et pendant que la bardiesse de ce détachement jetait l'alarme dans les postes français il se retira sans opposition.,

Les troupes qui avaient extrêmement souffert de la rigueur du froid, rentrèrent dans leurs cantonnemens. mais les hostilités ne tardèrent pas à recommencer. Dès les premiers jours de février cinq mille Impériaux bordèrent la droite de l'Orco, afin de protéger la fortification de Rivarolo et de Favria, que Gonzaga voulait entreprendre. Ce mouvement dont l'objet n'était pas connu du maréchal Brissac, l'engagea à réunir ses forces à Chivasso pour observer de plus près son ennemi, et ayant visité la ligne qu'il occupait depuis Favria jusqu'à Visebe, il jugea que s'il pouvait entreprendre avec succès contre ce dernier village, il forcerait indubitablement les Espagnols à se replier sur Verceil. Il dirigea dans cette vue une forte colonne contre Vische: les Impériaux qui s'y gardaient négligemment furent surpris et maltraités. Gonzaga jugeant dès-lors sa position hasardée alla occuper la

chaîne de ses cantonnemens sur la gauche de la Dora, après avoir mis à contribution la partie du Canavese qui s'étend depuis cette rivière jusqu'au Mallone; les Français n'inquiétèrent point son opération; Brissac ne voulait rien précipiter avant l'arrivée de deux mille Suisses qui devaient le joindre, et le général espagnol, qui attendait de Parme un corps de deux mille lansquenets, souhaitait comme lui un repos de quelques jours.

Les Suisses étant arrivés les premiers à l'armée française, le maréchal attaqua au commencement de mars Primeglio, Pollenzo, Santa-Vittoria et Marsaglia, dont il se rendit maître à peu de frais. Ces pertes furent vivement senties par le duc de Savoie, parce qu'elles entraînèrent la défection de plusieurs gentilshommes, fidèles jusqu'alors. Celle de Germain de Provana, comte de la Novalesa, dut surtout être sensible à ce prince infortuné; l'exemple du frère du ministre servit d'excuse aux hommes moins marquans qui l'imitèrent; et quoique leur faiblesse pour être très-commune n'en fût pas moins toujours bien criminelle, elle semblait devenir moins odieuse à mesure que le torrent grossissait. Que l'ennemi cherchât à fortifier son parti en Piémont, c'est ce que l'on conçoit aisément; mais on ne peut comprendre comment il osait se fier sans précaution à des traîtres: l'exemple de ce qui était arrivé à Nice aurait dû prévenir contre cette imprudence; la même faute répétée par Brissac eut à Cherasco des suites aussi funestes. Le capitaine de Montbasin entretenait des pratiques secrètes dans cette ville avec un moine peu scrupuleux, selon Boivin, ou avec l'enseigne de la compagnie du comte de Game-

rano, appelé Pozzetto, selon Voersio; l'un ou l'autre, et peut-être tous les deux d'accord, se montrérent disposés à servir les projets de Monthasin; il s'agissait d'introduire les Français dans la place par un égout qui se déchargeait dans le fossé. Brissac informé de cette intrigue fit visiter ce passage, et l'entreprise ayant été jugée possible, l'expédition fut arrêtée pour la nuit du 20 mars: cependant Jérôme Sacco gouverneur de Cherasco informé de l'intrigue par l'homme même auquel Montbasin se confiait, préparait secrètement les moyens de la faire tourner contre lui, et cet officier qui ne soupçonnait rien de la double intrigue, donna aisément dans la piége; le jour qu'il attendait avec impatience étant arrivé, il se présenta à minuit sous les murs de la ville avec quatorze cents hommes. Le silence profond qui régnait dans la place le confirmant dans sa fausse sécurité, il donna le signal convenu, auquel le traître répondit exactement; les Français ne doutèrent plus alors de réussir, et les capitaines Chepy et Laval se jetérent aussitôt dans l'égout, suivis de deux cents soldats d'élite. Ce détachement destiné à se saisir de la porte voisine marchait conduit par l'homme qu'on croyait avoir gagné, avec si peu de défiance, qu'au sortir du conduit vers l'intérieur de la ville le guide se sauva adroitement, et une herse tombant tout-à-coup avertit les Français du danger qu'ils allaient courir au moment où ils n'avaient plus de retraite; la garnison disposée le long des avenues les attaqua vigoureusement; tout fut pris ou tué. Montbasin instruit du malheur des siens par le feu qu'il entendait dans la place se retira, non sans être poursuivi.

Brissac venait à peine d'échouer à Cherasco qu'il apprit que les Impériaux avaient des correspondances dans quelques-unes de ses places du Piémont, et en France même, le maréchal était exactement instruit de tout ce qui se passait au quartier général de Gonzaga par un espion qu'il entretenait à Milan; ayant été informé des vues des Espagnols sur Marseille, il en fit part à monsieur de Masset, lieutenant du comte de Tende qui y commandait, et il pourvut de son côté à la sûreté de San Damiano, de Marsaglia et de Primeglio, que l'ennemi menaçait. Pendant que le général français éventait ainsi les projets de Gonzaga, il poursuivait sans relâche lui-même le dessein qu'il avait formé de surprendre Milan, où les frères Birago entretenaient des intelligences avec Horace Pecci et George Triceresi, sienois relégués. Les conjurés ne demandaient que deux cents soldats pour s'emparer de la citadelle, et la trame fut si heureusement conduite, que cent vingt Français entrèrent déguisés dans cette ville sans être reconnus. On arrêta que l'entreprise aurait lieu la nuit du carême-prenant, que la plupart des officiers et beaucoup des soldats passaient hors de la place; l'on convint d'escalader le rempart près du palais du gouvernement, où il n'y avait aucune sentinelle. La nuit la plus sombre favorisant l'exécution du projet, les Français et leurs amis s'assemblèrent sans être remarqués, descendirent le fossé de la citadelle, et dressèrent leurs échelles contre ses murs; mais ces échelles se trouvèrent n'être pas assez longues pour arriver jusqu'au haut du rempart, et cet inconvénient imprévu fit manquer un dessein, dont la réussite dépendait de la circonstance du moment:

désolés de ce contre-temps, qu'on tenta inutilement de réparer, le chef des conjurés voyant le jour prêt à naître congédia sa troupe jusqu'au retour d'une occasion favorable qu'il se proposait d'épier, et elle serait peut-être revenue encore, si l'on n'avait ajouté de nouvelles imprudences à l'imprévoyance passée ; les échelles oubliées dans les fossés de la place donnèrent de forts soupçons aux Impériaux, et les propos indiscrets de quelques Français qu'on arrêta dans l'état de Venise ayant appris le danger qu'on venait de courir, le complot fut découvert : Triceresi fut puni du dernier supplice, Pecci se sauva avec peine, et rejoignit les Français en Piémont.

Dans le temps qu'on poursuivait à Milan le procès des coupables, les lansquenets qu'on attendait étant arrivés à l'armée espagnole, Ferdinand de Gonzaga se remit en campagne sur la fin de mars, pour ravitailler ses places, et pour exiger les contributions qui n'avaient point été acquittées par les communes imposées; les Impériaux divisés en plusieurs corps cachaient leurs vues, en paraissant menacer tantôt l'une tantôt l'autre des places françaises; ils espérèrent un moment de s'emparer en passant de Villanuova d'Asti, par le moyen de deux soldats de la garnison, qu'ils pensaient avoir gagnés; mais avertis à temps qu'on leur tendait un piége, ils s'éloignèrent de cette place, et coururent le pays jusqu'à Ormea. Cependant Brissac divisant lui-même son armée suivit partout l'ennemi, qu'il battit à Gervere. La-Piovà fut forcé en même temps par la garnison de Villanuova, qui l'abandonna après l'avoir pillé. Pollenzo et Santa-Vittoria furent également pris, et demeurèrent aux Français.

Dans ces circonstances où Gonzaga avait sans doute besoin de toutes ses forces contre Brissac, la cour de Madrid rappela en Allemagne quatre mille hommes de ses meilleures troupes, leur départ mit Gonzaga dans la cruelle alternative, de renoncer à tenir la campagne, ou d'abandonner une partie de ses places, et ce fut ce dernier parti qu'il embrassa; il démantela Montiglio, Montechiaro, Tigliole, Oddalengo, Montebello et Montalto; il rappela les garnisons de beaucoup d'autres châteaux, et il réduisit celles des villes les plus importantes; les Espagnols furent souvent attaqués avec succès dans les marches qu'ils étaient obligés de faire en détail pour rejoindre l'armée, et Gonzaga, affaibli encore par ces pertes, dut abandonner la campagne à l'ennemi.

Le maréchal de Brissac exécuta alors le projet qu'il avait formé de fortifier Brà; ses partisans continuellement exposés dans cette ville aux insultes de la garnison de Cherasco l'en sollicitaient depuis long-temps; le premier soin du général français fut celui de couper les ponts du Tanaro et de la Stura, afin d'isoler Cherasco; il mit ensuite la main aux travaux, qu'il poussa avec une activité si grande, qu'en un mois Brà fut entouré d'un rempart de gazon et d'un large fossé. Le maréchal aurait voulu assiéger quelques-unes des places ennemies dans cette partie du Piémont; mais il reçut dans ces entrefaites l'ordre de faire repasser les monts à toute l'infanterie française. Brissac réduit à neuf mille hommes vit évanouir les brillantes espérances qu'il avait conçues; il se retira sous le canon de Carmagnola, en confiant la garde de Brà à Jacques de Solaro, seigneur de Villanuova, l'un des gentils-

hommes les plus marquans de cette ville, qui avait puissamment contribué à sa fortification, par son influence et par son argent. La guerre changeant alors d'aspect, Ferdinand de Gonzaga reprit l'offensive; il avait été rejoint quelque temps auparavant par Emmanuel Philibert prince de Piémont, nommé général de la cavalerie impériale. Ce prince attaqua Brà avec deux mille hommes de ses propres troupes, unis à deux mille Espagnols, pendant que Gonzaga observait le maréchal, et l'empêchait de troubler le siège. Le gouverneur de la place ayant répondu à la sommation qu'on lui adressa au nom du duc de Savoie, qu'il ne reconnaissait d'autre souverain que le roi de France, quatre pièces de canon furent dressées en batterie, et quatre cents coups tirés ouvrirent une large brèche, par laquelle on monta à l'assaut le 3 septembre; la garnison piémontaise n'espérant point de quartier s'opiniatra à la défense; mais forcée après un combat sanglant, elle fut passée au fil de l'épée, et ce qui échappa au carnage fut exécuté comme rebelle. Pendant la chaleur de l'assaut un corps de cavalerie française commandé par monsieur de Terrides s'était avancé pour dégager la place; Emmanuel Philibert, averti de son approche, détacha à sa rencontre cinq cents chevaux, qui le repoussèrent avec perte, et le poursuivirent long-temps.

Le prince de Piémont, après avoir rétabli à Brà l'autorité du duc son père, entra dans la province de Mondovi, enleva les subsistances des environs de Bene, de La-Rocca et de Centallo, où il rejoignit l'armée espagnole, qui était en marche vers Saluces. Cependant Jean Louis marquis de Saluces, chassé de ses

états, avait obtenu de l'empereur un ordre à Gonzaga de tout tenter pour l'y rétablir; et ce général ayant rassemblé ses forces dans les environs de Centallo, laissa le soin à Emmanuel Philibert d'observer Brissac dans son camp de Carmagnola, en se portant lui-même sur Villafalletto et sur Verzuolo, dont il voulait s'emparer avant tout. Ces petites places ne lui opposèrent qu'une résistance momentanée; Saluces qu'on attaqua ensuite prétendit en vain se défendre; César Maggi et le comte de La-Trinità, chargés de deux différentes attaques, ouvrirent la brèche et donnèrent l'assaut en même temps; la ville fut emportée de force et livrée au pillage, malgré les remontrances du marquis qui vit abimer sous ses yeux les maisons de ses serviteurs les plus fidèles. Le château s'étant rendu quarante-huit heures après, on mit le siége devant Dronero, qui souffrit quatre jours de feu et qui se racheta du pillage par une rançon de quatre mille écus. L'armée s'approcha de Montemale, château que sa situation rendait très-important. Auguste de Saluces, chargé de sommer la place, engagea Fréderic Salucés, qui en était seigneur, à se rendre auprès de Maggi pour parlementer, et cette imprudence faillit coûter cher à Fréderic; car Maggi ne l'eut pas plutôt dans les forces, qu'il commanda qu'on eût à le pendre à la vue des assiégés, s'ils ne se rendaient aussitôt à discrétion; le courage de Fréderic ne se laissa pas abattre dans cette affreuse circonstance; il refusa constamment de racheter ses jours par la capitulation qu'on lui proposait de souscrire, et il allait subir son sort, quand les siens ouvrirent spontanément leurs portes pour lui sauver la vie. La vallée de Maira,

entièrement ouverte aux Impériaux depuis la prise de Dronero et de Montemale, paya une contribution de quatre mille écus, et rentra sous l'obéissance du marquis Jean Louis, sur qui l'ennemi ne retenait plus que Carmagnola.

Peut-être serait-on parvenu à déloger l'armée française qui couvrait cette place, si Gonzaga n'avait pas dû envoyer une partie de ses troupes dans le duché de Parme, où la guerre continuait toujours; affaibli par les forts détachemens qu'il y fit passer, il se replia sur Asti, d'où Emmanuel Philibert reprit la route de l'Allemagne, après avoir passé quelques jours avec le duc son père à Verceil. Le maréchal de Brissac sortit alors de son camp de Carmagnola, et marcha sur Saluces. Il y était appelé par Marguerite de Foix, mère des quatre derniers marquis, laquelle voulant conserver son autorité après sa régence, ne rougit pas de conjurer avec ces étrangères contre ses propres enfans; implacable dans la vengeance, incapable de pardonner, cette femme superbe causa la ruine de sa maison sans parvenir à ses fins, et termina tristement ses jours en France dans l'oubli et dans les remords. Monsieur de Brissac suivit en entrant dans le marquisat de Saluces le même ordre qu'avait tenu Gonzaga, il attaqua d'abord Montemale et Dronero; la première de ces places défendue par le même Frédéric de Saluces, qui ensuite du dernier siége en avait de nouveau obtenu l'investiture, se rendit après une faible résistance; Dronero, occupé par des troupes impériales, repoussa le capitaine Bertin à un premier assaut, fut emporté au second, et la garnison entière fut passée au fil de l'épée. Le marquis Jean Louis, n'ayant au-

cun moyen de défense, se retira à Fossano, et l'ennemi ayant pris Verzuolo ne tarda pas d'arriver à Saluces, qui capitula dès la première sommation; le capitaine Jean de la Chiesa rendit le château, et rien ne paraissait s'opposer à l'entière conquête du marquisat, lorsque Brissac fut rappelé à son camp retranché de Carmagnola par la nouvelle qu'il apprit du dessein où était Gonzaga de le prévenir dans cette position; le maréchal forcé d'y marcher à la hâte avec la plus grande partie de ses forces, chargea le président Birago d'achever l'entreprise qu'il ne pouvait lui-même consommer, et ce commandant n'eut à-peu-près qu'à se montrer pour établir partout l'autorité de la France. Cardé seul lui opposa une résistance soutenue; Charles de Saluces, qui en était seigneur, avait joint deux cents hommes de ses vassaux aux deux cents soldats du marquis que le capitaine Léon commandait, sous les ordres du seigneur de Monasterolo gouverneur de la place. Birago l'ayant investie avec deux mille hommes, la garnison fit contre lui des sorties qui l'obligèrent à beaucoup de précautions; elle ne cessait d'ailleurs de travailler à reparer les faibles murs de la ville, que les assiégeans battaient en ruine avec quatre pièces de canon; malgré tant de courage et de soins, la brèche était faite le quatrième jour, et les Français montèrent à l'assaut avec l'impétuosité la plus grande; ils furent cependant repoussés en désordre, et poursuivis jusque dans leurs lignes. Birago, qui se tenait à la portée de tout observer, accourut alors au secours des siens à la tête d'un corps de troupes fraîches, et ralliant les fuyards une pique à la main, il fit recommencer l'attaque,

le combat resta quelque temps indécis; mais accablée enfin par le nombre, la garnison fut forcée et massacrée le huitième jour de juin.

Birago rejoignit le maréchal après avoir détruit les fortifications de Cardé; il ne restait plus que Busca à conquérir dans le marquisat de Saluces; et cette place demandait pour être assiégée l'armée française toute entière. Elle pouvait s'y porter en une seule marche depuis Carmagnola, avant d'être atteinte par les Espagnols, et avant qu'ils eussent rassemblé des forces suffisantes pour chasser les troupes que Brissac laisserait dans ses lignes en les quittant. Ces considérations déterminèrent le maréchal à tenter l'entreprise, la réussite de ce projet dépendait entièrement de la résistance qu'il rencontrerait à Busca, et le général français espéra qu'en étonnant la garnison par le feu d'une nombreuse artillerie, et par l'appareil de toutes ses forces, il en viendrait aisément à bout. Il se mit en marche avec neuf mille cinq cents hommes et dix-huit pièces de canon. Son avant-garde composée de cinq cents cavaliers, portant chacun un arquebusier en croupe, investit la place durant la nuit, et l'armée étant arrivée le matin, l'on poussa les travaux avec tant de diligence, que les batteries furent dressées le soir sur le bord du fossé, malgré le feu de la garnison; celui des assiégeans ne discontinua pas de toute la nuit, et dès le matin du jour suivant la brèche était faite: déjà l'on se disposait à l'assaut lorsque le seigneur de Scarnafigi battit la chamade, et proposa de se retirer à Fossano avec les cinq cents hommes qu'il commandait: Brissac, pressé de regagner son camp de Carmagnola, y consentit, et la place

reçut une garnison française du double plus forte que celle qui en sortait.

L'on avait droit d'attendre une meilleure défense de la part d'un gouverneur qui s'était fait connaître et estimer par plusieurs actions distinguées: Gonzaga qui s'était avancé à son secours, apprit en arrivant à Sanfré qu'il n'en était plus temps; piqué du ressentiment le plus vif, il ordonna au comte de La-Trinità d'arrêter monsieur de Scarnafigi, et d'instruire son procès: on le jugea militairement, et on le condamna à perdre la tête sur un échafaud, avec dix des principaux officiers de la garnison compromis dans cette malheureuse affaire. Cet exemple de sévérité n'empêcha cependant pas le seigneur de Rossana de livrer son château à Brissac.

L'armée impériale était retournée à Asti, et les Français à Carmagnola, après le siége de Busca; l'on ne comptait de part ni d'autre rester long-temps dans l'inaction; mais pendant que le général espagnol délibérait avec sa lenteur ordinaire, le maréchal faisait dans le secret ses dispositions pour l'attaque de Verrua. L'on était à Asti et à Verceil dans une sécurité d'autant plus profonde que Brissac avait donné des quartiers de repos à une partie de ses troupes, et l'on y fut dans le plus grand abattement quand on y apprit que deux mille hommes partis de Chieri ou de Moncalieri bloquaient étroitement Verrua. Mille cinq cents hommes sortirent en même temps de Chivasso et de Verolengo avec l'artillerie nécessaire au siége, et s'approchèrent de la place par la gauche du Pô. Les frères Birago, commandans de cette colonne, ayant battu le détachement qui leur disputa le passage du

fleuve, rejoignirent heureusement monsieur de Bonnivet, chargé en chef de l'expédition. Le canon fut aussitôt placé sur une butte qui plongeait le pied du rempart, et les faibles murs qui entouraient la place commencèrent à s'écrouler après deux heures de feu. Monsieur de Camerano commandait dans la ville une garnison de deux cents Piémontais, presque tous de nouvelle levée; il ne se laissa cependant pas abattre, et donnant l'exemple à ses soldats, il répara les ruines avec des sacs à terre ou des gabions; profitant ensuite de la nuit, il fit relever le parapet qui avait beaucoup souffert, il déblaya le fossé des décombres qui le remplissaient, et il commença une coupure, en même temps qu'il appelait par des signaux répétés les garnisons voisines à son secours. Pendant que les assiégés s'occupaient de ces soins importans, Bonnivet continuait ses travaux, et le feu de son artillerie commença à l'aube du jour avec tant de vivacité, qu'à midi la brèche était large et commode; les Français se précipitèrent à l'assaut avec fureur, et parvinrent à se loger sur le haut du rempart après un rude combat. Les Piémontais s'étaient jetés dans la retirade qu'ils avaient construite la veille, d'où ils faisaient un feu si meurtrier que déjà les assaillants commençaient à plier, lorsque cinq cents hommes de réserve arrivèrent à leur secours; la garnison extrêmement fatiguée et qui ne put résister au choc d'une troupe fraîche, fut culbutée avec perte, et Bonnivet entra des premiers dans la place pour en sauver les défenseurs. Ce beau trait mérite d'autant plus d'être rappelé, qu'ils étaient peu communs alors; loin de maltraiter Camerano, le général victorieux donna

les plus grands éloges à sa bravoure, et prit soin que ses soldats fussent respectés.

Le duc de Savoie en apprenant le siége de Verrua avait joint ses forces aux garnisons espagnoles de Casal, de Valenza et de Pavie, qui s'étaient mises en mouvement, et déjà elles étaient arrivées à Pontestura quand la place fut forcée. La colonne qui l'avait emportée ayant rejoint le maréchal, les Français qui occupaient Verrua et Chivasso pouvaient se diriger à leur choix contre le Monferrato ou contre le Canavese Brissac préféra d'agir sur la gauche du Pô, et c'était sans doute le parti le plus sûr, puisqu'il mettait ce fleuve entre l'ennemi et lui, et qu'il se tenait à la portée de surveiller ses places. Monsieur de Brissac s'étant emparé de Castellamonte, alla investir le château de San Martino, défendu par cent hommes de la milice féodale, qui se rendirent, après avoir essuyé quelques coups de canon, et qui furent tous pendus. L'armée campa autour de cette place, dont on voulait réparer les fortifications; l'on fit des détachemens qui se saisirent de Castelletto, de Valperga, de Cuorgné, de Ponte, de Castelnuovo, de Marsenasco et de toutes les petites forteresses, qui en assurant la partie du Canavese comprise entre la Chiusella et l'Orco, resserraient extrêmement Ivrée, ville capitale de la province. Ces expéditions consumèrent la moitié du mois de novembre; et le maréchal jugeant la saison trop avancée pour rien entreprendre d'important, mit à contribution le pays voisin, et reprit ses quartiers sur la droite de la Dora.

CHAPITRE VIII.

SUITE DE LA GUERRE DE 1551.

Sommaire — Prise de quelques châteaux par les Savoyards — Siége et prise de San Martino — Les Français s'emparent de la ville et du château d'Albe, dont ils augmentent les fortifications — Les Impériaux s'approchent de cette place, et vont ensuite mettre le siège à San Damiano qu'ils manquent par leur faute — Les armées rentrent en quartier de repos — M. de Brissac reunit le premier ses forces, et porte la guerre dans les Langhe — Attaque et prise de Ceva — Ferdinand de Gonzaga cherche à couper la retraite à son ennemi — Mouvemens des deux armées — Brissac trompe les Autrichiens, et revient sur la Stura — Les Impérieux campent à Cherasco — Les Français rentrent dans les Langhe — Siege de Cortemiglia — Le secours repoussé — La place capitule — Une grande partie des Langha soumise en peu de temps aux Français — Marche des Espagnols decidés à livrer bataille — Retraite du marechal de Brissac — Il campe à Riva de Chieri — M. de Gonzaga se porte à Buttigliera comptant assiéger Villanuove — Incertitudes de Brissac — Ses mouvemens — Les armées sont en presence — Escarmouches — La bataille paraît inevitable — Une trêve est conclue pour quarante jours — Motifs qui la décident — Mort de Charles III duc de Savoie.

Aussitôt que le duc de Savoie vit l'armée française se séparer, il mit ses troupes en campagne, mais trop faible pour attaquer San Martino avant l'arrivée des

Impériaux qui devaient le renforcer, il se rendit maître de Castelletto, de Valperga, de Cuorgné, de Castelnuovo et de Marsenasco. La prise de ces châteaux occupa les Piémontais pendant quinze jours, au bout desquels ayant été joints par quelques espagnols, ils allèrent ensemble investir San Martino, malgré le froid qui était extrême; la terre étant couverte de neige et de glace, l'on dut faire les approches à force de saucissons et des gabions, l'on pressa néanmoins les travaux, et trois jours après l'investissement, les batteries commencèrent à tirer; la garnison composée de trois cents Italiens sous les ordres du capitaine Recanati fit plusieurs sorties heureuses, malgré lesquelles la brèche étant faite après quatre jours de feu, deux colonnes, l'une de Piémontais, l'autre d'Autrichiens, montèrent à l'assaut; les assiégés leur opposèrent tant de résistance, que la victoire paraissait douteuse, lorsque le gouverneur fut blessé; le désordre se mit alors parmi les siens; les assiégeans entrant en vainqueurs dans la place, y firent un carnage horrible; l'on ne respecta ni le courage, ni les blessures de Recanati; il fut pendu sous prétexte qu'il avait insulté les alliés du haut des murs durant les attaques; son malheur intimida le capitaine Agatico, qui rendit Ponte à la première sommation.

Pendant que l'on reconquérait ainsi le Canavese, et que les Espagnols se disputaient pour savoir si l'on attaquerait ou non la petite ville de Caselle, la surprise d'Albe occupait le maréchal de Brissac; instruit par quelques prisonniers de la négligence avec laquelle l'on s'y gardait, il espéra de pouvoir tenter avec succès un coup de main contre cette importante

place, dont il s'approcha, précédé de huit cents hommes d'infanterie et de trois cents cavaliers. Ce corps s'étant rendu par une marche forcée jusqu'au Tanaro, se saisit des moulins et profitant de la nuit, il s'avança sans perte de temps jusque sous les murs de la ville. La negligence de la garnison allait si loin, qu'il n'y avait pas une sentinelle sur le rempart; les Français qui selon Adriani avaient gagné l'officier commandant la garde de la porte, descendirent le fossé dans le plus grand silence, posèrent leurs échelles, et M. de La-Motte entra dans Albe avec cent hommes choisis, il marcha sur la porte voisine, dont il surprit la garde, et tout se passa si heureusement, qu'il était déjà dans la ville avant que les Impériaux fussent sortis de leur quartier. Cependant l'alarme étant enfin donnée, le gouverneur Fornari se rendit sur la place, où il rassembla autour de lui quelques soldats avec la plupart des officiers; il paraissait déterminé à racheter son imprudence par une extrême hardiesse, quand chargé à l'improviste, il tomba des premiers tout couvert de blessures au pouvoir de l'ennemi; la garnison, quoique forte de huit cents hommes, ne songea plus qu'à se sauver du côté de Cortemiglia. Les assaillans entourèrent aussitôt le château que cent hommes rendirent au maréchal, qui arriva le matin avec toutes ses forces. Ce général satisfait d'un succès aussi prompt et aussi complet récompensa ses soldats par une contribution qu'il imposa sur les habitans, auxquels au reste il fit grace du sac, quoique toute place prise la nuit y fût condamnée, disait-il, selon les lois de la guerre. M. de Brissac, avant de retourner à Turin, fit travailler avec la plus grande diligence aux forti-

fications de la ville qu'il venait de conquérir; il forma beaucoup de traverses et de blindes sur les fronts qui étaient commandés par la colline; l'on creusa les fossés, et l'on répara les boulevards.

Ces soins n'étaient pas inutiles; l'armée française rentrait à peine dans ses quartiers que Ferdinand de Gonzaga partit de Pavie et rassembla à Nice de Monferrato dix mille hommes d'infanterie, huit cents cavaliers et vingt-quatre pièces de canon à dessein de reprendre Albe, dont il ne croyait pas encore les fortifications nouvelles bien avancées, il voulut toutefois les reconnaître lui-même, et s'en étant trop approché il manqua d'être fait prisonnier. Ayant observé l'état de la place, où deux mille deux cents hommes étaient enfermés, il n'en jugea pas le siége possible dans la rigueur de la saison, et quoique Maggi opinât pour cette entreprise, l'avis du chef l'emporta dans le conseil de guerre où la retraite fut décidée Néanmoins Gonzaga voulait d'autant moins perdre le fruit de sa marche que Brissac s'était trompé sur son objet; les premiers mouvemens des Impériaux lui ayant fait craindre pour Carmagnola il y accourut et il s'y tenait immobile, lorsque le général espagnol en renonçant à l'attaque d'Albe prit la détermination d'assiéger San Damiano; cette place était mal pourvue, la poudre et la mèche y manquaient surtout, de sorte que si l'on avait empêché l'entrée des secours, les assiégés étaient dans l'impossibilité de se défendre, quinze mille hommes qui entourèrent cette petite ville sur la fin de décembre étaient plus que suffisans à couper toutes ses communications; mais on ne prit aucune des précautions qui pouvaient empêcher qu'elle

fût ravitaillée: cette faute n'échappa point à Brissac; informé de la négligence de l'ennemi il s'avança à Villanuova d'où il fit partir un convoi qu'il dirigea à La Cisterna avec ordre à Torquato Torto de l'introduire à San Damiano. La première tentative fut infructueuse; la seconde réussit à souhait sans que cette leçon rendît les Impériaux plus vigilans; buit jours après un second convoi entra dans la ville; enfin de cinq fois qu'on tenta de secourir les assiégés depuis La Cisterna les Français ne furent repoussés qu'une seule. Cependant dix-huit pièces de canon et quatre coulevrines dressées en batterie commencèrent leur feu dix jours après l'investissement, et le mineur avait pénétré sous le fossé par deux galeries qu'il poussa jusqu'au pied du rempart; les assiégés n'eurent aucune connaissance de ces travaux jusqu'au moment où les fourneaux allaient être chargés; un mineur fait prisonnier ayant révélé au gouverneur le danger qu'il allait courir, il travailla avec activité à éventer la mine, et il força les Espagnols d'abandonner leurs travaux souterrains; réduits au feu de leurs batteries il leur devenait urgent de se loger sur la contrescarpe et de s'établir dans le fossé; mais les mousquetaires français placés dans une espèce de cunette qu'ils s'étaient ménagée durant le siège, s'y soutinrent contre des attaques répétées: les Impériaux voyant qu'ils ne parviendraient à exécuter la descente du fossé qu'avec une grande perte s'attachèrent à le combler; mais quoiqu'ils tentassent cette entreprise sous la protection du feu de toute leur artillerie, des obstacles qu'ils y rencontrèrent les forcèrent d'y renoncer. La garnison venait d'être renforcée de deux cents hommes, et

Gonzaga commençait à douter du succès du siége; voulant cependant tenter un dernier effort, il fit avancer ses batteries, dont une était dirigée contre la courtine de la porte d'Asti, l'autre contre la tour qui flanquait le bastion regardant La Cisterna; une sortie retarda de quelques instans ce nouveau travail sans pouvoir en empêcher l'exécution, et après trente-six heures de feu Gonzaga, qui s'était préparé pour l'assaut, fit reconnaître les brèches; on lui rapporta que le pied du rempart étant intact l'attaque semblait impossible encore, l'artillerie recommença aussitôt à tirer; mais des pluies abondantes tombées le même jour dérangèrent les plâtes-formes, inondèrent la tranchée et remplirent d'eau les buttes du soldat, ces inconvéniens d'autant plus sensibles que le terrain des alentours de la place est gras et argileux, décidèrent enfin le général espagnol à lever le siége la nuit de 21 janvier; la garnison enhardie osa suivre l'arriere-garde impériale, et engagea contr'elle un combat assez vif, dont l'avantage lui demeura.

Les Espagnols allèrent se remettre à Asti, et les Français rentrèrent dans leurs cantonnemens où ils demeurèrent jusqu'aux premiers jours de mai. Brissac ayant réuni à cette époque treize mille hommes d'infanterie et douze cents chevaux dans les environs de Carmagnola, alla passer le Tanaro à Albe, voulant porter la guerre dans les Langhe; ce projet tendait à épargner ses vivres en Piémont autant qu'à embarrasser les communications de l'ennemi par l'état de Gênes; pour remplir ce but le maréchal divisa ses forces en plusieurs corps qui s'emparèrent de Clavesana, de Serravalle, de Dogliani, de Roddi, de Monforte

et de Farigliano; plusieurs des garnisons de ces petites places furent passées au fil de l'épée; quelques-uns des officiers qui y commandaient furent pendus, et déjà le maréchal se proposait d'assiéger Cortemiglia quand on lui fit approuver l'attaque de Ceva, dont la prise paraissait moins difficile et plus importante. L'armée française s'y rendit en effet en deux marches depuis Albe où elle s'était rassemblée de nouveau, et Brissac se décida à attaquer le fort qui commandait la ville, persuadé que celle-ci tomberait nécessairement quand une fois le fort serait à lui. Cette place venait d'être tout récemment élevée par les Espagnols avec l'argent des Génois qui espéraient d'éloigner par ce moyen la guerre de leur territoire; ils se tromperent néanmoins, car jamais peut-être les Français n'auraient songé à s'établir dans la vallée du Tanaro s'ils n'y avaient point trouvé un point d'appui important. M. de Bonnivet, chargé de dresser les batteries des assiégeants, traîna avec beaucoup de peine son canon sur les hauteurs qui dominaient le fort et le succès de ce feu surpassa son attente, puisque le revêtement du rempart tomba par gros pans, et lui offrit dès le premier jour une large brèche; ses troupes l'attaquèrent avec une ardeur inconsidérée, elles furent repoussées; l'artillerie recommença à tirer après cet échec, et le commandant ayant été tué d'un coup de canon la garnison capitula le 17 avril. Le maréchal fit alors sommer Jérôme Sacco, gouverneur de la ville, qui refusa de se rendre; Ceva était entouré d'une épaisse muraille, flanquée de tours et soutenue d'un large fossé; mais ses fortifications devenaient inutiles contre le château qui les plongeait; le général français dressa son canon contre les mu-

sons de la ville où il fit un si grand mal, que Sacco après quatre cents coups tirés, adhéra aux instances des malheureux habitans, et obtint de se retirer à l'armée impériale avec les honneurs de la guerre.

Si Ferdinand Gonzaga n'avait pas espéré de sauver la place assiégée, il comptait peut-être tirer un avantage décisif de l'entrée des Français dans les Langhe; son projet était de leur couper le chemin du Piémont, ou de les forcer du moins à combattre avec désavantage; il se porta dans cette vue sur la grande route de Mondovi, pendant qu'il envoyait douze cents hommes commandés par don Alvaro de Soudes, au Pont de Morera sur la Cevetta, afin de couper à l'ennemi le chemin de Murazzano et de Dogliani. Ces dispositions auraient peut-être embarrassé monsieur de Brissac, si Ceva avait pu tenir quelques jours de plus, ou si les Espagnols les eussent plutôt exécutées; la place étant rendue quand les Impériaux prirent ces positions, le maréchal pénétra leur projet, et le prévint; il fit attaquer don Alvaro de Soudes par le capitaine Laval, qui le battit, pendant qu'il trompait Gonzaga même; car ayant passé le Tanaro à Ceva et le Pès à la Rocca, il tourna sur sa gauche, et traversa la Stura près de Castelletto, où il campa sans être atteint. Cette retraite qui est sans contredit une des plus belles opérations de Brissac, déconcerta les projets de son ennemi, qui se replia à Cherasco sans avoir rien pu entreprendre. L'armée française, après avoir passé quelques jours sur la gauche de la Stura se porta à Bene; le maréchal ne voulait pourtant pas combattre; son plan était de rentrer dans les Langhe pour assiéger Cortemiglia. Il était de la dernière im-

portance de cacher ce projet à l'ennemi qui l'aurait aisément prévenu, et Brissac en ayant préparé l'exécution dans le plus grand secret, retourna de Bene à Albe, passa le Tanaro à Farigliano, afin de mettre cette rivière entre lui et les Espagnols, auxquels il prêtait le flanc dans sa marche, et dirigeant ses colonnes à Lequio, Arguello et Serravalle, dont on fit les garnisons prisonnières de guerre, il arriva enfin à Cortemiglia par des chemins où son artillerie n'avait pu être conduite qu'à force de bras.

La place fut investie le dernier jour d'avril: deux cents hommes qui défendaient le faubourg de Cortemiglia l'ayant abandonné après un léger combat, les Français s'y logèrent le soir même, et dressèrent les batteries contre la ville pendant la nuit; huit pièces de canon dirigées vers une courtine commencèrent à tirer le matin du premier mai, et quelques heures de feu ayant ouvert une large brèche, monsieur de Bonnivet s'y logea: la garnison qui l'avait faiblement défendue abandonna alors la ville, et se retira dans le château, vers lequel l'artillerie fut dirigée. La conduite précédente du gouverneur faisait espérer un prompt succès dans le nouveau siège; cependant la force de la place suppléant à la faiblesse de ses défenseurs, les Français rencontrèrent les plus grands obstacles les premiers jours de leur entreprise: soixante-douze heures d'un feu continuel avaient à peine effleuré les murs du château, quand l'on apprit que l'armée ennemie était en mouvement pour le secourir. Sur cette nouvelle, Brissac commença ses dispositions de retraite, et le siège allait être levé lorsque le brave Montluc proposa de changer le front d'atta-

que, et de battre la place par le bord opposé de la Bormida: les fortifications étaient effectivement très-faibles sur ce point; mais le projet était d'une exécution si périlleuse, que le succès devait bien en paraître douteux; il fallait d'abord que l'artillerie passât dans la rivière, dont le fond pierreux l'exposait à verser; la garnison pouvait tomber sur les troupes avant qu'elles eussent le temps de se former en sortant de la Bormida; enfin la nouvelle tranchée devait nécessairement s'ouvrir sous le feu des assiégés: malgré ces difficultés le maréchal cédant aux instances de Montluc le chargea lui-même de l'entreprise, et le succès surpassa l'attente générale, puisqu'en une seule nuit les batteries furent en état de jouer. Pendant que cet officier exécutait avec autant d'intelligence que de courage le plan qu'il avait formé, l'on apprit que cinq mille Impériaux aux ordres de don Alvaro de Soudes étaient arrivés à San Stefano Belbo, à cinq milles de la place assiégée. Sur cette nouvelle le général français alla avec la plus grande partie de ses forces occuper une position avantageuse sur les hauteurs de Castino, et sa diligence lui fut utile, car l'ennemi ne tarda pas à se montrer; mais n'osant se mesurer avec les Français, auxquels l'avantage du nombre et du lieu donnait un supériorité décisive, don Alvaro se retira. Le maréchal s'arrêta sur les collines où il s'était logé, afin d'empêcher l'approche des secours, et Montluc à qui il avait confié la conduite du siége, ouvrait la brèche sur le front d'attaque nouvellement choisi; le gouverneur n'était pas homme à se montrer sur les murs ruinés pour soutenir un assaut dont il redoutait le moment; aussi en prévint-

il le danger par une capitulation. M. de Brissac retourna alors dans ses lignes, d'où il vit défiler les quatre cents Espagnols qui sortirent du château avec les honneurs de la guerre, et se retirérent à Nice. La perte de Cortemiglia entraîna celle des petites places environnantes; Roccaverano, la Tour de Bormida, Gorrino, Olmo, Perletto, Vesme, la Rocchetta et la Bosia, qui n'étaient gardées que par la milice féodale des seigneurs, ouvrirent leurs portes, dès que les Français se présentèrent; Castino et Cossano, défendus par des détachemens impériaux, ne firent qu'une défense très-faible, de sorte qu'en trois semaines de temps les Espagnols perdirent une grande partie des Langhe.

Il était de la dernière conséquence pour Ferdinand Gonzaga d'empêcher l'ennemi d'étendre ou d'affermir sa domination sur une province qui lui fournissait ses plus promptes communications avec la mer, et quelque fût son éloignement à risquer une action décisive, il se mit cependant en mouvement, déterminé à combattre, ou à obliger le maréchal de repasser en Piémont. Brissac avait trop d'expérience et de sagesse pour ne point éviter une bataille qui eût pu lui devenir fatale, et sur la nouvelle de l'approche de l'armée impériale, il se retira de Cortemiglia, comptant aller à Riva près de Chieri. Gonzaga fier d'avoir rempli son but plus aisément peut-être qu'il ne se l'était imaginé, suivit les Français dans le dessein d'assiéger Villanuova d'Asti, et Brissac était à peine arrivé à Riva, qu'il apprit que les Espagnols étaient en pleine marche vers Buttigliera. Le maréchal instruit des projets du général ennemi sentit qu'il était essentiel de le prévenir; mais il comprit aussi qu'il ne pouvait

tenter de le faire sans être déterminé à hasarder une bataille, à laquelle son mouvement allait l'exposer. Peu de chefs auraient osé prendre sur eux de combattre sans un ordre positif de leur prince; le temps pressait cependant, et un instant perdu allait devenir décisif: Brissac ne voulant pas arbitrer tout seul, assembla un conseil de guerre, ou ses vues furent adoptées. La résolution ayant été prise d'accepter s'il le fallait, le combat, afin d'empêcher le siége de Villanuova; l'on donna aux troupes l'ordre de partir à minuit, et de se rendre à Buttighera; des courriers expédiés en diligence portèrent l'avis aux gouverneurs des places d'y faire passer sur le champ une partie de leurs garnisons. L'armée française, forte de quatorze mille hommes d'infanterie et de mille chevaux, se mit en marche, suivie de six pièces de campagne. Gonzaga qui avait sur elle une avance considérable, étant arrivé le premier à Buttighera, sortit de ce village, et se déploya le long de la Banna, torrent qui forme sur ce point un ravin assez profond. Le maréchal sous les yeux de qui ce mouvement s'exécuta, se mit de son côté en bataille le long d'un fossé qui se trouvait en avant de son terrain; il assura ses ailes en plaçant les arquebusiers dans des touffes de bois, et comme cette ligne n'avait pas assez d'étendue, il mit une partie de ses troupes en réserve.

Les deux généraux occupaient une position avantageuse, d'où l'un ne pouvait s'approcher de l'autre sans s'exposer. Brissac et Gonzaga le sentirent également, aussi la journée entière se passa-t-elle en combats de parti de nulle importance, chacun cherchant à attirer l'ennemi vers soi, désespérant enfin d'y réussir, l'on

donna des deux côtés le signal de la retraite au soleil couchant; les Espagnols rentrèrent à Buttigliera, et les Français retournèrent à Riva, d'où ils étaient partis. Dès qu'on vit le lendemain les deux armées se tenir respectivement dans leur position, l'on regarda un engagement général comme inévitable; mais on vit avec étonnement, qu'après deux jours d'incertitude, Gonzaga ayant proposé une suspension d'armea, elle fut acceptée par Brissac. L'on convint d'une trêve de quarante jours, pendant lequela il serait permis aux deux partis de ravitailler leurs placas.

Cette détermination extraordinaire en apparence prenait sa source dans différens motifs; le maréchal, moins fort que son ennemi, craignait l'issue d'une bataille; presqu'autant le siége de Villanuova; et la perte de cette place par dessus tout: le général espagnol était au contraire dans les plus grandes inquiétudes pour Cherasco, et pour Volpiano, qui étroitement ressersés par les châteaux ou les postes que les Français occupaient dans les environs deadeux places autant que par les partis qui couraient la campagne, commençaient à manquer de vivres, sans qu'on entrevît le moyen de leur en faire passer. Ces considérations firent trouver un avantage égal aux deux chefs dans la conclusion de l'armistica, dont ils signérent les articles le 21 août. Les armées s'étant séparées entrèrent en quartier de repos. Cependant l'infortuné Charles III, que dix-sept ans de malheurs avaient détaché des grandeurs du trône et dégoûté de la vie, mourut à Verceil, le 16 septembre, moins regretté que plaint de ses sujets; peut-être aurait-il fait leur bonheur dans un temps de calme; mais parmi les

orages que l'ambition de Charles-Quint avait excités en Europe, nul homme n'était moins propre que lui à soutenir le poids du gouvernement: accablé sous ce poids, et précipité dans le comble de l'adversité, il souffrit la rigueur de son sort avec une fermeté qui sembla l'élever au-dessus de la faiblesse de son caractère. Quelquefois l'ame incapable de combattre pour prévenir l'infortune est celle qui montre le plus de courage à la supporter.

CHAPITRE IX.

SUITE DE LA GUERRE DE 1551.

Sommaire — Emmanuel Philibert prince de Piémont succède au duc de Savoie son pere — Reprise des hostilités — Les deux armées dans l'Astigiano — Surprise de Verceil par les Français — Le château lâchement rendu — Approche de l'armée impériale — Le maréchal de Brissac se met en retraite — Sa marche habile — Fautes de ses ennemis — Les Français arrivent heureusement à Turin — On entre en quartiers de part et d'autre — Don Gomez Suarez est nommé général en chef de l'armée espagnole — M. de Brissac assiége Volfenera — Les Impériaux essayent de sauver la place par diversion, ils tentent avec aussi peu de succès d'y jeter des secours — Belle défense du gouverneur — Levée du siége — Retraite des Français sur Chieri — Mouvemens des deux armées — Elles prennent des cantonnemens.

L'avènement d'Emmanuel Philibert au trône de ses pères n'apporta aucun changement dans l'état des choses en Piémont. Le temps de la trêve étant expiré, sans que les pourparlers de paix eussent eu des suites, les hostilités recommencèrent par le siége de Camerano, place de l'Astigiano, assez forte alors, contre

laquelle le maréchal de Brissac marcha avec cinq mille hommes d'infanterie, cinq cents cavaliers et sept pièces de canon. Après deux jours de travaux les batteries furent dressées, et la brèche fut ouverte dans le flanc d'un bastion de gazon; le gouverneur battit la chamade, et n'ayant pris aucune mesure de sûreté pendant qu'il traitait de la capitulation, les Français entrèrent dans la place, et la garnison, forte de quatre cents hommes, fut passée au fil de l'épée. La prise de Camerano précéda celles de Baldichieri et de Tigliole, dont on rasa les fortifications. Brissac alla ensuite camper à Villanuova, pour observer les ennemis qui avaient pris position à Valfenera, d'où ils couraient les campagnes voisines; les partis des deux armées se rencontrèrent souvent à la guerre, et les Espagnols vengèrent dans ces rencontres l'échec qu'ils venaient d'essuyer.

Pendant que les deux généraux épiaient l'occasion d'entreprendre l'un sur l'autre, le maréchal ne negligeait pas les liaisons secrètes dont il avait toujours utilement profité; elles lui fournirent bientôt l'occasion de tenter la surprise de Verceil, qu'on pouvait regarder comme la place la plus importante du Piémont, depuis que par la perte de Turin et de Chambéry, elle était devenue la capitale du duc de Savoie Parmi les Piémontais au service de France il s'en trouvait un nommé Ponte di Stnra qui ayant plus de courage que d'honneur, ne craignit pas d'exposer la ville où il était né au malheur d'être surprise. Cet homme ayant formé le projet d'introduire les Français dana Verceil, entraina dans ses vues un habitant de cette ville appelé Merle, auquel l'espoir d'une récom-

pense de dix mille écus fit promettre de recevoir et de cacher chez lui un détachement destiné à favoriser la surprise. M. de Brissac ne voulut cependant pas s'engager dans une entreprise aussi importante sans être assuré de la possibilité de réussir, et Ponte di Stura, aussi prompt à le satisfaire, qu'il avait été hardi à immaginer, fournit à l'officier destiné à cette reconnaissance la facilité de s'introduire dans la place, d'y tout voir, et d'y tout observer sans être reconnu; cet officier ayant rapporté que la surprise était aisée du côté de la porte de Sesia, dont on ne levait jamais les ponts, et d'où la garde se retirait à la nuit, ajouta, que maître de la ville, l'on y trouverait l'artillerie nécessaire à l'attaque du château et de la citadelle. Un rapport aussi satisfaisant donnait les espérances les plus fondées au général français, qui ordonna au baron de Chepy de se rendre avec trois mille hommes à Verrua. et de déterminer avec Merle le jour et l'heure de l'attaque. Ce traitre ayant reçu chez lui douze soldats déguisés, l'on arrêta l'entreprise pour la nuit du 20 novembre: Chepy devait s'embarquer, descendre le Pô jusqu'à Morano et se porter de ce village directement sur Verceil, dont Merle et son parti favorisaient l'escalade: M. de Brissac se proposait de soutenir luimême la colonne d'attaque à la tête de douze cents cavaliers choisis, laissant à Chivasso quatre mille hommes d'infanterie, et cinq cents chevaux, destinés à protéger sa retraite en cas de malheur: le reste de l'armée, commandé par M. de Bonnivet, restait chargé d'amuser Gonzaga, qui campait toujours à Valfenera; mais comme il aurait été impossible à cet officier de s'opposer aux Espagnols, s'ils voulaient efficacement

marcher au secours de la place menacée, Bonnivet en se retirant devant eux, avait ordre d'en donner le signal par une décharge de toute l'artillerie qui bordait les remparts de Villanuova; les places voisines devaient répondre de proche en proche à ce feu, et porter ainsi jusqu'à Verceil l'avis de la marche des Impériaux, bien plus promptement et avec plus de sûreté qu'un courrier n'aurait pu le faire.

M. de Chepy partit de Verrua; sa marche fut extrêmement retardée par la pluie et la difficulté des chemins, de sorte qu'il ne put arriver sous les murs de Verceil avant l'aube du jour; il résolut néanmoins de tenter l'attaque, encore que l'heure convenue avec Merle fût outrepassée de beaucoup, et divisant sa troupe il en forma deux corps, dont l'un était destiné à forcer la porte de Sesia avec le pied de chèvre, pendant que l'autre escaladerait les murs voisins: il rencontra sur l'un et l'autre point beaucoup moins de difficulté qu'il devait en attendre, et il entra heureusement dans la ville; Merle était accouru vers lui; mais le traître n'étant pas d'abord reconnu reçut un coup d'épée mortel de Ponte di Stura lui-même qu'il voulut embrasser; finissant ainsi des jours coupables par une punition digne de son crime, Merle perdit à la fois le fruit de son attentat, l'honneur et la vie sans que son exemple servît de leçon aux pervers qui couvaient dans le secret des projets pareils aux siens; les Français étaient déjà maîtres de la porte quand la garde de la place y accourut, elle rencontra sur sa route un corps de quatre cents hommes qui la battit complétement et quelques fuyards apportèrent l'alarme aux casernes d'où le seigneur de Châtelard se rendit à

la hâte auprès du maréchal de Challant. Il ne restait de ressource aux Piémontais que dans une extrême hardiesse; ils se précipitèrent tête baissée sur les assaillans; mais le maréchal de Savoie ayant été fait prisonnier dès le premier choc, et Châtelard ayant été tué presqu'en même temps, leurs troupes ne songèrent plus qu'à regagner la citadelle ou le château. Chepy disposa ses soldats aux avenues de ces places et le long des remparts de la ville, en attendant l'arrivée de M. de Brissac qui ne tarda pas à paraître.

Ce général pourvut d'abord aux besoins de ses troupes en mettant en réquisition une quantité de vin et tout le pain qui se trouva dans la ville; il comptait entreprendre sans perte de temps l'attaque de la citadelle; mais il fut extrêmement étonné en apprenant que des dix pièces de canon trouvées à Verceil huit étaient sans affuts et les deux autres n'avaient que des roues déferrées. Quelque chagrin que ce contre-temps causât au général français il ne perdit point l'espoir de s'emparer de la forteresse en profitant de la consternation où l'on y était, et il fit conduire devant la citadelle les deux canons qui se trouvaient montés; les roues s'en étant brisées dans le recul après quelques coups tirés il crut suppléer aux affuts qui manquaient par des chevalets sur lesquels il fit monter ces pièces. Cet essai lui réussit encore moins, son canon ayant été renversé à terre dès le premier feu. Le maréchal qui n'avait point conduit d'artillerie après lui se trouva alors extrêmement embarrassé; la retraite lui paraissant nécessaire il rassembla un conseil de guerre dans la vûe de l'autoriser. Quelque sages que fussent les raisons qui déterminaient M. de Brissac à ce parti elles

n'entraînèrent point le vœu de ses officiers; la plupart se déclarèrent pour l'attaque de la citadelle quoique partagés entre eux sur le mode de l'exécuter; les uns voulaient qu'on tirât promptement l'artillerie des places voisines et qu'on fit un siège régulier; les autres désiraient qu'on profitât de la nuit et qu'on tentât l'escalade; d'autres enfin opinaient pour qu'on s'approchât par une attaque précipitée d'une courtine qu'on savait être très-faible afin d'en sapper les fondemens et d'ouvrir ainsi la brèche; ces deux derniers projets, qui prouvent à la fois le courage et l'ignorance de leurs auteurs, étaient d'une exécution impossible; le premier demandait un temps que l'on n'avait pas: le maréchal n'en approuva aucun, et persistant dans ses vues il songeait aux moyens de les mettre en exécution. Ce soin l'occupait uniquement lorsqu'on vint lui apprendre que le commandant du château, qu'on n'avait pas même bloqué, demandait à capituler; le chevalier de Valperga, intimidé par les menaces de quelques gentilshommes piémontais attachés au service de France ou séduit per eux, abandonna avec la place dont on lui avait confié la défense, les riches meubles et les joyaux de la maison de Savoie qui y étaient enfermés. Cette reddition précipitée étonna les plus lâches, et fut d'autant plus heureuse pour Brissac qu'un moment plus tard le château était sauvé.

La garnison en sortait à peine que le canon de Verrua annonça la marche de l'armée espagnole au secours de Verceil; le maréchal assembla aussitôt un nouveau conseil de guerre, dans lequel on prit la résolution d'abandonner la ville et le château dès que

la nuit serait venue, cette détermination une fois adoptée le vainqueur frappa sur les habitans de très-fortes contributions qu'il exigea avec une rigueur extrême, et comme on ne put toutes les acquitter, l'on prit des ôtages pour la sûreté des sommes restantes. L'heure de la retraite étant enfin arrivée, les Français commencèrent à défiler vers minuit, en emmenant leurs prisonniers et un riche butin, les églises même ayant été pillées. La garnison impériale, qui occupait la citadelle sous les ordres du maître-de-camp Saint-Michel, fit en vain une forte sortie sur l'arrière-garde de Brissac, laquelle regagna les portes de Verceil sans pouvoir être entamée.

Saint-Michel ne jugea pas prudent de la suivre plus loin : le soin de s'assurer de la ville l'occupait assez, et cette précaution était d'autant plus sage qu'il prévoyait assez que si l'ennemi venait à être serré de près par l'armée de Gonzaga, il chercherait peut-être à regagner Verceil. Le maréchal s'était mis en marche sur trois colonnes et il arriva dans cet ordre aux plaines de Livorno sans avoir été inquiété. Comme il entrait dans ce village ses coureurs l'avertirent que la cavalerie piémontaise sortie d'Ivrée, de Crescentino et de Masino se montrait d'une part pendant que les Espagnols s'avançaient de l'autre. Dès que Gonzaga apprit le danger de Verceil il détacha de son camp de Valfenera douze cents chevaux et trois cents arquebusiers d'élite, qui s'étant joints à une partie des garnisons de Trino et de Casal, s'avancèrent vers l'ennemi, et si le général chargé de cette opération l'eût exécutée avec l'activité nécessaire, il n'aurait pas été possible à Brissac d'éviter un combat dans lequel ses

troupes, harassées de fatigue et chargées de butin, eussent été facilement battues; mais le marquis d'Este marcha avec tant de lenteur que son avant-garde seule atteignit les Français à Livorno. Le maréchal l'ayant reconnue jugea pouvoir continuer sa retraite en prenant quelques précautions; il trouva dans le village les chariots nécessaires au transport du butin dont il déchargea le soldat; il ploya son infanterie en bataillon quarré, sur les ailes duquel il distribua sa cavalerie par petites troupes et il se remit en marche dans cet ordre sous les yeux de l'avant-garde espagnole et des Piémontais qui s'étaient joints à elle. L'on escarmoucha presque sans discontinuer depuis Livorno jusqu'au bord de la Dora Baltea où les Français se rangèrent en bataille; il leur fallait traverser cette rivière au gué, malgré la violence du courant; la présence de l'ennemi rendait l'exécution de ce mouvement plus dangereuse encore; Brissac comprit sans doute que le moment de l'arrivée du marquis d'Este serait celui de son entière défaite s'il ne réussissait à le prévenir; il fit à la hâte les dispositions nécessaires au passage de la Dora; il forma son arrière-garde de tout ce qu'il avait de meilleurs cavaliers, et pendant que ce corps choisi éloignait l'ennemi, il poussait le reste de sa cavalerie et les chariots à la partie supérieure du gué pour en faciliter le passage à son infanterie; la colonne ayant ainsi heureusement défilé, le général qui s'était toujours tenu à son arrière-garde, suivit avec elle le reste de sa petite armée, et l'ennemi n'ayant point passé la rivière les Français arrivèrent sans aucun obstacle à Turin d'où ils entrèrent bientôt en quartier; les Espagnols prirent les

leurs après avoir achevé la fortification de Valfenera, et l'hiver se passa en combats de partis qui ne décidèrent que de la perte de quelques hommes. Ce fut pendant ce temps de repos que l'armée impériale changea de chef: Charles-Quint rappela Ferdinand Gonzaga en nommant à sa place don Gomez Suarez, comte de Figueroa, qui ne partageait pas la haine de son prédécesseur pour la maison de Savoie, mais qui n'avait pas non plus ses talens militaires.

Le mois de mai étant venu, Brissac se mit en mouvement à dessein d'assiéger Valfenera, qu'il savait mal pourvue; douze mille hommes se réunirent à Saint-Paul et à Souhry, villages brûlés par les Espagnols, et mille chevaux se portèrent à Isola Bella. Le maréchal s'étant approché de la place fit une reconnaissance, dans laquelle il essuya quelques pertes, et où il manqua lui-même d'être tué; il détermina cependant le front d'attaque, et la tranchée fut aussitôt ouverte. La garnison de Valfenera, commandée par don Alvaro de Saudes, était composée de huit cents hommes choisis; les fortifications, tant de la ville que du château, n'auraient pu être en meilleur état, et si les provisions n'eussent manqué dans la place, elle se serait soutenue durant une campagne entière; aussi le général français ne s'était-il décidé à cette entreprise que sur la connaissance qu'il avait eu du peu de vivres qui se trouvaient emmagasinés: le gouverneur de son côté ne négligeait rien de ce qui pouvait réparer en quelque sorte un aussi grand inconvénient, il se saisit de tout le blé des habitans, et dès les premiers jours du siége, le pain fut distribué avec la plus grande économie, aux citoyens, comme aux sol-

dats. Cependant don Gomez Suarez de Figueroa averti par les soins de don Alvaro du danger que courait la place si le siége traînait en longueur, chercha à plusieurs reprises d'y jeter des convois depuis Asti, où il s'était rendu avec un corps de six mille hommes; mais la vigilance du maréchal éventa toujours ses projets, et Suarez jugea enfin qu'une diversion capable d'attirer ailleurs les forces françaises pouvait seule sauver Valfenera. Les vues du général espagnol se portèrent sur Sommariva del Bosco, ville appartenante au comte de Tende, qui quoique de la maison de Savoie (1), suivait néanmoins le parti de la France, et le comte de La-Trinità reçut l'ordre de tenter un coup de main sur cette place, à la faveur des intelligences qu'on y avait; cet officier étant parti de Fossano, à la tête de mille hommes, n'eut qu'à se présenter devant Sommariva pour soumettre la ville et le château; mais il n'en demeura pas long-temps en possession; M. de Brissac, instruit quelques heures après de la perte de cette place, fit incontinent partir M. de Bonnivet avec trois mille Français et trois cents chevaux, que commandait le seigneur de Moretta; Bonnivet tira deux pièces de canon de Carmagnola, où il ne fit que passer; poursuivant sa marche avec la plus grande rapidité, dans l'espoir de couper la retraite au comte de La-Trinità, dont on était empressé de se saisir, comme d'un ennemi irreconci-

(1) Claude de Savoie, fils de René, legitimé du duc Philippe II. Le comté de Tende lui appartenait du chef de sa mère, Anne de Lascaris. Ce comté fut réuni à la couronne en 1579 par Emmanuel Philibert, qui l'acheta d'Henriette de Savoie, femme de Jacques d'Urfé, en qui s'éteignit la descendance de René.

liable du nom français; mais le comte avait prévenu ce projet en se retirant à Brâ: on le suivit, jusqu'à le forcer à repasser la Stura: et Sommariva abandonné à ses propres forces, rentra sans résistance sous les lois de Brissac.

Cette entreprise n'ayant pas ralenti les opérations du siège de Valfenera, le comte de Figueroa qui tenait toujours au plan de diversion, mit son plus grand espoir dans les intelligences que César Maggi s'était ménagées à Turin; quelqu'un de la garnison devait lui faciliter la surprise de cette capitale, en retirant la nuit du 4 août les sentinelles des trois tours de Saint-Michel, de Chaufournier et du Diable; les mesures que l'on avait prises semblaient promettre l'heureuse issne de ce dessein, lorsque M. de Biron gouverneur de la place pénétra les vues de l'ennemi les renforts que les Impériaux faisaient filer à Volpiano en excitant son inquiétude l'engagérent à des recherches par lesquelles il vint à bout de découvrir la trame qui s'ourdissait: les traîtres furent aussitôt secrètement arrêtés, et Biron se servit d'eux, voulant faire tourner contre les Espagnols leur propre ruse: conduits de force sur les remparts, à la nuit, et à l'heure convenue, on les contraignit de donner le signal, et de faire toutes les démonstrations qui pouvaient attirer Maggi dans le piège; peut-être y serait-il tombé, si les précautions qu'on avait été dans le cas de prendre afin d'assurer la place n'eussent donné des soupçons à l'officier espagnol, qui ne s'approcha de Turin qu'avec beaucoup de circonspection. Ayant ainsi reconnu à temps l'embûche qu'on lui préparait, il marcha tout-à-coup sur Collegno et sur Alpignano,

qu'il espérait surprendre, et comme il en trouva les garnisons sous les armes, il se dirigea contre Givoletto, petite place sur les bords de la Seronda, dont les fortifications étaient à-peu-près ruinées; Maggi s'y étant logé, en trouva la position avantageuse, y établit un poste de deux cents hommes, et retourna à Volpiano, Givoletto fu aussitôt bloqué par les garnisons voisines, et les Espagnols qui manquaient de vivres, ne tardèrent pas à capituler.

Don Gomez Suarez entreprit alors de jeter un convoi à Valfenera, en profitant de l'avantage que venait de remporter la garnison, qui dans une sortie avait forcé les lignes françaises, et s'était ouvert une communication avec Villafranca sur la grande route d'Asti. Si les Impériaux eussent été à portée de saisir ce moment, le secours serait sans doute entré dans la place, aussi les Français qui l'avaient craint s'étaient-ils retranchés fortement à Villafranca même, et avaient-ils redoublé leurs postes dans cette partie de lignes. Le comte de Figueroa ignorant peut-être encore cette circonstance, partit d'Asti à la tête de deux mille hommes qui escortaient un riche convoi, et pendant qu'il s'approchait de Valfenera par le grand chemin, un fort détachement sorti des places voisines se montra entre Buttigliera et Villanuova, chargé d'inquiéter les assiégeans sur le point opposé à la véritable attaque. Cependant le général espagnol rencontra à Villafranca des difficultés auxquelles il ne s'était point attendu, et après une attaque inutilement répétée, il donna aux siens le signal de la retraite; l'armée française s'était tenue sous les armes durant l'action, autant pour soutenir par des troupes fraîches le poste at-

taqué, que pour contenir la garnison; et les mesures prises par Brissac en imposèrent tellement au gouverneur, qu'il ne sortit point de ses murs pendant le combat. Don Gomez Suarez, de retour à Asti après cette expédition infructueuse, ordonna au comte de La-Trinità de secourir Valfenera à tout prix, cet officier toujours actif, après avoir été forcé par Bonnivet de repasser la Stura, ensuite de l'entreprise de Sommariva, s'était jeté sur Vottignasco, dont le seigneur suivait le parti de la France et lui ayant enlevé son château, il en réparait les fortifications dans le dessein d'inquiéter la garnison de Savigliano, lorsqu'il reçut les ordres du général en chef; la commission dont il se voyait chargé était des plus hasardeuses; Brissac était trop fort pour être attaqué, et trop vigilant pour se laisser surprendre; mais ces difficultés ne tenaient pas contre l'ordre positif de Figueroa, et La-Trinità se disposa à l'exécuter sans perte de temps: suivi seulement de deux cents cavaliers, il se rendit en toute diligence à Brà, où il devait joindre un convoi de deux cents mulets; l'ayant trouvé prêt, il poursuivit sa marche par des chemins détournés, avec tant de diligence et de secret, qu'il arriva à Cellarengo, avant que l'ennemi fût informé de son approche; la tranquillité où paraissaient être les assiégeans donnait des grandes espérances et elles seraient peut-être réalisées, si un de ses déserteurs n'eût porté l'alarme dans les lignes françaises; Brissac informé ainsi de l'arrivée, et du nombre des Piémontais, les fit aussitôt attaquer par des forces infiniment supérieures, contre lesquelles M. de La-Trinità voulut défendre le convoi, dont il ne parvint à sauver une

partie qu'au prix du sang de ses plus braves soldats : long-temps poursuivi et poussé, cet officier regagna Cherasco avec peine, prit en passant le petit fort de la Bastia, qui incommodait cette place, et entra enfin à Fossano.

Malgré tant d'avantages le siége de Valfenera avançait peu : les Français qui avaient compté prendre aisément la place par famine, ne s'étaient point occupés des travaux ; et la sage économie du gouverneur prolongeait ses ressources bien au-delà de tout ce que l'on avait pu croire : don Gomez Suarez montrait le projet d'attaquer l'armée assiégeante dans les lignes, aussitôt après l'arrivée des lansquenets qui allaient le joindre incessamment, et l'on s'attendait à une bataille, lorsque la nouvelle de celle que venait de perdre en Toscane le maréchal Strozzi contre le marquis de Marignano, décida Brissac à lever le siége, ou du moins ce malheur lui servit-il de prétexte à la retraite qu'il jugea nécessaire. Les Français, en abandonnant Valfenera, campèrent à Saint-Paul, et quelque fût le projet du maréchal, il masqua par une chaîne de postes la place de devant laquelle il se retirait ; les Impériaux les forcèrent ; et monsieur de Brissac se replia quinze jours après à Chieri pour donner des quartiers de repos à ses troupes. Pendant que le gros de l'armée se remettait des fatigues passées, un détachement de trois mille hommes marcha contre Villanuova de Mondovi, que cinq cents Impériaux étaient chargés de défendre. M. de Bonnivet, commandant cette expédition, savait que la place ne pouvait tenir contre le canon, et il aurait voulu épargner le sang, en engageant la garnison à se rendre

prisonnière de guerre; mais le gouverneur s'étant obstiné à la defense, il força la brèche après un rude combat, et les Espagnols furent passés au fil de l'épée. Les Français avant de rentrer dans leurs cantonnemens s'emparèrent de Sant'Albano et de La-Trinità. Les Impériaux et les Savoyards ayant pris leurs quartiers dans l'Astigiano ou dans le Vercellais, on fut tranquille en Piémont jusqu'à la moitié du mois de novembre; le maréchal recevant alors quelque renforts, résolut le siége d'Ivrée, dont plusieurs raisons lui rendaient la conquête importante: elle lui donnait un point d'appui vers la Lombardie, lui assurait la domination du Canavese, gênait extrêmement Verceil, ouvrait l'entrée du Biellese, et coupait enfin les communications du Piémont avec le duché d'Aoste, province de laquelle le duc de Savoie tirait ses principales ressources en hommes et en argent, parce que jamais l'ennemi n'y était entré, à cause de l'ancienne alliance de ce pays avec les Suisses.

CHAPITRE X.

SUITE DE LA GUERRE DE 1551.

Sommaire. — Les Français assiègent Ivrée — Prise de cette place — Mouvemens des Impériaux — Brissac s'empare de Masino — Le marquis de Masserano l'appelle dans le Biellese — Conquête de cette province — Fortifications de Santhià — Mouvemens des deux armées — La ville de Casal surprise — Le général espagnol s'en sauve avec peine — La citadelle attaquée par les Français — Siége et capitulation de cette forteresse — Les Espagnols marchent trop tard à son secours — Avantages du maréchal de Brissac en Monferrato — Ses partis courent la frontière de la Lombardie — Ses projets sur Verceil et sur Asti manquent — Émeute dans l'armée française — Suite de cet événement — Ordres du roi au maréchal — Ses remontrances à la cour

L'armée française, forte de dix-huit mille hommes d'infanterie et de douze cents cavaliers, se rassembla dans les environs de Caluso, traînant après-elle seize pièces de canon. Le 11 novembre, Ivrée et le fort de Malvoisin qui la soutenait, furent investis par Bonnivet, et Brissac étant arrivé devant la place le lendemain avec toutes ses forces, employa deux jours à dresser ses batteries, sans que les assiégés troublassent autre-

ment ce travail que par le feu de leur canon. L'artillerie française ayant commencé à tirer le troisième jour, le commandant de Malvoisin arbora le soir même le drapeau blanc, et l'on convint de suspendre l'attaque de ce fort, qui subirait le sort de la ville. L'exécution de cette capitulation étant assurée par des ôtages, tous les efforts des assiégeans se tournèrent contre Ivrée, que le capitaine Moralles défendait: sa garnison composée de quinze cents hommes, venait d'être récemment augmentée de quatre compagnies, qui aux ordres du comte de Carpegna et du capitaine Pagano, forcèrent heureusement les lignes des assiégeans. M. de Brissac avait choisi son front d'attaque au centre de la courtine du bastion de la Dora; la place n'avait sur ce point aucun ouvrage extérieur, la rivière qui baigne les murs de la ville n'ayant alors que deux pieds d'eau, n'opposait pas un grand obstacle à l'avancement du siége, dont on comptait accélérer les opérations; il fallut cependant six jours de travaux sous le feu de la garnison avant de parvenir à loger les batteries destinées à ruiner le pied du rempart, et six autres jours avant que la brèche fût ouverte: on ordonna l'assaut pour le matin du 29; et dès que le jour parut, l'armée entière se rangea en bataille dans ses lignes: déjà les colonnes d'attaque allaient s'ébranler, lorsque le capitaine Moralles, voyant ses soldats extrêmement découragés, et n'ayant pu résoudre les habitans à prendre les armes, battit la chamade; il obtint de se retirer à Verceil, en sortant par la brêche avec les honneurs de la guerre: dès que les Français eurent pris possession de la ville, le commandant de Malvoisin sommé de remplir ses engage-

mens évacua le fort aux mêmes conditions que Moralles avait rendu Ivrée. Pendant ce siége les Espagnols cantonnés dans l'Astigiano tentèrent d'attirer vers eux les forces de l'ennemi par des mouvemens qui semblaient menacer les places françaises de cette province: cependant Brissac ne se laissa pas prendre à cette amorce, et les Impériaux se séparèrent après avoir ruiné quelques villages.

Amé de Valperga, comte de Masino, qui depuis la captivité du maréchal de Challant commandait en Piémont pour Emmanuel Philibert, loin de pouvoir secourir Ivrée, ne savait comment assurer Verceil, où les vivres manquaient, et où la garnison était très-faible; heureusement le général français ne voulut pas trop s'éloigner de sa nouvelle conquête avant d'en avoir rétabli les fortifications; et pendant qu'il expédiait un officier à sa cour, dont il attendait de nouveaux ordres, il alla mettre le siége à Masino. Le 25 novembre ses troupes occupèrent Albiano, Zey, Vestigné et Piverone: Masino fut investi la même nuit par mille hommes, et la place étant reconnue le lendemain, l'on jugea le travail de la sape impossible; car l'on crut rencontrer le roc sous la neige; la gelée extrêmement forte causa apparemment cette erreur, qui décida les assiégeans à recourir aux gabions et aux mantelets, à l'aide desquels on avança les approches; on dressa les batteries, et la brèche étant ouverte après douze cents coups tirés, Brissac offrit une capitulation honorable au commandant qui l'accepta, et se retira à Verceil avec sa garnison. Par égard sans doute pour le comte de Masino, le général français lui proposa avant d'entreprendre ce siége un accord pareil à celui que venait

de conclure le gouverneur de Malvoisin: *votre château*, lui écrivit-il, *subira, si vous le voulez, le même sort qu'Ivrée; tant que je serai maître de cette ville, il demeurera au roi, et si je viens à la perdre, il vous sera aussitôt rendu sans defense.* Le comte sentit la délicatesse de ce procédé, et l'avantage d'une convention qui allait servir de sauvegarde au riche bien qu'il possédait; mais il craignit de donner un exemple dangereux dans un moment où plusieurs épiaient un prétexte pour trahir leur devoir, et il refusa les offres du maréchal; ce général s'en tint apparemment offensé puisqu'il n'épargna rien dans le château, et qu'il obtint du roi l'investiture de ce fief en faveur de M. de la Fayette.

M. de Brissac avait à peine terminé cette expédition qu'il fut appelé dans la province de Biella par le marquis de Masserano, beaucoup moins sensible à l'exemple de la généreuse délicatesse du comte de Masino, que frappé du malheur qu'il venait d'éprouver. Ce seigneur ayant proposé de faire hommage de ses terres à la France, le maréchal suivi seulement de deux mille hommes traversa la montagne de la Serra, après avoir envoyé le reste de ses troupes en quartier; son approche répandit l'épouvante dans le Biellese où il ne se trouvait que quelques détachemens de milice féodale répandus dans les villes et dans les châteaux; le capitaine Dal Pozzo ne jugea pas pouvoir défendre Biella où il commandait, et il y reçut les Français auxquels on paya une contribution de huit mille écus pour racheter la ville des exactions militaires. Besso Ferrero Fieschi, marquis de Masserano, se rendit alors dans le secret de la nuit auprès du maréchal,

avec lequel il signa une convention, portant que le marquis de Masserano ferait hommage de ses terres et prêterait le serment de fidélité au roi qui le recevrait sous sa protection et lui accorderait une pension de trois mille écus; que le comte de Candelo, fils aîné du marquis, serait nommé colonel d'un régiment de huit cents hommes destinés à la défense du pays; qu'enfin le château de Gaglianico serait mis en état de défense, et que la France payerait les deux cents hommes qui devaient en former la garnison. L'exécution de ce traité ne devant point avoir lieu alors, il ne fut pas rendu public, et le maréchal dont le projet était de relever les fortifications de Santhià ruinées durant les guerres précédentes, réunit dans les environs de Livorno seize mille hommes d'infanterie et quinze cents chevaux pour protéger les travaux auxquels il employa un grand nombre de pionniers avec une partie de ses troupes. Cinq grands boulevards qui devaient former l'enceinte de la nouvelle place ayant été tracés sans que les Espagnols fissent le moindre mouvement, les Français qui souffraient beaucoup du froid rentrèrent dans leurs garnisons, et Brissac fit approcher de Santhià l'artillerie nécessaire à sa défense avec les provisions qu'il avait emmagasinées à Carignano. Cependant don Gomez Suarez ne vit pas plutôt les ennemis se séparer qu'il logea deux mille hommes à Gattinara avec ordre de s'y fortifier: les Impériaux pouvaient depuis ce poste courir le Biellese et troubler les travaux que le maréchal venait d'entreprendre: il était donc important de les en chasser au plutôt, et Brissac y marcha en personne avec deux mille cinq cents hommes et deux

pièces de canon; à la nouvelle de son approche les Espagnols se retirèrent dans la vallée de Sesia; la comtesse de Gattinara n'ayant aucun moyen de se défendre ouvrit son château aux vainqueurs et les prévint par tant de soins et d'avances qu'ils se retirèrent satisfaits, et même plutôt qu'on n'avait osé le croire, en traitant le pays avec égard.

Un trop grand intérêt appelait dans le Monferrato les soins du général français. Ponte di Stura, le même homme qui avait ourdi la trame de Verceil, s'était procuré de secrètes intelligences dans Casal et donnait la surprise de cette ville comme une chose assurée. Brissac ayant goûté son projet fit reconnaître plusieurs fois la courtine mal gardée, par laquelle ses soldats devaient pénétrer dans la ville la nuit du 10 mars où don Gomez Suarez donnait une grande fête. Depuis deux mois ce général uniquement occupé de ses plaisirs vivait à Casal dans une si imprudente sécurité que l'on osa se flatter de l'enlever avec ses principaux officiers. L'armée française, cantonnée dans les provinces d'Ivrée ou de Verceil, ne s'ébranla que le 10 au soir; quatorze cents éclaireurs tant de cavalerie que d'infanterie, divisés en plusieurs corps, allèrent se poster sur les avenues de Trino, de Verceil et de Saint-Germain pour couper les communications par lesquelles les Impériaux pouvaient être avertis du danger dont ils étaient menacés. M. de Salvaison partait en même temps de Verrua et s'embarquait sur le Pô avec trois cents hommes chargés d'enlever les bacs de Crescentino, de Gabiano, de Pontestura et de Camino qu'ils devaient conduire à Morano où la colonne arrivant de Santhià passerait le

fleuve: ce dernier corps de douze cents hommes, sous les ordres de M. Bonnivet, marchait par Viancino et Robella afin de se joindre à Salvaison sur la gauche du Pô, laisser un détachemet à Morano pour la garde des bacs qu'on y avait assemblés, s'avancer droit à Casal et l'attaquer en arrivant; Brissac s'était réservé de soutenir cette attaque à la tête de douze cents hommes. Le détail de cette importante expédition fut si heureusement conduit que les Espagnols n'en conçurent pas le moindre soupçon; Maggi seul semblait prévoir les suites de l'imprudence de Suarez; mais les sages remontrances de cet officier ne produisirent aucun effet sur l'esprit du général qui croyait son ennemi hors d'état de rien entreprendre.

Bonnivet s'était cependant mis en marche, en approchant de Casal il retint huit cents hommes auprès de lui pour seconder les premiers efforts de Salvaison, de Birago et de La-Motte qui s'avancèrent à l'escalade; à quelque bruit qu'ils causèrent en passant le fossé, une sentinelle tira son coup de mousquet; cependant le corps de garde voisin n'y donna aucune attention, et Salvaison ayant précipité sa marche posa les échelles et parvint sans obstacles sur le haut des remparts où les conjurés lui firent trouver do bons guides qui le conduisirent directement à la porte voisine; les sentinelles furent égorgées, la garde enlevée et les ponts baissés à Bonnivet. Cet officier s'étant assuré de cette porte et des avenues qui y conduisaient, marcha sur la grande place après avoir posé des corps de garde le long des principales rues; l'alarme se donna enfin dans la ville; les habitans effrayés s'enfermèrent dans leurs maisons en illuminant

leurs fenêtres; et les Impériaux revenus de leur étonnement se mirent en défense: le combat s'engagea sur plusieurs points; mais partout les Espagnols furent repoussés, et leur commandant ayant été tué ils se retirèrent dans la citadelle pendant que don Gomez Suarez gagnait avec peine la porte de secours et se sauvait presque seul par San Salvatore à Alexandrie. Les Français passèrent le reste de la nuit sous les armes en attendant le maréchal qui n'arriva qu'à midi. Brissac fit aussitôt retrancher le avenues de la citadelle en expédiant des ordres pour faire avancer les restes de son armée, dix pièces de gros canon et les munitions nécessaires au siége; le temps était précieux, le maréchal reconnut la citadelle le jour même de son arrivée, ouvrit la tranchée la nuit suivante et plaça le lendemain en batterie six pièces de canon qu'il avait trouvées dans Casal. Le capitaine Guerrieri, gouverneur de la forteresse, était dans l'impossibilité de retarder par des sorties les approches des ennemis: sa garnison consistait en cinq cents hommes, dont la moitié avaient perdu leurs armes en se sauvant de la ville, et il lui fallait songer à défendre avec ces faibles moyens, outre le corps de la place d'un contour assez vaste, quatre grands ravelins détachés.

A mesure que l'armée française arrivait à Casal, elle se logeait dans les villages et dans les fermes du côté d'Alexandrie, où les Impériaux rassemblaient leurs forces: on prenait en même temps les précautions nécessaires pour soutenir la ville, si l'on venait à être forcé d'abandonner le siége de la citadelle; et les moyens les plus sévères étaient employés pour empê-

cher la communication des habitans avec les assiégés. Pendant que ces soins occupaient M. de Brissac, la grosse artillerie arriva ; elle fut aussitôt dressée en batterie contre le ravelin qui regardait la ville, et la brèche étant faite en peu d'heures, la compagnie-franche (1) monta à l'assaut Cette troupe de scélérats intrépides, soutenue par trois cents soldats, emporta le poste, après un combat opiniâtre ; et le feu des assiégeans se dirigea alors contre un second ravelin qu'ils se proposaient d'attaquer de même. Cette entreprise aurait consumé plusieurs jours, si le maréchal n'eût tiré parti d'une circonstance qui semblait devoir retarder les progrès du siège. La nuit qui suivit la prise du ravelin, cent arquebusiers espagnols avaient reussi d'entrer dans la place en surprenant une garde ; l'officier qui commandait à ce poste venait d'être condamné à mort par un conseil de guerre ; Brissac le fit appeler, et après lui avoir fait sentir l'ignominie dont son nom allait être couvert, il lui proposa de racheter son honneur, et peut-être sa vie, en escaladant avec la troupe qui avait partagé sa faute, le ravelin, dont on projetait l'attaque ; l'officier accepta avec reconnaissance le moyen qui lui était offert de laver sa tache ; son détachement consentit à le suivre, et l'en-

(1) Le maréchal de Brissac entretenait auprès de lui une troupe de malheureux condamnés au dernier supplice, mais connue par un courage décidé ; il se servait d'eux pour les coups de main qui exposaient à une mort à-peu-près certaine, et souvent il en tira un très-bon parti ; *je m'en sers comme méchans pour le salut de gens de bien*, disait-il à ceux qui lui faisaient des remontrances sur les dangers d'une pareille institution. — Boivin, livre 6.

treprise fut arrêtée pour la nuit suivante : quelque difficile qu'elle parût, tous avaient juré de mourir ou de réussir ; et après une résistance terrible, qui coûta la vie au malheureux officier et à la plupart des siens, les Français se rendirent maîtres de l'ouvrage.

Cette perte affligea le brave Guerrieri sans l'intimider, et résolu comme il l'était de se bien défendre, il animait sa garnison par l'exemple de son courage, et par l'espoir d'un prompt secours ; l'on savait effectivement que le nombre des Autrichiens grossissait tous les jours à Alexandrie, où ils attendaient incessamment de nouveaux renforts du Milanais, de l'état de Gênes et du Trentin. Ces nouvelles firent craindre au maréchal de ne plus avoir le temps de forcer la place, s'il n'employait des moyens violens pour la réduire, et il s'attacha à un parti que ses artilleurs jugèrent extrêmement hasardeux, et qui doit paraître singulièrement étrange d'après les règles de l'art. Le général français qui s'était logé dans le fossé après la prise du second ravelin, imagina de placer dans ce fossé même quatre pièces de canon, à dessein de percer le revêtement du bastion vide, et de la courtine casematée du front d'attaque, pour y jeter des barils de poudre, qui devaient, en éclatant, ouvrir la brèche ; les commissaires d'artillerie s'opposèrent à cette résolution, avec d'autant plus de fondement que les défenses du corps de la place étaient intactes ; mais leurs remontrances ne changèrent point le projet du général qui voulut lui-même en diriger l'exécution. La nuit étant venue il fit avancer sur le bord du fossé quatre cents arquebusiers, destinés à protéger le travail de deux cents pionniers, qui devaient ouvrir dans

la contrescarpe un passage à l'artillerie. Brissac, toujours présent à l'ouvrage, opposa une constance opiniâtre au feu très-vif que les assiégés faisaient sur lui, et pressa tellement le travail, que non seulement la descente du fossé, mais la plâte-forme, et les épaulemens destinés à couvrir et protéger la batterie s'achevèrent avant le jour. Les canons étant placés sans perte de temps, à midi le revêtement était percé de part à part, et laissait voir l'intérieur de la casemate; cependant Guerrieri et M. de Salines, commandant des Espagnols, travaillaient sans relâche à réparer les ruines, et leurs soins n'auraient pas été infructueux, si les Allemands qui composaient la principale force de la garnison, n'eussent menacé d'ouvrir les portes aux Français; rien ne pouvant les ramener au devoir, Guerrieri se vit forcé de battre la chamade; il demanda de sortir avec armes et bagages, tambours battans et enseignes déployées, en emmenant à Alexandrie l'artillerie et les provisions existantes dans la place, qu'il s'offrait de remettre dans huit jours s'il n'était secouru; le gouverneur s'attendait bien à voir refuser ces propositions, qu'il n'avait faites que dans l'espoir d'engager les Allemands à prolonger la défense; mais il ne put rien obtenir de leur indiscipline, et il dut signer une capitulation portant, que la garnison sortirait avec les honneurs de la guerre, se rendrait à Alexandrie, et que l'artillerie appartenant à l'empereur serait fidèlement consignée aux Français, pendant qu'on pourrait emmener celle du duc de Mantoue; Guerrieri s'engageait enfin à rendre la citadelle, s'il n'était secouru dans vingt-quatre heures.

Ces articles étant convenus, le maréchal ne laissa

dans ses lignes que les troupes nécessaires à leur défense, et marcha avec le reste de ses forces entre Frassineto et Saint-Germain, pour observer l'ennemi qu'il savait en mouvement; en effet sur les six heures du soir les collines de Terruggia, de Rosignano, et de St-Maurice furent couvertes de signaux; quelques coups de canon et des salves répétées de mousqueterie annoncèrent l'approche des Espagnols, qui ne tardèrent pas à attaquer les avant-postes de l'armée française. L'escarmouche des enfans perdus ayant duré jusqu'à deux heures après minuit, le marquis de Pescara s'avança à la tête de sept cents chevaux et de deux mille arquebusiers, à la reconnaissance de la position de Brissac, qui ne fut pourtant point attaquée: cette nuit orageuse fit craindre au maréchal de perdre le fruit de ses travaux; et dans l'état d'incertitude où il se trouvait sur le sort d'un combat qu'il jugeait inévitable, il s'avisa d'une ruse pour accélérer la reddition de la citadelle de Casal; par ses ordres on avança de trois heures tous les horloges de la ville; mais ce stratagème ne réussit pas; le gouverneur le reconnut aisément; il répondit à la sommation, qu'il sortirait de la place au temps convenu. Ce moment tant désiré arriva enfin, sans que don Gomez Suarez eût attaqué l'armée d'observation, et Guerrieri exécuta fidèlement sa capitulation, malgré les oppositions du commandant espagnol qui avait refusé de la signer. Le maréchal ne remplit pas ses engagemens avec la même exactitude; l'artillerie de Mantoue ne pouvant être emmenée, faute de chevaux, Brissac promit de la laisser partir aussitôt que le duc à qui elle appartenait, l'enverrait prendre; cependant ce prince l'ayant re-

demandée quelques mois après, le général français répondit, *qu'il fallait se résoudre à la vendre, ou à ne la retirer de Casal qu'à la paix ; si ces propositions ne conviennent pas au duc de Mantoue*, ajoutait-il, *il peut s'adresser directement au roi, dont je prends les ordres, et au nom de qui j'ai signé la capitulation;* on recourut en vain à Paris; cette artillerie ne fut jamais rendue.

Les Impériaux n'eurent pas plutôt appris la perte de la place qu'ils se retirèrent de nouveau à Alexandrie, et les Français, auxquels le siége avait coûté quatre cents hommes sans compter les pionniers, entrèrent en quartier de repos La prise de Casal, autant que l'exemple du comte de Dezana, du comte de Valenza, et de Flaminius Paléologue, bâtard de Monferrato, engagèrent plusieurs seigneurs de cette province à recevoir des garnisons françaises dans leurs châteaux. Le maréchal espéra de réussir à s'attacher le marquis de Finale, qui possédait des fiefs nombreux dans le Monferrato; mais fidèle à son honneur, le marquis préféra de se les voir enlever, plutôt que de manquer à son serment. Cependant les partis français couraient impunément les frontières de la Lombardie, où ils se saisirent de Pomaro, et de San Salvatore; Brissac paraissait donner toute son attention à ces petites conquêtes, pour mieux cacher l'objet de son séjour à Casal. Des vues plus importantes l'y retenaient, il avait des intelligences à Verceil, et tout semblait lui promettre dans cette entreprise le bonheur qui l'accompagnait ordinairement, lorsqu'au moment de l'exécuter, la vigilance du comte Masino déconcerta ses espérances; le capitaine Bressieux,

principal auteur de cette odieuse trame, fut découvert et exécuté; les gens suspects éloignés; et la place assurée contre toute espèce de surprise. Le maréchal laissant alors quelques troupes dans le Monferrato reconduisit son armée à Turin vers la moitié du mois d'avril. Il y était à peine arrivé, que le gouverneur de San Damiano lui proposa de surprendre Asti, où il avait des intelligences avec un gentilhomme, qui offrait d'attaquer lui-même la porte du Tanaro et de la livrer aux Français au jour, et à l'heure convenue; il ajoutait, qu'un capitaine de la garnison était prêt à le seconder, si on l'assurait d'une récompense proportionnée au service qu'il allait rendre, et au danger auquel il s'exposait. L'acquisition d'Asti étant trop essentielle pour ne pas tout promettre, et tout tenter, le général français approuva le gouverneur de San Damiano, et fit avancer sous différens prétextes neuf mille hommes à Saint-Paul, ou à Souhry; ce mouvement en quelque sorte nécessaire, fit néanmoins échouer le projet que l'on méditait; car quoique les Espagnols ignorassent absolument les correspondances de leurs ennemis dans la ville, la marche des Français leur faisant craindre un siége, ils renforcèrent la garnison d'Asti jusqu'à deux mille hommes, et ils prirent de telles precautions, qu'il fallut renoncer à l'espoir de les surprendre.

M. de Brissac, voulant profiter de sa marche dans l'Astigiano, avait déterminé le siége de Valfenera, et déjà ce siége n'était plus un mystère à l'armée, lorsque les troupes qui n'étaient point payées se mutinèrent, et forcèrent leur général de se retirer à Turin. On apprit à la cour avec indignation ce nouveau trait

d'indiscipline: peut-être les envieux de Brissac ne furent-ils pas fâchés d'avoir une occasion de le contrarier; et l'ordre de casser une partie de l'infanterie étrangère lui vint d'une manière si positive, qu'il fallut songer à obéir: le maréchal l'aurait fait sans répliquer, si en lui enjoignant de ne conserver sur pied que les troupes nécessaires à la défense des places fortes, on ne lui eût commandé en même temps de ravager le pays sur les points trop éloignés de ses places pour être protégés. Le cœur généreux de Brissac se révolta contre une mesure, que l'état de détresse où se trouvaient les finances françaises déterminait le ministère à adopter: forcé comme on croyait l'être à réduire à la défensive la guerre en Piémont, on voulait ôter aux Impériaux les ressources qu'ils pouvaient trouver dans les provinces qu'on leur abandonnait, et l'on n'imagina pas d'autre moyen que celui d'en dévaster les campagnes. De pareils ordres avaient déjà été donnés plusieurs fois au maréchal, qui s'y était constamment refusé, en représentant que ces violens moyens ne pouvaient que devenir fatals à la France même. *Espère-t-on*, disait-il, *que les Piémontais nous verraient enlever leur bétail, ruiner leurs moissons, détruire leurs villages, sans s'armer pour les défendre* (1)? *Supposez que nous les battions, ne coureront-ils pas en foule se ranger sous les drapeaux autrichiens, et grossir le nombre de nos ennemis? Mais quand ils ne le feraient point, réduits à l'extrémité la plus affreuse, ils se jetteront*

(1) Ce malheur était cependant déjà arrivé, et jamais l'on avait osé prendre un parti aussi violent, que monsieur de Brissac semblait craindre.

avec le courage du désespoir sur nos partis, sur nos convois, et sur nos places mêmes (1) *pour y chercher leur subsistance. Les champs du Piémont fournissent aujourd'hui à l'approvisionnement de nos magasins; les impositions levées sur les propriétaires payent les frais de ces mêmes approvisionnemens, et entretiennent une partie de l'armée* (2); *si nous dévastons leurs campagnes, ne serons-nous pas réduits à faire venir nos convois à travers les Alpes; et les Piémontais, de qui nous tirons à présent cinq à six mille recrues, réuniront cinquante mille combattans pour les attaques : si ces réflexions ne changent pas l'avis du ministère; si l'on persiste dans ce plan destructeur*, ajoutait le maréchal dans sa dernière dépêche, *je suis prêt à renoncer à ma charge, et je supplie le roi de me remplacer*. Cette noble générosité sauva encore le Piémont du dernier malheur. Brissac exagérait sans doute nos moyens; et peut-être ne paraissait-il nous craindre que pour nous sauver : la reconnaissance nationale lui est justement acquise : la cour suspendit l'exécution de ses derniers ordres,

(1) Qu'on se rappelle ce qu'étaient la plupart des places dans ce temps; on peut consulter le chapitre 13 de la première partie

(2) Les provinces du Piémont occupées par les Français entretenaient cinq mille hommes de l'armée du maréchal, par dessus les impositions ordinaires déjà très-fortes. Dans le cours de la campagne de cette année le ministère apportait sans cesse de nouveaux délais au déboursement des sommes assignées à l'armée d'Italie. Brissac avait taxé la noblesse à payer la moitié nette de son revenu : il imposa cinq sols sur le peuple pour chaque arpent de terre, huit sols pour chaque septier de vin et un teston pour chaque fromage : il augmenta enfin la gabelle et les droits établis sur la vente des armes, sur la soie, les draps et les merceries. — BOIVIN, liv. 6.

et l'on se contenta de casser quelques bandes d'infanterie, pour décharger le trésor royal d'un fardeau qu'il ne pouvait plus porter (1). Les Espagnols n'imitèrent pas la modération de Brissac: ils accablèrent à tel point la partie du Piémont où le duc de Savoie était maître, que les paysans, après avoir long-temps souffert, s'accoutumèrent à les regarder plutôt comme des ennemis, que comme des alliés (2).

(1) Le gouvernement français avait épuisé sa dernière ressource en Piémont par la vente de la plupart des biens domaniaux des ducs de Savoie et des marquis de Saluces. — RIBIER, *Mémoires d'état*, vol. II.

(2) CAMPANA, *Vie de Philippe II*, liv. 7, part. II.

CHAPITRE XI.

SUITE DE LA GUERRE DE 1551.

Sommaire — Desseins des généraux — Mouvemens des armées — Elles se trouvent en présence sous le canon de Valenza — Combat d'avant-postes — Retraite des Français — Situation des affaires du duc de Savoie — Emmanuel Philibert vient en Piémont — Il cherche à faire la paix avec la France — On repousse ses avances — L'empereur le rappelle en Allemagne — Le duc d'Albe remplace le comte de Figueroa — Plan de ce nouveau chef — Habileté de Brissac — Embarras de ce général — Faute du duc d'Albe — Il assiège Santhià — Opérations de ce siège.

Cette réforme faite, l'armée se trouva réduite à huit mille Français ou Piémontais, trois mille Allemands, trois mille Suisses et trois mille cinq cents Italiens, outre trois mille cavaliers; mais les troupes conservées n'en furent pas mieux payées, et Boivin nous apprend que Brissac après avoir été contraint de fouler les villes et les campagnes, eut la douleur de voir ses soldats n'ayant que la chemise sous les armes et marchant sans souliers. Dans des circonstances aussi malheureuses qui réduisaient l'armée française à ne point agir, le maréchal songeait à se relever par un

grand coup, il portait ses vues sur Gênes où il avait de nombreux partisans, avec lesquels il traita des moyens de s'y introduire; ce dessein ne lui réussit cependant pas, sa correspondance ayant été interceptée.

Le général espagnol s'avança dans le Monferrato afin de resserrer les subsistances de Casal; et les Français, trop faibles pour s'opposer à sa marche, allèrent camper près de Verrua: don Gomez ne se mit pas en peine de les suivre; il songea plutôt à étendre ses troupes dans le plat pays; quelques apparences de paix le déterminèrent à ce parti parce qu'il avait vu que dans les suspensions d'armes précédentes on avait toujours convenu que chacun conserverait la partie du Piémont qu'il occupait. Pendant que les Impériaux s'affaiblissaient ainsi, en divisant leurs forces, Brissac rassembla les siennes et marcha par Ceva dans les Langhe contre le marquis de Finale qu'il dépouilla de ses terres avant l'arrivée des secours espagnols; revenant avec la même célérité sur ses pas il ravagea les environs des villes ennemies. Suarez était alors occupé à ravitailler ses places et à ramener la garnison allemande de Volpiano, qui n'étant point payée, s'était insurgée contre son gouverneur et l'avait forcé à capituler dans le château où il s'était enfermé. Ce désordre étant réparé, et les apparences de paix évanouies, don Gomez Suarez se détermina à reprendre l'offensive; mais il avait perdu un temps précieux pendant lequel les Français s'étaient considérablement renforcés. Le général espagnol jeta un pont sur le Pô au-dessous de Valenza, et s'en approcha pour y recevoir les renforts qu'il attendait; Brissac se flatta de le surprendre dans sa position. il leva

son camp de Santhià, passa le Pô à Casal et marcha vers l'ennemi à la tête de neuf mille hommes d'infanterie et de mille cavaliers; les Impériaux, qui avaient été prévenus de son approche, l'attendaient en ordre de combat sous le canon de Valenza, et quoique le maréchal vît la surprise manquée il se déploya en bataille dans l'espoir d'attirer les Autrichiens hors de la protection de la place pour les combattre. Les deux armées étant en présence, l'escarmouche commença entre les enfans perdus; les tirailleurs français, emportés par leur courage, s'éloignèrent trop de leur ligne et ils allaient être sabrés par la cavalerie lorsque Brissac fit avancer deux cents gendarmes à leur secours; le combat s'étant engagé entre eux et les chevaux légers des avant-postes espagnols, ces derniers furent culbutés et serrés de si près que leur défaite était certaine, si cent hommes-d'armes savoyards ne se fussent mis en devoir de protéger leur retraite; mais pendant que ce corps chargeait de front les gendarmes français, deux cents cavaliers l'attaquèrent de flanc et le poussèrent jusqu'aux portes de Valenza; le canon tira alors de part et d'autre sans faire beaucoup de mal, et le maréchal voyant que don Gomez Suarez s'obstinait à ne pas s'éloigner de la place, fit battre la retraite au moment où l'on s'attendait à un combat général. L'armée française marchant en ordre de bataille alla camper au bourg de San Martino près de Casal en appuyant sa gauche au Pô, et sa droite au torrent de Rialto; les Impériaux ne la suivirent qu'un moment, et revenant à leur première position ils se logèrent autour de Valenza.

Les deux armées, hors des états de Savoie, laissè-

rent au Piémont quelques instans de tranquillité; et le comte de Masino en profita pour ramener, autant qu'il lui fut possible, l'ordre dans les provinces soumises à son gouvernement. Cet officier était intimement convaincu de la nécessité du retour d'Emmanuel Philibert; et déjà il avait expédié le marquis Bobba, chargé d'instruire ce prince de l'état malheureux des affaires en Piémont. Bobba devait lui remontrer que les ennemis ayant dernièrement occupé le Canavese, le Monferrato, les provinces de Biella et de Ceva avec une partie du Verceillais, acquéraient sur les Impériaux une supériorité alarmante; les malheurs du marquis del Carretto faisaient trembler les vassaux les plus fidèles; et l'exemple du marquis de Masserano encourageait les autres à chercher leur salut dans le parti du plus fort; plusieurs gentilshommes venaient en effet de se déclarer en faveur des Français; et dans ces pénibles circonstances les officiers de Savoie étaient d'autant moins obéis que les Espagnols traversaient souvent leurs vues: le peuple accablé par ses malheurs ne conservait que le sentiment de ses propres souffrances; son attachement à l'ancien gouvernement s'était affaibli par la longue absence de ses princes: les Piémontais ne connaissaient presque pas leur nouveau souverain; et il y avait tout à craindre si celui-ci ne se montrait incessamment dans ses états. Soit que ce tableau parût chargé à Emmanuel Philibert, soit qu'il jugeât peu convenable de quitter l'armée de Flandre dans le moment où les Français remportaient contr'elle l'avantage, il se contenta d'envoyer en Piémont André de Provana, seigneur de Leyni, qui l'ayant suivi dans tous ses voyages, s'était justement acquis

une réputation distinguée comme guerrier et comme homme d'état. Provana trouva en arrivant à Verceil que le comte de Masino n'avait rien exagéré; il jugea comme lui la présence du prince nécessaire en Piémont; et en partant pour le rejoindre il promit d'employer tout son crédit à décider le voyage que l'on désirait de lui; cet officier était à peine retourné auprès d'Emmanuel Philibert que le comte de San Martino arriva en Flandre avec des dépêches portant la nouvelle de la trame découverte à Asti; le projet ruineux des Impériaux qui se proposaient de ravager le haut Piémont afin d'ôter les moyens de subsistance à l'armée ennemie; et enfin la menace d'une invasion de la part des Français dans le comté de Nice, et la vallée d'Aoste.

Le duc de Savoie, qui sur le rapport de Provana s'était déjà décidé à venir en Piémont, y dépêcha en recevant ces dernières nouvelles François Costa, seigneur d'Arignano, dont les talens et le courage égalaient la fidélité; Costa était chargé d'annoncer l'arrivée prochaine du duc, et d'assurer les deux provinces menacées; il s'acquitta de cette importante mission avec le zèle qu'on était en droit d'attendre de lui, et il retourna ensuite à Verceil où Emmanuel Philibert venait d'arriver. La présence du prince rappela en partie l'ordre dans ses états et ranima le courage du peuple, dont il soulagea la misère; il pourvut à la sûreté de ses places, nomma son lieutenant-général en Piémont Amé de Valperga, comte de Masino, qui y commandait déjà en absence du maréchal de Challant (1), et char-

(1) Le comte de Challant, qui avait été fait prisonnier à guerre à Verceil, s'était obstiné à ce point vouloir payer s

gea l'évêque d'Aoste, qui s'était rendu auprès de lui à Verceil, de renouveller les ouvertures d'un traité de paix avec la France que le comte de Challant avait inutilement entamées. L'évêque demanda et obtint une conférence secrète avec les députés du maréchal de Brissac; et quoiqu'il rencontrât en apparence les plus grandes difficultés de la part de ce général (1), Brissac ne laissa pas d'appuyer fortement les propositions du duc de Savoie auprès du ministère. Pendant que l'on attendait le résultat de cette, démarche Emmanuel Philibert, qui avait à peine passé trente jours à Verceil, se vit rappelé par Charles-Quint en Flandre; son arrivée en Piémont avait extrêmement déplu au duc d'Albe, qui venait de remplacer don Gomez Suarez, avec un pouvoir et des titres qui lui assuraient l'autorité la plus étendue. Charles-Quint, justement alarmé des progrès de ses ennemis, qu'il attribuait autant à

rançon, comme étant né en val d'Aoste, pays neutre et allié des Suisses: il comptait moins sans doute sur la justice de cette allégation, que sur l'appui de quelques-uns de ses parens qui jouissaient de beaucoup de crédit à la cour de France, et sur l'intérêt que les cantons suisses prirent à lui mais leurs sollicitations en sa faveur furent inutiles; le maréchal venait au contraire d'être resserré plus étroitement dans le château de Turin, depuis qu'on avait découvert ses liaisons avec l'officier espagnol qui commandait à Volpiano, et rien n'annonçait alors sa délivrance — BOIVIN, *Mémoires*

(1) Quel intérêt peut avoir le roi à traiter la paix avec un prince qui a perdu tous ses états, dont la France ne se dessaisira jamais? disait le député de Brissac à l'évêque d'Aoste. Le duc de Savoie était en effet réduit à ne conserver que la duché d'Aoste, le comté de Nice, Verceil, Saint-Germain, Coni et une partie de l'Astigiano. — BOIVIN, *Mémoires*, liv. 6

l'inconduite de son général qu'à la faiblesse de son armée, ordonna à la plus grande partie de ses troupes qui étaient en Toscane de passer en Piémont après la réduction de Siena, et nomma Ferdinand Alvarez de Tolède, duc d'Albe, vicaire impérial et généralissime de ses armées en Italie. Ce nouveau chef regarda d'un œil jaloux l'arrivée d'Emmanuel Philibert qui s'était dès-lors attiré la confiance de l'empereur, et il intrigua si bien pour l'éloigner qu'il fut rappelé en Allemagne. Ce prince se rendit avec peine aux volontés de son oncle; il lui fallut cependant sacrifier ses intérêts les plus chers à de plus grands intérêts et repasser à l'armée de Flandre.

Le duc d'Alba, satisfait d'avoir éloigné le duc de Savoie, quitta son camp de Valenza, et se porta sur la gauche du Pô, dans la vue de consommer sur les lieux ses magasins de la Lomellina: rien ne paraissait lui pouvoir donner de l'inquiétude dans cette position, lorsqu'une crue subite du Pô lui enleva ses ponts, et le sépara de Valenza, qui n'étant pas en état de soutenir un siége, pouvait être emportée sous ses yeux, si les Français eussent été en mesure de profiter du moment, et de l'attaquer: le danger de cette importante ville détermina le général espagnol à entrer dans le Monferrato, afin de détourner l'attention du maréchal de Brissac, en lui donnant des inquiétudes: il projetait d'ailleurs de pousser vigoureusement la guerre, et la supériorité de ses forces lui en donnait les moyens; il avait à ses ordres vingt-cinq mille hommes, sans compter les garnisons, et il traînait à sa suite trente pièces de canon, des munitions immenses, et des riches magasins: en arrivant

dans le Monferrato, il forma le dessein de diviser son armée, et d'attaquer en même-temps les ennemis sur deux points: le principal effort que le général en chef se proposait de diriger lui-même, devait se faire dans le Canavese, et son premier but était de ravitailler Volpiano, qui manquait depuis long-temps de vivres. Le général Jérôme Sacco et le comte de La-Trinità eurent le commandement de six mille hommes d'infanterie, et de sept cents chevaux impériaux ou savoyards, destinés à entrer dans le comté d'Asti par la province de Chieri: il ne paraissait pas devoir être bien difficile d'en chasser les ennemis: cela fait, Sacco avait l'ordre de se porter à Carignano, que les Français venaient de démanteler, d'en réparer les fortifications, et d'y attendre le gros de l'armée, qui après avoir achevé son opération, devait le rejoindre pour agir ensuite selon lss événemens. L'étendue de ce plan, et la justesse des mesures par lesquelles l'exécution devait en être assurée, font honneur au génie militaire du duc d'Alba: il allait changer la face de la guerre depuis long-temps fatale aux Espagnols: le centre du Piémont en redevenait le théâtre: la Lombardie menacée était mise à couvert: les provinces qui restaient au duc de Savoie étaient assurées: le Biellese, dénué de secours, rentrait nécessairement sous l'obéissance de son ancien maître; et l'on resserait d'un seul coup Ivrée, Casal et Santhià, dont on se proposait de faciliter les siéges en dévastant les environs.

L'exécution des vues du duc d'Alba fut un moment retardée par une incursion des Français dans la province de Novare, où ils marchèrent avec plus de hardiesse que de prudence depuis le Canavese et le Ver-

cellais: ils y firent un riche butin, et emmenèrent des ôtages. Les détachemens que le duc d'Alba avait été contraint de faire pour empêcher ces courses ruineuses ayant rejoint l'armée impériale, elle se mit en mouvement sur la fin de juillet. Brissac se trouvait dans un embarras d'autant plus grand, que la désertion et l'indiscipline s'étaient mises dans sa gendarmerie; son activité et sa prudence ne se démentirent pas dans cette rencontre difficile; incertain encore sur le parti qu'embrasserait son ennemi, dont les mouvemens compliqués tendaient à lui donner le change, il renforça les garnisons de Casal, d'Ivrée et de Santhià, avant de prendre la position qu'il occupa sur la droite du Pô, entre Chivasso et Verrua: le soin qu'il avait pris de jeter des ponts sur ce fleuve près du confluent de la Dora, lui donnait la facilité de se porter promptement au besoin sur les provinces de Verceil ou d'Ivrée. Tout en prenant les mesures les plus propres à épier les Espagnols, et à déconcerter leurs projets, le maréchal s'occupait du soin important de faire cesser les murmures de ses troupes, qui n'étant point payées montraient le plus dangereux mécontentement. L'argent n'arrivant jamais de France, Brissac fut contraint d'ouvrir un emprunt forcé en Piémont, après avoir fait entrer dans la caisse militaire la taxe qu'il s'imposa à lui-même, et aux principaux officiers de l'armée (1). Ce moyen violent, mais nécessaire dans le moment d'une crise terrible, venait à peine de sa-

(1) Brissac venait de remettre à la trésorerie de l'armée trente mille livres que le maréchal de Challant s'était enfin décidé a lui payer pour sa rançon.

tisfaire les soldats français, lorsqu'on apprit au maréchal, que l'ennemi avait jeté des ponts sur le Pô près du village de Frassineto, et qu'il avait passé ce fleuve, avec six pièces de campagne et douze de siége. Le courrier chargé de cette nouvelle fut bientôt suivi d'un autre, par lequel on lui annonçait que Sacco et La-Trinità s'avançaient par l'Astigiano. Brissac d'autant plus embarrassé, que dans le nouveau camp près du Pô son armée s'était affaiblie de deux mille malades ne laissa pas de faire un détachement contre La-Trinità : cet officier, et le général Sacco avaient fait la faute de se séparer: le premier s'était avancé avec mille hommes jusqu'au château de la Torre, dont il faisait le siége : il y fut surpris, et complétement battu : un autre corps occupé à l'attaque de Pralormo éprouva le même malheur; dès-lors Sacco ne se trouva plus assez fort pour s'avancer à Chieri; et Brissac, tranquille de ce côté, porta toute son attention sur le Canavese, où le duc d'Alba était entré à la tête de quatre mille chevaux et de vingt-cinq mille hommes d'infanterie, sans compter quatre mille pionniers.

Le maréchal, qui pouvait à peine opposer quatorze mille hommes à l'ennemi, renonça au projet de défendre le passage de la Dora, et ne voulant rien hasarder avant l'arrivée dess ecours qu'il attendait, il abandonna la campagne aux Espagnols, en distribuant son armée entre Turin, Pignerol, Moncalieri, Chieri, Carmagnola, Villanuova, Savigliano, Revello, Busca, Bene, Mondovì. Albe, Gaglianico, Ivrée, Masino, Verrua, Verolengo et Chivasso.

Dès que le duc d'Alba apprit la dissolution de l'armée française, il renvoya une partie de son artillerie, qui

retardait ses mouvemens, jeta des ponts sur la Dora près de Rivarotta, campa le long de l'Orco, et ravitailla Volpiano: son premier but étant ainsi rempli, rien ne l'empêchait, ce semble, de suivre le plan concerté, et l'on serait bien embarrassé de dire les raisons qui le lui firent changer: quelques puissent avoir été ses motifs, le succès ne les justifia pas; et les Français durent, selon les apparences, la conservation du Piémont à la faute d'avoir abandonné le premier plan. Le duc d'Alba, ayant secouru Volpiano, comme nous venons de le dire, repassa tout-à-coup la Dora, et alla mettre le siége devant Santbia. Le 7 août, M. de Bonnivet, colonel-général de l'infanterie française, s'était jeté dans la place avec Louis de Birago, colonel général des Italiens; ils avaient à leurs ordres deux mille six cents hommes d'infanterie, et cent chevaux légers: le général espagnol reconnut lui-même la place sous un feu très-vif, et le capitaine Maggi ouvrit la tranchée contre le bastion qui regardait Verceil: mais Bonnivet qui sortit à l'aube du jour, chassa les assiégeans, leur tua cent hommes, détruisit entièrement leurs travaux, et encloua deux canons, qui protégeaient les pionniers occupés à l'ouvrage: les quatre premiers jours du siége furent tous marqués par des sorties heureuses: cependant le 16 don Raymond de Cordova, chargé de diriger les attaques, s'était avancé jusqu'à la contrescarpe, il reconnut le fossé, et trouvant que sa profondeur n'était que de cinq pieds, il jugea pouvoir l'emporter de vive force: déterminé à exécuter lui-même son projet, il marcha la nuit à la tête de trois mille hommes choisis, sous la protection de deux pièces d'artillerie; l'attaque fut vive, et la

résistance obstinée : la garnison sortit sur les flancs des assiégeans, pendant qu'ils étaient foudroyés de front par l'artillerie de la place : don Raymond de Cordova fut tué avec trois cents de siens; et les Espagnols forcés à la retraite.

Le 17, ils avancèrent leurs batteries sur le bord du fossé; le 18, ils commencèrent leur feu, qu'ils dirigèrent en partie contre le clocher de la ville, d'où les assiégés donnaient souvent les signaux à Casal et à Ivrée; ce clocher fut bientôt abattu ; mais trois mille cinq cents boulets envoyés le premier jour contre le bastion attaqué ne firent que peu d'effet. Pendant que l'on battait ainsi la place, les partis de l'armée espagnole arrêtèrent un courrier français, chargé d'une lettre adressée au commandant de Santhià: le duc d'Alba ayant trouvé la clef du chiffre, changea les dépêches du maréchal de Brissac, et fit parvenir à Bonnivet un ordre supposé de rendre la ville, et de sauver la garnison; l'on avait si bien imité la véritable dépêche, que la suite de cette ruse eût pu être fatale à Santhià, si Brissac n'eût fait passer aux assiégés le double de sa lettre par un autre chemin: l'homme qui en était chargé étant heureusement entré dans la ville, Bonnivet reconnut le piége qu'on lui tendait, et continua à se défendre: les Impériaux de leur côté faisaient un feu tres-vif; mais fiers de leurs propres forces, il se gardaient négligemment dans leurs lignes: M. de Gonort frère de Brissac, qui en fut sans doute instruit, partit d'Ivrée le 20 au soir, à dessein de jeter un convoi dans la place; il parvint aux postes des assiégeans, qu'il attaqua sur plusieurs points; et ayant attiré vers lui leur principale attention, vingt mulets, escortés par trois cents hommes, entrerent dans Santhià.

CHAPITRE XII.

SUITE DE LA GUERRE DE 1551.

Sommaire — Renforts arrivés aux Français — Inquiétudes des Espagnols — Ils abandonnent précipitamment l'entreprise de Santhià — Il fortifient Pontestura à la hâte — M. de Brissac fait attaquer Volpiano — Siège et prise de cette place — On en démolit les fortifications — Les Français s'approchent de Pontestura — Les Impériaux se replient vers Alexandrie — Le maréchal de Brissac escalade Moncalvo — Le château capitule, après avoir soutenu un assaut — Le vainqueur s'établit dans le Monferrato — Guerre de partis — Les Espagnols entreprennent de forcer le château de Gattinara et sont complètement battus — Fin de la campagne du 1555 — Le duc d'Alba passe à Naples — Arrivée du marquis de Pescara pour commander les Espagnols — Trêve de Vaucelles — Conditions de cet accord — Les hostilités continuent — Mouvemens des armées — Fidélité du comte de La-Trinità — Les Français découvrent une conspiration à Turin, et préviennent la défection du marquis de Masserano

Le maréchal de Brissac, dont l'armée avait été considérablement renforcée, reçut de sa cour l'ordre positif de délivrer Santhià, même au risque d'une bataille: le maréchal sentait tous les dangers d'une pareille

entreprise, pour laquelle il ne croyait pas avoir des moyens suffisans; forcé cependant d'obéir, il leva quelques nouvelles troupes en Piémont, et il fit ses dispositions pour l'attaque de l'armée impériale: loin de cacher son projet il le publiait hautement, exagérait ses forces, et en écrivait expressément à Bonnivet, dans l'espoir que ses lettres seraient interceptées. Cette ruse eut le succès le plus heureux. Les avis que le duc d'Albe recevait du nombre et des desseins de ses ennemis firent sur lui l'impression la plus profonde; il eût dès-lors levé le siége, sans les oppositions de ses généraux: mais quand il apprit par le gouverneur de Volpiano que les Français s'étaient montrés sur les bords de la Dora, et qu'il, paraissaient vouloir y jeter des ponts, n'écoutant plus que la crainte de voir la Lombardie découverte, s'il venait à être battu, il leva le siége avec tant de précipitation, qu'il abandonna dans son camp une partie de ses magasins et plus de trois cents malades. L'armée espagnole dirigea sa marche par Trissero, passa le Pô à Pontestura, qu'on fortifia à la hâte, moins pour assurer la nouvelle position, que pour gêner Casal et Verrua: cette honteuse retraite se fit avec tant de désordre, que cinq cents hommes de la garnison de Santhiá poursuivirent l'arrière-garde impériale pendant plus d'une lieue, et eurent toujours l'avantage sur elle. Le maréchal, qui n'avait tenté le passage de la Dora qu'avec quelques détachemens, fut lui-même surpris en apprenant ces nouvelles, assuré cependant de la confusion où étaient les ennemis, il ne voulut pas perdre un moment aussi favorable, et il ordonna à monsieur de Gonort d'aller investir Volpiano: ne pouvant diriger

lui-même le siége de cette place, à cause du mauvais état de sa santé, il le confia au duc d'Aumale, colonel-général de la cavalerie, qui se rendit le premier de septembre à San Benigno, avec cinq mille hommes d'infanterie et deux mille cavaliers. Cette petite armée campa le 4 autour de la place que Gonort avait déjà resserrée: Brissac qui en connaissait parfaitement les fortifications, avait ordonné qu'on attachât les mineurs à un des grands boulevards, dont le fossé n'avait point d'eau: l'on suivit d'abord ce plan, en creusant la galerie qui devait conduire la mine sous le bastion. Pendant que les Français étaient occupés à cet ouvrage, don Emmanuel de Luna, chargé de se jeter dans la place avec quatre cents hommes et un convoi, s'approcha des assiégeans, qui allèrent à sa rencontre avec des forces très-supérieures: malgré le courage des Espagnols ils furent battus, le convoi enlevé, et don Emmanuel ne parvint à entrer dans Volpiano que avec cent hommes des siens: Maggi instruit de l'état de la place, fit en vain les plus vives instances au général pour le déterminer à la secourir; le duc d'Alba craignit de risquer une action décisive, et se détermina à l'abandonner à ses propres forces: cependant les travaux des assiégeans avançaient lentement sous un terrain léger et pierreux, qui s'éboulait continuellement; l'impatience gagna enfin le général français: il sonda le fossé de la ville, et comme on lui rapporta que l'eau qui y courait avait peu de profondeur, et que les murs couverts par ce fossé étaient extrêmement faibles, il renonça au travail prescrit par le maréchal, pour s'attacher à forcer la ville même. La nuit du 6, les Français établirent deux batterie sur

la contrescarpe, l'une destinée à ouvrir la brèche dans le milieu d'une courtine, l'autre à ruiner le flanc d'un bastion qui la défendait; leur feu commença vivement le 7 au matin; sur le midi la brèche se trouva faite et les défenses ruinées. Le duc d'Aumale faussement persuadé qu'il n'y avait que deux pieds d'eau dans le fossé, y fit entrer sans précautions les têtes des colonnes destinées à l'assaut: les Français y marchèrent avec confiance: mais quand ils s'y trouvèrent engagés, ils enfoncèrent tellement dans la bourbe qu'il ne leur fut plus possible de reculer: trois cents hommes périrent dans cette imprudente expédition, sans pouvoir être secourus: ce malheur ouvrit trop tard les yeux au duc d'Aumale, et le décida à recommencer deux mines contre le château: il reprit en même temps les approches qu'il avait abandonnées, et la nuit du 11, les galeries étaient achevées, on fit le 12 un feu très-vif de part et d'autre: enfin la nuit du 13 étant destinée à charger les mines, l'on ordonna au maître de-camp Chepy d'attaquer le fossé, afin de détourner l'attention des assiégés; la garnison en fut chassée, et les Français s'y soutinrent jusqu'au moment où les fourneaux devaient jouer: Chepy s'étant retiré au signal convenu, les mines éclatèrent au jour naissant, et eurent un effet prodigieux: le boulevard renversé de fond en comble offrit une brèche large et commode où douze cents hommes montèrent à l'instant; les Espagnols disputèrent courageusement le haut des ruines: ils ne se retirèrent dans une coupure qu'ils s'étaient ménagée, qu'après un combat sanglant, mais trop tard pour le salut de la place: car les Français les suivirent de si près, qu'ils entrèrent pêle-mêle dans ce

dernier retranchement, dont ils se rendirent maîtres: ce qui put échapper au massacre se retira dans la ville, qui capitula le même jour (1).

Après la prise et la démolition de Volpiano, le duc d'Aumale marcha à Pontestura, d'où les Impériaux s'étaient éloignés, en se repliant vers Alexandrie: les Français passèrent le Pô le 22 septembre; et Brissac ayant rejoint l'armée, reconnut Pontestura le même jour: son escorte fut vivement attaquée par don Alvaro de Saudes, commandant dans la place une garnison de trois mille hommes d'infanterie et de deux cents chevaux: dans l'état où l'on trouva cette ville le siége en fut jugé trop difficile, et l'on se décida à marcher sur Moncalvo: M. de Salvaison y surprit la ville par escalade; et l'armée s'y étant rendue, l'on entreprit l'attaque du château: la partie supérieure du rempart ne résista pas long-temps à l'artillerie, et les assiégeans tentèrent de monter sur la brêche en s'aidant avec des échelles qu'ils portèrent dans le fossé cette entreprise hardie leur réussit mal; ils durent recommencer leur feu: la nuit du 7 octobre ils avancèrent une batterie de trois canons sur le bord de la contrescarpe, en face d'une poterne qu'on se proposait de forcer à coups de canon: mais le gouverneur n'en donna pas le temps; quoiqu'en état de tenir encore quinze jours au moins, il demanda à capituler, et il obtint de se retirer à Pontestura avec une pièce d'artillerie: sa lâcheté ne trouva point d'excuse au-

(1) Montluc étant accusé d'avoir eu beaucoup de part à la faute que fit le duc d'Aumale dans ce siége j'ai cru devoir suivre ici, moins ses commentaires que les mémoires de Boivin

près don Alvaro de Saudes, qui le fit pendre, avec douze officiers de la garnison.

Des succès aussi inattendus étonnèrent tous ceux qui au commencement de la campagne jugeaient avec quelque fondement la ruine des Français inévitable en Italie: le maréchal se proposait de profiter des fautes de l'ennemi et de pousser plus loin ses conquêtes, si les maladies qui affligeaient son armée et la désertion qui se mit dans son infanterie italienne ne l'eussent forcé à donner quelque repos à ses troupes: après avoir passé huit jours à Moncalvo, il les dispersa dans le Monferrato, où l'on fit la petite guerre pour forcer le payement des contributions: le duc d'Alba, souvent inquiété, entreprit sur Gattinara, place importante à la sûreté de ses quartiers: il détacha pour cette expédition quatre mille hommes piémontais ou espagnols, aux ordres du général Sacco et du comte Masino, qui devaient être joints par le comte Tornielli, commandant de Novare, avec trois cents chevaux et trois pièces de canon. Le 20 octobre, ces officiers investirent le château de Gattinara, défendu par une garnison de deux cents Français, que commandait le capitaine Barosse: le maréchal l'avait assuré d'un prompt secours et il lui tint parole, en détachant vers lui les frères de Birago (1): Sacco ignorant leur approche, se laissa surprendre, et fut complètement battu au moment où il se logeait devant la place: lui-même perdit la vie dans cette rencontre, qui coûta huit cents hommes aux alliés: les Français leur enlevèrent leur artillerie, neuf drapeaux et tout leur bagage. Cette action termina la longue

(1) Louis et Charles

campagne du 1555 (1). Les Français rentrèrent dans leurs quartiers aux premiers jours de novembre ; et le duc d'Alba après avoir fatigué inutilement ses troupes par des marches et des contre-marches tendantes à tromper le maréchal et à lui faire découvrir quelques points de sa ligne, abandonna la campagne dans le courant du même mois.

L'on a peine à comprendre comment le général espagnol a pu perdre en un moment, et avant même d'être battu, la supériorité très marquée que ses forces et ses premières dispositions lui avaient acquise au commencement de cette campagne, la plus belle de toutes celles qui honorent la mémoire de M. de Brissac. Le duc d'Alba ayant été destiné par l'empereur dans le royaume de Naples, le marquis de Marignano fut nommé général à sa place. La férocité reconnue de cet officier faisait regretter aux Piémontais l'arrogance même du duc d'Alba; Marignano protesta en recevant la nouvelle de sa nomination, qu'il ne voyait d'autres manières de rétablir les affaires de l'empereur qu'en ruinant entièrement le pays, *la guerre du Piémont*, disait-il, (2) *est un malade qui a la gangrène, on ne le guérit que par le feu et le fer*: heureusement le marquis mourut au moment de passer en Piémont, et sa place fut donnée au marquis de Pescara, sous les ordres de Christophe Madrucci, cardinal de Trente, nouveau gouverneur-général du Milanais. Au reste la trêve de cinq ans, signée le 5 de février à l'abbaïe de Vau-

(1) Quelques écrivains la rapportent aux premiers jours de mars de l'année suivante ce qui est faux.

(2) Voyez sa vie écrite par Missaglia.

celles, près de Cambrai, semblait annoncer quelques momens de repos. Charles-Quint qui venait d'abdiquer le trône sur la fin de l'année précédente s'était ménagé au prix de beaucoup de sacrifices cette suspension d'armes en faveur de Philippe II son fils. Le roi de France conserva pendant la trêve les conquêtes qu'il avait faites sur la frontière d'Allemagne et tout ce qu'il possédait en Piémont. Le duc de Savoie devait recevoir pendant la durée de l'armistice une somme annuelle d'argent que la France s'engageait à lui payer: faible et seul dédommagement de la perte de ses états, demeurés au pouvoir des armées étrangères. On ne publia cet accord en Italie que sur la fin du mois de mars: les Espagnols qui y étaient les plus forts, cherchèrent à l'éluder, et les Savoyards, plus mécontens encore d'un arrangement aussi défavorable, secondèrent de tout leur pouvoir les vues du marquis de Pescara: ainsi, pendant qu'il poursuivait la fortification de Vignale, destinée à tenir en respect Casal et Verrua, il se saisit de Busonengo, de Crevacuore et de Serravalle, châteaux appartenans au marquis de Masserano; et les Piémontais conduits par M. de La-Trinità, s'emparèrent de Cervere.

Le maréchal ne s'était point opposé à ces entreprises, sans doute dans l'attente de la publication de la trêve: mais elle n'empêcha pas les Impériaux de courir la campagne des environs des places françaises: les partis ne se rencontraient jamais sans en venir aux mains; et bientôt Brissac fit lui-même une expédition importante. Vignale occupé par douze cents Espagnols menaçait Moncalvo et tenait en respect une grande partie du Monferrato; le maréchal porta

ses vues sur cette place, et ayant rassemblé dix mille hommes, dont mille cavaliers, il y marcha avec douze pièces de canon depuis Buttighera: le capitaine Pagano, commandant de la ville, retarda les reconnaissances et les approches des ennemis par des sorties répétées, cependant le front d'attaque ayant été choisi, et la tranchée ouverte, les assiégeans pressèrent extrêmement leurs travaux, et ayant dressé deux batteries contre un bastion de gazon, dont les terrepleins n'étaient pas achevés, peu d'heures de feu ouvrirent la brèche. le maréchal se disposait à l'assaut, lorsqu'il apprit l'approche de M. de Pescara: sur cette nouvelle il se mit en mouvement avec la plus grande partie de son armée, et il alla prendre une position avantageuse près de Cuccaro, où les Espagnols devaient passer: Pescara s'y était effectivement rendu; mais trop faible pour attaquer Brissac, il renonça au projet de secourir Vignale. Pendant que le général français s'opposait ainsi à son approche, les troupes qu'il avait laissées devant la place montaient à l'assaut; Pagano, couvert de blessures defendit la brèche avec la plus grande intrépidité et se soutint pendant une heure contre les efforts des assiégeans: accablé enfin par le nombre, la garnison commença à faiblir; chassée du rempart et poursuivie dans la ville, elle passa toute au fil de l'épée: Pagano voyant alors la place perdue sans ressource, n'écouta que son désespoir, et se précipita dans un puits: les Français eurent la générosité de lui sauver la vie malgré lui, le maréchal, juste appréciateur du vrai courage, le combla d'éloges et le renvoya libre à Alexandrie, sans exiger de rançon:

l'armée rentra ensuite dans ses quartiers, après avoir démoli les fortifications de Vignale.

Le marquis de Pescara, qui n'avait pu secourir cette place, craignit pour celles du Piémont, dont il était plus éloigné encore, ayant pris ses cantonnemens dans les environs d'Alexandrie; sans les abandonner il fit deux détachemens de trois mille hommes, dont l'un passa dans la province de Fossano, l'autre dans le Vercellais ou le Canavese. Le maréchal de Brissac ne s'opposa pas à la marche de ces corps; son attention s'était portée sur Turin où il découvrit les intelligences qu'y avaient ses ennemis. La petite guerre continuait dans les Langhe; plusieurs châteaux y furent pris et repris; et les deux généraux, joignant la ruse à la force ouverte, saisirent toutes les occasions de se nuire. Dans ce choc de partis le duc de Savoie faisait chaque jour quelque nouvelle perte, et Brissac crut lui porter un dernier coup en tentant de gagner le comte de La-Trinità, qui après le maréchal de Challant et le lieutenant-général de Masino, était le plus marquant des Piémontais attachés à sa cause, on ne négligea rien dans cette occasion de tout ce que la séduction peut mettre en œuvre pour tenter le cœur humain; le roi Henri II écrivit de sa propre main une lettre au comte et un homme envoyé exprès de la cour, lui assurait de la part de ce monarque une pension de douze mille livres, un capital de cinquante mille écus, le commandement d'une compagnie d'hommes d'armes et l'investiture de la ville de Fossano. La-Trinità ne fut pas fâché de prouver à Emmanuel Philibert dans une occasion aussi décisive, que rien n'était capable de lui faire oublier son devoir: il lui annonça, ainsi qu'au

général espagnol, les propositions qui lui étaient faites; et le marquis de Pescara jugeant pouvoir tirer quelque parti de cette intrigue, lui ordonna de la continuer: le comte eut en effet plusieurs conférences secrètes avec un Piémontais, appelé Sereno, que le maréchal employait pour traiter avec lui: son but étant de gagner du temps, il faisait naître chaque jour quelque nouvelle difficulté, que les Français ne manquaient pas d'applanir, en cédant toujours à tout ce qu'exigeait le comte: cette extrême facilité ne permit pas de continuer long-temps l'intrigue; et la finesse de La-Trinità étant au moment d'être reconnue, sans qu'il eût pu tirer aucun parti de sa ruse, il rompit avec éclat, en faisant étrangler le malheureux Sereno (1).

Le comte de Masino entretenait dans ce même temps des intelligences avec le marquis de Masserano, qui peu satisfait de ses nouveaux maîtres, désirait rentrer en grace auprès du duc de Savoie; déjà l'accord en était signé, et l'on n'attendait que le moment favorable d'en assurer l'exécution, lorsque M. de Termes, secrètement averti de ces desseins, se rendit auprès du marquis, sous prétexte de lui rendre visite, et s'étant saisi de sa personne, il le contraignit à lui remettre ses places. La province de Biella se vit alors obligée d'envoyer des députés à Paris, autant pour prêter le serment de fidélité, que pour être maintenue dans ses privilèges: Alexandre Scalia, comte de Verrua, qui était à la tête de la députation, en obtint la confirmation; et Biella, qui ne pouvait plus com-

(1) On peut consulter sur ce trait Boivin et Cambiano de Ruffia.

muniquer avec les provinces du Piémont qui l'environnent, versa sur le Lyonnais les marchands et les artisans de la province, lesquels avaient dès-lors accoutumé de chercher hors de leurs foyers les moyens de subsistance que l'aridité du pays leur refuse. C'est dans ces circonstances qu'on accorda aux Biellais le droit de citoyens de Lyon (1).

(1) C'est apparemment de cette agrégation qu'est né le sobriquet de *Françous de Biella*, telle est du moins l'opinion de Mullatera. — *Memorie della città di Biella.*

CHAPITRE XIII.

SUITE DE LA GUERRE DE 1551.

Sommaire. — Rupture de la trêve de Vaucelles — Intrigue qui en est la cause — Le duc de Guise marche vers Naples — M. de Brissac, chargé de favoriser son passage, ouvre la campagne par la prise de Valenza — Ses mouvemens vers Milan — Les Espagnols s'avancent — Retraite de Brissac — M. de Pescara fortifie Vigoale et Pontestura. Il chasse l'ennemi de Montechiaro — Renforts arrivés aux Français — Ils attaquent Valfenera, qui capitule — Ils en détruisent les fortifications — Ils assiègent Cherasco, et le prennent par assaut — M. de Brissac marche à Coni — Siège de cette place — Belle défense du comte de Luserne — Les Espagnols en mouvemens pour le secourir — Brissac abandonne l'entreprise — Il se replie à Saluces — Il tente de couper l'armée ennemie — Elle s'ouvre un passage, et se retire — Les Français prennent Caraglio, et font des courses ruineuses dans le Piémont — Ils resserrent Fossano — Nouvelle de la perte de la bataille de San Quintino — Une partie de l'armée française rappelée en France — Le maréchal concentre ses forces — Les Espagnols se rendent maîtres de Centallo — Les Piémontais s'emparent de la vallée de Suse — Les Turcs menacent Nice — Le duc de Savoie tente une expédition en *Bresse* par la Franche-Comté — Fin de la campagne.

La guerre ayant ainsi continué en Piémont malgré la trêve de Vaucelles, les intrigues des Guise et des

Caraffa, qui la firent rompre ouvertement, n'apportèrent aucun changement dans cette province; et les deux armées s'étaient considérablement renforcées, lorsque le duc de Guise arriva en décembre à Turin, avec douze mille hommes d'infanterie et douze cents chevaux, destinés à passer dans le royaume de Naples. Pour expliquer cette détermination du ministère français, il faut se rappeler, que quelque temps avant la conclusion de la dernière trève, Henri II avait signé une ligne offensive et défensive avec le pape Paul IV: le but de cette alliance était de chasser les Espagnols du royaume de Naples, qui devait demeurer à la France, sous la déduction des provinces démembrées en faveur des Caraffa: le vieux pontife, après avoir été porté à attiser le feu de la guerre par l'intriguante ambition de ses neveux, fut aussi surpris qu'irrité de la conclusion d'un traité qui l'exposait à la vengeance de l'empereur: forçant cependant son caractère ordinairement peu capable de plier, il feignit d'approuver la suspension d'armes, et pendant qu'il envoyait à Bruxelles et à Paris des nonces chargés de solliciter ces deux cours à la conclusion d'un traité définitif, le cardinal Caraffa travaillait à décider le monarque français à reprendre les armes: Caraffa ne trouva d'opposition à son projet que dans la sagesse du connétable de Montmorenci; mais le crédit de ce ministre tint peu contre l'influence des Guises, et surtout contre celle de Diane de Poitiers: la guerre fut de nouveau résolue, et l'alliance signée entre le roi et le pape. Paul ayant appris la nouvelle de ce traité ne garda plus de mesure: il fit arrêter l'envoyé du roi d'Espagne, qu'il cita à comparaître comme vassal du St-

Siége pour le royaume de Naples. Cependant le duc d'Albe après avoir vainement essayé de ramener le pontife aux voies d'accomodement, entra dans l'état de l'église, et tout pliant devant lui, ses coureurs se montrèrent sous les murs de Rome même : le pape effrayé consentit à une trêve qui ne dura pas long-temps; car à peine apprit-il la marche du duc de Guise, qu'il laissa éclater son ressentiment contre le monarque espagnol. L'armée française destinée à passer dans le royaume de Naples franchit en effet les Alpes, et se réunit en Piémont, malgré les remontrances de M. de Brissac qui s'opposa inutilement à cette expédition, pour laquelle il voyait que l'on comptait trop sur les Italiens; *ce n'est pas*, disait-il, *après avoir vu les princes de Melfi et de Salerno, les ducs de Somma et d'Ottaiano, mendier leur pain parmi nous, que nous devons attendre de nouveaux efforts en notre faveur : ils ont connu de longue main, au prix de leur bien et de leur sang, quelle est notre légèreté* (1). Cet avis n'ayant fait aucune impression sur le ministère, Brissac reçut l'ordre d'agir efficacement, et de favoriser le passage du duc de Guise. La campagne s'ouvrit par la prise de Valenza, lâchement rendue le 20 de janvier; il en coûta la vie à la plupart des officiers de la garnison; mais l'entrée de la Lombardie était ouverte, et l'armée française marchant sur la rive orientale du Pô, se rendit à Reggio, y joignit le duc de Ferrara, qui ne tarda pas long-temps à s'en séparer de nouveau, et suivit enfin sa route vers la Pouille. Dès que le duc de Guise

(1) Ces remontrances, qui n'étaient pas faites pour plaire à la cour, sont rapportées au huitième livre de Boivin (V. *Nota* A)

s'approcha de Plaisance, le marquis de Pescara s'ébranla pour traverser cette marche ; mais après la prise de Valenza, monsieur de Brissac passa le Pô à la tête de dix milles hommes, et prit la route de Milan.

Ce mouvement hardi rappela les Impériaux vers la capitale de la Lombardie qui paraissait menacée; et le maréchal qui avait rempli son but, se refusant alors à tout engagement décisif, eut souvent l'avantage dans les combats de détail, qui n'eurent cependant aucune suite.

Quelqu'heureux qu'eût été le début de cette campagne, Brissac essuyait néanmoins de terribles chagrins : ses garnisons avaient refusé de le suivre en campagne, tant qu'elles ne seraient pas payées; et un grand nombre de ses soldats abandonnaient ses drapeaux pour suivre ceux du duc de Guise. Soit que le marquis de Pescara eût connaissance de ces désordres, soit qu'il comptât seulement sur la supériorité de ses forces, il entra dans la Lomellina aux premiers jours de février, et il s'approcha de Sartirana, où était le quartier général français: Brissac ne l'attendit pas, il repassa le Pô, et prit position à Bassignana: Pescara le suivit sur la droite de ce fleuve, et le maréchal qui voulait encore éviter une bataille, se retira derrière le Tanaro, après avoir jeté sept mille hommes dans Valenza, et renforcé les garnisons de Casal et de Moncalvo : le 20 février les Impériaux occupèrent la ligne que leurs ennemis venaient d'abandonner : Pescara ayant formé le projet de reprendre Valenza, s'était porté à San Salvatore, à dessein de se préparer à ce siége, quand instruit de l'état de la place et de la force de la garnison, il changea de dessein, et il s'attacha

à rétablir les fortifications de Vignale et de Pontestura. La position avantageuse de la première de ces places assurait les communications du Piémont avec la Lombardie: la seconde le rendait maître d'un point important sur le Pô, et gênait les places françaises du Monferrato. Brissac le sentit parfaitement: il songea à prévenir les vues de l'ennemi, en ordonnant qu'on fortifiât Montechiaro, par où il ouvrait un autre route du Piémont au Monferrato; mais les Espagnols ne lui donnèrent pas le temps d'exécuter son projet: ils attaquèrent Montechiaro; et en ayant chassé les Français, ils rasèrent entièrement les ouvrages commencés.

Depuis cette expédition, qui eut lieu les premiers jours de mars, l'on se tint tranquille jusqu'au commencement d'avril: le manque de fonds nécessaires à payer les troupes, et à pourvoir à la sûreté des places, dont on n'osait s'éloigner dans l'état de délabrement où elles étaient réduites, retint l'un et l'autre général sur la défensive; il y eut parfois de combats de partis, souvent meurtriers, mais toujours sans conséquence. Cette inaction aurait duré plus long-temps encore, si M. de Brissac n'eût été renforcé par cinq mille Suisses, et par l'arrière-ban du Dauphiné: avec ce secours il marcha contre Valfenera, le 7 avril: la place fut étroitement resserrée ce même jour, et l'on travailla aux approches la nuit suivante: des pluies continuelles retardèrent les ouvrages des assiégeans, et les batteries ne purent être drassées avant le 12: les murs, solidement bâtis, et bien remparés, soutinrent pendant cinq jours les efforts de l'artillerie: enfin la brèche étant ouverte, le capitaine Retuerto demanda à capitnler, quoique en état de soutenir plus d'un

assaut, ayant à ses ordres une garnison de quatorze cents hommes: le faible Retuerto n'eut pas même la prudence de garder la brèche pendant qu'il parlementait; et les soldats français profitant de cette négligence, entrèrent dans la ville, la pillèrent, tuèrent un grand nombre d'habitans, et massacrèrent presque toute la garnison, sans lui donner le temps de se mettre en défense. Après la prise de cette place le maréchal campa à San Paolo, déterminé à recevoir le combat, si le marquis de Pescara qui s'avançait au secours de Valfenera, était disposé à livrer bataille; mais Pescara rentra dans le Monferrato, et les Français ayant détruit les fortifications de Valfenera eurent la liberté d'assiéger Cherasco: pour faciliter cette entreprise, Brissac voulut se saisir du bac que la ville avait sur le Tanaro, et Adefroi Olivaro, chargé de cette périlleuse entreprise, l'ayant exécutée en y perdant la vie, on ouvrit la tranchée devant Cherasco la nuit du 23 août: le 26, vingt pièces de canon commençaient à tirer contre la ville; douze pièces battaient en brèche le bastion vers Bene, les huit autres pièces avaient été placées dans le bas fond de la Stura: quoique la position défavorable de cette batterie rendit son feu lent et incertain, la place se trouva si dégradée dans cette partie, que le 29 la brèche était faite: elle l'était également sur l'autre front d'attaque, et les colonnes destinées à l'assaut s'ébranlèrent au signal convenu: les Français qui marchèrent contre le bastion de Bene, eurent bientôt traversé le fossé, et engagèrent les premiers le combat: l'attaque du bastion de la Stura commença un peu plus tard, soit par la faute de l'officier qui la dirigeait, soit parce

que les troupes ayant à faire une montée très-roide, furent obligées de s'arrêter trois fois pour reprendre haleine, avant d'arriver au pied de la brèche; elles y parvinrent cependant, et s'élancèrent avec impétuosité contre les Espagnols, qui fermes sur leurs remparts ruinés, leur opposaient un courage intrépide: repoussés au premier assaut, les Français revinrent à la charge avec une nouvelle ardeur; et ils étaient déjà vainqueurs, lorsque la colonne qui avait forcé le bastion de Bene s'avança à leur secours: les uns et les autres se jetèrent sur la ville avec fureur: l'attachement des habitans de Cherasco pour les Espagnols, et leur fidélité au duc de Savoie, irritait tellement les assiégeans, qu'ils en tirèrent une cruelle vengeance (1). La garnison, forte de mille hommes, partagea les malheurs des citoyens, et fut presqu'entièrement massacrée; l'on accusa de négligence le capitaine Rettorta, qui commandait alors dans la place; mais la cause de son malheur a surtout été due à la trahison d'un bombardier vénitien, qui indiqua aux assiégeans les fronts les plus faibles de la ville, et la disposition la plus avantageuse à donner à leurs batteries.

Le malheur de Cherasco fit craindre avec raison pour Coni et pour Fossano: aussi le comte Charles de Luserne, gouverneur de la première, et le comte de La-Trinità, gouverneur de la seconde de ces deux places, se hâtèrent-ils de les mettre en état de défense: cependant le conseil de guerre tenu à Cherasco décida

(1) Campana seul a prétendu que les habitans désiraient voir chasser les Impériaux.

le siége de Coni, dont la garnison piémontaise ne passait pas les six cents hommes, auxquels Luserne joignit cent cinquante paysans armés, et tous les habitans en état de servir. Les soins de ce gouverneur, et ceux du comte de Vagnone, qui l'avait précédé dans cette charge, avaient fort amélioré les fortifications de la place, et dans ce moment elle était entourée de quatre grands boulevards revêtus en maçonnerie et garnis d'un fossé joignant à un petit bastion de gazon; un bon chemin couvert embrassait ces ouvrages, et quatorze cavaliers donnaient un second rang de feu, qui commandait au loin les dehors; le front qui regarde le Gesso se trouvait naturellement fortifié par un escarpement inaccessible, et l'on avait eu peu de peine à assurer contre un coup de main ce front, déjà à l'abri d'une attaque régulière. Le comte de Luserne, averti de l'approche de l'armée ennemie, plaça sur les cavaliers la plus grande partie des vingts pièces de campagne qui se trouvaient dans Coni; le reste de cette artillerie légère fut distribué le long des remparts, avec six canons de siége qu'il transporta ensuite sur le front battu, lorsque les Français eurent choisi leur attaque: l'avant-garde des assiégeans passa la Stura, le 2 de mai, malgré le capitaine Della-Chiesa, qui défendit courageusement le bord droit de cette rivière: le retour de cet officier dans la ville annonçant l'approche des ennemis, Luserna mit le feu à quelques moulins, où il craignit qu'ils ne se logeassent, et plaça en même temps ses mousquetaires dans le chemin couvert.

Coni fut entièrement investi; une partie de l'armée française campa sur la gauche de la Stura pour arrêter

les secours pendant que les troupes destinées au siége prenaient position entre la place et Saint-Roch, de manière à couper ses communications avec Nice; Brissac somma alors le gouverneur, et tenta les habitans par des promesses; mais tous avaient juré de se défendre jusqu'à l'extrémité; et M. de Luserne, annonçant une telle résolution au général français, le pria de ne plus envoyer de parlementaire; le maréchal ne désespéra pourtant point de fléchir son courage en l'attaquant par l'endroit le plus sensible, il se saisit de son jeune enfant qui était en nourrice aux environs de la ville, et menaça de le faire égorger si Coni ne lui était incontinent rendu: le gouverneur ne se laissa pas ébranler un seul moment; mais l'on s'étonna encore moins de sa fermeté que du courage de madame de Luserne qui excita elle-même son époux à suivre la loi du devoir; les femmes de tous les états imitèrent sa générosité; elles refusèrent constamment les secours que les assiégeans leur offraient; et après avoir toutes travaillé aux fortifications, elles se chargèrent de la garde du front de Gesso; armées comme les soldats de la garnison elles firent le jour et la nuit le service de rempart pendant tout le temps de la durée du siège avec un courage et une exactitude dignes de l'admiration de tous ceux qui sentent ce que peut dans les cœurs bien nés l'amour sacré de la patrie. Les travaux avaient cependant commencé contre le boulevard de Notre-Dame des Anges; les ennemis élevèrent un cavalier d'où ils battirent le pied du rempart et l'intérieur de la ville; les assiégés leur opposaient des épaulemens ou des blindes, et trop faibles pour arrêter par des sorties les approches des Français, ils cherchaient

à retarder les travaux en redoublant la vivacité du feu des remparts.

Pendant que l'on s'occupait ainsi à l'attaque et à la défense de cette importante place le comte de La-Trinità fit partir de Fossano le capitaine Menigone avec trois cents hommes pour se jeter dans Coni; ce brave officier profita de l'obscurité de la nuit, attaqua le camp des Suisses, et parvint à y entrer après un combat sanglant: Luserne ainsi renforcé sortit souvent sur l'ennemi et retarda extrêmement les travaux des assiégeans, les citoyens n'ayant point d'armes s'étaient pourvus de frondes avec lesquelles ils jetaient du chemin couvert une grêle de pierres dans les logemens des ennemis; Brissac averti des renforts qui se rassemblaient à Nice, crut nécessaire de se saisir du petit fort de Roccavione qui défend le débouché de la vallée de Vermenagna; Léonard Moliaca qui y commandait se rendit après avoir essuyé quelques coups de canon; cependant il importait aux assiégeans de Coni de se loger sur la contrescarpe, ils avaient poussé leurs approches à cinq pieds du chemin couvert, de sorte qu'on se battait souvent dans ces postes à la pique et à l'épée; mais les Piémontais paraissaient disposés à se défendre jusqu'à la dernière extrémité; ils firent même des sorties heureuses dans lesquelles ils détruisirent les ouvrages les plus avancés des assiégeans; le maréchal dirigea alors le feu de 20 pièces de canon contre le chemin couvert, et les assiégés écrasés par ce feu profitèrent de la nuit et se retirèrent; Brissac dressa sans perte de temps ses nouvelles batteries: deux jours d'un feu terrible ouvrirent la brêche dans le rempart; presque tous ceux qui al-

lérent la reconnaître pendant la nuit furent tués; et l'on se décida à attendre l'effet des mines que le seigneur de Rossana, piémontais, attaché au parti de la France, dirigeait avec autant d'intelligence que d'activité. l'on reprit le feu pour cacher ce travail aux assiégés; et l'artillerie dirigée contre le faîte des maisons les endommagea beaucoup jusqu'à ce que les fourneaux étant prêts on fit jouer les mines, celle du bastion de Notre-Dame ayant eu un succès complet, renversa presque entièrement la courtine, dont elle jeta si loin les débris, que les têtes des colonnes françaises en souffrirent elles-mêmes : la ruine du bastion de Caraglio offrit une brèche par laquelle on eût pu commodément monter à cheval; celle du bastion de la Tourette n'eut qu'un médiocre succès: les Français protégés du feu de leur canon, montèrent à l'assaut sur tous les points, et les assiégés se virent contraints de se retirer dans les coupures qu'ils s'étaient ménagées : le combat recommença alors avec plus de chaleur, et les assaillans repoussés furent contraints de se retirer après une perte d'autant plus considérable, qu'ils eurent à regretter plusieurs officiers de marque: l'assaut qui avait commencé à midi du 25 juin, ne finit qu'à cinq heures: les habitans de Coni, et les femmes surtout, eurent beaucoup de part à cette généreuse résistance ; méprisant les dangers les plus pressans, on les vit en foule sur la brèche jeter des pierres, de l'eau bouillante et des fascines goudronnées sur les ennemis. Le combat ayant cessé, Rossana entreprit de nouvelles galeries qui ne lui reussirent pas : les Piémontais découvrirent quelques uns des rameaux, d'autres s'éboulérent, et l'on

commençait à désespérer de prendre la place de force. Le maréchal se flatta de vaincre enfin l'obstination du gouverneur, auquel il demanda une entrevue: Luzerne qui s'y refusa d'abord, songeant qu'elle pouvait lui faire gagner du temps, se rendit sur le glacis de la porte du Gesso avec le syndic de la ville et quelques officiers: il répondit à M. de Montbasin qu'il consulterait les propositions du maréchal dans un conseil de guerre; et ayant ainsi gagné vingt-quatre heures, il manda ensuite qu'il était déterminé à s'ensevelir sous les ruines de Coni.

Cependant les amis du duc de Savoie sollicitaient les Impériaux d'aller au secours de la place; et comme le manque d'argent nécessaire à payer les troupes retardait seul l'exécution de ce projet, la noblesse et les citoyens aisés du Piémont se dessaisirent volontairement de leur vaisselle et de leurs bijoux pour faire des fonds à la caisse militaire. Pierre Belli; qui donna le premier exemple de ce dévouement généreux, doit être rappelé particulièrement, si ses talens lui avaient mérité l'estime de l'empereur, qui ordonna à ses généraux de l'admettre dans les conseils et de profiter de ses avis, son zèle le rendait également cher au duc de Savoie (1). Alors les Espagnols se mirent en mouvement, au nombre de quatre mille: l'approche de cette colonne décida la levée du siége, quoique l'armée française fût encore forte de dix-sept mille

(1) ROBURENTO, *Archivio storico d'Italia* J'ai tâché de concilier sur les évènemens de ce siége ce qu'en rapportent *I secoli di Cuneo* et Saint-Simon qui les a suivis, avec ce qu'en disent Boivin, Cambiano, Roburento, Tosi, etc

hommes, dont cinq mille cavaliers: elle se retira le 27 juin, après cinquante-six jours de tranchée ouverte. M. de Luzerne en rendant compte au duc de la retraite des ennemis, fait monter leur perte à trois mille soldats, sans compter les blessés: les assiégés n'eurent que deux cents hommes de tués, mais il n'y en avait pas quarante sur toute la garnison qui n'eussent reçu quelque blessure. Cette belle défense honore le courage et les talens de M. de Luzerne, qui ayant long-temps occupé la place de professeur de droit à l'université de Padone, ne s'était pas fait connaître encore comme militaire, quand le duc Charles l'appela au gouvernement de Coni.

Les Français, qui durant le siège avaient occupé Rocca Sparviera, Demonte et Roccavione, y laissèrent des détachemens en se repliant à Saluces, où ils ne s'arrêtèrent pas long-temps. M. de Brissac conçut l'espoir de couper la retraite au marquis de Pescara venu jusqu'à Fossano contre l'avis de la plupart de ses capitaines, et il exécuta heureusement ce projet en se saisissant avec un extrême célérité de Brà, de Cervere, de Genola, de Villanuova', de La-Mora, de Verduno et de Novello: ces places, avec celles qui occupaient déjà les Français, cernaient complétement Fossano, et le maréchal en étendant son armée dans l'intervalle d'un poste à l'autre, resserra entièrement les Impériaux. cette dernière mesure sauva peut-être le marquis de Pescara, qui portant avec promptitude toutes ses forces contre un seul point de la longue ligne des ennemis, la força, et s'ouvrit par les Langhe la route du Milanais. La position du marquis de Pescara, alarmante en effet, avait sensiblement in-

quiété le cardinal de Trento, par ordre duquel un renfort considérable venait d'arriver à Asti : ce corps y apprit la retraite de Pescara, mais il ne put empêcher ni la perte de Caraglio, ni les courses ruineuses des Français dans les environs de Coni: ceux-ci commandés par le vidame de Chartres, se portèrent le 6 août jusque sous les murs de la place, comptant en brûler les moulins ; et sans la belle défense du capitaine Musso, ils eussent réussi dans leur projet. Au reste l'armée française n'avait pas changé de position, et le comte de La-Trinità, resserré seul dans Fossano, souffrait du manque de vivres: décidé à repousser les postes qui le gênaient le plus, il attaqua le 18 août un corps de cavalerie, qui s'était extrêmement approché de la ville: le combat fut opiniâtre, et la victoire balançait entre les deux partis, lorsque les Français, secourus à propos, forcèrent les assiégés à regagner Fossano en désordre: quelques-uns des plus hardis poursuivirent de si près les Piémontais, qu'ils entrèrent avec eux dans la ville, où on les fit prisonniers.

Pendant que l'on cernait ainsi cette place, la nouvelle de la bataille de St-Quintin, donnée le 10 août, arriva à Saluces, où M. de Brissac avait établi son quartier. Le courrier qui portait cette nouvelle au maréchal, était chargé de l'ordre de faire repasser en France sans perte de temps une partie de la gendarmerie, et tous les Suisses de son armée: ce contre temps chagrina d'autant plus Brissac, qu'il craignait dans ce moment une insurrection générale, à cause des nouvelles impositions dont on venait de surchar-

ger le peuple contre l'avis de ce général (1): forcé néanmoins d'obéir, il leva le blocus de Fossano, concentra ses forces, et démolit les fortifications de quelques places qu'il prit le parti d'abandonner (2). La retraite de l'armée française vers Turin laissa au petit fils de l'immortel Gonzalve de Cordova, le duc de Sessa, qui commandait les Espagnols à Asti, la facilité de courir les campagnes : il s'approcha de Coni, après avoir pris quelques châteaux sur sa route, et s'étant joint à une partie de la garnison piémontaise, il chassa les ennemis de toute la vallé de Stura.

Ces avantages avaient à peine rassuré les Piémontais, qu'ils eurent à concevoir de nouvelles craintes dans le comté de Nice. La flotte turque, auxiliaire des Français, venait de reparaître dans ces mers, et menaçait d'un nouveau débarquement : les soins du gouverneur André de Provana, comte de Frossasco, ne laissaient rien craindre pour Villafranca : mais Nice n'était pas à l'abri d'un coup de main : cette ville qui se rappelait encore avec horreur les maux qu'elle avait soufferts en 1543, se prêta à tout ce qu'Etienne Doria exigea d'elle, dès qu'il voulut la mettre en état de défense : les fortifications en furent soigneusement ré-

(1) On venait de mettre en Piémont un capitation de trois écus d'or sur chaque chef de famille, et on avait augmenté en même temps les droits établis sur les denrées, pendant que l'on payait déjà, par dessus les impositions ordinaires, des contributions levées sous les noms de taillon, gratifications, vivres et logemens militaires, le pays fournissait et entretenait encore quarante chevaux pour le train d'artillerie, quatre compagnies de cavalerie et quinze d'infanterie — BOIVIN, liv 8, 9 et 10

(2) Les plus considérables furent Gaglianico et Gattinara.

parées, la côte garnie de batteries ; tout annonçait enfin la disposition d'une défense vigoureuse, et cette disposition contribua sans doute à la retraite des Turcs, qui après avoir croisé quelque temps devant Nice, se retirèrent sans rien entreprendre. D'autre part la prise de Centallo termina la campagne en Piémont. L'entrée du baron de Polweiler en Bresse par la Franche-Comté n'avait point eu de suites : le duc de Savoie s'était flatté de recouvrer la Bresse et le Bugey ; il espérait même de surprendre Lyon, où il entretenait des intelligences par l'entremise de MM. de Lucinge, de Mions, de Liótod, et de quelques autres savoyards : Polweiler marcha en effet en Bresse, à la tête de dix mille hommes d'infanterie et de douze cents cavaliers ; mais il n'osa pas attendre avec des soldats nouvellement levés l'attaque des troupes françaises marchant contre lui, et il repassa en Allemagne. Un corps d'Espagnols, détaché de l'armée du Piémont, s'était rendu dans le Ferrarais aux ordres de César Maggi : le reste des troupes prit des quartiers. Les Français étaient déjà entrés dans leurs cantonnemens, et le bruit des armes cessa un moment, sans diminuer toutefois les malheurs de la guerre.

CHAPITRE XIV.

SUITE DE LA GUERRE DE 1551

Sommaire — Position fâcheuse du maréchal de Brissac — Mouvemens de l'armée espagnole commandée par M. de Figueroa — Course de M. de Brissac à Paris — Mauvais état des affaires des Français en Piémont — Mouvemens du duc de Sessa, nouveau général en chef des Autrichiens — Sa lenteur sauve Brissac, qui abandonne la campagne, assure ses places, et se replie à Pignerol — Siége et prise de Centallo par les Espagnols — Le maréchal s'avance à Carmagnola — Il enlève près de Ceresole un riche convoi — M. de Sessa attaque et prend Moncalvo — Il entretient des intelligences à Chivasso — Son projet est découvert — Il marche sur Casal — Motifs de sa retraite dans la nouvelle qu'il reçoit des conférences de Cercamp — Prise de plusieurs petites places — On entre en quartiers d'hiver

L'on se preparait à la guerre pendant l'hiver par des exactions nouvelles sur le Piémont, le maréchal de Brissac avait été forcé de doubler les charges publiques pour approvisionner ses places; et les besoins augmentant chaque jour, l'on ne manqua ni de traitans qui proposèrent de nouvelles impositions, ni de

magistrats qui les approuvèrent (1); le peuple avait passé du murmure aux menaces; l'armée composée en grande partie d'étrangers, étant mal payée et mal nourrie, se montrait elle-même prête à se révolter; et le moindre succès des Espagnols pouvait devenir doublement fatal à Brissac dans ces circonstances. Jean de Figueroa, successeur du cardinal de Trento dans le gouvernement de la Lombardie, fut bientôt remplacé par le duc de Sessa, qui instruit de la position du général français songea à en profiter, et marcha dans le Monferrato sur la fin de janvier; après quelques engagemens de partis, il se dirigea sur Montechiaro que les Français abandonnèrent à son approche pour se retirer à Robella et à Verrua: Costighole sur le Tanaro et Ponzone sur l'Erro furent également emportés. M. de Brissac justement effrayé de ces premiers succès auxquels il ne trouvait point de remède, se décida à faire un voyage à la cour afin d'y représenter l'état malheureux des affaires en Piémont, autant que pour y solliciter des renforts de troupes et des secours d'argent; il se flattait que par sa présence il pourrait obtenir ce qu'il demandait en vain depuis long-temps, mais il se trompa dans son attente; on le fêta, on lui promit beaucoup, et il répartit sans avoir réussi.

Pendant son absence les Impériaux qui s'étaient fortifiés à Poirino se rendirent maîtres de plusieurs châteaux, soit par la force, soit par la soumission volon-

(1) Le président des finances Bailly fut un de ceux contre qui le maréchal de Brissac eût le plus à lutter pour empêcher les exactions exorbitantes qu'on voulait faire en Piémont — BOIVIN *Mémoires*, liv 8 et 9

gentilshommes s'unirent à eux pour soutenir l'intérêt d'une cause qui leur était devenue commune: la ville de Casal fit à ses propres frais une levée de cinq cents hommes qui marchèrent aussitôt à l'armée.

Ces preuves de dévouement de la part des amis de la France ne calmèrent point les inquiétudes du maréchal auquel les intelligences du duc de Savoie étaient connues: Brissac devenu ombrageux depuis que les dangers de cette espèce le menaçaient n'était pas tranquille sur les dispositions du comte de Tende, quoique ce seigneur se fût ouvertement montré depuis le commencement de la guerre; l'importance de la petite province de Tende, située entre le comté de Nice et le Piémont, faisait désirer au maréchal de la voir passer sous la domination directe du roi; et il fit à Paris la proposition de s'en saisir en dédommageant ailleurs le comte; la cour se refusa à cette proposition, et le maréchal tournant ailleurs ses vues gagna le seigneur d'Ormea, qui s'étant déclaré en sa faveur, lui ouvrit les débouchés de la vallée du Tanaro, par où il mit à contribution le territoire génois jusqu'aux portes de Savona; cet événement consola en partie le général français du mauvais succès de l'entreprise de Louis de Birago sur Saint-Germain près de Verceil; mais bientôt il eut à songer à de plus grandes affaires.

Le duc de Sessa, s'étant mis en campagne avec vingt-cinq mille soldats et trois mille pionniers, campa le 2 août entre Variglie et Revignano en avant d'Asti, et pendant qu'il attendait d'Alexandrie ou de Tortona la grosse artillerie, il fit des courses sur les bords du Tanaro et ravagea les campagnes d'Albe. Le maré-

chal qui avait rassemblé ses troupes à Carmagnola, profitant de la lenteur des ennemis, ravitailla ses places, dont plusieurs manquaient de vivres et de garnison; elles étaient en état de siège, lorsque les Espagnols poussèrent des reconnaissances jusqu'à la Cisterna et à San Damiano; ils furent alors attaqués près de cette dernière ville par le comte de Vische, qui les força à la retraite. Don Alvaro de Saudes, maître-de-camp-général espagnol étant enfin arrivé de Madrid au camp avec les ordres qu'on attendait de la cour, l'armée suivie d'un parc de vingt pièces d'artillerie s'avança le 24 août à Dusino et y campa en s'étendant du côté de Valfenera; le duc de Sessa fit aussitôt reconnaître la position de Buttigliera et les environs de Chieri; mais soit qu'il eût le dessein de tromper les Français, soit que les rapports qu'il en reçut changeassent ses projets, il partit de Dusino le 27 et alla camper à Sommariva; en passant à peu de distance de Villanuova et contre les faubourgs mêmes de Carmagnola, il se logea le 29 à Marene non loin de Savigliano.

A l'approche de cette armée, dont les mouvemens avaient paru menacer, tantôt Villanuova ou Chieri, tantôt Carmagnola, Moncalieri ou Turin, et tantôt enfin Savigliano, Centallo ou Busca, M. de Brissac distribua toute son infanterie dans les places, envoya sa cavalerie à Pignerol, et laissa les ennemis maîtres de la campagne. Le duc de Sessa parut le 31 août sous les murs de Centallo, défendu par cinq cents Français aux ordres du capitaine Pierrelongne: cet officier prévenu de la marche des ennemis, ruina entièrement le faubourg qui aurait facilité l'attaque de la ville, et

s'annonça par cette mesure comme déterminé à se défendre long-temps: la tranchée fut ouverte la nuit qui suivit l'investissement; et pendant qu'on travaillait aux approches, les assiégeans détournèrent l'eau des fossés: deux jours de travail suffirent à dresser leurs batteries sur la contrescarpe, et quatre jours de feu de ces batteries ruinèrent entièrement les défenses: le fossé étant à sec, l'on commença à saper la contrescarpe, pendant que le feu de l'artillerie, qu'on dirigea toute sur la courtine, y faisait un terrible dégât: la garnison parut vouloir s'opposer à la descente du fossé; mais le gouverneur, d'ailleurs peu courageux, selon Boivin, soit qu'il s'en laissât imposer par les cris des habitans, soit qu'il fût gagné par le comte de La-Trinità, qui, selon Cambiano, lui promettait en mariage la fille du seigneur de Pralormo, dont il était épris, le gouverneur, dis-je, rendit assez légèrement la place, et La Trinità ne se mettant pas en peine de lui tenir parole, il retourna auprès du maréchal de Brissac, qui le fit mettre en prison.

Ce général avait établi son quartier a Carmagnola durant le siége, et sur la nouvelle qu'il y reçut de la marche d'un corps de trois mille cinq cents ennemis, escortant un riche convoi d'Asti à Centallo, il ordonna aux garnisons d'Albe, de San Damiano et de la Cisterna, de suivre la queue des Espagnols jusqu'à Ceresole, où il se proposait de les attaquer de front. M. de Gonnort, chargé de cette commission, s'y rendit en effet avec quatre cents chevaux et deux mille hommes d'infanterie, tirés de Turin ou de Chieri: les Espagnols ne tardèrent pas à paraître, et le combat s'engagea avec chaleur: cependant l'escorte pressée

de toute part, se débanda, après une longue résistance, et le convoi fut enlevé: il y eut près de huit cents morts de part ou d'autre, et la plus grande partie des Espagnols resta prisonnière: Brissac satisfait du succès de cette entreprise, apprit qu'il se trouvait dans le butin une partie des équipages du général ennemi, et il le lui fit rendre.

Le duc de Sessa, ayant transporté à Coni et à Fossano les magasins qu'il trouva à Centallo, en rasa les fortifications, et s'attacha à forcer les petites places qui avoisinaient cette ville; il les prit toutes aisément, si ce n'est le château de Roccavione qui soutint deux assauts; la garnison forte de cent hommes fut passée au fil de l'épée; et la place fut démolie. les Français ne pouvant s'opposer aux succès des Espagnols, tentèrent de leur resserrer les vivres du côté de Saluces; mais ils n'y réussirent pas; et les rencontres de partis qui eurent lieu dans cette circonstance, tournèrent à l'avantage du duc de Sessa: ce général ne tira pourtant pas de grands avantages de sa supériorité. il entreprit l'attaque de Moncalvo, quand il eût pu assiéger les plus fortes villes du Piémont. L'armée ayant repris la route d'Asti, traça sa marche par les désordres auxquels elle s'abandonna; elle brûla le superbe château de Sanfré, en haine de son seigneur, et réduisit en cendres le village de Ceresole, comme un lieu toujours funeste aux Espagnols: le 20 septembre on investit Moncalvo: le jour suivant le gouverneur de la place, qui en était absent, parvint à s'y jeter à travers les postes des assiégeans: le front d'attaque ayant été choisi, l'on ouvrit la tranchée le 21, et l'on pressa les approches: le 22, un détachement venant

de Casal chercha inutilement d'entrer dans la ville; il fut entièrement défait; et un nouveau renfort qui parut quelques jours après ne se retira qu'avec une grande perte: les travaux avaient d'ailleurs tellement avancé, que le 25 l'on commença à battre les remparts en brèche avec vingt-quatre pièces de canon: le 29, la courtine attaquée se trouva entièrement ruinée, et les défenses de flanc rasées: le duc de Sessa se préparant à l'assaut, changea la direction d'une de ses batteries, qu'il plaça de manière à prendre en écharpe le haut du rempart: ce feu meurtrier éloigna de la brèche les lansquenets qui s'y étaient placés; et les Espagnols saisirent ce moment, et s'en rendirent maîtres; le capitaine Pacchigni, commandant de la place, prétendit en vain se défendre de rue en rue; il fut culbuté partout, et forcé de se rendre prisonnier, avec une garnison de mille hommes.

M. de Sessa venait à peine de prendre Moncalvo, qu'il reçut l'ordre exprès d'assiéger Casal: ce général avait espéré un moment de se donner un point d'appui vers le Monferrato, par la surprise de Chivasso, où il avait des intelligences; mais les traîtres ayant été découverts et pendus, il fallut renoncer à cet espoir, et marcher directement sous Casal: on y arriva le 8 octobre: l'on jeta le même jour des ponts sur le Pô: les Italiens campèrent sur la gauche de ce fleuve, pendant que les Allemands et les Espagnols resserraient la ville de toute part: les fortifications furent reconnues sur le soir, malgré une sortie vigoureuse; et l'on ouvrit la tranchée la nuit suivante du côté du Parc: les assiégés sortirent de nouveau contre les travaillaurs, chassèrent trois cents hommes qui les soute-

naient, et comblèrent l'ouvrage. le duc de Sessa se disposait à le recommencer, lorsqu'un courrier lui apporta la nouvelle que les conférences pour la paix avaient commencé à l'abbaye di Cercamp, dans l'Artois: cet avis fit craindre au général espagnol qu'il ne s'y conclût une suspension d'armes avant la prise de Casal; et cette idée le détermina à lever le siége, et à s'attacher aux petites places qu'il pouvait conquérir en peu de jours, et qui lui seraient demeurées pendant la trêve: en exécution de ce plan, l'armée se retira le 10 à Occimiano ou à San Martino, et pendant qu'on fortifiait ce dernier village, destiné à contenir à la fois les garnisons de Valenza e di Casal, des détachemens s'emparèrent de Mirabello, de Rosignano, de Camerano, de Gaglianico, de Palazzo et de Montalenghe: les Espagnols, uniquement occupés en apparence de ces petites conquêtes, avaient néanmoins de plus importans projets, dont l'exécution dépendait des intelligences qu'ils entretenaient dans Valenza, dans Ivrée, et dans Mondovi; mais toujours ayant été découvertes, et le duc de Sessa manquant absolument d'argent, il dispersa son armée dans des cantonnemens, en Piémont, en Monferrato, ou en Lombardie, vers la moitié du mois de novembre.

CHAPITRE XV.

SUITE DE LA GUERRE DE 1551.

Sommaire _ Les Espagnols resserrent Valenza et Casal — Les Français tentent en vain de l'empêcher _ Embarras de leur situation — Paix de Château-Cambrésis — Conditions de ce traité relatives au Piémont — Mouvemens qui en sont la suite — Sage conduite du maréchal de Brissac — Ses contestations avec les officiers de Savoie — Désordres de ses troupes _ Retour d'Emmanuel Philibert dans ses états

Deux mois s'étaient passés dans la plus grande tranquillité, les armées vivant à discrétion dans les provinces qu'elles occupaient, lorsque le duc de Sessa entreprit vers la moitié de février de resserrer Valenza et Casal en occupant les villages et les châteaux des environs de ces places: les Français s'y opposèrent, mais avec des forces trop inégales pour arrêter longtemps l'exécution du projet de leurs ennemis: le bruit courait d'ailleurs qu'un des articles convenu à Cercamp portait le retour d'Emmanuel Philibert dans ses états; et quoique les difficultés qu'avaient fait naître les Anglais à la conclusion d'un traité général eussent causé la rupture des conférences, l'on reconnut

que l'espoir de voir rentrer le Piémont sous ses anciennes lois n'était pas sans fondement: dès-lors on cita en vain les exemples des rois de Naples, de la maison d'Arragon, des ducs de Milan et des marquis de Saluces, qui une fois chassés de leurs états n'avaient jamais pu y rentrer: les amis du duc de Savoie, qui en s'abandonnant aux douceurs de l'espérance, s'étaient flattés de le voir remonter sur le trône dans un temps où ce prince lui-même osait peu compter sur son rétablissement, oublièrent tout-à-fait les conseils de la prudence dans une conjecture aussi délicate: l'on parlait avec une extrême liberté; et quelques conspirations que l'on découvrit ne laissaient plus de doute sur la disposition générale à l'insurrection. Le danger des places françaises manquant de vivres, ajoutait à la position fâcheuse où se trouvait Brissac: un détachement chargé d'escorter une somme d'argent à Casal fut battu, l'argent enlevé; et cette place, ainsi que Valenza, était réduite à la dernière extrémité, lorsqu'on reçut aux armées la nouvelle de la paix conclue le 3 avril à Câteau-Cambrésis: les plénipotentiaires piémontais (1) y avaient obtenu la réintégration d'Emmanuel Philibert dans ses états; la France se réservait cependant le droit d'occuper encore durant trois ans Turin, Chieri, Chivasso, Pignerol et Villanuova; et l'on devait discuter pendant ce temps les droits prétendus de cette puissance sur les états de Savoie: on permit aux Français de raser les fortifications élevées par eux durant la guerre autour

(1) Thomas de Langosco, comte de Stroppiana; François Cacherano, seigneur d'Osasco, Pierre Maillard, seigneur de Bouchet.

des villes qu'ils restituaient, pourvu que ces démolitions fussent faites dans deux mois de temps (1). Les Espagnols de leur côté s'étaient ménagé le droit d'entretenir des garnisons dans Asti et dans Verceil qu'ils s'engageaient d'évacuer aussitôt que le roi très-chrétien rendrait au duc de Savoie les cinq villes que nous venons d'indiquer (2). Il n'aurait tenu qu'à Emmanuel Philibert d'empêcher l'exécution de ce traité que le roi d'Espagne ne voulait pas ratifier sans son consentement; mais loin de retarder une paix après laquelle l'Europe soupirait depuis long-temps le duc de Savoie en pressa la conclusion, malgré les sacrifices qu'on exigeait de lui.

Le traité était à peine publié que plusieurs gentilshommes se rendirent auprès d'Emmanuel Philibert sans consulter le maréchal de Brissac (3): le peuple refusait de payer les charges publiques et de travailler aux démolitions. Dans cet état de choses le maréchal, par une modération digne de son courage, pressa lui-même le duc de Savoie d'envoyer dans chaque ville un de ses officiers, afin de contenir les habitans et de prévenir les désordres. Cette conduite

(1) Avigliana, Albe, Busca, Ceva, Ivrée, Moncalieri, Cherasco, Rocca de' Baldi, Mondovì, Santhià, Savigliano, Sant'Albano, San Damiano, St-Michel, Verrua, Verolengo, Villafranca, Zumaglia et Gaglianico furent démantelés à cette occasion. — BOIVIN, liv. 2. — MULLATERA, *Memorie di Biella.*

(2) Philippe II échangea Verceil contre Santhià pour complaire à Emmanuel Philibert.

(3) Ce général n'accordait de passe-port aux Piémontais, que sous la condition d'aller à Paris recevoir les ordres du roi et du connétable. — BOIVIN, vol. II. *Mém. d'état*, — RIBIER, — LIPPOMANO, *Relazione.*

et le désintéressement qu'il avait toujours montré auraient dû le mettre au-dessus des accusations; cependant des plaintes contre lui, et contre ses principaux officiers, prévenus de violence, et quelquefois même de péculat, arrivaient journellement à la cour de France, où Emmanuel Philibert s'était rendu pour son mariage avec madame Marguerite sœur du roi quant à Brissac, il est bien sûr que ces imputations étaient fausses (1); et si l'on a un reproche à lui faire, c'est bien plutôt celui de ne pas avoir assez réprimé la licence de ses subordonnés: ce général était dans une peine extrême sur les suites qu'aurait le retour de l'ancien ordre de choses à l'égard de ceux qui s'étaient jetés dans son parti: la cour semblait s'intéresser si peu à leur sort, qu'elle ordonna la démolition des fortifications de Bene, quoique le seigneur de cette ville eût été l'un des plus ardens partisans des Français: il ne put le sauver, qu'en traitant avec le duc de Savoie l'échange de cette place, en dédommagement de laquelle Costa reçut les deux comtés de Pont-de-Ville, et de Castillon d'Ombes en Bresse: le sort de cet homme marquant dans le parti français fit trembler tous ceux qui avaient servi la même cause: plus de cent-vingt gentilshommes piémontais représentèrent le danger de leur situation: l'amnistie générale accordée par le traité de paix ne rassurait pas leur conscience coupable, et ils avaient trop de

(1) Il suppléa souvent de sa bourse à ce qui manquait pour remplir les engagemens qu'il avait contractés, et quand il fut rappelé, il paya de son argent les marchands piémontais qui avaient fourni l'armée sur sa parole — BOIVIN, liv 12

reproches à se faire pour compter sur la générosité d'un jeune prince qu'ils ne connaissaient point encore.

M. de Brissac, occupé à presser les démolitions des places, avait fait venir quatre cents pionniers français; mais ce petit nombre de travailleurs était loin de pouvoir suffire, et l'on employa souvent la force avec peu de succès pour obliger le peuple à partager un travail qui lui peinait: l'indiscipline des troupes ajoutait à l'embarras du maréchal: à Valenza la garnison refusa de laisser sortir l'artillerie qu'on voulait emmener, et prétendit la retenir en gage, jusqu'à ce qu'elle eût reçu les payes qui lui étaient dues: ce contre-temps affligea d'autant plus Brissac, que les partisans des Français, auxquels il eut recours, se refusèrent eux-mêmes à des nouveaux emprunts dans cette circonstance: enfin la nouvelle de la blessure de Henri II mit le comble aux désordres; le peuple crut pouvoir secouer tout-à-fait le joug dans ce moment de crise; le petit nombre des pionniers qu'on venait de rassembler avec peine, se refusait à travailler: les communes s'opposaient au payement des subsides; et les paysans armés se battaient en Piémont et en Monferrato contre les troupes étrangères.

Les généraux français et espagnols craignirent que la mort du roi n'apportât quelques nouveaux obstacles à l'exécution de la paix; ils sursirent au congé des troupes, en attendant de nouveaux ordres, et Brissac ne tarda pas à recevoir celui de suspendre les démolitions: cette mesure qu'Emmanuel Philibert obtint par la médiation de la duchesse son épouse, arriva trop tard: dix-huit de nos places avaient déjà été démolies: le maréchal, qui regardait cet objet comme

très-important (1), ne se conforma qu'avec peine aux volontés de la cour.

Cependant de nouvelles difficultés s'élevaient chaque jour entre les officiers du duc et les chefs de l'armée française; ceux-ci refusaient de laisser rentrer dans leurs biens les Piémontais qui en avaient été dépouillés pendant la guerre, avant que le gouvernement fût entièrement rétabli (2): le comte de Masino prétendait au contraire qu'ils devaient leur être restitués dès le jour de la publication du traité : Brissac refusait de remettre Avigliana au capitaine Barge, que le duc en avait nommé commandant; il trouvait extraordinaire qu'on eût donné cette place à un officier qui ne pouvait être bien vu par le gouvernement français (3): Masino soutenait qu'il était libre au duc de Savoie de conférer les emplois aux personnes qu'il en jugeait dignes, sans être obligé à aucune sorte de considération, et la contestation s'échauffa au point, que le général français menaça de se faire lui-même justice de cet homme.

Emmanuel Philibert, fatigué enfin des plaintes dont on l'assiégeait, envoya en Piémont le comte de Cocconato, qu'il chargea particulièrement de concerter les détails de l'exécution du traité : Brissac ayant reçu les nouveaux ordres de François II relativement à l'é-

(1) Il faut tout faire abattre, disait-il, pour ne rien laisser qui puisse de si près contrarier les volontés du roi. — Boivin, liv. 12.

(2) L'on voulait prolonger par là la jouissance de ces biens jusqu'après les récoltes aux officiers français qui en avaient été investis.

(3) On lui reprochait d'avoir entretenu des intelligences à Turin, pour remettre la ville sous l'obéissance du duc de Savoie.

vacuation des places de la Lombardie et du Piémont, en écrivit au duc de Sessa et au comte de Masino, qu'Emmanuel Philibert avait destiné à les recevoir, pendant que le maréchal de Challant prenait possession de la Savoie et de la Bresse : à cette occasion naquirent de nouvelles contestations entre Masino et Brissac; ce dernier prétendait que le district des villes réservées au roi devait lui appartenir tout entier, et Masino voulait en restreindre les limites à un mille autour de chaque place: ce différent s'étant terminé à l'avantage des Piémontais par la décision de François II, le maréchal suscita de nouvelles prétentions sur l'établissement des douanes qui gênaient le commerce des villes françaises, et sur le licenciement de son armée: l'argent n'étant pas venu pour payer les arrérages dûs aux troupes qu'on voulait réformer, ce général demanda au comte de Cocconato l'agrément de distribuer ses soldats dans les villages; et quand une fois ils s'y trouvèrent cantonnés, on prétendit les faire vivre à la charge des particuliers qui les logeaient: Cocconato se récria contre cette surprise; il pria même le maréchal de rappeler ses troupes dans les garnisons; mais on ne répondit point à sa demande; et les soldats ainsi dispersés s'abandonnaient à des désordres insupportables: à Savigliano les bourgeois armés attaquèrent la garnison, et il y eut quelques hommes de tués de part et d'autre. Brissac était vivement affecté de l'indiscipline de son armée, qui ne connaissant plus de frein, osa le menacer lui-même : la garnison de Turin s'étant insurgée, marchait sur le palais royal, où le maréchal était logé, à dessein de le tuer, s'il ne trouvait le moyen de lui payer les arrié-

rés de ses gages : les Suisses seuls n'entrèrent pas dans cet horrible complot, et rassemblés autour du général, ils firent feu sur les mutins qu'ils forcèrent à s'éloigner : au bruit de cette insurrection, et dans la vue de partager les dépouilles du général et le butin de la ville, les garnisons des places voisines accoururent à Turin ; mais les Suisses les empêchèrent d'y entrer : on ne parvint cependant à ramener enfin au devoir les soldats égarés, qu'après qu'ils eurent reçu leur paye, au moyen d'un emprunt fait sur les Juifs : Brissac n'était pas homme à laisser sans châtiment un exemple aussi dangereux ; il crut néanmoins ne pas pouvoir ouvertement punir les mutins (1), car l'indiscipline de son armée était si grande, qu'il venait d'apprendre que dans plusieurs garnisons les soldats se proposaient d'abandonner leurs officiers pour déserter en corps, après avoir livré les villes au pillage (2) ; le complot ayant été découvert, plus de quatre cents soldats passèrent dans le camp espagnol. Il est juste néanmoins d'observer, que l'infanterie de Brissac réduite à moins de huit mille hommes depuis la paix, était en grande partie composée d'étrangers de toutes les nations ; restes impurs des malheureux

(1) Il ordonna aux deux compagnies qui avaient été les premières à s'insurger, de partir pour Carmagnola, et il avait d'avance placé en embuscade un corps de cavalerie près de Carignano pour tomber à l'improviste sur cette infanterie et la sabrer. Cet ordre fut exactement suivi par monsieur de Monfort, qui ayant massacré une cinquantaine de fantassins, dispersa entièrement les restes de cette troupe. — BOIVIN, liv. 12

(2) Tout ce que nous avançons à ce sujet est tiré des mémoires de Boivin, que chacun peut consulter.

aventuriers dont nous avons parlé au chapitre IV de la première partie.

Au milieu de ces désordres qui occupaient essentiellement le maréchal, ses contestations avec les officiers du duc de Savoie s'échauffaient chaque jour davantage; il prétendit qu'un coupable français ne pouvait être jugé par les tribunaux piémontais, lors même qu'il était pris en faute dans les terres de leur ressort; il disait que les habitans des cinq villes dont il conservait le dépôt ne devaient pas être soumis à la taille par le duc; les officiers français menaçaient souvent les douaniers savoyards qui voulaient exiger le droit d'entrée aux limites de ces mêmes villes; et dans la discussion de ces prétentions l'on en vint quelquefois à des expressions hardies contre Emmanuel Philibert lui-même; heureusement l'influence que ce prince avait su se donner à la cour de Paris depuis son mariage avec madame Marguerite, ne lui laissait pas craindre de changements défavorables : voulant enfin remédier par lui-même aux malheurs de ses sujets il prit congé de cette cour pour rentrer dans ses états par le comté de Nice: la nouvelle de son retour fut reçue en Piémont avec enthousiasme (1), et nous avons

(1) L'histoire de cette guerre, depuis le 1552 jusqu'au 1559, ayant été achevée avant que j'eusse entrepris d'écrire l'histoire de celle de 1536, je ne songeais pas à coter en marge le nom des auteurs qui m'ont servi de guide : au surplus comme je n'aurais pu le faire par la suite sans me charger d'un nouveau travail, que je ne me suis pas senti le courage d'entreprendre, je m'empresse de réparer ici cette omission en indiquant les sources où j'ai puisé : on peut s'assurer en les consultant de l'exactitude que j'ai tâché d'apporter dans cette partie de mon ouvrage. Il est

vu que ce jeune héros remplit l'idée que ses peuples avaient conçue de lui: heureux le peuple dont

bon cependant de prévenir le lecteur que les auteurs d'après lesquels j'écris ne sont pas toujours d'accord sur les circonstances des événemens qu'ils rapportent; si les précautions que j'ai prises m'ont conduit à découvrir la vérité à travers la disparite de leurs avis, ma tâche est remplie. Les ouvrages dans lesquels j'ai puisé sont donc: A. DE THOU, *Hist. universelle*. – BOIVIN *Mémoires sur les guerres de Piémont*. – MONTLUC, *Commentaires*. RORURENTO, *Archivio istorico d'Italia*. – RIBIER, *Mém. d'état*. – SAINT-SIMON, *Histoire de Coni*. – GUICHENON, *Hist. générale de la maison de Savoie*. – *Mém. sur la vie et les droits des ducs de Savoie*. – TOSI, *De vita Emmanuelis Philiberti*. – VOERSIO, *Istoria di Cherasco*. – CONTILE, *Istoria di Cesare Maggi da Napoli*. – MOMPLEINCHAMP, *Histoire d'Emmanuel Philibert*. – TEOFILO PARTENIO, *Secoli di Cuneo*. – *Diploma serenissimi Emmanuelis Philiberti, datum Bruxelles, die ultima januarii anno* 1559. – GIO BATTISTA ADRIANI, *Storia de' suoi tempi*. – JOANNIS ANDREA IRICO, *Historia tridinensis*. – MURATORI, *Annali d'Italia*, tom. X. – ROBERTSON, *Histoire de Charles V*. – PINGONII, *Augustæ Taur. cron. et antiquitates*. – MULLATERA, *Memorie cronologiche e corografiche della città di Biella*. – ALLASIA, *Compendio dei capitani di Sommariva*. – MEZERAI, *Histoire de France*. – BOTERO, *Dei principi cristiani*. – CUSANO, *Discorsi sulla vita dei vescovi di Vercelli*, disc. 101. – MORIONDO, *Mon. Aquensia*, pars I, *Supplementum de historia civitatis Alexandriae*. – RAPHAELIS LUMELLI, *Historia pedemontana*, pars II (non abbiamo potuto saper nulla di questo autore non ostante le più scrupolose indagini). – POGGIALI, *Mem. storiche di Piacenza*. – GUICHENON, *Hist. de Bresse*. – MONTI, *Mem. storiche di Savona*. – CAMPANA, *Vita di Filippo II re di Spagna e storia della guerra de' suoi tempi*. – BRANTÔME, *Vies du duc d'Albe, du marquis del Vasto, de Charles de la Noy, de César Maggi, d'Aliprand Madruzzi, de don Pedre de Tolède, du maréchal de Brissac, de M. de Salvaison, du maréchal de Bourdillon*. – VISCONTI, *Trattata delle guerre di Piemonte* (libro rarissimo, e qui in Torino non v'ha che un solo

le chef ne dément point les vertus qu'on lui suppose!

esemplare in casa del marchese Alfieri) – DU-TELLIER, *Histoire du duché d'Aoste.* – CORDELLINO, *Storia di Vercelli* – *Memoria dei casi successi nelle orrende guerre tra Carlo V, Francia e Savoia, da un borghese di Rivoli* – *Storia manoscritta di Cuneo, ricavata dalle opere di monsignor Della Chiesa* – *Memoria sullo fondazione ed evenimenti del Mondovì.* – *Istoria dell'Italia occidentale*, lib. 9 e 10. – SALMATORIS, *Origine e progressi di Cherasco.* – VERRI, *Storia di Milano* – DIEDO, *Storia di Venezia* – BELLINI, *Descrizione di Serravalle*

CHAPITRE XVI.

CAMPAGNE CONTRE LES VAUDOIS EN 1560.

Sommaire — Principes et conduite des Vaudois — Ils arment — Modération d'Emmanuel Philibert — Il ne gagne rien par la douceur — Les Vaudois ont recours aux protestans français, qui leur envoyent quelques troupes — Le duc de Savoie fait avancer les siennes à Pignerol — Commencement des hostilités — Les Vaudois repoussent quelques détachemens qui s'étaient avancés vers Saint-Jean — Les troupes passent le Pelice — Les rebelles se retirent devant elles, et campent à La Tour — Attaque inutile des hauteurs de Taillaré, et de La Combe — Pourparler de paix — Les troupes repoussées a Pré-du-Tour — Accord conclu — Les Vaudois font une convention secrète avec les calvinistes du Dauphiné — L'indiscipline des troupes leur fournit le prétexte qu'ils attendaient — Ils reprennent les armes — Assemblée seditieuse — Serment d'union — Les rebelles surprennent quelques postes, et s'emparent du château de Bobbio — On les attaque sans succès à Angrogne — Second combat — Le village est abandonné au pillage — Les Vaudois se replient jusqu'à Pré-du-Tour — Combat qu'ils y soutiennent — Rorà pris — Les insurgés, resserres sur les montagnes de La Tour, s'ouvrent un passage l'épée à la main — Secours qui leur arrivent de France — Bobbio pris et brulé par les soldats

— Les Vaudois se soutiennent dans leurs derniers retranchemens — Nouvelle attaque infructueuse au Pré-du-Tour — Position malheureuse des rebelles — Nouvelles conférences — Le fort de Perraro ravitaillé — Combat général, malheureux pour les troupes — Avances des Vaudois pour obtenir la paix — Elle est conclue — Elle est un moment troublée — Le calme se rétablit.

Nous voudrions pouvoir nous dispenser de parler de la campagne de 1560 contre les Vaudois, habitans de nos montagnes; elle mérite peu d'attention sous le rapport militaire, et semble se ressentir d'ailleurs de l'esprit d'intolérance qu'on reproche au XVIe siècle; mais c'est précisément ce reproche qui nous arrête sur un sujet qui a été traité avec si peu d'exactitude par tant d'écrivains, soit qu'ils aient été trompés par leur propre enthousiasme, soit qu'ils se soient laissés séduire par celui des auteurs, auxquels ils s'en sont rapportés. Emmanuel Philibert n'était ni cruel, ni intolérant; profondément pénétré des vérités de la religion catholique, dont il suivait exactement les devoirs, il avait pour principe de ne point employer la force ou la violence contre les opinions religieuses (1); si ce prince eût voulu exterminer les protestants dans ses états, comme on osa l'avancer, il n'aurait point rassuré les Vaudois, extrêmement alarmés lors du massacre de la Saint-Barthélemy, qu'il désapprouva hautement ainsi que nous l'apprend le ministre Gilles lui-même (2); il n'aurait pas offert un asile à ceux qui cherchaient à se soustraire à la persécution qu'on leur

(1) Botero, *Dei principi cristiani*, parte II, lib. 3.

(2) Gilles, *Hist. des églises reformées des vallées du Piémont* chap 36.

faisait souffrir dans leur patrie (1). Le duc de Savoie donna au contraire les premiers exemples de modération, car Robertson, protestant zélé, mais historien sincère, avoue que l'esprit d'intolérance était dans ce siècle celui de tous les partis (2).

L'on ne saurait d'ailleurs disconvenir que les opinions politiques des Vaudois les séparaient du reste des Piémontais autant que leurs dogmes religieux; l'on n'a pour s'en convaincre qu'à suivre leur conduite dans les guerres survenues en divers temps contre la France, et qu'à jeter les yeux sur leurs propres historiens: il fut dans la destinée de ce peuple tranquille et bon d'être toujours séduit; les calvinistes français, qui se retirèrent en grand nombre dans les vallées vandoises à l'époque dont nous parlons (3), y apportèrent un esprit d'audace et d'entreprise, qui caractérisait les protestans au moment de la réformation (4), il se trouvait parmi ces étrangers beaucoup d'hommes turbulens qui abusèrent de l'ascendant qu'ils acquirent aisément sur des hommes simples, pour leur inspirer l'amour de l'indépendance: les prédicans surtout conservaient un esprit d'aigreur que les malheurs qu'ils avaient essuyés dans leurs terres natales n'excusaient pas; et leurs sentimens n'influèrent que trop sur la conduite des Vaudois.

Ces montagnards, après avoir négligé l'exécution des ordres de leur prince, osèrent insulter le gouvernement à la face de l'état entier en n'envoyant point leurs

(1) Voyez le chapitre premier
(2) Robertson, *Vie de Charles-Quint*, liv. 11.
(3) Gilles, chap. 6, 7, 8
(4) Robertson, *Vie de Charles-Quint*, liv. 6.

députés prêter avec ceux des autres provinces le nouveau serment de fidélité que le duc de Savoie exigea en rentrant en Piémont (1): liés d'ailleurs étroitement aux protestans français c'était peu que de leur offrir une retraite assurée contre le glaive qui les poursuivait, ils leur facilitaient les moyens de propager en Piémont avec l'esprit d'insubordination, la doctrine de Calvin condamnée par les lois d'état (2). Les Genèvois au reste les excitaient à la révolte (3); et les Vaudois se déclaraient protecteurs des calvinistes qui s'étant répandus dans la plaine du Piémont pendant les dernières invasions, en étaient de nouveau chassés.

La cour n'ayant pas agréé leurs rémontrances ils osèrent prendre les armes (4): Emmanuel Philibert leur ordonna en vain d'abandonner les étrangers qui les excitaient à troubler le repos public; loin d'obéir, les Vaudois ne se conduisaient plus que sur les principes et par les conseils de ces mêmes étrangers, de sorte que le duc de Savoie voyant qu'il ne gagnait rien par la douceur, résolut d'employer la force et de faire rentrer dans le devoir des sujets trop long-temps égarés; mais avant que d'en venir à cette extrémité, qui affligeait sensiblement son cœur, il voulut tenter

(1) Saint-Simon, *Hist. de Con.* – Teofilo Partenio, *Secoli di Cuneo.* – Botero, *Dei principi cristiani*, parte II, lib. 3 – Roburento, *Archivio istorico*, vol III. – Momplainchamp, liv 4 – Ferrero, *Storia di Torino*, parte II, lib 5 – Rorengo, *Memorie istoriche sull'introduzione delle eresie in Piemonte.*

(2) Pingonii, *Augustae Taurinorum cronica* – Rorengo, *Memorie istoriche sull'introduzione delle eresie in Piemonte* – Roburento, *Archivio istorico*, vol. III

(3) Leti, *Storia ginevrina*, perte III, lib 2

(4) Ferrero, perte II, lib 5.

encore une fois la voie de la persuasion, et il nomma Philippe de Savoie, seigneur de Racconigi, pour tenter de vaincre une obstination prête à causer de grands malheurs; s'il avait été possible de ramener les esprits, le choix du député n'aurait su être meilleur; la douceur du caractère de M. de Racconigi, la bonté de son cœur et sa probité très-connue lui méritaient l'amour et l'estime générale: les Vaudois qui partageaient ces sentiments accoururent vers lui dès qu'ils apprirent son arrivée à Angrogna où il y eut quelques conférences infructueuses: l'on exigeait trop d'une part en prétendant contraindre l'opinion, et l'on s'opiniâtra de l'autre à ne vouloir pas congédier les étrangers, qui étant suspects au gouvernement, ne pouvaient sous aucun prétexte être retenus malgré lui; M. de Racconigi revint à la cour sans avoir rien pu conclure, et les Vaudois craignant alors le ressentiment de leur prince, le provoquèrent en chargeant une députation d'implorer l'appui des protestants français (1): forts des assurances qu'ils en recevaient, ils entreprirent de s'opposer à l'ordre de chasser de Riclaret un pasteur étranger qui y prêchait, malgré les défenses; et dans ce commencement d'hostilité Charles Truchetti, seigneur du lieu, fut obligé d'abandonner son château pour se soustraire aux poursuites des Vaudois: ce seigneur ayant porté des plaintes contre cette violence, Emmanuel Philibert lui permit de lever une compagnie de cent hommes, à la tête de laquelle il marcha a Riclaret, le 2 avril, la vengeance dans le cœur et

(1) *Mém manuscrites sur la vie des ducs de Savoie* – GILLES, chap. 15 – RORENGO, *Elogio d'Emmanuele Filiberto*

le fer à la main; sa troupe indisciplinée commit des cruels désordres; et les Vaudois n'espérant pas de résister, abandonnèrent le village, et se retirèrent sur les montagnes voisines; ils ne tardèrent cependant pas à en redescendre; pressés par la faim et renforcés par quatre cents Français ils marchèrent la nuit du 6 contre Truchetti sous la conduite du ministre Martin; Truchetti s'échappa avec peine des mains de ses ennemis; mais l'entrée des étrangers sur ses terres irrita vivement le duc de Savoie, qui fit marcher des troupes à Pignerol pour contenir les vallées (1).

Quoiqu'on y eût ouvertement arboré l'étendard de la révolte, Emmanuel Philibert chargea encore une fois M. de Racconigi d'engager les Vaudois à une nouvelle conférence à Luserne; mais ils n'y parurent point; ils envoyèrent leurs femmes et leurs enfans sur les terres de France, et ils se mirent en état de résister (2) les troupes marchèrent alors au nombre de quatre mille hommes d'infanterie et de deux cents cavaliers (3), sous les ordres de George Costa, comte de La-Trinità, qui s'étant joint au comte de Luserne et aux frères Truchetti, s'avança le premier novembre à Bibiana, et fit traverser le Pelice à ses coureurs, qui s'approchèrent de Saint-Jean: la journée se passa en escarmouches les Vaudois eurent l'avantage et forcèrent les troupes à repasser précipitamment la rivière: M. de La-Trinità alla le lendemain avec toutes ses

(1) Gilles, chap 13 — Rorengo

(2) Guichenon, liv. 2, chap. 35.

(3) Leger. *Hist. générale des églises évangéliques du Piemont*, part. II, chap. 3.

forces se former en bataille dans les prairies de Saint-Jean (1): les Vaudois étaient commandés ce jour là par un moine apostat, nommé Scipion Lentulo, qui après s'être un moment défendu, se retira (2) à Angrogna et l'abandonna le soir pour se porter à La Tour: les troupes ayant occupé le Villard, la Pérouse et Perrero, poursuivirent leur marche et attaquèrent les hameaux de Taillaré et de La Combe, assis l'un et l'autre sur les hauteurs: les Vaudois s'y défendirent avec tant de courage, qu'on ne pût les forcer, et les troupes se retirèrent avec quelque perte dans le bas de la vallée (3). Ici l'on n'entreprendra point de justifier l'extrême rigueur qu'on fit éprouver aux malheureux villages dont on s'était saisi: les soldats de Truchetti surtout s'abandonnèrent aux plus condamnables excès: les habitans de ces contrées sauvages leur opposaient en vain un courage inutile; mal armés, plus mal commandés encore, ils étaient au moment de succomber (4), lorsque le comte de La-Trinità, qui désirait lui-même la fin de ces troubles, espérant trouver alors plus de facilité à traiter, envoya son secrétaire vers les insurgés, et les engagea à écouter la voix de leur propre intérêt: les historiens vaudois prétendent qu'on leur tendit une embûche, et que l'on profita du moment où leurs députés s'étaient rendus auprès du général, pour renouveler l'attaque de leurs postes (5): la vérité est

(1) Gilles, chap. 19.
(2) Rorengo.
(3) Gilles, chap. 19 et 20.
(4) De Thou. — Rorengo, *Mém. manuscrites sur la vie des ducs de Savoie.*
(5) Léger. — Gilles.

que les habitans de Taillaré donnèrent les premiers le signal des hostilités, en tuant les catholiques qu'ils rencontrèrent sur leur chemin ; à cette nouvelle les troupes marchèrent par les montagnes d'Angrogna au poste presqu'inaccessible de Pré-du-Tour: les ennemis s'y étaient fortifiés, comme dans leur dernier refuge; il s'y soutinrent, et les conférences continuèrent: les députés des Vaudois consentirent à payer seize mille écus pour les frais de la guerre, ou pour la fortification du Villard (1), et ils chargèrent trente-cinq d'entr'eux d'aller implorer à Verceil la clemence d'Emmanuel Philibert (2). Ensuite de cet accord les pasteurs étrangers se retirèrent des vallées piémontaises vers celle de Pragelas d'où ils ne cessaient de rappeler les Vaudois aux armes, et ils réussirent à les leur remettre à la main: par leur intrigue une ligue fut conclue entre ces habitans de nos montagnes et les calvinistes du Dauphiné: on flatta les Vaudois de l'appât de l'indépendance; et leurs députés étant revenus de la cour, on n'attendait qu'une occasion d'éclater, lorsque l'indiscipline des troupes en fournit bientôt le prétexte: l'on était résolu de se soustraire à la domination du duc de Savoie: l'on s'attroupa (2): l'on rappela les pasteurs étrangers; et le 22 de janvier les insurgés se logèrent à Bobbio, où ils prêtèrent le serment d'union : ils marchèrent ensuite contre le Villard: un détachement qui se trouva sur leur chemin fut battu, et le château de Bobbio resserré de toute

(1) Cette somme fut réduite à la moitie par le duc de Savoie.
(2) *Mem manuscrites sur la vie des ducs de Savoie.* – ROBENGO – GUICHENON, liv 2, chap 35
(3 GUICHENON, liv 2, chap 35 – ROSORENTO – ROBENGO.

part: les assiégeans n'ayant point de canon s'approchèrent de la place, en perçant les maisons qui l'environnaient; le gouverneur de La Tour tenta inutilement de la secourir pendant trois jours de suite, et déjà les Vaudois avaient commencé à creuser une mine sous les murs du château; l'eau manquait d'ailleurs absolument, et la garnison capitula à vie et bagues sauves (1).

M. de La-Trinità rassembla ses troupes dispersées, et ayant inutilement exhorté les insurgés à rentrer dans l'ordre, il marcha le deux de février à Angrogna (2): ce village avait été mis en état de défense, et les Vaudois occupaient en force le poste de la Soucillette, où ils s'étaient retranchés; ils s'y soutinrent toute la journée contre les troupes qu'ils forcèrent à la retraite: M. de La-Trinità ayant repris le soir la position de Saint-Jean, n'en sortit que le 7, et attaqua Angrogna une seconde fois; il emporta le village, le livra au sac, et se mit à la poursuite des ennemis: les insurgés se retirèrent au poste de la Casse, qu'ils abandonnèrent bientôt pour gagner le Pré-du-Tour; depuis cette montagne, ils auraient pu descendre dans les vallées d'Angrogna et de San Martino, aussitôt qu'ils se seraient crus assez forts, mais on résolut de les prévenir; et on les attaqua sur trois points le matin du 14; après un combat très-vif, les troupes se retirèrent avec perte; le capitaine Montiglio et le seigneur de Riclaret furent faits prisonniers et tués l'un et l'autre (3): tous ceux qui tombèrent entre les mains des

(1) GILLES, chap. 22.
(2) ROREGNO. – TOSI
(3) GILLES, chap. 23.

Vaudois se virent traités avec la même barbarie (1) qu'ils reprochaient à leurs ennemis.

Le mauvais succès de cette entreprise n'empêcha pas les troupes de faire le lendemain une fausse attaque contre le village de Rorà : peut-être monsieur de La-Trinità voulait-il reconnaître ce poste, qu'il força le 16, après un combat opiniâtre· pas un des Vaudois ne serait échappé, sans un renfort, qui leur ouvrit une retraite sur les montagnes de La Tour (2); les troupes les suivirent et les cernèrent, mais ils se firent jour avec le plus intrépide courage, et M. de La-Trinità ne tarda pas à apprendre que l'ennemi se retranchait à Bobbio et au Villard, où les habitans de la vallée de Pragelas étaient arrivés en armes: le général marcha contre ces postes le matin du 17 (3): les insurgés opposèrent d'abord a Bobbio une grande résistance, et se soutinrent dans les rétranchemens jusqu'au moment où une colonne qui les avait gagnés de flanc, leur fit craindre d'être coupés; ils se retirèrent alors précipitamment sur la hauteur de La Combe, poursuivis par la cavalerie, pendant que l'infanterie brûlait le village. Le Villard ayant été forcé, on remit au lendemain l'attaque des montagnes sur lesquelles l'ennemi s'était retiré: les troupes s'y avancèrent, et le hameau de Taillaré fut abandonné à leur approche ; l'attaque commença par le hameau des Huchoires, que sa position rendait très-difficile à forcer; on l'emporta cependant l'épée à la main, après deux assauts inutiles, et les Vaudois se

(1) Botero – Mompleinchamp – Tosi.
(2) Gilles, chap 24
(3) Rorengo.

placèrent sur un plateau avantageux, à peu de distance de la première position: l'on entreprit en vain d'enlever ce poste, leur dernière retraite et leur seul espoir; la nécessité de s'y soutenir où de périr, redoubla leur courage, les femmes et les enfans eux-mêmes contribuèrent à la défense, en assommant les soldats à coups de pierres, les troupes ne firent qu'augmenter leurs pertes en s'obstinant à une attaque à laquelle il fallut enfin renoncer; les Vaudois prétendant les inquiéter dans leur retraite, donnèrent dans une embuscade et durent se replier. L'on avait de part et d'autre besoin de repos après ce combat meurtrier: mais M. de La-Trinità conservant l'espoir de forcer le Pré-du-Tour, attendait avec impatience le moment de pouvoir y marcher: ses troupes se mirent en mouvement sur sept colonnes, le matin du 19 mars; c'était une véritable témérité de vouloir emporter de force un poste qu'on ne pouvait prendre autrement qu'en l'affamant; après un combat très-vif, qui dura la journée entière, le général donna l'ordre de la retraite; cependant, malgré cet avantage, la position des insurgés n'en était pas moins pénible: réduits à se tenir sur les hautes Alpes, ils y éprouvaient les plus cruelles privations; et ils devaient sentir que la faim les réduirait tôt ou tard à s'expatrier ou à mettre bas les armes: monsieur de Racconigi crut alors le moment favorable pour ramener les Vaudois; ils leur fit proposer une conférence qu'ils acceptèrent (1) sans qu'on arrêta le cours des hostilités.

Le comte de La-Trinità était pressé de secourir le

(1) GILLES, chap. 24 et 25.

fort de Perrero, que l'ennemi resserrait étroitement; M. de Piovena, qui y commandait, ne pouvait se soutenir long-temps, et il était important de ravitailler cette place; M. de La-Trinità entra dans la vallée de San Martino, après avoir disposé une partie de ses forces dans celle de Luserne, de manière à tenir en respect le poste important de Pré-du-Tour; à l'approche des troupes, les Vaudois levèrent le siége, et se retirèrent dans les hameaux en dessus du fort, d'où l'on ne crut pas possible de les chasser.

La-Trinità passa un mois dans la basse vallée de San Martino, qu'il abandonna pour camper à La Tour (1): ce général ne pouvait renoncer encore à l'idée toujours funeste de forcer le Pré-du-Tour: le désir de terminer brillament la guerre, en enlevant ce dernier refuge aux insurgés, ne lui laissait pas calculer au juste tous les dangers de cette entreprise, et les revers qu'il avait essuyés l'éclairèrent peu: il se flattait toujours de réussir en changeant son plan d'attaque, et il était d'autant plus pressé de la renouveler, que de nombreux secours devaient incessamment arriver aux Vaudois de la part des protestants de France ou d'Allemagne: le Piémont risquait de devenir le théâtre d'une guerre étrangère, si les hostilités se prolongeaient; il fit en conséquence les dispositions d'une attaque générale (2), et la nuit du 17 avril, deux colonnes marchèrent directement vers le Pré-du-Tour, pendant qu'une troisième colonne se di-

(1) Rorengo – Gilles, chap 26 et 27

(2) Tosi – Rorengo – *Mémoires manuscrites sur la vie des ducs de Savoie*

a

rigeait contre le hameau de Taillaré; les habitans de ce canton, qui étaient entrés en pourparler de paix, se gardaient négligemment: on les força sans peine, et les troupes suivirent par les montagnes le chemin du Pré-du-Tour, dont on approcha le matin de bonne heure: l'ennemi occupait les hauteurs par lesquelles étaient commandés les sentiers difficiles qu'il fallait gravir, et cette précaution augmentait ses avantages: les soldats se voyaient accablés de toute part, sans pouvoir seulement atteindre les insurgés; ils reculèrent devant eux, et allèrent se former en bataille sur un plateau, espérant d'éloigner l'ennemi par une fusillade très-vive qu'ils commencèrent; mais les montagnards, connaissant tous les détours des Alpes, eurent bientôt gagné les rochers escarpés qui plongeaient la position des troupes; et dès cet instant, il fallut songer à se retirer: l'armée regagna La Tour, en suivant le sommet des montagnes, et les troupes qui avaient le plus souffert allèrent se rafraîchir à Cavour (1).

M. de La-Trinità étant tombé malade quelque temps après, les Vaudois firent de nouvelles propositions à M. de Racconigi: revenus de leur égarement, ils désiraient sincèrement la paix; et ils le prouvèrent, lorsqu'ayant arrêté les assassins de François Gilles, chargé de traiter en leur nom, ils se contentèrent de les envoyer à M. de Racconigi, pour qu'ils fussent punis selon les lois (2). Les avances des Vaudois furent reçues avec empressement; ils adressèrent au quartier général, au nom de la plupart des communes des val-

(1) GILLES, chap. 27.
(2) GILLES, chap. 25.

lées, une requête, par laquelle ils assuraient le duc de Savoie d'une prompte et entière soumission, en suppliant ce prince de leur accorder la liberté de conscience. Pendant qu'on attendait les délibérations de la cour, les habitans de Taillaré surprirent et massacrérent quelques détachemens; cette violence causa de nouveaux malheurs; on força ce village; on l'abandonna à la fureur du soldat; la vengeance n'eut de bornes qu'après de terribles excès; et cependant cet événement ne retarda pas la conclusion de la paix qu'on souhaitait également de part et d'autre: Emmanuel Philibert satisfait du repentir des Vaudois, leur accorda l'exercice de leur religion, sous la condition d'en chasser les étrangers fanatiques, qui n'ayant plus ni état, ni patrie, cherchaient à attirer en Piémont l'esprit de discorde et de rebellion.

M. de Racconigi mit la derniere main à la conclusion de la paix (1), sous les auspices de la duchesse Marguerite, intéressée au sort des Vaudois (2): leurs députés présentèrent à M. de Racconigi plusieurs articles (3) qu'ils auraient désiré voir approuvés par le gouvernement; mais Emmanuel refusa de le faire (4), quoique en prétendent Gilles et Léger; Léger surtout dont l'ouvrage n'est qu'une déclamation exagérée, n'a ni le jugement, ni le tact d'un historien; il divinise par une suite de prétendus miracles le récit de cette campagne, il prodigue les injures, ou les calomnies

(1) Tosi – Rorengo, *Elogio a Emmanuel Filiberto* – Guichenon, liv 2, chap. 35.
(2) Léger, part. II, chap 3
(3) Articles du 5 juin 1561.
(4) Guichenon, liv 2, chap 36.

les plus atroces; et passant de l'impiété à la superstition, il fait agir les sorciers, et paraître les démons. Gilles plus exact pour les faits n'en est pas moins fanatique, l'un et l'autre appellent du nom de persécution et de tyrannie la guerre que nous venons de décrire; ils dépeignent comme des massacres les combats qui leur furent livrés; et cependant Léger voulant prouver comment le Ciel protégeait la cause des insurgés, nous dit lui-même (1), que cette campagne ne leur coûta que quatorze hommes.

La paix étant faite, et la fortification de La Tour et de Mirabocco commencée, l'armée fut dissoute.

La conduite du comte de La-Trinità trouva beaucoup de détracteurs à la cour, où l'on ne s'était point attendu à tant de résistance; l'on accusait le général de mollesse et de lenteur, pour n'avoir pas toujours réussi: le récit des opérations de cette campagne prouve la fausseté de ces inculpations.

La liberté de conscience accordée aux Vaudois, le départ des étrangers, et l'expérience des malheurs qu'avaient entraînés les derniers troubles, faisaient espérer que la tranquillité serait rétablie pour toujours; l'on eût dû sans doute le croire, s'il avait été possible de fermer l'entrée de nos montagnes aux esprits turbulens de tous les pays, qui cherchaient à s'y réfugier, et dont l'influence séduisit encore les Vaudois; ceux-ci étendirent l'exercice de leur culte hors des limites fixées par le dernier accord (2), et refusèrent d'exécuter les arrangemens convenus entre

(1) Léger, part 2, chap. 25.
(2) Rorengo.

le colonel Castracaro, gouverneur de la province, et leurs députés, qu'ils désavouèrent hautement (1): ils s'adressaient en même temps aux princes protestants d'Allemagne; et l'on vit arriver de la part de ces princes un ambassadeur extraordinaire à Turin, pour intercéder en faveur des Vaudois, et demander que l'exercice de la religion réformée fût généralement permis en Piémont: le duc de Savoie était loin d'y consentir, et le ministère ayant appris que le secrétaire de cette légation, M. David Chaillot, après avoir parlé avec beaucoup d'audace, tenait des assemblées, et y dogmatisait, crut devoir s'assurer de sa personne (2): l'ambassadeur chevalier de Zunio protesta hautement contre cette mesure; il obtint la liberté de son secrétaire; et le procureur fiscal Barberis, qui s'était saisi de sa personne, fut lui-même emprisonné pendant quelque temps; mais si Emmanuel Philibert consentit à donner cette satisfaction à l'ambassadeur, il ne voulut rien innover sur le fait de la religion, et le chevalier de Zunio repartit, n'ayant obtenu que la grace particulière de quelques individus en faveur desquels il interceda (3): le gouverneur Castracaro convaincu d'abus de pouvoir, fut rappelé, et condamné à une prison perpetuelle: la cour ôtant ainsi tout sujet de plainte aux Vaudois, il ne resta plus de prétexte aux séducteurs qui voulaient exciter des troubles: ils portèrent ailleurs leur dangereuse influence; et le calme renaquit.

(1) Gilles, chap. 31.
(2) Rorengo.
(3) Gilles, chap. 23.

CHAPITRE XVII.

GUERRE DE 1588.

Sommaire — Entreprise manquée sur Genève, en 1582 — Charles Emmanuel Ier épie le moment d'envahir le marquisat de Saluces — Les troubles de France lui en fournissent l'occasion, en 1588 — Carmagnola surpris — Parc d'artillerie enlevé — Le château assiégé capitule — Centallo emporté — On en abat les fortifications — Assurances que donne le duc de Savoie à la France — Plaintes de cette cour — Les Savoyards entrent à Saluces — Ils marchent dans la vallée de Varaita — Combat de La-Chenal — Les Piémontais sont repoussés — Ils lèvent le siège de Castel Delfino — Ils se fortifient à Saint-Pierre et vont assiéger le château de Revel — Opérations de ce siège — Arrivée à Turin d'un envoyé extraordinaire de France — Charles Emmanuel le reçoit à Savigliano — Suites de cette ambassade — L'attaque de Revel continue — La place se rend — Siège et prise de Castel Delfino — La Tour-de-Pont occupée — Les Savoyards entrent en quartiers d'hiver.

Depuis l'avènement de Charles Emmanuel Ier au trône ses troupes n'avaient encore été employées qu'à quelques expéditions peu importantes: en 1581 elles marchèrent contre Borso d'Acerbo, seigneur de la Cisterna, qui refusait l'hommage dû au pape, comme

vassal du saint-siège: Grégoire XIII, trop éloigné pour ramener au devoir ce sujet indocile, eut recours au duc de Savoie; et ce prince fit assiéger la Cisterna par le comte de Masino, gouverneur d'Asti, et par le chevalier de Gambiano, général d'artillerie; ces officiers s'étant rendus maîtres de la place en nommèrent gouverneur au nom du pape le chevalier Louis de Vivalda (1).

En 1582 Bernard de Savoie, seigneur de Racconigi, qui avait la plus grande part aux affaires, se flatta de surprendre Genève à la faveur des intelligences qu'il s'y était ménagées par l'entremise du capitaine Maurice Bertingel; deux mille hommes secrètement arrivés à Ripailles devaient être introduits dans la ville par le lieutenant Lanche, commandant la porte de Saint-Gervais; suivant cet accord les Savoyards se rendirent le 13 août à Ternier comptant s'approcher des murs de Genève la nuit suivante; cependant Lanche n'avait paru entrer dans le complot que pour faire tourner contre eux-mêmes le dessein des Piémontais; et l'on se tenait en armes dans la ville, lorsque le seigneur de Racconigi se mit en mouvement: il n'était pas loin de Genève quand son guide disparut; la fuite de cet homme donna des soupçons au général piémontais, qui se doutant de quelque surprise voulut reconnaître lui-même la place avant d'en approcher davantage à la tête des troupes; et cette précaution seule le sauva d'une entière défaite; M. de Racconigi ayant aperçu le piège qu'on lui tendait reprit la route de Saint-Julien, après avoir inutilement tenté de forcer

(1) CAMBIANO, *Istoria dell'Italia occidentale*, lib. 11, cap. 1.

le pont d'Arve pour complaire aux soldats mécontens de la retraite.

Le mauvais succès de cette tentative n'ôta point au duc de Savoie le désir et l'espoir de s'emparer de Genève; la protection de la France et l'alliance des Suisses empêchaient néanmoins le prince piémontais de former seul cette entreprise; et quand il désespéra d'obtenir de l'Espagne des secours assez considérables pour l'exécuter, il se flatta d'engager la cour de Rome à y prendre part; mais François de Fabri, lequel, quoique Genévois, n'avait pas changé de religion et que sa naissance autant que ses vertus venaient de porter à l'évêché de Cava, dans le royaume de Naples, se trouvant alors auprès de Sixte V, travailla avec succès à détourner ce pontife de la détermination qu'il était disposé à prendre et le projet tomba (1); ainsi la république de Genève, dont les franchises avaient été recueillies et approuvées par un autre Fabri, prince et évêque de cette ville (2), et qui dès les temps les plus reculés devait de nombreux services à cette illustre famille, trouva encore dans l'un de ses membres un protecteur que son état, sa religion et ses habitudes paraissaient lui avoir ravi.

Depuis 1582 l'armée piémontaise ne fut plus rassemblée jusqu'en 1588, lorsque Charles Emmanuel conquit le marquisat de Saluces: cette province, qui formait un état particulier, vit apporter pendant la

(1) GREGORIO LETI, parte III, lib 3.

(2) *Libertés et franchises de la ville de Genève, approuvées et confirmées* en 1387 par AHEMAR DE FABRI.

guerre du 1536 des troubles dans l'ordre naturel de la succession des marquis; et les quatre fils de Marguerite de Foix (1), après avoir alternativement gouverné furent entièrement oubliés à la paix; la France s'étaya de la renonciation forcée de Jean Louis; et de plus grands intérêts fixant alors l'attention des autres puissances, le marquisat de Saluces demeura sans opposition réuni à la monarchie française. Cependant la maison de Savoie attendait l'occasion favorable de faire valoir ses droits sur cette province; les troubles qui agitaient la France la firent naître; et une incursion de M. de Lesdiguières dans la vallée de Varaita où il brûla les églises (2), offrait un juste motif de guerre. Les troupes de Charles étant à portée de marcher contre Carmagnola et contre Centallo, l'artillerie et les provisions nécessaires partirent de Turin le 28 septembre; les portes de la ville avaient été fermées pendant vingt-quatre heures pour cacher les préparatifs de ce convois dont les Français n'eurent aucune connaissance; ils se croyaient en parfaite sûreté, lorsque le comte de Leynì se dirigea de Turin vers Carmagnola : Gaspard Ponte, seigneur de Scarnafigi, devait le joindre sous les murs de cette place avec une colonne rassemblée à Lombriasco, et attaquer en même temps les deux boulevards de Sainte-Marie et de Saint-Jean qui n'étaient ni fraisés, ni palissadés, et qu'on savait susceptibles d'un coup de main : les

(1) Marguérite, sœur du célèbre Gaston de Foix, nièce de Louis XII, roi de France, et femme de Louis II, marquis de Saluces

(2) *Généalogie des maison souveraines*, tom. II, chap. 4 – Della Chiesa, *Cronaca di Saluzzo* – Cambiano.

troupes s'étant mises en marche par une nuit très-sombre perdirent leur général qui s'égara; le comte de Leyni dut être d'autant plus sensible à ce malheur que Charles Emmanuel allait en personne diriger les attaques: par son ordre un corps d'arquebusiers à cheval se porta avec grand bruit le long des fossés de la ville sur un point éloigné de celui qu'on se proposait d'assaillir: la garnison prit le change, accourut sur ce point et dirigea le feu de son artillerie contre les arquebusiers, qui ayant perdu quelques hommes s'abandonnèrent à une fuite précipitée: cependant M. de Scarnafigi avait réussi à franchir le fossé et à gagner le haut du rempart, avant d'être reconnu; ne trouvant aucune résistance il s'y était logé lorsque les Français y accoururent et engagèrent contre lui un combat très-vif, la tête de la colonne piémontaise, presque entièrement composée d'officiers, souffrit quelque perte; et l'on regretta surtout la mort du comte de Caris, de Philibert de Solaro et d'Horace de Bagnolo, jeunes gentilshommes qui donnaient de très-grandes espérances (1); les capitaines Castaldo et Pugnetto montrèrent dans cette occasion le courage le plus brillant, ils entrèrent des premiers dans la ville, et ayant repoussé la garnison, ils s'emparèrent de la porte de Moneda qu'ils ouvrirent au reste des troupes; M. de Masses, commandant de la ville, donna à sa garnison l'ordre de se retirer au château; mais les soldats piémontais qui s'y trouvaient en grand nombre, abandonnèrent leur chef et passèrent sous les drapeaux

(1) GUICHENON, liv 2, chap 36 – MEZERAI – CAMBIANO – *Archivio*, CALDERA, mazzo primo, num 42 (*V. nota* C)

de Savoie (1) : Charles Emmanuel ayant pris les mesures les plus sévères pour qu'on respectât les habitans, on ne commit aucun désordre; les magistrats furent conservés; et il laissa à la ville ses lois, ses droits et ses privilèges: l'on trouva dans la place le dépôt de toute l'artillerie que les Français avaient en deça des Alpes; mais apparemment on n'y trouva point de munitions, puisque le siége du château fut différé jusqu'à l'arrivée du général Cambiano qui devait venir de Turin avec quinze pièces de canon et l'attirail nécessaire: ce convoi ayant joint le premier jour d'octobre, on dressa le lendemain deux batteries l'une sur le bastion de Sainte-Marie, l'autre sur la place même de la ville pour battre la porte du château; deux jours d'un feu très-vif firent taire le canon de la place et ruinèrent les défenses; l'on avança les batteries et l'on poussait les approches sur le bord de la contrescarpe, lorsque le commandant arbora le drapeau blanc et obtint de se retirer libre. La même nuit que les Français perdirent Carmagnola, le comte de Luserne, gouverneur de Coni, surprit Centallo: la garnison de la ville s'étant jetée à la hâte dans le château, se rendit après avoir essuyé quelques coups de canon; et cette place fut démolie (2).

Pendant qu'on faisait ainsi la guerre, le duc de Savoie cherchait à justifier sa conduite: de retour à Turin, il assembla le corps diplomatique, en présence duquel il déclara au résident de France qu'il n'occupait

(1) Alasia, *Compendio dei capitani di Sommariva*. — Verani, *Ragioni della guerra di Savoia*

(2) Cambiano. — Teofilo Partenio

le marquisat de Saluces qu'en vue de le sauver au roi contre les entreprises des Huguenots rebelles: M. des Allines fit à Paris les mêmes protestations, et cette cour ne pouvant alors rompre ouvertement avec le Piémont éclata en plaintes et en menaces; Charles les avait toutes prévues, elles ne firent aucune impression sur lui; et son armée ne cessa pas d'agir depuis la prise de Carmagnola: M. de Leyni était parti de cette ville le cinq octobre avec cinq cents chevaux, quatre mille hommes d'infanterie et l'artillerie nécessaire au siége de Saluces: six mille hommes de la milice royale le joignirent dans sa marche; et il s'approcha avec toutes ses forces de la capitale du marquisat; le gouverneur français quitta aussitôt cette ville et s'enferma dans le château de Rével; Saluces ayant reçu les Savoyards sans résistance, l'armée entra dans la vallée de Varaita comptant d'assiéger Castel Delfino: pour assurer cette opération M. de Leyni occupa les pas de La-Chanal et de Bellino; l'artillerie, n'ayant pu suivre l'armée dans les Alpes, le général Cambiano laissa son gros canon en arrière et alla joindre avec quatre pièces de campagne les troupes qui resserraient Castel Delfino.

Toutes les communications étaient coupées; le gouverneur, qui n'avait, ni l'espoir d'être secouru, ni celui de se soutenir long-temps dans une place faiblement fortifiée, demanda à capituler; et l'on traitait des conditions, lorsque la nouvelle de la défaite de M. de Rivara arriva au camp des assiégeans: M. de Rivara s'était retranché au village de La-Chanal, d'où il entretenait quelques avant-postes sur les montagnes environnantes; les ennemis décidés à forcer ce

passage, tournèrent les gardes piémontaises, leur coupèrent la retraite, et marchèrent pique baissée contre M. de Rivara, qu'ils attaquèrent vivement sur plusieurs points: Rivara s'étant défendu quelque temps, perdit l'espoir de se soutenir davantage; dès qu'il se vit complètement cerné, il battit la chamade, et il consentit à livrer La-Chanal, pour se retirer auprès du général de Leyni: M. de Crottes accorda sans difficulté des conditions qu'il était déterminé à ne point remplir, et M. de Rivara fut retenu prisonnier de guerre avec ses troupes.

Au bruit de cette nouvelle, le commandant de Castel Delfino refusa de signer la capitulation déjà ébauchée, et quelques fuyards ayant porté l'épouvante dans le camp des assiégeans, beaucoup de recrues abandonnèrent leurs drapeaux: Leyni vit dès-lors la retraite devenue nécessaire, il fit partir son artillerie; rappela du col de Bellino le comte de Camerano, et se replia à Saint-Pierre, où il ordonna la construction d'un fort: Hercule Negri, comte de Sanfront ingénieur estimé (1), mit la main à cet ouvrage, pendant que Philippe de Solaro, seigneur de Monasterolo, et Galéas de Ceva, demeurèrent avec leurs régimens, chargés de le soutenir.

L'armée après s'être retirée à Saluces, alla camper sous le château de Rével, que le comte de Martinengo (2) tenait resserré depuis quelque temps, et

(1) Vedi in fine del volume la nota (D)

(2) Nous aurons trop souvent à parler de cet officier pour ne pas le faire connaître, François Martinengo, comte de Malpaga, d'une maison illustre de Bergamo fut du nombre des officiers étrangers que le duc Emmanuel Philibert attira à son service;

que l'ingénieur Ascanio Vitozzi avait déjà reconnu : les forces piémontaises s'étant réunies au village de Rifreddo, le 31 octobre, Charles s'y rendit le même jour, et l'armée, suivie de ving-huit pièces de gros canon, s'ébranla le premier novembre sur deux colonnes, l'une investit Rével du côté de la plaine, l'autre se porta sur les montagnes qui commandent la place : le feu de la garnison ne ralentit point l'ouvrage des assiégeans, qui animés par la présence de leur souverain, traînèrent à force de bras douze pièces de canon sur des rochers, où l'infanterie elle-même gravissait avec peine : le deux novembre, les batteries commencèrent à tirer, l'artillerie des rem-

quoique jeune alors il s'était fait une réputation dans la guerre de Hongrie, et il reçut en Piémont le grade de capitaine de cavalerie recherché dans ce temps au service d'Espagne, il s'y refusa ; mais après avoir passé deux fois en France avec les troupes savoyardes qui marchèrent au secours de Charles IX et de Henry III, il obtint un congé pour aller à la guerre que la république de Venise faisait aux Turcs revenu de cette campagne il fut nommé maître de camp et destiné à repasser en France avec les troupes qu'y conduisait le marquis d'Este, il reçut à son retour à Turin l'ordre de l'Annonciade et la patente de maître de camp général de la cavalerie. Charles Emmanuel I en montant sur le trône le nomma son ecuyer et lui donna le gouvernement de Chivasso, alors très-important Martinengo commanda sous ce règne les armées en Savoye et en Provence, dont il fut lieutenant-général · victime enfin d'un intrigue de cour, il quitta le Piémont en 1597 et alla cueillir de nouveaux lauriers et éprouver de plus grandes traverses dans sa patrie, où il mourut en 1621, âgé de 72 ans. Il avait épousé à Turin Béatrix de Langosco, marquise de Pianezza, veuve du comte de Vesme et mère de Mathilde, de Béatrix et d'Othon, légitimés d'Emmanuel Philibert. — Luris, *Vita del conte Martinengo*

parts répondit vivement surtout du côté de la plaine, et pendant plusieurs jours les défenses du château étaient réparées aussitôt que détruites: Charles Emmanuel voyant le siége traîner en longueur, résolut d'ôter au fort les avantages qu'il tirait de la ville, qu'on n'avait pas jusqu'alors attaquée; elle n'était entourée que d'un faible mur : le comte de Martinengo destiné à exécuter le coup de main proposé, se présenta la nuit avec des échelles, et les bourgeois ouvrirent leurs portes aux Piémontais: la prise de la ville facilita la construction d'une nouvelle batterie, qu'on éleva la nuit suivante contre la tour de Bramafame, et contre un ouvrage détaché du château, la brèche y fut ouverte, malgré les sorties des assiégés, qui abandonnèrent l'un et l'autre poste, après avoir soutenu un assaut : pendant que la forteresse était ainsi attaquée du côté de la plaine, le canon placé sur la montagne démonta celui des assiégés, dont le feu se ralentit considérablement : le duc de Savoie en profita pour avancer ses travaux, et battit en ruine le corps de la place; mais dans le temps où il en pressait les attaques, un courrier lui apporta la nouvelle, qu'un envoyé extraordinaire de France venait d'arriver à Turin, et comptait se rendre incessamment au camp. Charles Emmanuel ne voulant, ni se désister de son entreprise, ni rompre ouvertement avec la France, se vit dans un extrême embarras: il prit néanmoins son parti sur le champ; décidé à ne point recevoir le ministre du roi dans son quartier, il alla à sa rencontre, et il fit tant de diligence qu'il le trouva à Savigliano: l'ambassadeur ayant d'abord demandé qu'on suspendît les attaques de la place as-

siégée, Charles envoya l'ordre de cesser le feu, et pressé par le ministre français, avec lequel il voulait conserver des ménagemens, persuadé peut-être d'ailleurs qu'on n'accepterait pas son offre, il proposa de lever le siége, et de rendre les places qu'il avait occupées, si le roi voulait s'engager à n'en confier la garde qu'à des catholiques, agréables à la maison de Savoie.

Quoique Henri III n'aimât pas plus les protestans que ne les aimait Charles Emmanuel, son ambassadeur refusa ces conditions; il offrit cependant d'entrer lui-même dans le château de Révei, et de suspendre les hostilités, jusqu'à l'arrivée des instructions qu'il demanderait à sa cour: cette proposition embarrassa beaucoup le duc de Savoie: il l'accepta parce qu'il ne pouvait la rejeter sans trahir ses vues; mais il regarda comme un bonheur le refus que fit M. de Vernet d'en ceder le commandement; l'ambassadeur s'étant retiré à Turin, les opérations du siége recommencèrent: la garnison avait profité du temps, et reparé les brêches: cependant les assiégeans avancèrent leurs batteries, et foudroyèrent la place sur quatre points différens, avec tant de succès, que les Français réduits à ne plus oser sortir de leurs casernes, demandèrent à capituler le 24 novembre: ils obtinrent de se retirer avec les honneurs de la guerre; et le duc se chargea d'acquitter les payes qui leur étaient dues.

Les Piémontais ayant pris possession de Révei, M. de Leyni marcha une seconde fois contre Castel Delfino: il partit le 26 à la tête de quatre mille hommes, et avec quatre pièces de canon: les troupes qui gardaient

le fort de Sant-Pierre le joignirent, pour occuper de nouveau les postes de La Chanal et de Bellino, sous les ordres du comte de Roëro: on investit la place le 28; et la brêche fut ouverte après deux jours de feu; M. de Leyni pressait extrêmement les attaques dans la crainte de secours: il ordonna l'assaut le matin du 30; mais repoussé avec perte, il rentra dans ses lignes: cependant la garnison abandonna la ville la nuit suivante, et se retira au-delà des Alpes par le col de Maurin, sans que les Savoyards s'en doutassent. dès que le jour parut, Leyni entra dans Castel Delfino, tout étonné de la hardiesse et du bonheur des ennemis: ils étaient partis depuis trop long-temps pour qu'on pût les atteindre; le général piémontais ne songea qu'à réparer les chemins, et à conduire son artillerie à Tour-de-Pont, dont il avait ordre de s'emparer, comme d'un poste important pour la défense des vallées de Varaita et de Pô: quelque faible que fût cette petite place, l'attaque en était difficile dans la saison, et le succès de cette entreprise semblait encore douteux, lorsqu'on proposa à Leyni de la lui vendre: le marché se conclut: et les troupes repassèrent en Piémont, après avoir assuré Tour-de-Pont, Castel Delfino et Saint-Pierre (1).

(1) Cambiano. - Campana. - *Mémoires manuscrites sur la vie des ducs de Savoie.*

CHAPITRE XVIII.

SUITE DE LA GUERRE DE 1588.

Sommaire — Conduite du duc de Savoie après la conquête du marquisat de Saluces — Les Français entrent en Savoie — Ils s'emparent de Gez et de plusieurs petites places — Mouvemens des Piémontais — Les Genevois et les Suisses unis aux Français — Cluses inutilement attaqué — Le château de Thonon se rend lâchement — Prise de quelques châteaux en Chablais — Siège de Ripailles — Les Savoyards marchent pour le secourir — Combat qui leur est avantageux — Ils ne peuvent forcer les lignes — Leur retraite — La place capitule — Ripailles brûlé — Ses fortifications rasées — Les Genevois s'emparent des deux galères piémontaises sur le lac de Léman — Renforts arrivés au duc de Savoie — Les Français quittent l'armée alliée, et repassent en Dauphiné — Les Piémontais entreprennent la guerre offensive — Ils remportent d'abord l'avantage, et sont repoussés aux bords de l'Arve — Mouvemens des deux armées — Les Savoyards se disposent à chasser les Valaisans du Chablais — Traité conclu avec eux — Le duc de Savoie s'approche de Genève, et bâtit le fort de Sainte-Catherine — Les Bernois s'avancent à Cluse — Combat près de cette ville — Les Suisses se retirent à Escorren — Ils y sont resserrés — Un nouveau corps arrive à leur secours — Les Savoyards se replient à Fillinges — Propositions de

l'Avoyer de Berne — Conférences pour conclure la paix — Les Piémontais attaquent inutilement Bonne et le pont d'Arve — Suspension d'armes de trois semaines — Nouvelle armée suisse en Savoie après la fin de la trêve — Mouvemens de cette armée et des Piémontais — Combat de Saint-Jeoire — Siége de cette place — Retraite des Bernois à l'approche de Charles Emmanuel — Ce prince attaque et prend Bonne — Il s'avance à Ville la Grande — Ses ennemis campent sous les murs de Genève — Retraite des Suisses — On les suit sur le Rhône — Combat au détroit de l'Écluse — Combat de La Pierre — Quatre-mille Bernois capitulent — Paix avec les Suisses concluo à Nion — Genève abandonnée à ses seules forces

La guerre n'était point déclarée, les deux cours ne se traitaient pas encore en ennemies, et le duc de Savoie faisait au roi des grandes protestations d'attachement: partout il conserva les armes de France dans le marquisat de Saluces; il laissa en place les officiers auxquels l'administration en était confiée; et il reçut avec honneur Michel Antoine de Saluces, seigneur de La Manta, que le roi venait de nommer son lieutenant-général en deçà des monts D'autre part le monarque français épiait le moment d'entreprendre la guerre, et malgré l'agitation où était son royaume, il se disposait à envahir la Savoie, lorsque les nouveaux troubles causés par la mort des Guises, suspendirent l'exécution de ce projet, jusqu'à la conclusion d'un traité d'alliance qu'on préparait avec Genève et les cantons protestans de Suisse. Ces négociations quelques secretes qu'elles fussent n'échappèrent pas à la clairvoyence du duc de Savoie, qui voyant l'orage dont il était menacé, fit passer les Alpes à un corps de troupes, sous les ordres de don Amè

de Savoie, marquis de San Ramberto (1): il se rendit lui-même à Chambéry, dès les premiers jours de mars, sur la nouvelle que M. de Sancy avait réuni vingt mille hommes dans les environs de Genève; mais ni les soins, ni la vigilance du prince piémontais n'empêchèrent pas Sancy, très-supérieur en forces, de se porter à la fois dans le Chablais et dans le Faucigny, repoussé à Cluses par le capitaine Caruffo, et à Ripailles par le capitaine Ferrero, il prit Bonne le 22 avril, et se rendit maître en peu de jours, de Saint-Jeoire, de Montoux, de Bonneville et de la Contamine.

L'armée ennemie après avoir pillé ces villages, et dévasté les campagnes des environs, s'avança à Gez la garnison était faible; les habitans refusèrent de prendre les armes; et Claude de Pobel, baron de La Pierre, gouverneur des bailliages, se vit forcé d'abandonner la ville et de s'enfermer dans le château: la place était bonne; cependant le gouverneur, quoiqu'assuré d'un prompt secours, la rendit lâchement, et se laissa conduire avec les siens prisonnier de guerre à Genève (2).

Monsieur de Sonnaz s'était avancé vers Gez, étonné de la reddition précipitée de cette importante place, il retourna à Rumilly, après avoir rétabli le pont de Boringes, et tenté sans fruit un coup de main sur

(1) Amé de Savoie, marquis de San Ramberto comte de Conflans, était fils d'Emmanuel Philibert et de Lucrèce Probba, demoiselle de Verceil; Amé laissa de Véronique Bertola quatre enfans, qui furent légitimés par Charles Emmanuel I.

(2) *Mém. manuscrites sur la vie des ducs de Savoie*, vol. III. — CAMBIANO — CAMPANA, deca 7, lib. 3. — FLASSAN, période 3, liv. 2. — DIEDO, tom. II, lib. 10.

Bonne. Monsieur de Sancy marchait en même temps contre Cluses, qu'il chercha de surprendre; son projet ayant manqué, il attaqua l'épée à la main une hauteur qui commandait la ville, s'en rendit maître, y dressa ses batteries, et pressa tellement le siége, que le huitiéme jour il crut pouvoir monter à l'assaut; mais il y fut repoussé; et ayant rassemblé un conseil de guerre, on prit la détermination de lever le siége, et d'aller à la rencontre des renforts qui venaient à l'armée du pays des Grisons et de Soleure (1).

Le général Sancy ayant marché sur Thonon, la ville qui n'était point fortifiée, le reçut sans résistance; le chevalier de Boutilliers, commandant du château, capitula le 26 avril (2); et les ennemis du duc de Savoie s'étant ensuite emparés du château de Ballaison, et d'Yvoire, attaquèrent la Tour de La Fléchère; vingt hommes qui la défendaient, montrerent un courage au-dessus de l'éloge; le colonel d'Erlac désespérant de les forcer, mit le feu à une maison qui avoisinait la Tour, et ayant ainsi contraint les assiégés de se rendre à discrétion, il fit pendre les cinq officiers qui avaient dirigé la défense du poste : l'armée alliée marcha alors contre Ripailles: un mur terrassé garni de sept tours, et un fossé casematé, formaient l'enceinte de cette place (3), défendue par cinq cents soldats et par quelques gentilshommes volontaires, qui selon l'usage du temps, s'étaient jetés dans cette ville

(1) Leti *Storia generale*, parte III, lib 3 — Verani, *Relazione della guerra contro Savoia*

(2) Cambiano

(3) Leti, parte III, lib 3

dès qu'elle parut menacée; le 27 avril, Sancy ouvrit la tranchée, et malgré le feu des assiégés, il se logea sur le bord du fossé, d'où il battait les remparts en ruine; cependant le comte de Martinengo arriva le 29 en vue de ses postes (1): don Amé de Savoie conduisait quinze cents hommes-d'armes, monsieur de Sonnaz cinq cents argoulets, et le baron de Viry était à la tête de mille hommes d'infanterie; Martinengo les suivait avec cinq cents lances: les assiégeans ne voulant pas attendre les Savoyards sous les murs de la place, détachèrent vers eux un corps de sept mille hommes, dont mille chevaux; mais quoique sur un terrain très-avantageux pour l'infanterie, l'ennemi plia devant les Piémontais, et sa cavalerie battue fut poursuivie jusqu'à Thonon par les troupes de monsieur de Viry, qui perdit la vie dans ce combat: cependant le colonel d'Erlac faisait souvent avancer des troupes fraîches, et les Savoyards extrêmement fatigués, commençaient à plier après trois heures de combat, lorsque M. de Martinengo arriva à la tête de son arrière-garde, la charge des cinq cents lanciers qu'il conduisait décida la victoire, et l'ennemi ne songea plus qu'à se retirer (2): le général piémontais profita de ce moment pour attaquer les assiégeans dans leurs lignes, la supériorité de leur nombre ne l'étonna pas; il les chargea avec vigueur; mais repoussé sur tous les points, Martinengo blessé trois fois se retira à Chambéry; et le capitaine Ferrero, qui n'espé-

(1) CAMBIANO, *Mémoires manuscrites sur la vie des ducs de Savoie*, tom. III.
(2) LETI, parte III, lib 5. — VERANI.

rait plus de secours, voyant une grande brèche dans les remparts, capitula le premier jour de mai (1): les ennemis brûlèrent Ripailles, dont ils rasèrent les fortifications: quelques jours après, le duc de Savoie perdit deux galères qui croisaient le lac de Léman, elles se laissèrent surprendre à l'ancre par les Genévois (2). Charles Emmanuel se proposait néanmoins de prendre l'offensive à l'aide des renforts qui venaient de lui arriver; le gouverneur de Milan lui envoya mille Espagnols, le duc de Némours mille Français, le comte de Montrevel lui amena mille Bourguignons, et Claude de Challant arriva en Savoie à la tête de mille Valdostains; la cavalerie avait été augmentée par un corps de chevaux légers, levés aux frais des provinces du Piémont, et par les gentilshommes de ces mêmes provinces, appelés à l'armée sous les ordres du comte de Masino. Ces forces s'étant réunies, Charles s'avança à Rumilly, comptant mieux observer les alliés qui se tenaient près de Genève, mais M. de Sancy ayant obtenu des troupes suisses qu'elles le suivraient en France, quitta la Savoie et marcha vers Paris. Les Piémontais ayant campé le 6 mai à La Perrière (3), le baron d'Hermance fut détaché contre le château de Boëge, dont il s'empara, ainsi que de Saint-Jeoire; s'étant ensuite porté sur Marcossey, il dut en lever le siège à l'approche des Genévois (4): le duc de Savoie envoya le maître-de-camp-général

(1) Cambiano. – *Mém. d'état*, tom. III.
(2) Leti, parte III, lib. 3.
(3) Cambiano. – *Mém. d'état*. – Flassan, pér. 3, liv. 2.
(4) Leti, parte III, lib. 3

Moissé reconnaître l'Arve: cet officier s'étant avancé sur le bord de la rivière le 27 mai, essuya un feu très-vif des retranchemens ennemis, qui bordaient le rivage opposé: Moissé fut tué, et sa troupe éprouva quelque perte: les Genévois enhardis voulurent tenter une troisième fois le fort de Cluses; mais à peine s'en étaient-ils approchés, que l'armée savoyarde se présenta sur l'Arve; ce mouvement fit craindre aux ennemis d'être coupés; et ils abandonnèrent leur entreprise (1).

Peu de temps après ils mirent le feu au château de Marcossey, où ils ne voulaient pas entretenir une garnison trop éloignée de Genève; les Piémontais y accoururent, éteignirent l'incendie, et ayant occupé de nouveau cette petite place, ils marchèrent dans le bailliage de Ternier; le château de ce nom se rendit à discrétion après 24 heures; on mit à mort cinquante-huit hommes de la garnison, en haine de ce qui s'était passé à la Tour de La Fléchère: après cet exemple de rigueur Charles Emmanuel s'approcha du pont d'Arve, il y eut le 3 juin un engagement de partis défavorable aux Piémontais, dont Spon a cependant exagéré la perte, qu'il fait monter jusqu'à deux cents hommes, pendant que Leti ne la porte qu'à soixante, parmi lesquels se trouva le comte de Sellanova (2): le projet du duc de Savoie était de passer l'Arve, et de reconquérir la partie du Chablais comprise entre la Durance et le lac de Genève, que les Vallaisans occupaient: les mesures nécessaires à l'e-

(1) CAMBIANO.
(2) LETI, parte III, lib. 3

xécution de ces vues étaient toutes prises, et l'armée allait passer la rivière, lorsque les députés du Vallais arrivèrent au camp, et offrirent, avec le rétablissement des anciennes limites, le renouvellement de l'alliance: ces propositions furent reçues avec plaisir. les Piémontais rentrèrent dans Evian, ou dans les places voisines, que les Vallaisans évacuérent amicalement, et s'approchèrent de Genève : Charles Emmanuel résolut de gêner cette ville par la construction d'une bonne place dans ses environs; le comte de Sanfront traça auprès de Mont-Sion un pentagone régulier, qu'on nomma *le fort de Sainte-Catherine* en honneur de la duchesse de Savoie; les troupes travaillèrent elles-mêmes aux fortifications, et l'on pressa tellement l'ouvrage, qu'en moins de deux mois la place était en état de défense (1).

Pendant que l'armée s'occupait ainsi, le prince piémontais apprit qu'un corps de Bernois s'approchait de Cluses; il marcha à eux avec une partie de ses forces; les Suisses attaqués le 16 juin, se replièrent dans le village d'Escorran, où ils se virent aussitôt resserrés: à cette nouvelle le colonel d'Erlac accourut pour les dégager; les Savoyards levèrent le siége, et marchèrent à Fillinges, à dessein de protéger la construction des petits forts, par lesquels ils se proposaient de resserrer Bonne. Les Bernois avaient réuni leurs troupes sous les ordres de l'Avoyer de Vatteville, qui offrit de traiter la paix: le comte de Challant fut envoyé vers lui, et les conférences s'ouvrirent le 28 juin: le duc de Savoie y demanda deux millions pour

(1) CAMBIANO.

les dommages de la guerre, avec la restitution de Thonon, de Gez et du pays de Vaud: les Suisses se refusèrent à ces propositions, et les députés s'étant séparés, les Piémontais tentèrent le 3 juillet de surprendre Bonne et le pont d'Arve; ils échouèrent sur les deux points, ce qui fit conclure le même jour une trêve de trois semaines.

Ce temps étant expiré, dix mille Bernois entrèrent dans le Chablais (1) et se portèrent directement à Boringes, où il y avait un pont sur l'Arve, qu'ils espéraient de surprendre, pour se jeter à volonté dans le Genévois ou dans le Faucigny, mais M. de Leyni qui commandait un corps détaché de l'armée savoyarde, jugea du projet des ennemis d'après leurs mouvemens, et rompit le pont de Boringes: les Suisses marchèrent alors vers Saint-Jeoire, comptant gagner ainsi une marche sur le flanc des Piémontais et de passer la rivière à Thyez, entre Cluses et Bonneville: Leyni toujours attentif remonta la gauche de l'Arve jusqu'à Pontchy, où il apprit en arrivant que le maître-de-camp Sallines avait été battu à Saint-Jeoire: cet officier s'étant inconsidérément porté à attaquer, quand il n'aurait dû que se défendre, risqua d'être enveloppé, et il ne regagna qu'après une grande perte le poste d'où il était parti avec huit cents hommes d'infanterie et trois cents cavaliers: cet échec pouvait amener des conséquences fâcheuses, les Bernois venaient de mettre le siége devant Saint-Jeoire, et s'ils se rendaient maîtres de cette petite place, rien ne les empêchait d'exécuter le plan qu'ils avaient formé: Char-

(1) Leti, parte III, lib 3

les Emmanuel qui le comprit, se porta aussitôt sur les bords de l'Arve, rétablit le pont de Boringes, et y fit passer son armée forte de quinze mille cinq cents hommes, parmi lesquels quinze cents cavaliers; ce mouvement donnant de justes inquiétudes aux Suisses, ils se retirèrent dans le bailliage de Gaillard.

Les Piémontais campèrent alors entre Lucinge et Arthas, afin de couvrir le siége du fort de Bonne: cette place, défendue par quatre cents Genévois, se rendit à discrétion le 22 août, après trois jours de feu, la garnison obtint de se retirer à Genève et M. de Saint-Trivier prit possession du fort; mais une mine qui éclata au moment de son entrée, lui tua quatre-vingts hommes: soit que ce malheur fût l'effet du hasard, comme on serait porté à le croire, soit qu'il ait été l'ouvrage de la trahison, ainsi qu'on se le persuada, le duc de Savoie fit poursuivre la garnison avec ordre de la ramener prisonnière; cependant la fureur des soldats était telle, qu'on ne put en retenir la vengeance, et ils massacrèrent tous les Genevois, à l'exception de quarante, auxquels les officiers sauvèrent la vie avec peine (1); Charles Emmanuel, maître de Bonne, marcha à Ville la Grande, comptant offrir le combat aux ennemis qui campaient sous les murs de Genève; l'avant-garde piémontaise, forte de deux mille hommes d'infanterie et de trois cents cavaliers, était aux ordres du comte de Martinengo; Charles conduisait lui-même trois mille hommes d'infanterie et cinq cents chevaux (2).

(1) Cambiano – Leti, parte iii, lib 3 – Campana, decr 3, lib 3
(2) Vérani. – Lupis, *Vita del conte Martinengo*

Les Suisses connaissaient trop les dangers auxquels Genève serait exposée, si le sort des armes favorisait la hardiesse des Savoyards; ils étaient assez sûrs de leur réputation, pour craindre qu'une retraite utile pût faire tort à leur bravoure; et ils prirent sans balancer la résolution de rappeler les garnisons restées dans le Chablais, pour aller couvrir les pays de Gex et de Vaud; le duc donna le gouvernement du Chablais au baron d'Hermance, qu'il chargea de fortifier les châteaux de Coudrée et d'Allinges (1), pendant qu'il allait en personne tenter le passage de Rhône à l'Écluse, dont les ennemis occupaient le détroit; il confia la conduite de son avant-garde au comte de Martinengo, et cet officier ayant reconnu la position, sentit le péril auquel il s'exposait en attaquant avec ses seules forces: il aurait voulu attendre l'arrivée de l'armée avant que d'engager l'action; mais le combat s'était insensiblement échauffé, de sorte qu'il aurait été difficile de retirer les têtes de ses colonnes: Martinengo mit alors sa confiance dans son courage, et chargea lui-même la pique à la main avec tant de vigueur qu'il força les Suisses à quitter leur poste: l'avant-garde savoyarde s'y étant logée, attendit l'armée qui ne tarda pas long-temps à paraître, et qui ne trouvant plus d'obstacles, poursuivit sa marche vers un corps de quatre mille Bernois (2) avantageusement placés entre Cologne et La-Pierre: les Suisses attendirent l'attaque de pied ferme; l'avantage du nombre l'emporta, et les Piémontais forcèrent les retranchemens

(1) Cambiano.
(2) Lupis

de l'ennemi; l'on conseilla au duc de ne le recevoir qu'à discrétion, il lui accorda néanmoins la liberté de se retirer: satisfait de reconquérir par cette victoire tout le bailliage de Gez, Charles projetait de se jeter sur Lausanne, et dans ce moment il n'y aurait presque point trouvé de résistance; mais l'ambassadeur d'Espagne déclara, que les troupes de son maître n'avanceraient pas davantage, et menaça de les retirer du pays de Gez, si l'on persistait dans le plan d'offensive: le prince piémontais parut vivement affligé d'une contradiction qui lui arrachait des mains une conquête à la fois importante et facile · les Bernois n'ignorèrent pas son mécontentement, et piqués comme ils étaient de voir la France spectatrice d'une guerre où elle seule les avait engagés, ils firent la proposition d'une paix particulière · Charles Emmanuel l'écouta avec empressement, et le traité se conclut à Nion le 10 octobre. Les Bernois ayant renoncé par cet accord à la protection de Genève, le duc de Savoie se serait trouvé le plus fort, si les Espagnols ne l'eussent quitté pour aller prendre des quartiers en Italie; leur départ engagea Charles à fortifier Versoy, et à retrancher ses ponts sur le Rhône (1), afin de s'assurer dans le pays de Gez.

(1) CAMBIANO — *Mem manuscrites sur la vie des ducs de Savoie* LETI, parte III, lib 3

CHAPITRE XIX.

SUITE DE LA GUERRE DE 1588.

Sommaire — Les Genévois entrent dans le Chablais et y obtiennent quelque avantage — Ils marchent en même temps sur Versoy, dont ils s'emparent par surprise — Mort de Henri III roi de France — Le marquisat de Saluces réuni au Piemont — Projets du duc de Savoie — Circonstances qui paraissent les favoriser — Les ligueurs appellent les Piemontais en Provence — Ils s'emparent de Grasse et de quelques autres places — Ils sont reçus à Aix — Les Français se rendent maîtres de la principauté de Barcelonnette — Les Genévois entrent dans le bailliage de Gex, et en font la conquête — Reprise de Cluses par les Savoyards — Les ligueurs de Provence envoyent une députation à Turin — Charles Emmanuel se propose de marcher en personne à leur secours — Il fait entrer ses troupes dans la principauté de Barcelonnette — Succès de cette expédition — Seconde entreprise qui réussit.

La paix de Nion n'affaiblit point le courage des Genevois qui entrèrent en force dans le Chablais les derniers jours d'octobre; ils marchèrent le long du lac, traversèrent l'Hermance et investirent le château de Veigy: le capitaine Battaglino ayant rendu la place

à la première sommation, se retira à l'armée piémontaise, où il fut pendu par ordre du duc; les ennemis laissèrent une garnison à Veigy et se portèrent à Estrambières à dessein d'y rompre le pont sur l'Arve; mais ayant trouvé quelque résistance de la part du capitaine Léon ils assiégèrent le château, l'emportèrent de force et mirent à mort ce brave officier: cette rigueur leur facilita peut-être la prise du pont de Lancey sur le Rhône qui fut aussitôt abattu que pris: pendant qu'une colonne suivait le cours de ce fleuve, et s'y établissait afin de retarder les communications entre la Savoie et le pays de Gex, M. de Lobigny partit secrètement de Genève à la tête de quatorze cents hommes le soir du 6 novembre pour aller surprendre Versoy: il calculait arriver dans la nuit sous les murs de cette place; le jour le surprit cependant dans sa marche et il dut se retirer après avoir essuyé quelques coups de canon: le baron de la Serra n'en devint pas plus vigilant après cette leçon, et l'ennemi informé de sa négligence retourna à lui le 14, guidé par un traître qui connaissait la ville; les Genevois y entrèrent sans obstacles et leur feu seul sur les gardes piémontaisea avertit le gouverneur d'un danger auquel il n'était plus possible de remédier: la garnison, forte de six cents hommes, n'eut pas le temps de prendre les armes: les deux tiers de cette troupe furent massacrés en détail; et M. Serra lui-même se jeta dans une vieille tour où quelques soldats s'étaient enfermés à la hâte; manquant de tout dans ce poste inattaquable il capitula après deux jours (1).

(1) Cambiano. - Leti, parte III, lib 3. - Verani

Le duc de Savoie aurait aisément arrêté les progrès des Genevois si d'autres soins n'eussent appelé ailleurs son attention et ses forces. Henri III ayant été assassiné dans ces entrefaites, Charles Emmanuel parut sur les rangs des prétendans au trône de France comme petit fils de François Ier par Marguerite sa mère: il réunit définitivement le marquisat de Saluces au Piémont; et il reçut le serment de fidélité des habitans de cette province (1). Tout semblait favoriser les desseins vastes et hardis de ce prince; le royaume sur lequel il portait ses vues, déchiré par les factions, était livré aux horreurs de la guerre civile: le parti le plus faible était prêt à sacrifier la patrie même aux étrangers plutôt que de se réunir au parti contraire; et dans ce choc de factions le prince piémontais se vit appelé en Provence; les ligueurs ne pouvant y résister aux forces de Lesdiguières et de La-Vallette réunies implorèrent l'appui de la cour de Turin dans le temps où Charles occupé en Savoie confiait le gouvernement du Piémont à la duchesse Catherine son épouse; la demande des Provençaux discutée dans le conseil d'état ayant été favorablement accueillie par cette princesse un corps de troupes reçut ordre de passer le Varo et de rassurer Antibe menacé; des détachemens successifs portèrent bientôt la force des Piémontais à quatre mille hommes, dont trois cents cavaliers; et M. de Leynl qui les commandait fut reçu en Provence avec les démonstrations de la joie la plus vive; mais l'enthousiasme d'un peuple en insurrec-

(1) *Mém. manuscrites sur la vie des ducs de Savoie.* — MEZERAI. — CAMPANA, deça 7 lib. 3.

tion est un faible roseau dont l'imprudence seule peut s'étayer; le général savoyard en était convaincu, et ne comptant pas plus qu'il ne fallait sur l'attachement qu'on faisait paraître, il songea à assurer ses communications avec le comté de Nice; d'abord il se dirigea contre Grasse où il voulait mettre une garnison piémontaise, nécessaire pour couvrir sa retraite en cas de malheur; M. de Vins, chef des Provençaux, ayant été tué à ce siége le 20 de novembre, le capitaine Baumont s'associa à Leyni dans le commandement de l'armée et la place se rendit à eux; l'acharnement des partis causa la perte de la garnison que les ligueurs massacrèrent inhumainement, malgré les efforts des chefs qui prétendirent en vain faire respecter la capitulation convenue.

Philippe de Solaro, seigneur de Monasterolo, demeura chargé du gouvernement de Grasse lorsque, l'armée prit la route d'Aix, après s'être saisie des châteaux de Gordon et de Chalian. M. d'Ampuis que le parlement destina à remplacer M. de Vins, n'ayant pu s'emparer de Trezzo qu'il attaqua dans le mois de décembre, mit ses troupes en quartier pendant quinze jours et fit ensuite marcher le comte de Carces vers Digne: cette ville étant assurée, M. de Carces alla mettre le siége devant Salon: le 27 janvier il commença ses batteries; mais le premier de février, sur l'avis que M. de La-Vallette s'avançait pour le combattre, il renvoya son artillerie à Saint-Chamas, et il alla se mettre en embuscade sur le chemin de Rogues, croyant que l'ennemi y passerait: il se trompa cependant; M. de La-Vallette prit la route de Cavaillon; et les ligueurs rentrèrent à Aix après avoir battu un

parti royaliste qu'ils rencontrèrent (1). Dans le temps où les Provençaux délibéraient sur la députation à faire au duc de Savoie, les Français entretenaient des intelligences à Barcelonnette par l'entremise de Louis Brunet; ce traître leur ayant indiqué les moyens de surprendre la ville qu'une seule compagnie d'infanterie gardait assez négligemment, l'ennemi y arriva la nuit, attacha le pétard à la porte sans être découvert, et enveloppa la garnison dans les casernes avant qu'elle eût pris les armes : à la nouvelle de ce malheur le comte de Luserne, gouverneur de Coni, se porta avec deux mille hommes à Berzès, dans la vallée de Stura, afin d'arrêter les Français s'ils tentaient de passer en Piémont; et l'on expédia un courrier à Charles Emmanuel, alors occupé en Savoie (2).

La guerre continuait toujours dans cette province après la prise de Versoy, les Genévois entrèrent dans le bailliage de Gez; le colonel Moncaglieri ayant voulu se jeter dans la ville de ce nom, fut battu le premier janvier au village de Maccodet; le 3, les Genévois manquèrent la surprise du château de La Bastia, qu'ils allèrent ensuite assiéger le 15; cette petite place capitula le lendemain, on la démolit aussitôt; et M. de Lobigny réunit ses forces contre Gez, qu'il surprit par la trahison de la famille Morello et qu'il abandonna au pillage (3) : le château se défendit jusqu'à ce que la poudre à canon vint à y manquer, et la

(1) Bouche, liv. 10, chap. 9. – *Essai sur l'histoire de Provence.* – Cambiano – *Istoria dell'Italia occidentale*, lib. 11, cap. 2

(2) Teofilo Partenio – Bouche, liv. 10, chap. 9 – *Mémoires manuscrites sur la vie des ducs de Savoie.* – Cambiano

(3) Leti parte III, lib. 3

garnison, composée de cent quarante hommes, obtint de se retirer à Cluses.

Le marquis de Treffort s'y était rendu, comptant marcher au secours des assiégés; dès qu'il apprit la capitulation, il retourna sur ses pas, au moment même où M. de Lobigny, à la nouvelle de son approche, abandonnait Gez avec tant de précipitation, qu'il y laissait son artillerie; il ne revint la chercher, et mettre la ville en état de défense, qu'après s'être assuré de la retraite des Piémontais (1).

La rigueur de la saison obligea les troupes à prendre des quartiers d'hiver: les Savoyards recommencèrent les premiers les hostilités, en tentant de surprendre le pont d'Arve la nuit du 18 mars; ils s'en retirèrent cependant après un léger combat, et ils rentrèrent dans leurs cantonnemens. Le premier avril les Genévois assiégèrent le château de Monthoux, où se trouvait une troupe d'aventuriers italiens, qui s'étaient rendus redoutables par leur cruauté et par leurs désordres: ces hommes moins braves que féroces, espérèrent d'échapper au sort qu'ils redoutaient, en se rendant lâchement à discrétion, après vingt-quatre heures de batterie; mais leur faiblesse ne fit qu'accélérer l'exécution de la vengeance; le vainqueur en entrant dans la place n'épargna, ni les femmes, ni les enfans; Lobigny abandonna le village même de Monthoux au pillage, et dévasta les bourgs, et les campagnes des environs: les Piémontais s'en vengèrent en pillant Targes; le détachement chargé de cette entreprise fut battu à son retour; et les en-

(1) Cambiano.

nemis profitant de l'inaction des Savoyards, assiégèrent le château de La Pierre, que M. d'Arsène leur rendit après avoir soutenu trois assauts (1).

Il ne manquait plus que le fort de Cluses aux Genévois pour être maîtres de tout le pays de Gez, et tranquilles sur la droite du Rhône; ils investirent ce fort le 18 avril; quoique la faible garnison de quarante hommes chargés de le défendre, ayant donné dans une embuscade, se trouvât réduite à moins de la moitié, le capitaine Dian ne perdit pas courage; il fallut trois jours aux assiégeans avant de pouvoir s'établir dans le ravelin, qui faisait la principale défense du front d'attaque; mais cet ouvrage emporté, les Genévois parvinrent à se loger le 21 au pied des murs, et il était impossible de les défendre avec un aussi faible détachement: dans cette circonstance Dian crut beaucoup gagner en convenant de ne rendre la place que le 23 à deux heures après midi, s'il n'était secouru avant ce terme (2): le marquis de Saint-Rambert était en effet parti de Chambéry dans cette vue; trop tard cependant pour sauver la garnison, qui se retira à l'armée avec les honneurs de la guerre. don Amé apprit la capitulation en arrivant à Châtillon, il en fut vivement peiné, et il forma le projet d'assiéger lui-même la place que l'ennemi venait d'enlever: cette entreprise offrait une grande difficulté en ce que M. de Lobigny ne s'était point éloigné de Cluses, et il était à présumer, qu'il n'aurait quitté sa position, qu'après avoir mis ce fort en état de se soutenir

(1) Leti, parte III, lib. 3.

(2) Leti, parte III, lib 3 — Verani — Campana, deca 7, lib 5.

long-temps: il fallait donc engager l'ennemi à quelque faux mouvement, puisqu'on n'était pas assez fort pour le combattre; et le général savoyard crut, qu'en se portant entre le camp de Lobigny et Geneve, il remplirait son but; il ne se trompa pas: en effet, dès qu'il eut passé le Rhône à Grésy avec une partie de ses forces, les Genévois virent leurs communications menacées, et se décidèrent à la retraite (1), en laissant dans la place un détachement sous les ordres du capitaine d'Egaillon: les Piémontais s'approchèrent de Gluses sur les deux bords du Rhône, la cernerent de toute part (2), et commencèrent la batterie (3); le capitaine d'Egaillon capitula le 24 et paya de sa tête à Genève cette reddition précipitée (4).

Don Amé de Savoie sollicitait des renforts d'autant plus nécessaires, que la cavalerie féodale savoyarde et la milice royale de cette province étaient occupées à la guerre du Dauphiné, où les ligueurs se soutenaient avec peine contre Lesdiguières: Charles Emmanuel inquiet lui-même des progrès des Genévois, fit passer les Alpes à une partie du camp de Centallo, pendant qu'il y rassemblait de nouvelles troupes destinées à la reprise de Barcelonnette qu'il méditait: déjà le comte de Sanfront, commandant à Berzés durant l'absence du comte de Luserne, avait passé le col d'Argentiere et s'était fortifié à L'Arche et à maison Meana, afin de prévenir les ennemis sur les Alpes,

(1) Cambiano
(2) Leti, parte III lib 3
(3) Cambiano.
(4) Leti, parte III, lib. 3.

où il serait venu difficile de les forcer: le duc qui se proposait de diriger cette expédition depuis Coni, était sur le point de quitter Turin, lorsqu'il y reçut les députés de Provence, qui le suppliaient de prendre sous sa protection les catholiques de cette province; l'amour propre et l'intérêt de Charles étaient également flattés de cette demande; il prodigua les caresses et les honneurs à l'évêque de Riez, à M. d'Empuis et à M. d'Oise, que le parlement d'Aix lui envoyait, et il leur promit d'arriver en personne pour les défendre à la tête d'une armée: les députés provençaux étaient partis satisfaits: Charles, à qui le dessein de reprendre Barcelonnette tenait fort à cœur, fit partir le 15 mars de Turin six pièces de canon pour la vallée de Stura, et quoique la difficulté des chemins eût arrêté cette artillerie à Coni, il ordonna au comte de Sanfront de marcher aux ennemis et de les combattre: les Piémontais, extrêmement resserrés entre les Alpes et les sources de l'Ubayette, où ils souffraient beaucoup, ne demandaient pas mieux que d'attaquer; aussi, dès que Sanfront annonça l'ordre qu'il venait de recevoir, la plus vive joie parut dans ses troupes: les Français furent partout repoussés jusqu'aux châteaux de Giausier et de Châtelard qu'ils avaient fortifiés avec soin: M. de Sanfront les croyait imprenables sans artillerie, il voulait l'attendre, mais l'ardeur des soldats était telle, que cédant à leurs instances il se disposa à l'entreprise. Le signal de l'attaque étant donné, les Savoyards emportèrent Châtelard d'assaut après un combat sanglant; ce qui échappa au fer du vainqueur mourut en se précipitant dans des abîmes; et cet acte de vigueur repandit une telle épouvante dans toute

la vallée, que Giausier fut abandonné. Le capitaine Collet, commandant de Barcelonnette proposa de rendre la place aussitôt qu'on lui montrerait du canon; et cet accord ayant été signé, le comte de Sanfront envoya chercher l'artillerie à Coni: dans cette entrefaite Collet reçut un renfort de cinq cents hommes d'infanterie et de deux cents cavaliers, avec lesquels il crut pouvoir éloigner les Piémontais et rendre nulle la capitulation dont il avait convenu dans un premier moment d'épouvante: il fit conséquemment attaquer le village de Faucon, où commandait le chevalier Ponte, qui se défendit avec courage, jusqu'à donner à M. de Sanfront le temps de marcher à son secours; mais ce général ne jugeant pas pouvoir soutenir ce poste qui n'est qu'à un mille de Barcelonnette, l'abandonna et se replia à Sequières, alors même que M. de La-Vallette arrivait à la tête d'un corps de troupes fraîches: les Piémontais regagnèrent à la hâte Giausier et Châtelard; les Français les harcelèrent de si près dans leur retraite, que les colonnes se mirent en désordre, et dès-lors il devint impossible de contenir les soldats, qui s'abandonnant à la fuite, jetaient leurs armes et leurs sacs: l'ennemi apprit trop tard cette déroute pour en profiter, et les Savoyards dispersés se réunirent à Berzés: le comte de Sanfront jugea impossible de se soutenir au delà des Alpes dans l'état de découragement où étaient ses troupes; il les reconduisit à Demonte, dans le moment précisément où quatre cents hommes d'infanterie et une compagnie de lanciers y arrivaient, avec l'artillerie destinée à le joindre.

Les Français s'avancèrent jusqu'à Pietraporzio, qu'ils abandonnèrent presqu'aussitôt, et les Savoyards s'étant

remis en ordre, s'y portèrent de nouveau, et se retranchèrent dans les environs de Berzés, où ils voulaient attendre le comte de Martinengo et les secours qu'il conduisait: cet officier se mit en marche le 29 juin; il arriva jusqu'à Barcelonnette à la tête de douze cents hommes, sans avoir rencontré un seul détachement qui osât l'arrêter: M. de La-Vallette étant retourné en Provence, le capitaine Collet rendit la place le 5 juillet, avant qu'on l'assiégeât. Martinengo se porta, sans perdre de temps sur Miolans, qui lui ouvrit ses portes, et déjà il allait attaquer Laurette, seul village de la province qui demeurât aux Français, lorsque des ordres pressans le rappelèrent en Piémont; il y repassa, en confiant la garde de la principauté de Barcelonnette à trois cents Espagnols, et il reçut en arrivant à Demonte l'ordre de marcher en Provence (1).

(1) CAMBIANO. – BOUCHE, liv. 10, chap. 9. – GUICHENON, liv. 2, chap. 36. – *Istoria dell'Italia occidentale*, lib. 11, cap. 2.

CHAPITRE XX.

SUITE DE LA GUERRE DE 1588.

Sommaire — Événemens militaires en Provence — Charles Emmanuel y envoie un nouveau corps de troupes — Siège de Saint-Maximin qui ne réussit pas — Intentions du roi d'Espagne, contraires aux projets de la cour de Turin — Les Piemontais s'emparent du fort de Moubonot en Dauphiné, et battent les Genévois — Ils passent le col de Vars — Les Français les attaquent, les dispersent, et entrent de nouveau dans la vallée de Barcelonnette — Ils en sont chassés, et y reviennent — Les Savoyards le perdent de nouveau — Projets de Charles sur Exilles découverts et prévenus par M. de Lesdiguières — Les Piemontais tentent sans succès l'entrée de la vallée de Pragelas — Ils donnent dans une embuscade près d'Oulx, et sont battus à Gialion — Guerre en Provence — Le comte Martinengo commande en chef l'armée combinée des Savoyards et des ligueurs — Soins et succès de ce général — Charles Emmanuel passe le Varo en personne — Siège de Mons — Danger du duc de Savoie — La place prise de force — Les villes voisines ouvrent leurs portes — Le prince piemontais fait son entrée à Aix — Il attaque et prend Salon — Il passe la Durance et met le siège devant Pertuis — Il est forcé à la retraite — Son armée entre en quartiers — M. de Lesdiguières prend Grenoble aux ligueurs — Les Piémontais n'arrivent pas à temps à leur secours — Ils

reprennent Gez sur les Genevois — Suite de la campagne sur ce point de la frontière — Succès qu'on y obtient — Les Français chassés de nouveau de la vallée de Barcelonnette.

Le comte de Martinengo passa le Varo à la tête de trois cents cavaliers, de quinze cents hommes d'infanterie piémontaise, et de quelques compagnies étrangères (1); il trouva que depuis le mois de février les ligueurs avaient l'avantage en Provence; le 19 mars ils prirent par escalade le village de Peyrolle; le 5 avril ils battirent et dispersèrent un corps de royalistes allant à Toulon; le 24 du même mois ils emportèrent l'église fortifiée de Saverane; le 14 mai Barjols se rendit à eux, après sept jours de siége, et souffrit les derniers malheurs: Luc n'eut pas un meilleur sort, et Lorgues, Aulps, Draguignan et Pignans ne le prévinrent qu'en embrassant le parti de la ligue.

M. de Martinengo prit Signe (2) et donna avis de son arrivée à Digne au général d'Empuis, dont il reçut ordre de joindre l'armée provençale, qui marchait à l'attaque de Saint-Maximin: dès que la jonction se fut opérée, M. de Leyni remit à son successeur le commandement des troupes de Savoie, et se rendit diligemment à Turin où la cour l'appelait, pour le charger d'une commission en Espagne (3). le comte de Martinengo en approchant de St-Maximin repoussa une vigoureuse sortie de la garnison; et le 5 août

(1) LUPIS. — BURT. tom 2

(2) BOUCHE, liv. 10, chap. 9. — CAMPANA, deca 7, lib 5.

(3) CAMBIANO.

l'armée campa autour de la ville: M. d'Empuis crut pouvoir se loger de prime abord sur le glacis; il attaqua le chemin couvert l'épée à la main; et repoussé une première fois, il revint à la charge avec aussi peu de succès, ce qui le détermina à dresser ses batteries: cependant cinq cents hommes détachés de l'armée de M. de La-Vallette tentèrent de se jeter dans la place; les assiégeans qui les battirent furent eux-mêmes repoussés à la nouvelle entreprise qu'ils essayèrent contre le chemin couvert; ils durent avancer leurs logemens à force de sape (1); et enfin quatre mille coups de canon tirés ouvrirent une brèche de trois cents pas; mais au moment où l'on croyait à l'assaut, M. d'Empuis leva le siége (2) après avoir perdu mille hommes (3). L'armée se retira à Aix, en dévastant les campagnes du Berre et de Salon, que l'on projetait d'attaquer (4). Pendant qu'on était ainsi occupé en Provence, M. de Leyni partait de Turin pour Madrid, chargé d'obtenir du roi d'Espagne l'agrément de faire agir offensivement ses troupes. Le duc de Savoie comptait beaucoup sur les talens et sur l'adresse du négociateur, qui ayant suivi Emmanuel Philibert depuis sa première jeunesse, connaissait Madrid mieux que personne; Leyni échoua néanmoins: le roi catholique fut inébranlable dans l'idée de n'employer ses forces qu'à la défense des états de Savoie: cette résolution déconcerta les vastes projets que Charles Em-

(1) Lupis.
(2) Guichenon, liv. 2 chap 36.
(3) Lupis.
(4) Bouche, liv. 10, chap. 9.

manuel avait conçus, sans ébranler son courage ; ses troupes, aux ordres du marquis de Treffort et du comte de Sonnaz, prirent le fort de Mouhonod en Dauphiné, pendant que dun Amé de Savoie battait les Genévois dans le Chablais: le prince piémontais était lui-même sur le point de passer en Provence avec quatre cents hommes d'infanterie et quatre cents chevaux, rassemblés dans les environs de Coni, lorsqu'il apprit à Fossano l'entrée des ennemis dans la vallée de Barcelonnette, dont l'imprudence du capitaine Volvera, commandant à Saint-Paul, leur avait ouvert le chemin: cet officier trompé par des faux rapports qui lui faisaient espérer de pénétrer impunément à Guillestre, passa le col de Vars avec toute sa garnison, et s'étant avancé jusqu'à Vars même, il se trouva tout-à-coup enveloppé ; son courage ne lui laissa rien oublier de ce qui pouvait réparer sa faute, sans que la fortune secondât sa valeur; cerné de toute part, il se vit contraint de mettre bas les armes avec cent hommes qui lui restaient: les Français marchèrent alors sans obstacle à Saint-Paul, et s'y étant logés en force, ils s'emparèrent de Greisoles, que l'on avait fortifié.

Ce contre-temps retarda l'exécution des projets de Charles: M. de Leyni tout récemment revenu d'Espagne fut chargé d'entrer dans la vallée de Barcelonnette à la tête de deux mille cinq cents hommes; les Français avaient démoli et abandonné Greisoles, pour se concentrer à Saint-Paul, dont la garnison se rendit prisonnière de guerre, après avoir essuyé quelques coups de canon; et Leyni ayant confié la garde de ce village à une compagnie d'infanterie, reprit la route du Piémont où il était attendu avec impatience; mais

au pied du col de l'Argentière son arrière-garde se vit harcelée par l'avant-garde de M. de Lesdiguières, inopinément arrivé: l'infanterie piemontaise repoussa aisément dans un pays montueux la cavalerie qui la poursuivait; et M. de Leynl, jogeant que cette incursion n'avait d'autre but que d'opérer une diversion à l'expédition de Provence, rentra dans la vallée de Stora et joignit le duc de Savoie à Coni. Lesdiguières alla mettre le siège devant St-Paul; toujours l'imprudence des commandans de ce poste devait en causer la perte; le capitaine Strata s'étant avancé en parlementaire, sans prendre aucune sûreté, fut arrêté prisonnier; et pendant que sa troupe le sachant au camp ennemi, se croyait en sûreté, les Français entrèrent dans les retrauchemens; une partie de la garnison se jeta dans l'église, où elle se défendit jusqu'à ce que la porte en ayant été abattue par le canon, la plupart de ceux qui s'y trouvèrent, perdirent la vie (1): l'ennemi assiégea Barcelonnette: le comte Roëro capitula le 13 octobre; et les Piémontais entièrement chassés de cette vallée, s'occupèrent à fortifier les hauteurs de Démonte (2).

Charles Emmanuel n'était peut-être pas fâché de voir Lesdiguières occupé de cette conquête dans le moment où il espérait de surprendre l'importante place d'Exilles, à la faveur des intelligences qu'il entretenait avec le capitaine Cazetta, l'ame et le soutien de la ligue dans la vallée d'Oulx sa patrie · cependant Lesdiguières, toujours actif et toujours vigilant, ayant soupçonné les projets de cet officier, le fit attaquer

(1) Cambiano.
(2) Teofilo Partenio.

dans une maison fortifiée qu'il habitait près de Briançon, Cazetta tomba percé de mille coups en combattant, une hallebarde à la main (1), et sa mort fit perdre à la ligue l'importante ville de Briançon, sans déconcerter les projets du duc de Savoie, qui continua son traité avec le capitaine Borella, mais Lesdiguières prévint encore une fois ses vues, et M. de Sonnaz, qui était inutilement venu de Savoie pour cette entreprise (2) avec deux mille hommes d'infanterie, et quatre cents cavaliers, concerta avec le comte de Gattinara à Suse les moyens d'attaquer la vallée de Pragelas : l'on convint que Sonnaz passerait le col de Fenêtre avec quatre mille hommes et quatre cents chevaux savoyards, en même temps que Gattinara entrerait dans la vallée par Pignerol, et attaquerait les retranchemens de Villaret et de Mentoulles : les colonnes se mirent en mouvement d'après le plan concerté ; cependant M. de Gattinara ayant trouvé les ennemis beaucoup plus forts, et mieux postés qu'il ne le croyait, se contenta de les amuser : Sonnaz de son côté jugea trop difficile d'emporter le col de Fenêtre, ou les Français avaient envoyé de nouvelles troupes, et il se porta vers le col d'Oursière, qu'il se flattait de trouver plus faible ; il se trompa, et désespérant de réussir il se retira dans les retranchemens de Gravières, poursuivi pendant sa marche, et souvent attaqué : l'ennemi s'étant avancé à Chaumont, les Piémontais se replièrent à Gialion : et M. de Gattinara qui en fut averti, revint promptement à Suse (3).

(1) VIDEL, liv. 3, chap. 3.
(2) CHORIER, *Histoire du Dauphiné*, liv. 20, section 20.
(3) CAMBIANO.

M. de Lesdiguières dressa le 2 octobre une embuscade aux Savoyards, en portant une partie de ses forces à Salasse, pendant que cinquante cavaliers allaient insulter la position que Sonnaz occupait; cet officier ne se doutant point de la ruse, attaqua ce détachement, poursuivit les fuyards avec peu de précaution, et donna dans un gros d'ennemis, qui lui tuèrent ou prirent près de trois cents hommes : le général français attaqua le matin du 3 la position de Gialion, cinq cents mousquetaires piémontais, forcés dans leurs retranchemens, après une resistance opiniâtre, périrent pour la plupart les armes à la main (1). le succès de ce combat porta l'alarme dans Suse, où l'on apprit cependant bientôt que Lesdiguières reprenait la route d'Embrun.

La guerre continuait toujours en Provence; le parlement venait de donner le commandement en chef de l'armée au comte de Martinengo, qu'il nomma lieutenant-général de la couronne : le premier soin du nouveau chef fut celui de remettre l'ordre dans les troupes, et il diminua par ce moyen les impositions de trois cents mille francs; mais plus le nom de cet officier devenait cher à la Provence, plus les ennemis de Martinengo aigris contre lui, pressaient le duc de Savoie d'aller lui-même y prendre le commandement de l'armée, et la direction des affaires (2): ces conseils s'accordaient trop avec les desirs de Charles Emmanuel pour ne pas être bien reçus : ce prince ayant fait passer à Savona l'artillerie qu'il voulait conduire

(1) VIDEL, liv. 3, chap 9

(2) LUPIS

par mer en Provence, traversa le col de Tende à la tête de quatre mille hommes, et arriva le 13 octobre à Nice, où il reçut les complimens des députés du parlement (1), et où le comte de Martinengo alla le recevoir avec huit cents chevaux: le prince piémontais entra le 16 sur les terres de France, en faisant occuper par des détachemens les petites places sur sa route: Mons seul avait été dispensé de recevoir une garnison savoyarde, sous la condition de ne point admettre des troupes royalistes das ses murs; la situation avantageuse de cette petite ville, dont l'attaque aurait arrêté l'armée, détermina le duc de Savoie à consentir à cet accord, qui ne tarda pas à être violé; car à peine les Piémontais eurent-ils repris leur marche, que trois cents soldats de M. de La-Vallette entrérent dans Mons.

Il devenait dès-lors imprudent de laisser cette place sur les derrières de l'armée, et Charles vivement piqué d'avoir été trompé, en ordonna l'attaque; mais ses ingénieurs lui ayant rapporté qu'il était impossible d'y conduire du canon pour dresser les batteries, ce prince voulut la reconnaitre en personne, et il s'en approcha suivi seulement de cinq cents arquebusiers: pendant que le duc de Savoie s'exposait ainsi comme un simple officier sous le feu des ennemis, il survint un violent orage, qui éteignit en un moment toutes les mèches de son escorte; les assiégés le remarquèrent, et exécutèrent une vigoureuse sortie; les Piémontais ne pouvant se servir de leurs armes, com-

(1) Cambiano – Bouche, liv. 10, chap. 9. – Alberti, *Storia di Sospello*, parte II, cap. 13.

mençaient à plier; Charles aurait été enlevé sans ressource, si Martinengo n'eût promptement fait avancer la gendarmerie, qui ayant mis pied à terre, repoussa, la lance à la main, les Français dans leurs murs: le duc de Savoie acheva le tour des fortifications, et voulut se charger lui-même de diriger le transport de l'artillerie, que ses ingénieurs persistaient à croire impossible: l'on monta à force d'engins quelques pièces de campagne sur les hauteurs qui commandent Mons, et à peine commençaient-elles à tirer, que les assiégés demandèrent à capituler; mais on refusa de les entendre; les portes de la ville furent enfoncées à coups de canon et le vainqueur y entra, le feu et le fer à la main: douze des principaux habitans qui avaient appelé les troupes de La-Vallette furent pendus, et trente autres envoyés aux galères: les places voisines de Mons s'empressèrent d'envoyer leurs députés au camp des Piémontais (1): le duc de Savoie fit le 18 octobre une entrée magnifique à Aix: on l'y reçut avec transport, et le 23 le parlement lui confia le commandement général de la Provence (2); Charles Emmanuel ne s'arrêta que peu de jours dans cette ville; il en partit avant la fin d'octobre, voulant assiéger Salon, que six cents hommes défendaient: l'armée prit son camp autour de la place: l'on dressa une batterie de douze pièces de canons; et les faubourgs de Salon furent emportés d'assaut, sous la protection du feu de cette artillerie: la ville, battue

(1) Lupis

(2) Muratori, *Annali d'Italia*, vol x. – Bouche, liv 10, chap 9 *Essai sur l'histoire de Provence* – *Istoria dell'Italia occidentale*, lib. 11, cap 2 – Alberti, *Storia di Sospello*, parte II, cap 13.

en brèche, arbora le drapeau blanc, et la garnison qui s'était retirée au château, obtint le 4 décembre d'en sortir avec armes et bagages: Charles fit alors attaquer le château de Miramas, ainsi que quelques autres petites villes, dont la prise facilitait le siége de Pertuis (1). L'armée ayant passé la Durance à Cadenet (2), investit la place sur la fin de décembre, la garnison se défendit avec opiniâtreté: le mauvais temps qui survint retardait extrêmement les travaux, et redoublait les souffrances des Piémontais: enfin il fallut lever le siége: la garnison inquiéta la retraite des Savoyards, et pour sauver son artillerie, Charles dut charger l'ennemi en personne à la tête de ses gardes du corps; ce prince donna alors des quartiers de repos aux troupes, et se rendit à Aix pour assister à l'assemblée des états de la province (3), après avoir pris le château de Grondboix (4).

L'éloignement du prince piémontais n'avait point ralenti les opérations militaires dans le Dauphiné: nous avons dit que M. Lesdiguières était repassé à Embrun après le combat de Gialion: cette retraite inattendue, dont on ne pouvait alors soupçonner la cause, avait son motif dans les intelligences que ce général entretenait à Grenoble, dont Jacques de Savoie, marquis de San Sorlino (5), gouverneur du

(1) CAMBIANO. – BOUCHE, liv. 10, chap. 9.
(2) LUPIS.
(3) BURY, tom. II. – CAMBIANO. – CAMPANA, deca 7, lib. 5.
(4) BOUCHE, liv. 10, chap. 9.
(5) Petit fils de Philippe II, duc de Savoie, et fils de Philippe, tige de la branche des comtes de Genévois et de Faucigny, éteinte en 1659.

Dauphiné au nom de la ligue, venait d'affaiblir la garnison pour attaquer Vichy en Auvergne : Lesdiguières, voulant profiter de cette circonstance, appela M. de Sancy vers Genève; il s'approcha secrètement lui-même de Grenoble la nuit du 24 novembre, et poussa jusque sous les murs de la ville les détachemens destinés à l'escalader du côté du faubourg de Saint-Laurent : il avait gagné le propriétaire d'une maison, dont les murs servaient d'enceinte au faubourg, et les royalistes, montant par les fenêtres de cette maison, entrèrent heureusement dans la place, se saisirent avec le même bonheur de la porte voisine et mirent aussitôt le feu en plusieurs endroits, afin d'occuper les habitans, en attendant l'arrivée de Lesdiguières qui ne tarda pas à les rejoindre : ce général enfonça la porte de la ville avec le pétard, mais M. d'Albigny, qui y commandait, ayant fait abattre la herse en même temps qu'il rompait le pont sur l'Isère, les assaillans passèrent le reste de la nuit à piller et à se fortifier dans le faubourg; le lendemain Lesdiguières dressa deux batteries, une sur le côteau de Chalemont, l'autre en face des Cordeliers; les assiégés incommodèrent les royalistes dans leurs tranchées par le feu d'une pièce de canon qu'ils montèrent sur le clocher de Saint-André : d'Albigny aurait voulu se bien défendre; cependant comme il n'avait presque point de garnison, il ne put résister au vœu des citoyens; et ayant capitulé le 22 décembre il se retira en Savoie où nous le verrons bientôt jouer un grand rôle. Le marquis de San Sorlino quitta précipitamment l'Auvergne au premier bruit de ce siége, et réuni aux troupes savoyardes que commandait M. de

Sonnaz, il marcha à grandes journées vers la capitale du Dauphiné, dont il apprit en route la reddition: sur cette nouvelle il rentra en Auvergne en se séparant des Piémontais (1).

Don Amé de Savoie poussait avec activité la guerre contre les Genévois, sur qui il reprit Gez, et dont il dispersait souvent les partis qui osaient se montrer en campagne, la garnison de Thonon enleva un riche convoi allant à Genève par le lac, et les paysans savoyards battirent le capitaine Gniche, commandant du château de Crées, qui prétendait faire des courses. Les Genévois avaient en vain tenté le village de Brens; ils y furent repoussés et poursuivis jusque sous les murs de leur ville par le colonel Torsi, mais sa troupe uniquement occupée de pillage s'étant débandée, les ennemis se jetèrent sur elle et la défirent aisément; animés sans doute par cet avantage ils poussèrent dans le Chablais de nouveaux partis: don Amé de Savoie s'étant ensuite approché de Genève avec toutes ses forces, il y eut deux combats à l'avantage des Piémontais qui portèrent la terreur dans la ville où l'on s'attendait à être bientôt assiégé, M. de Lobigny blessé et malade ne pouvait ni relever le courage abattu des citoyens, ni prendre les dispositions nécessaires, et le désordre était grand à Genève, lorsque le baron de Conforgien y arriva de la part du roi de France. La première pensée de cet officier auquel on remit le commandement militaire fut de reprendre l'offensive:

(1) Crosier, liv. 20, sect. 21. – Videl, liv. 3, chap. 11 et 12 – *Bref discours sur la guerre émue entre le roi de France et le duc de Savoie.* – Mezerai

il embarqua à cet effet trois compagnies d'infanterie qu'il fit passer à Rôle pour qu'en traversant le lac elles se portassent tout-à-coup sur Evian qu'il espérait surprendre: cependant les Savoyards se tenaient sur leurs gardes, et le commandant de l'expédition ayant trouvé la garnison en défense se retira après avoir pillé quelques villages.

Dès que M. de Conforgien vit manquer son projet, il forma celui de se jeter sur le Faucigny, où il savait que les Piémontais n'étaient point en force; comptant mettre sans obstacles cette province à contribution il y marcha à la tête de sept cents hommes qui traînaient à leur suite cent chariots destinés au transport du butin; mais le baron d'Hermance, averti du dessein des Genévois, parvint avec des soins infinis à rassembler six cents hommes, à la tête desquels il gagna une marche sur le flanc des ennemis, et se portant tout-à-coup sur leurs derrières, il leur coupa le seul chemin par lequel ils pouvaient se retirer ce mouvement hardi força Conforgien à revenir sur ses pas afin de rouvrir ses communications. le combat s'engagea vivement; les Savoyards ne se retirèrent qu'après avoir perdu trois cents hommes; et les Genévois qui en eurent de deux cents à deux cents cinquante de tués ou blessés allèrent mettre le siège devant Cruseilles, petite place, défendue par trois compagnies de Piémontais, d'Espagnols et de Napolitains; M. de Conforgien rassembla sous les murs de Cruseilles quatre mille hommes d'infanterie et quatre cents cavaliers: la ville n'était pas à l'abri d'un coup de main; il la prit par escalade après une demi-heure de combat et la livra au pillage; le château ne fut

point attaqué, l'ennemi s'étant retiré à Genève où il voulait attendre les renforts de France (1).

L'hiver qui suspend ordinairement les hostilités, ne ralentit pas cette année le cours des opérations militaires, et les troupes furent continuellement en action dans les Alpes mêmes. La duchesse de Savoie, chargée de gouverner le Piémont pendant le séjour de Charles Emmanuel en Provence, conçut l'espoir de reconquérir la principauté de Barcelonnette, dont les habitans se montraient fort attachés à leur ancien souverain; le petit nombre des troupes françaises qui y étaient, et la difficulté d'y envoyer du secours, semblaient devoir assurer cette entreprise, si l'on parvenait à mettre en insurrection les habitans, comme le faisait espérer Jean de Faucon, seigneur de Sauze, gentilhomme qui jouissait de beaucoup de crédit parmi eux. Faucon forma lui-même un plan de surprise; on l'approuva d'autant plus aisément qu'il ne demandait aucun secours de troupes, voulant agir seul avec ses paysans; la cour ayant agréé cette offre, il se rendit secrètement dans son château de Sauze où il prépara tout ce qui était nécessaire à l'exécution du projet qu'il méditait: levant alors le masque, il rassembla autour de lui un grand nombre de paysans, auxquels il expliqua son dessein, et suivi par eux, il marcha contre Barcelonnette la nuit du 22 décembre: la garnison s'y gardait négligemment; la ville fut escaladée sur deux points sans obstacles; les Français eurent à peine le temps de se jeter dans une église qu'ils avaient mise en état de défense; mais ils prétendirent en vain

(1) VERANI. — LETI, parte III, lib 3.

s'y soutenir; le feu ayant été mis au couvent attenant à cette église, ils demandèrent à capituler; M. de Faucon reçut alors le gouvernement de Barcelonnette en récompense de sa valeur et il semblait que cette place lui était due: il ne tarda cependant pas à prouver combien il la méritait peu (1).

(1) CAMBIANO.

CHAPITRE XXI.

SUITE DE LA GUERRE DE 1588.

Sommaire — Les Genevois rentrent en campagne — Ils s'approchent d'Annecy — Combat de La Roche — Prise de cette ville — Mouvemens des Piémontais vers Boringes — L'entrée de M. de Sancy dans le pays de Vaud les rappelle vers lui — Trahison découverte à Chambéry — L'ennemi entre dans le Chablais — Thonon pris — Evian capitule — Les Savoyards se portent le long du Fier — Ils sont forcés de se retirer à Chambéry par les mouvemens de M. de Lesdiguières — Ce général attaque les Échelles — Don Amé de Savoie marche pour sauver la place — Elle se rend sous ses yeux — Les Genevois assiègent Bonne — Ils abandonnent l'entreprise et passent l'Arve — Les Piémontais décidés à les combattre, les atteignent au village de Cornier — L'ennemi se replie à Boringes — Les armées en présence pendant plusieurs jours — M. de Sancy marche vers Genève — Les Savoyards le joignent sur les hauteurs de Montboux — Combat qui y a lieu — M. de Sancy passe en Bourgogne — Son arrière-garde est battue par le marquis de Treffort — Le maréchal d'Aumont entre en Bresse — Il passe en Auvergne — Un corps de troupes savoyardes l'y suit, et le repousse vers Moulins — Marseille reçoit une garnison piémontaise — Charles Emmanuel s'y embarque pour passer en Espagne — Mouvemens des armées en Provence — Avantages des royalistes — On

se dispose à les combattre — Les Piémontais s'avancent à Rians — M. de Lesdiguieres les attaque — Sa victoire — Ses nouveaux succès — Il quitte la Provence, et passe en Dauphiné — Combat sur les bords de la Durance à l'avantage des Savoyards — Ils cernent Berre — Charles Emmanuel revenu de Madrid, arrive avec des renforts au camp sous cette place — Mouvemens militaires en Savoie — Les Piémontais courent les Viennois — M. de Lesdiguières les rappelle sur le Guier en s'avançant à Saint-Genis — Il passe dans le Lyonnais — Les Genévois rentrent dans le Chablais — Continuation du blocus de Berre — On en entreprend le siége — La place capitule deux heures avant l'arrivée du secours — Prise de quelques ville par les royalistes — Les Piémontais menacent Grenoble — Lesdiguières accourt en Dauphiné.

Dès que les Genévois reçurent les secours qu'ils attendaient de France, ils se mirent de nouveau en campagne ; aux premiers jours de janvier ils poussèrent des détachemens jusqu'aux environs d'Annecy. Don Christophe de Guévara, officier espagnol commandant à La Roche, tenta inutilement de les arrêter; il perdit la vie dans une rencontre ou sa troupe fut défaite, et cet avantage ayant ouvert à l'ennemi le pays jusqu'à l'Arve, le château de Boringes fut attaqué (1): un détachement chargé de le défendre soutint trois jours de feu et s'ouvrit un passage à travers les postes des assiégeans, qui, maîtres de la place, s'avancèrent en Faucigny (2).

Don Amé de Savoie avait rassemblé quelques troupes à Annecy; ses mouvemens concertés avec ceux du gou-

(1) Cambiano, *Mémoires d'état*, tom. III.
(2) Leti, parte III, lib. 4

verneur de Bonne, paraissaient devoir arrêter les ennemis dont on menaçait le flanc: déjà les Piémontais s'étaient avancés jusqu'à Boringes, que les Genévois abandonnèrent, après avoir miné les fortifications du château et fait sauter le pont sur l'Arve : on se proposait de les suivre, malgré l'inégalité des forces, lorsque le général piémontais se vit obligé de renoncer à ses vues pour porter ailleurs ses soins: une conspiration qui tendait à introduire les Français dans la ville se découvrit à Chambéry, en même temps que M. de Sancy entrait dans le pays de Vaud à la tête d'un gros corps de Suisses. Don Amé, menacé à la fois sur les points les plus éloignés de son gouvernement, revint à Annecy, comme dans une position centrale, et il n'y resta pas long-temps sans apprendre qu'aux premiers jours de février, M. de Sancy avait traversé le lac de Léman et débarqué près de Thonon, qui ouvrit ses portes, la garnison s'étant enfermée dans le château où commandait M. Compois: cinq pièces de canon dressées en batterie eurent bientôt renversé les vieux murs de cette faible place; on signa le 6 (1) une capitulation que le vainqueur observa mal; les chefs ayant fermé les yeux sur les désordres des troupes, elles dévalisèrent les Savoyards, et se permirent contre les habitans les plus grandes cruautés.

Après la prise de Thonon sept cents Suisses allèrent assiéger Evian: quoique la ville ne se défendit qu'un moment, on la traita avec un extrême rigueur, M. de Bouvilard, qui manquait de munitions de guerre, rendit le 10 le château où il s'était enfermé; et les ennemis,

(1) Cambiano — Campana, deca 7, lib 5

maîtres alors de courir la campagne, emportèrent à Genève jusqu'aux portes et aux fenêtres des maisons qu'ils pillaient (1). Bon Amé de Savoie, trop faible pour combattre, distribua ses troupes le long du Fier, pour couvrir Annecy, sa position qui assurait la gauche de cette rivière, était d'ailleurs assez bonne, tant que les Français ne se portaient pas sur le Rhône ou sur le Guier; mais M. de Lesdiguières en attaquant les Echelles le premier mars, obligea les Savoyards de revenir à Chambéry: le général piémontais s'étant joint dans cette ville à un corps de troupes que le marquis de Treffort conduisit de Bresse, prit la résolution de secourir les Echelles, et se mit en marche par Saint-Jean de Coux; cependant le capitaine Corbeau se rendit prisonnier de guerre le 3 au matin, à la vue de l'armée de secours qui attaquait les avant-postes des assiégeans: la faiblesse de cet officier rendit la marche de l'armée inutile d'une part, pendant que M. de Sancy en avait profité de l'autre, en assiégeant Bonne (2): la position de don Amé était des plus embarrassantes, s'il se tenait en présence de Lesdiguières, Bonne tombait infailliblement, et s'il allait au secours de cette ville, Chambéry était entièrement découvert; heureusement M. de Lesdiguières, rappelé en Provence, abandonna les frontières de Savoie; et les Piémontais en laissant un faible corps en face des Echelles (3), repassèrent en diligence à Annecy.

Le siège de Bonne était levé; M. de Sancy avait ré-

(1) Leti, parte III, lib 4

(2) Cambiano. – *Mémoires d'état*, tom III.

(3) Videl, liv. 4, chap 1

tabli le pont de Boringes et passé l'Arve; don Amé, qui venait d'être joint par un corps d'infanterie espagnole, aux ordres du maître-de-camp Ollivero et par le marquis de Trevico, qui commandait quelque cavalerie napolitaine, crut pouvoir se mesurer avec Sancy et lui livrer bataille, ou le forcer à se retirer; son avis ayant été approuvé par le conseil de guerre, l'armée se mit en marche le 12 mars: à son approche l'ennemi, extrêmement surpris d'une diligence qu'il ne prévoyait pas, abandonna le village de Cornier, repassa l'Arve et se retrancha dans les ruines du château de Boringes, où il disposa avantageusement cinq pièces de canon: les Piémontais s'approchèrent de la tête de pont; mais l'attaque en ayant été jugée trop dangereuse, l'on passa plusieurs jours à s'observer: M. de Sancy se décida enfin à la retraite, et ayant brûlé le pont sur l'Arve il marcha vers Genève par les hauteurs de Monthoux. Les précautions des ennemis pour n'être pas suivis de trop près ne tinrent point contre le désir que les Savoyards avaient de combattre; ils passèrent la rivière très-promptement; les enfans perdus forcèrent les Genévois dans un bois qu'ils occupaient en avant de leur ligne: M. de Sancy, voyant alors l'affaire s'engager sérieusement, fit avancer sa cavalerie: M. de Sonnaz qui commandait celle de Savoie ayant été tué à la première charge, le désordre se mit dans ses escadrons: heureusement le terrain sur lequel on combattait n'était guère propre à cette arme, et les Genévois profitèrent peu de leur avantage: ils se soutinrent avec peine pendant le reste du jour, en se repliant le soir par Ville-la-Grande sur Genève, après avoir perdu quatre cents hommes; don Amé les pour-

suivit pendant quelque temps sans pouvoir les atteindre et M. de Treffort repassa en Bresse avec les troupes qu'il commandait.

Le combat de Monthoux, qui coûta près de deux cents cinquante hommes aux Piémontais, donnait de vives inquiétudes à Genève, lorsque le rappel de M. de Sancy en Bourgogne augmenta les craintes dont cette ville était agitée: l'arrière-garde de Sancy fut attaquée par M de Treffort, et complétement battue à Saint-Jean de l'One: deux cents cavaliers furent faits prisonniers de guerre dans cette action, après laquelle Treffort rentra dans son gouvernement: il se vit bientôt attaqué à son tour par le maréchal d'Aumont, allant en Auvergne contre le duc de Némours, et si le maréchal n'avait pas été pressé de suivre sa marche, il aurait sans doute fait de plus importantes conquêtes que celle de La Roche, dont il s'empara en passant; on assiégea La Roche dès que M. d'Aumont s'en éloigna; les quatre cents hommes qui formaient la garnison de cette place se rendirent prisonniers de guerre, plutôt qu'on n'osait le croire; M de Treffort suivit de près le maréchal; et s'étant joint au duc de Némours, ils forcèrent l'ennemi d'abandonner l'Auvergne et de se retirer à Moulins (1).

L'hiver n'avait pas non plus été tranquille en Provence; M. d'Ampuis reçut une blessure mortelle sous Tarascon le 10 janvier; les ligueurs ayant pris le dessus à Marseille en chassèrent les royalistes, et reçurent une garnison piémontaise vers la fin de février;

(1) CAMBIANO – VERANI. – LETI parte III, lib. 4 – *Mém. d'état*, tom. III.

Charles Emmanuel fit le 2 mars son entrée dans cette ville, où il s'embarqua le 8 pour aller solliciter à Madrid les secours qu'on lui promettait depuis longtemps (1). Le comte de Martinengo, nommé lieutenant-général en Provence, forma d'abord le projet de surprendre Sisteron, mais on découvrit ses intelligences, et il ne tarda pas à être lui-même attaqué par les généraux de La-Valette et de Lesdiguières réunis: leur dessein était d'assiéger Digne; M. de Martinengo en ayant renforcé à temps la garnison, ils marchèrent sur La Trinità, sur Vinon, sur Révest, et sur Auron dont ils s'emparérent: les Savoyards voyaient avec peine les royalistes courir la campagne sans être inquiétés, ils craignirent que le parti de la ligue ne s'affaiblît dans l'inaction; et ils résolurent de combattre: dans ce dessein ils se portèrent au nombre de six mille hommes d'infanterie et de quatorze cents chevaux au village de Rians, cinq lieues en avant d'Aix: cette position paraissait avantageuse à Martinengo, cependant les chefs des Provençaux jugèrent indispensable d'occuper les châteaux d'Esparon et de Saint-Martin: on leur représenta en vain le danger d'étendre ainsi la ligne sous l'œil de l'ennemi; leur avis l'emporta dans un conseil de guerre, où l'on décida que les ligueurs s'avanceraient dans ces deux villages, pendant que les Piémontais demeureraient à Rians, avec quatre compagnies de cavalerie provençale. Lesdiguières était trop habile pour ne pas pro-

(1) GUICHENON, liv. 2, chap. 36. – MURATORI, *Annali d'Italia*, vol. x. – BOUCHE, liv. 10, chap. 9. – CAMBIANO – ALBERTI, *Storia di Sospello*, parte II, cap. 13.

fiter de cette faute; il partit de Vinon à la tête de huit mille hommes d'infanterie, et de deux mille cavaliers, dirigeant sa marche entre Rians et Esparon, il coupa la ligne ennemie. Les mouvemens de Lesdiguières laissaient prévoir à Martinengo quel était le plan de ce général, et prenant son parti sans hésiter, il s'avança avec toutes ses forces pour protéger la retraite des troupes postées à Esparon et à Saint-Martin : celles-ci s'étant déjà mises en mouvement à dessein de le rejoindre, y réussirent, quoique poursuivies vivement. On espérait toujours que le commandant d'Esparon prendrait le seul parti qui lui restait, celui de se retirer par les collines; et l'on favorisa ce mouvement, en exécutant une charge de cavalerie, destinée à attirer l'attention des Français sur le point opposé: le comte de Martinengo voulant diriger lui-même cette charge, ordonna à Don Garcie de Murés de se retirer à Rians, avec toute l'infanterie qu'il ne voulait pas exposer, et divisant la cavalerie en deux corps, il se réserva le commandement de celui qui donnerait le premier, en confiant la conduite de l'autre au maître-de-camp provençal Disaudun, lequel au lieu d'avancer lorsqu'il en reçut l'ordre, se mit en retraite sur Rians, et découvrit ainsi les escadrons de Martinengo, qui ne tarda pas à être environné: ses cavaliers, accablés par le nombre, furent mis en pleine déroute; le général, entouré lui-même, seul avec le chevalier Bava, combattait contre tous en refusant de se rendre; son épée s'étant brisée, il se vit réduit à lutter contre un soldat vigoureux, enfin la fortune seconda son brillant courage; il s'échappa des mains des ennemis tout couvert de blessures, et arriva à Rians au moment où

l'on déplorait sa perte: don Garcie de Murés s'était formé en bataille pour recueillir les fuyards; sa contenance en imposa au vainqueur (1); et Lesdiguières, après s'être emparé d'une église et d'un moulin, où deux cents hommes se rendirent à discrétion (2), se dirigea contre le village d'Esparon, dans lequel les Provençaux se tenaient toujours immobiles; le commandant de ce poste n'avait profité du combat que pour faire passer à Rians l'avis du danger où il était réduit; Martinengo lui fit repondre, qu'il eût à profiter du moment de l'attaque qu'on renouvellerait la nuit contre Lesdiguières, et qu'il se retirât par les hauteurs jusqu'alors faiblement gardées, déjà les Savoyards s'étaient mis en marche, comptant opérer la diversion projetée, quand on apprit, que le château d'Esparon ayant été livré à l'ennemi, il devenait impossible de secourir les assiégés: les ligueurs, comptant trop sur la foi de M. d'Esparon, avaient négligé de s'assurer de lui ; et cette dernière imprudence acheva leur perte: forcés de se rendre après trois jours, on les envoya tous aux galères, ou dans les prisons du château, dont M. de Martinengo parvint cependant à les tirer, en corrompant leur garde à force d'or (3).

Le combat d'Esparon coûta trois cents hommes aux Piémontais, qui se retirèrent à Aix, en attendant les renforts que quelques villes de Provence devaient en-

(1) Lupis. - Verani. - Campana, deca 7, lib. 5.
(2) Videl, liv. 4, chap. 2.
(3) Verani.- Lupis - Videl, liv. 4, chap. 2. - Campana, deca 7, libro 5.

voyer à l'armée (1) : M. de Lesdiguières s'approcha de cette capitale, dévasta les campagnes des environs, traita les villages avec une rigueur extrême, et parut pendant quelques jours menacer Aix même (2), dont il s'éloigna enfin pour ravitailler Berre, et pour attaquer Grans, Selon et Marignane, qui se rendirent à lui; il repassa en Dauphiné après ces expéditions, et M. de La-Vallette demeuré seul en Provence, ne pouvant tenir la campagne, se replia à Manosque, poursuivi dans sa retraite par la cavalerie savoyarde, qui lui enleva une partie de son bagage au passage de la Durance. Le général piémontais, voyant l'ennemi sur la droite de cette rivière, alla vers la moitié de mai faire le blocus de la forte ville de Berre, dont on projetait le siège depuis long-temps : cette place était bien gardée, et bien pourvue (3) ; environnée d'un étang large et profond, elle n'avait qu'un seul front susceptible d'attaque, et ce front était régulièrement fortifié ; Berre fut cependant étroitement resserré, soit par la construction de trois grandes redoutes qu'on éleva à la portée du canon, soit par la prise de la ville de Martignes. Telle était la position des armées en Provence, lorsque le duc de Savoie débarqua à Marseille le 6 juillet, avec quinze cents Espagnols, qui portèrent à neuf mille hommes d'infanterie, et douze cents chevaux, la force de l'armée campée sous Berre (4).

(1) Cambiano.
(2) Lupis.
(3) Cambiano. – Bouche, liv. 10, chap. 9. – Mezerai.
(4) Lupis. – Guichenon, liv 2, chap. 36.

Nous avons vu Lesdiguières quitter la Provence peu de temps après le combat d'Esparon, pour rassurer le Dauphiné, où les succès des Savoyards, et le passage des troupes du pape, donnaient des vives inquiétudes; don Amé de Savoie, qui ensuite du combat de Monthoux, s'était approché de Genève, ne s'arrêta pas longtemps dans ces environs; il prit position avec quatre mille hommes d'infanterie et six cents cavaliers, entre Pont-Beauvoisin et Saint-Genis, d'où il faisait des courses qui désolaient le Viennois; son projet aurait été de s'établir sur les terres de France, si le maître-de-camp Ollivero, commandant des Espagnols, ne s'y était opposé; forcé par lui de prendre des cantonnemens en Savoie, don Amé eut le double regret, de perdre l'occasion de nuire à l'ennemi, et de voir ses troupes dispersées, s'abandonner à l'indiscipline (1); les soldats traitaient les paysans en ennemis (2); il faut que le désordre parût bien grand, puisque le sénat de Chambéry crut devoir donner par forme de provision un arrêt rigoureux contre la licence militaire (3), et que la cour approuvant le zèle du sénat, créa une commission particulière, destinée à assurer les subsistances de l'armée, sans fouler les provinces (4). M. de Lesdiguières arrivant sur ces entrefaites dans les environs de Saint-Genis, don Amé rassembla ses forces à dessein de se porter à La Grotte, mais le

(1) Cambiano

(2) Ils se permettent (les soldats) de courir les campagnes et les bourgades, pour piller, dérober, saccager, composer, rançonner, forcer et violer — *Arrêt du 6 avril 1591.*

(3) Arrêt du 6 avril 1591.

(4) Edit 26 novembre 1591.

commandant espagnol contraria encore ce projet; il fallut lui complaire, et prendre position à Riunes, près d'Entremont-le-vieux; les Français passant alors le Guier, attaquèrent Saint-Genis: cette place n'était occupée que par un faible détachement, qu'on aurait bientôt forcé, si le maître-de-camp Ollivero prévoyant qu'on l'accuserait de la perte de cette ville, n'eût marché promptement à son secours: Lesdiguières leva le siége à son approche (1), et marcha contre le duc de Némours dans le Lyonnais (2), où les royalistes l'appellelaient: la retraite de l'armée française fut d'autant plus heureuse, que les Genévois venaient de rentrer dans le Chablais, et d'enlever à Thonon le baron d'Hermance, gouverneur de la province: l'on fit marcher vers eux une partie de l'armée (3).

Le siége de Berre en Provence continuait toujours; le sort de cette place inquiétait M. de La-Vallette, qui crut opérer une diversion en s'avançant le feu et le fer à la main dans les environs d'Aix; il espérait que le parlement appellerait le duc de Savoie à son secours, et il comptait de profiter de ce moment pour jeter un convoi dans Berre: La-Vallette passa en effet la Durance à la tête de cinq cents cavaliers, et deux mille hommes d'infanterie; mais Charles Emmanuel, que la faiblesse de l'ennemi laissait sans inquiétude, ne s'occupa qu'à veiller attentivement à la sûreté du blocus; et M. de La-Vallette n'ayant pu réussir dans son dessein, se retira, après avoir reconnu la position

(1) CAMBIANO.
(2) VIDEL, liv. 4, chap. 3.
(3) CAMBIANO.

des assiégeans (1). Le gouverneur, M. de Mesples, parut alors disposé à capituler, il demanda au comte de Martinengo une conférence, dans laquelle il offrit de rendre la place, si on voulait payer à la garnison soixante mille écus qui lui étaient dus, et lui permettre d'emmener l'artillerie qui bordait les remparts. M. de Martinengo ayant réussi à réduire à douze mille écus la somme demandée, alla rendre compte de sa négociation; mais malheureusement ce général avait à la cour de puissans ennemis, toujours empressés de le contrarier; et l'on parvint à persuader au duc de Savoie, qu'il rabaisserait la gloire de ses armes en achetant une place, dont la conquête était, disait-on, sûre en six jours: le crédit de quelques courtisans l'emporta dans cette rencontre sur l'avis du conseil de guerre, et sur les lumières de Charles Emmanuel, qui refusa de ratifier l'accord, convenu sous son approbation: Martinengo reconnut sans peine la main qui lui portait ce coup; incapable comme il était de dissimuler ou de se contraindre, il parla à son prince avec la liberté franche d'un guerrier, et il demanda de repasser incessamment en Piémont; Charles ne se tint point offensé de la hardiesse de son général; il savait qu'aucun de ses officiers n'entendait mieux la guerre que lui, qu'aucun ne connaissait comme lui le théâtre de la guerre, et le génie des Provençaux; il voulait absolument le retenir auprès de sa personne et il ne dédaigna pas de travailler lui-même à calmer son esprit; Charles possédait mieux que personne l'art de gagner tous les cœurs; Martinengo crut obliger

(1) Cambiano

son ami en obéissant à son souverain, duquel il obtint cependant qu'un autre serait chargé de la direction du siége qu'il avait eue jusqu'alors, pour ne point être accusé de le faire traîner en longueur: la persuasion où était cet officier, que la place tiendrait longtemps encore, n'était que trop juste, malgré un feu terrible, le gouverneur ne parlait plus de capituler après trente jours de siége; et l'on apprit que La-Vallette rassemblait des forces considérables destinées à le secourir: sur cet avis le duc de Savoie fit redoubler de vigueur dans la poursuite des travaux, et par un bonheur qu'on dut au hasard seul, la garnison se rendit quatre heures avant l'arrivée de l'armée ennemie.

M. de Lesdiguières avait joint La-Vallette dans son camp de Vinone; ils marchèrent réunis à la tête de quinze mille hommes, dont trois mille cavaliers; et ce ne fut qu'en arrivant près du camp de Savoie, le 20 août, qu'ils apprirent la perte de la place, dont le siége avait coûté trois cents soixante mille écus: c'était une espèce de triomphe pour M. de Martinengo, devenu de jour en jour plus odieux à ses ennemis qui, sacrifiant tout au plaisir de la vengeance, cherchèrent à lui donner un nouveau désagrément dans la personne de la comtesse Sault, avec laquelle il était intimément lié: ni les services importans que cette dame avait rendus au duc de Savoie, ni ceux qu'elle pouvait rendre encore, ni les motifs qui devaient la faire craindre ne purent rien sur des hommes dont le seul but était de dégoûter Martinengo, madame de Sault vit élever aux premières charges le comte de Carces, son ennemi mortel; elle n'était pas femme à

l'oublier ; et M. de Martinengo prévoyant les suites de cette fausse mesure, demanda de nouveau et obtint enfin la permission de se retirer dans sa patrie : on destina don César d'Avallos à la charge de lieutenant-général (1). M. de Lesdiguières n'ayant pu sauver Berre, ainsi qu'il s'en était flatté, alla assiéger Lurs, petite ville que trois à quatre cents Piémontais occupaient : cette garnison s'étant retirée à Saint-Paul, le général français se proposait d'attaquer Digne ce qui aurait inquiété les communications de son ennemi : mais il dut renoncer à cette entreprise en apprenant que les Savoyards ravageaient la vallée de Grésivaudan et menaçaient Grenoble même (2), dont il reprit la route après s'être saisi de Chanterciers et de Courbons : de son côté M. de La-Vallette se rendit maître de La Tour d'Aigues et de Mirabeau, pendant que le connétable de Montmorency, venu de Languedoc au secours des royalistes en Provence, assiégea et prit Graveson (3).

(1) LUPIS
(2) VIDEL, liv. 4, chap. 4. – CAMPANA, deca 7, lib. 5
(3) BOUCHE, liv. 10, chap. 9. – MEZERAI.

CHAPITRE XXII.

SUITE DE LA GUERRE DE 1588

Sommaire — Avantages remportés en Provence par le duc de Savoie — Il force M de La-Vallette à reculer devant lui, et pousse M. de Montmorency jusqu'en Languedoc — Il prend le fort d'Albaron, et rassure Arles — Il assiège Puech — Intrigues de la comtesse de Sault — Soulèvement d'Aix contre le parti de la ligue — Charles Emmanuel y accourt — Il appaise le tumulte — Madame de Sault se sauve à Marseille, et engage cette ville à se soumettre au roi — Vains efforts pour la reprendre — Les Piémontais entrent du côté de Savoie sur les terres de France — Ils se replient devant Lesdiguières, et campent à Pontchara — Les armées en présence pendant plusieurs jours — Les Français attaquent la position ennemie, et le forcent — Les Savoyards se retirent sous le canon de Montmeillan avec une perte considérable — M. de Lesdiguières passe après cette victoire dans la principauté de Barcelonnette et s'empare de la ville de ce nom — Il retourne en Provence — M. de La-Vallette le joint — Ils prennent Digne — Le duc de Savoie lève le siege de Puech — Il marche à Aix — Il assiège Vinon — Combat près de cette ville — Défaite des Piémontais et des ligueurs — Ils se replient à Aix — Ils attaquent les royalistes et les forcent à se concentrer vers Manosque — Les royalistes deviennent partout les plus forts en Provence — Conspiration découverte

à Chambéry — Les Savoyards prennent Saint-Maximin et les Échelles — Les Genévois s'avancent de nouveau dans le Chablais — Les Français reprennent Saint-Maximin, et campent à Saint-André — Les Piémontais s'avancent à Saint-Genis — M. de Lesdiguières retourne en Provence — Il prend plusieurs places, et ravage le pays jusqu'au Var — Le duc de Savoie rassemble ses forces sous Antibo, dont il se rend maître — Mouvemens de l'une et de l'autre armée

Dès que Charles Emmanuel vit Lesdiguières passer en Dauphiné il marcha contre l'armée de La-Vallette, la poussa à Sisteron, et se portant vers le corps que M. de Montmorency commandait, il l'obligea à se retirer en Languedoc; revenant ensuite sur ses pas, il attaqua le fort d'Albaron, et s'étant saisi des postes de La-Motte et de La-Fourgues, la place capitula après cinq jours de siége, le 27 septembre: la ville d'Arles étant rassurée par cette conquête, les Piémontais se rassemblèrent sous Puech, à la prière de la comtesse de Sault: tout le monde convenait qu'il fallait avoir pour elle des ménagemens depuis qu'on ne croyait plus, en l'offensant, offenser le comte de Martinengo; mais c'était trop tard: cette femme intrigante et orgueilleuse venait de recevoir un dernier affront dans le refus qu'on lui fit du gouvernement de Berre qu'elle demandait pour M. de Besaudieu, son parent; résolue comme elle l'était de se venger à tout prix elle cachait ses vues dans les plus profonds replis de son cœur, et pendant qu'elle formait des intelligences secrètes avec les chefs des royalistes elle trompait le duc de Savoie et ses ministres par des assurances de dévouement; son but était d'éloigner

l'armée piémontaise des grandes villes qu'elle se proposait de détacher du parti de la ligue, et ce fut dans cette idée qu'elle sollicita le siège de Puech: l'armée s'étant mise en marche vers cette place, madame de Sault éclata à Aix, où le parti d'Henri IV se mit en armes; Charles Emmanuel y marcha lui-même à la tête d'un corps de cavalerie; les ligueurs reprirent alors le dessus; et il fallut que Charles donnât des gardes à la comtesse de Sault que la populace menaçait: l'ordre étant rétabli à Aix le prince piémontais laissa au parlement le soin de punir les coupables pour revenir à son camp de Puech le 21 octobre; mais il ne tarda pas à y apprendre que madame de Sault s'était sauvée des mains de ses gardes sous l'habit d'un Suisse, et que Marseille, où elle venait d'arriver, était en pleine insurrection: Charles détacha contre cette ville une partie de ses troupes qui occupèrent l'abbaye de Saint-Victor, bâtie sur une hauteur près du port, et forcèrent les insurgés à relâcher une galère dont ils s'étaient emparés: on renforça la garnison du fort de Notre-Dame de la Garde sans pouvoir néanmoins regagner la ville qui se maintint depuis lors fidèlement attachée au roi; et dès cet instant le crédit du duc de Savoie, et le parti de la ligue, commencèrent à s'affaiblir en Provence (1).

Il se soutenait mieux en Dauphiné, où les Piémontais joints aux Espagnols avaient jeté l'épouvante, en

(1) CAMBIANO. – GUICHENON, liv. 2, chap. 36. – *Mém. manuscr sur la vie des ducs de Savoie* – *Bref discours sur la guerre entre la France et la Savoie*. – BOUCHE, liv. 10, chap. 9. – *Essai sur l'histoire de Provence*.

assiégeant Morestel, tout récemment fortifié. M. de Lesdiguières s'avança à Grenoble ; le maître-de-camp Ollivero, qui commandait les assiégeans dans l'absence de don Amé de Savoie, abandonna l'entreprise à son approche et se retira à Pontchara. Les châteaux de Bernin, de Bayard et d'Avallon couvraient le front de l'armée combinée, dont l'infanterie s'étendait sur les côteaux de la gauche ; et la cavalerie, qui formait la droite s'appuyait à l'Isère : les Français s'avancèrent le 5 de septembre dans la vallée de Grésivaudan ; leur cavalerie se logea à Gonselin et à Tancin, pendant que leur infanterie se portait à Chaillard : le 6 Lesdiguières reconnut en personne la position de ses ennemis, à la faveur d'une escarmouche dans laquelle il eut l'avantage ; le lendemain il enleva deux compagnies de cavalerie savoyarde que le marquis d'Aix commandait, et il prit position au plan de Villarnoir, ayant toute sa cavalerie au centre de l'armée : elle passa onze jours dans ce camp sans rien entreprendre : enfin le 17, à trois heures après midi, elle s'avança vers les Piémontais en ordre de bataille ; les enfans perdus engagèrent le combat, et les tirailleurs savoyards étant rentrés dans la ligne après une légère fusillade, la cavalerie française exécuta une charge qui ne réussit pas ; l'infanterie de l'aile droite attaqua avec plus de bonheur la gauche des Piémontais qu'elle chassa des hauteurs ; et Lesdiguières se portant alors avec la cavalerie de son centre contre la cavalerie de la droite des alliés, la força à reculer, en découvrant le flanc de l'infanterie : le centre de l'armée combinée se trouvant exposé aux plus grands dangers, depuis que les deux ailes étaient battues, M. Ollivero forma son infanterie

en masse et commença sa retraite; mais les ennemis le suivirent de près, l'entamèrent souvent, et lui causèrent une grande perte, avant qu'il pût arriver à l'Isère, qu'il passa près de Brédaz, pour aller se placer sous le canon de Montméillan. Cette journée coûta aux alliés deux mille cinq cents hommes, dix-huit drapeaux, et la plus grande partie de leurs bagages: une division des troupes romaines s'était enfermée dans le château d'Avallon, où le comte de Belgiojoso se rendit à discretion: le reste de l'armée du pape, aux ordres du duc de Montemarciano, continua sa marche par la Bresse (1). L'armée française ne passa point l'Isère. M de Lesdiguières savait mieux vaincre que profiter de la victoire; toujours prompt à exécuter les projets qu'il enfantait sans cesse, il avait à peine rassuré Grenoble, qu'il passa rapidement dans le Briançonnais, entra dans la vallée de Barcelonnette et investit la ville de ce nom (2), où commandait toujours M de Faucon, qui l'avait conquise: la réputation que cet officier s'était faite ne paraissait pas devoir laisser douter de son courage; cependant, il se vit à peine cerné, qu'il demanda au général ennemi un entretien secret, dans lequel il convint de rendre la place: aucun officier ne fut consulté par le gouverneur, excepté M. de Ste-Marguerite, son frère; et l'accord concerté demeura caché à tout le monde jusqu'au moment de son exécution (3); quand on le publia la surprise et

(1) Chorier, *Histoire du Dauphiné*, liv 20, sect 22. – Videl, liv 4, chap 4 – Vedani – *Brief discours sur la guerre entre la France et la Savoie* – Cambiano – Guichenon, liv 2, chap, 36

(2) Videl, liv 4, chap 4

(3) Cambiano.

l'indignation générale éclatèrent; le capitaine Castaldo s'opposa avec force à la lâcheté de Faucon; il voyait mille moyens de défendre la ville (1), dont les habitans prirent les armes, et où il restait trois cents hommes de garnison; cependant rien ne put changer les déterminations du gouverneur; et parmi tant de braves il ne s'en trouva pas un assez hardi pour arracher le commandement de ces mains indignes: la capitulation s'exécuta; les Français en entrant dans la ville dévalisèrent la garnison, et la renvoyèrent un bâton blanc à la main: cette troupe arriva à Demonte dans la vallée de Stura, où le comte de Masino s'était porté avec des forces suffisantes pour secourir Barcelonnette: sa perte inattendue affligea et surprit beaucoup ce général; mais ce qui lui parut plus extraordinaire encore, ce fut de voir que Faucon osa se présenter à lui; il l'arrêta aussitôt et le remit à l'auditeur-général de guerre, qui prononça militairement l'arrêt de sa mort, et celui de M. de Sainte-Marguerite, condamné à six mois en prison (2).

L'infatigable Lesdiguières ayant laissé une garnison à Barcelonnette, passa en Provence, où M. de La-Vallette l'attendait: leur jonction s'étant heureusement opérée, ils prirent le 30 octobre le lieu de Gaubert, dont ils firent pendre le commandant et vingt-trois soldats (3): ils marchèrent ensuite à Digne; la garnison abandonnant trop tôt une redoute qui protégeait la ville, et une église qui l'avoisinait, capitula après deux jours de

(1) Alasia

(2) Cambiano. – Partenio.

(3) Bouche, liv 10, chap. 9

feu. Le duc de Savoie était toujours occupé à Puech, lorsqu'il apprit la perte de Digne et l'approche de l'armée ennemie (1) ; soit qu'il craignit un engagement décisif, soit qu'il jugeât devoir céder aux prières du parlement, qui l'appelait à s'opposer à la fortification de Vinon commencée par les royalistes (2), il leva son camp le 7 novembre, et se replia sous les murs d'Aix sans être inquiété.

M. de Lesdiguières reprit la route du Dauphiné (3) et M. de La-Vallette, demeuré seul dans son gouvernement, fit passer quatre cents hommes à Vinon pour presser les fortifications nouvelles dans la vue de gêner Aix, en se rendant maître du passage du Verdun. Cette entreprise donnait, comme nous l'avons dit, de justes inquiétudes au parlement; et sur ses instances Charles Emmanuel ordonna à MM. de Monasterolo et d'Alamanon de chasser, s'il était possible, l'ennemi de Vinon : ces officiers, qui s'en approchèrent au commencement de décembre, en trouvèrent la fortification fort avancée et se contentèrent de cerner le village en attendant l'arrivée de don Sanche de Salines et du comte de Bar; le comte de Carces vint bientôt au siége avec le reste de l'infanterie, et le duc de Savoie s'y rendit en personne à la tête de sa cavalerie, sur la nouvelle que M. de La-Vallette allait tenter de secourir la place : l'armée piémontaise étant toute arrivée sous ses murs, l'infanterie campa sur la gauche du Verdun et la cavalerie passa à gué cette rivière :

(1) Videl, liv. 5, chap. 4
(2) Guichenon, liv. 2, chap. 36.
(3) Videl, liv. 4, chap. 5.

après trois jours de feu l'on se disposait à l'assaut, lorsque le 15 décembre les avant-postes aperçurent la tête des colonnes françaises qui venaient de Riez par Oraison : Charles renforça à la hâte ses postes sur la droite de la rivière, en leur ordonnant de s'y soutenir, le combat s'engagea en effet entre la cavalerie : d'Alamanon chargea d'abord avec quelques succès, il poussa les escadrons ennemis jusque sous le feu de leur infanterie, et ce feu l'incommodant beaucoup, il fit un mouvement de flanc sur sa gauche, voulant se remettre avant de charger une seconde fois; mais ses cavaliers qui avaient beaucoup souffert se débandèrent et découvrirent le flanc des Piémontais, sur lequel les Français se portèrent; M. de Monasterolo tenta alors se replier; et le désordre s'étant mis dans sa troupe, il ne lui fut plus possible de l'arrêter: la seule cavalerie espagnole combattait encore; elle avait rompu l'aile droite des ennemis qu'elle poursuivait, lorsque les mêmes troupes qui venaient de battre d'Alamanon et Monasterolo fondirent sur elle; les Espagnols allaient être enveloppés, le duc de Savoie accourut à leur secours à la tête des gentilshommes de sa garde. Charles s'exposa beaucoup; il eut un cheval tué sous lui et il reçut plusieurs coups dans ses armes : le comte de Vicinguerra, commissaire-général de la cavalerie de ce prince, reçut une blessure mortelle à côté de lui; mais on parvint enfin à ouvrir une retraite à don Sanche de Salines qui repassa sur la gauche du Verdun où toutes les troupes se retirèrent, Charles Emmanuel y arriva des derniers; il trouva son armée dans le plus grand désordre, beaucoup de soldats avaient pris la fuite, et la consternation était gé-

nérale; la retraite la plus prompte devenait nécessaire; la désertion des conducteurs d'artillerie rendait la perte du canon inévitable; le duc de Savoie fit éclater ses pièces en les surchargeant, brisa les affûts, et profitant de la nuit, il se replia à Saint-Paul, et de là à Aix: peut-être le prince piémontais ne devait-il pas morceler ses forces; il aurait mieux fait, ce semble, de marcher avec l'armée entière à la rencontre de La-Vallette, ou de se borner à défendre le passage du Verdun, s'il ne voulait pas abandonner le siège de Vinon.

Après ce combat M. de La-Vallette occupa Ampuis, et les villages des environs, en établissant son quartier-général à Manosque : sa ligne ainsi prolongée pouvait aisément être percée : le duc de Savoie la fit attaquer sur plusieurs points par le comte de Carces, qui força l'ennemi à se concentrer dans les environs de Manosque; M. de La-Vallette en partit bientôt après pour aller assiéger Roccabruna; mais à peine avait-il dressé ses batteries, qu'il fut tué d'un coup de mousquet en les visitant, le matin du 11 février; sa mort ne retarda pas la prise de la place, dont les royalistes massacrèrent la garnison; cependant M. de Carces s'étant remis en campagne, les chassa de Roccabruna, et prit Figuacières, sans que ces faibles avantages compensassent les défections que le parti de la ligue éprouvait journellement; le peuple d'Arles assassina M. de Rides, et força la garnison piémontaise d'évacuer la ville; les Espagnols furent chassés d'Antibe, partout on osait d'autant plus ouvertement se montrer, que le duc de Savoie venait de se rendre à Nice, où la duchesse Catherine son épouse était elle-même arrivée

de Turin (1) : cette jeune princesse, forcée de s'éloigner du Piémont qu'elle gouvernait avec autant de vertu que de sagesse, y rappela le comte de Martinengo, et le destina à commander en son absence (2); sans doute il eût été difficile de faire un meilleur choix.

Depuis le combat de Pontcharra la Savoie paraissait tranquille ; mais l'inaction de Lesdiguières à Grenoble faisait soupçonner quelques desseins secrets ; il portait en effet ses vues sur Chambéry même, où il entretenait des intelligences secrètes avec un cordelier, aumônier de la garnison napolitaine, qui ayant séduit quelques soldats de sa nation, promettait de livrer la ville : heureusement don Amé de Savoie en fut averti par un jeune piémontais, dont Lesdiguières se servait dans cette intrigue ; les coupables avouèrent leur crime, et en subirent la peine (3). Joachim de la Rye, marquis de Treffort, alla sur ces entrefaites remplacer don Amé dans le gouvernement de Savoie, et il n'eut pas plus tôt pris le commandement des troupes, dont sa nouvelle charge lui donnait la disposition, qu'il entra en Dauphiné, où joignant le duc de Némours, ils s'emparèrent de Saint-Maximin ; les Piémontais en revenant sur leurs pas, se rendirent maîtres des Echelles (4) : le nouveau gouverneur de Savoie aurait voulu se tenir dans cette partie de la frontière, afin d'observer de près

(1) Cambiano – Guichenon, liv 2, chap 36. – *Mém manuscr. sur la vie des ducs de Savoie* – Mezerai – Bouche, liv. 10, chap 9. – Alberti. *Storia di Sospello*, parte II, cap 13

(2) Lupis

(3) Guichenon, liv. 2, chap 36.

(4) Cambiano.

l'armée française; mais les Genévois étant entrés dans le Chablais, il se vit contraint de marcher contr'eux, et Lesdiguières ayant alors repris Saint-Maximin, vint camper à Saint-André: Treffort se porta aussitôt à Saint-Genis avec neuf mille hommes, et s'y retrancha, Lesdiguières reconnut cette position sans oser l'attaquer; il se contenta de détacher quelques troupes aux ordres du colonel d'Ornano, chargé de retrancher les villages de Moras, de Septême, et de Beaurepaire, ce qui s'étant exécuté sans obstacle, l'armée française repassa en Provence: les Savoyards abandonnèrent quelque temps après leur camp, et entrèrent en quartiers (1).

Charles Emmanuel, pressé de retourner en Provence par une nouvelle députation des états, partit de Nice à la tête de deux mille hommes d'infanterie, conduits par le comte de Scalengbe, et de trois cents cavaliers, aux ordres des comtes de Villa et de San Secondo (2); la présence du duc de Savoie à l'armée était chaque jour plus nécessaire, depuis que M. Lesdiguières était revenu du Dauphiné en Provence; ce général prit Beyne en cinq jours; il s'empara avec moins de peine encore de Saint-Paul, de Rians, de Ginaseroi, de Jouques, d'Aups, de Bériolf, de Baudoin, de Fayance, de Cotignac et de Draguignan; il courut ensuite le pays jusqu'au Var, dispersa les pionniers qui retranchaient les bords de cette rivière, et en revenant de cette course, il se rendit maître de Vause, de Ciontal, de

(1) *Bref discours sur la guerre émue entre le roi de France et le duc de Savoie* - VIDEL, liv. 4, chap 8.
(2) CAMBIANO. - GUICHENON, liv. 2, chap 36.

Castelet, de Ceireste, de Peyroles, de Casis, de Muy, de la Cadière, de Roquefort, et de quelques autres petites places (1). Ces succès, quoique dans le fond peu essentiels, avaient fait une sensation profonde, lorsque le duc de Savoie rassembla ses forces devant Antibe; le comte de Bar, à qui Lesdiguières en avait continué le gouvernement, craignit la vengeance des Piémontais; et n'osant pas s'enfermer dans la place, il chargea M. Canaux, son frère, de la défendre: on poussa vivement les attaques; les assiégeans emportèrent la ville l'épée à la main, et l'abandonnèrent au pillage; le fort se rendit par capitulation, soit qu'il ne pût tenir davantage, soit que le gouverneur eût été gagné, comme on l'a prétendu: les Français ne tentèrent pas de secourir cette place; M. de Lesdiguières était rappelé en Dauphiné contre le duc de Némours; et le duc d'Espernon, que le roi venait de nommer à la place de M. de La-Vallette, son frère, avait été battu par le duc de Joyeuse en traversant le Languedoc à la tête de cinq à six mille hommes: considérablement affaibli après cet échec, M. d'Espernon arriva dans son gouvernement vers la fin du mois d'août, au moment où Charles reprenait Fayance; le nouveau général attaqua Montauroux, défendu par quatre cents hommes, qui se rendirent le 15 septembre à vie sauve; plusieurs ligueurs furent néanmoins mis à mort, et les prisonniers piémontais envoyés aux galères (2).

Pendant que les deux armées s'observaient en Pro-

(1) Videl, liv. 4, chap. 6 – Bouche, liv. 10, chap. 9.

(2) Cambiano. – Guichenon, liv. 2, chap. 36. – Bouche, liv. 10, chap. 9.

vence, M. de Lesdiguières épiait l'occasion de porter en Piémont même le théâtre de la guerre : les Vénitiens, le grand duc de Toscane, et le duc de Mantoue, que la crainte de Philippe II attachait à Henri IV, l'en sollicitaient, et lui offraient de contribuer secrètement aux frais de la guerre ; le roi souhaitait vivement que son armée passât les Alpes, soit pour occuper le duc de Savoie dans ses propres états, soit pour rappeler à son secours les Espagnols qui étaient entrés en France sous la conduite du duc de Parme : plein de projets et d'espérance, Lesdiguières attendait impatiemment une circonstance favorable au plan qu'il avait conçu, et il s'en offrit une, lorsqu'après la défaite et la mort du duc de Joyeuse à la journée de Villemar en Languedoc, Charles Emmanuel fit passer en Provence et en Savoie la plupart des troupes jusqu'alors destinées à la garde du Piémont (1).

(1) CAMBIANO. – *Mém. manuscr. sur la vie des ducs de Savoie.* – VIDEL, liv. 4, chap. 7. – MEZERAI.

CHAPITRE XXIII.

SUITE DE LA GUERRE DE 1588.

Sommaire — Les Français marchent en même temps sur Pignerol et Suse — Ils manquent la surprise de l'une et de l'autre place — Cette diversion rappelle le duc de Savoie en Piémont — Il trouve M. de Lesdiguières maître des vallées vaudoises — Ces vallées se donnent à la France — Elles sont déclarées réunies au royaume — Lesdiguières s'avance dans la plaine, prend Vigone l'épée à la main, et porte dans le cœur du Piémont la terreur de ses armes — Le duc de Savoie s'avance à Saluces, et bientôt après à Villafranca — Les Français assiègent Cavour — Les Piémontais campent à Vigone — Événemens du siège — Charles Emmanuel cherche à opérer une diversion par l'attaque de Bricherasio — Il ne réussit point — Lesdiguières le suit dans sa retraite — Combat de Montebruno, dont le succès est indécis — Tentative infructueuse pour jeter un convoi dans Cavour — On renouvelle l'entreprise, qui réussit en partie — La place capitule — Conspiration découverte à Chersaco — Courses des partis français — Les progrès des Savoyards en Dauphiné y rappellent M. de Lesdiguières

M. de Lesdiguières, informé qu'il ne restait à Suse et à Pignerol que des garnisons très-faibles, voulut

tenter en même temps la surprise de l'une et de l'autre place; il rassembla trois mille cinq cents hommes d'infanterie, et six cents cavaliers, qu'il divisa en deux corps; il chargea le premier de l'entreprise de Suse, et il se réserva l'attaque de Pignerol, comptant profiter de l'influence qu'il exerçait sur les Vaudois. La nuit du 26 de septembre les deux colonnes partirent des environs d'Oulx; Lesdiguières traversant la vallée de Pragelas, se présenta devant La Pérouse (1), petite place qui eût été capable de quelque défense, s'il s'y était trouvé une garnison assez forte pour résister; mais le comte de Cacherano n'ayant avec lui qu'un faible détachement, abandonna la ville, et s'enferma dans le château, que les Français bloquèrent (2). ils suivirent leur marche vers Pignerol, où l'on ignorait absolument l'approche des ennemis, qui y arrivèrent deux heures avant jour: les détachements destinés à donner l'escalade au château, descendirent le fossé sans obstacles; il ne réussirent cependant qu'à placer une seule échelle; et dès-lors ils furent aisément repoussés (3). On assure (4) que l'on dut à madame de Piossasco, femme du gouverneur de Pignerol, d'avoir découvert à temps le danger; et Guichenon ajoute, qu'elle fit tirer elle-même le canon des remparts. M. de Lesdiguières rentra par Bricherasio dans la vallée de La Pérouse, dont le château capitula le 2

(1) Cambiano. – Videl, liv. 4, chap. 8. – Guichenon liv. 2, chap. 36.
(2) Gilles, chap. 42.
(3) Cambiano. – Videl, liv. 4, chap. 8.
(4) Guichenon, liv. 2, chap. 36.

octobre. L'expédition de Suse ne réussit pas non plus ; car le comte de Valperga, gouverneur de cette place, ayant été averti de l'approche de M. de Bonne, le reçut à coups de mousquet, pendant que Galéas Bava, commandant du fort de Sainte-Marie, le foudroyait de son canon: cependant les Français entrèrent dans le faubourg, et s'y logerent; la surprise leur ayant manqué, ils se flattaient encore de réduire la ville par la force, et ils se soutinrent durant trois jours dans le faubourg, dont les maisons tenaient à l'enceinte de Suse: M. de Valperga craignit l'effet des mines qu'on pouvait aisément creuser dans les souterrains de ces maisons; ce doute parut fondé à l'ingenieur Gabriel Busca, chargé des travaux de la place, et l'on résolut de prévenir le danger en mettant le feu au faubourg: la garnison divisée en plusieurs corps poussa l'ennemi de rue en rue, en même temps que des détachemens armés de brandons mettaient le feu partout ; on combattit à la lueur des flammes au milieu des maisons qui s'écroulaient, jusqu'à ce que M. de Valperga, voyant le faubourg entièrement ruiné, donna le signal de la retraite (1). Les Français qui avaient perdu deux cents hommes (2), se replièrent la nuit même dans la vallée d'Oulx, d'où ils allèrent rejoindre M. de Lesdiguières (3).

Au premier bruit de l'attaque de Pignerol, le duc de Savoie quitta la Provence et repassa en Piémont, en confiant le commandement de son armée au maître-

(1) CAMBIANO (*Vedi la nota* E).
(2) GUICHENON, liv. 2, chap. 36
(3) VIDEL, liv. 4, chap. 8.

de-camp-général de-Scarnafigi, et au commissaire-général don Sanche de Salines, jusqu'à l'arrivée du comte de Martinengo (1). Charles Emmanuel apprit à Coni que Suse et Pignerol étaient sauvés; mais que l'ennemi s'était emparé des forts de Mirabocco et de La-Tour, ainsi que des châteaux de La Pérouse, d'Osasco et de Bricherasco, dont il fortifiat le village; ce prince parut sensiblement affecté de la perte de ces places, qui quoique en état de se défendre, avaient ouvert leurs portes presque sans résister: le capitaine Comazzuolo, gouverneur de La-Tour, accusé de s'être laissé corrompre, prit la fuite; les commandans de La Pérouse et de Mirabocco ne se lavèrent de la tache de traîtres, qu'en avouant leur faiblesse; pour Osasco et Bricherasco, où il n'y avait que des garnisons féodales, on dut être moins surpris de les voir mal défendus (2). La perte de ces postes rendait M. Lesdiguières maître des vallées vaudoises (3), dont les habitans conclurent alors un traité particulier (4), par lequel ils reconnaissaient la souveraineté du roi de France, sous la promesse d'être conservés dans leurs anciens privilèges: il semble par ce traité que les habitans des vallées n'aient fait que céder à la force; on les accusa (5) néanmoins de colorer leur infidélité par des expressions convenues, afin de se mettre à l'abri des événemens; et leur conduite postérieure ajouta sans doute

(1) Lupis.
(2) Cambiano — Guichenon, liv. 2, chap. 36. — Mezeral
(3) Gilles, chap. 42
(4) Traité du 1er septembre 1592.
(5) Teofilo Partenio

au poids de cette assertion; quoi qu'il en soit leur traité donna lieu à la réunion (1) de la province des quatre vallées à la France.

Il ne restait pas de temps à perdre pour arrêter les progrès de Lesdiguières; les mille hommes, que le comte de Masino leva à ses frais et conduisit dans la province de Pignerol, étaient loin de suffire à la rassurer: Charles ordonna à la milice royale de prendre incessamment les armes, il expédia un courrier en Savoie, afin d'accélérer la marche des Espagnols vers le Piémont, et il sollicita de nouveaux secours auprès du duc de Terranova, alors gouverneur-général du Milanais (2).

L'activité du duc était connue; Lesdiguières résolut de prévenir la réunion de ses forces, quoiqu'il n'eût lui-même qu'une très-faible armée, avec laquelle il pouvait être dangereux de s'avancer dans la plaine: il y marcha pourtant dès qu'il apprit que huit cents hommes de la milice royale du Canavese commandés par M. Branchetti, s'étaient logés à Vigone: ce village était alors ouvert de toute part; les Piémontais n'avaient barricadé que les avenues de la place, où ils se tenaient, et où ils furent attaqués, le 4 octobre, par mille hommes, pendant qu'une seconde colonne perçait de maison en maison, jusqu'à déboucher sur la place même; il y eut alors une boucherie affreuse, Branchetti et la plupart des siens périrent les armes à la main; on n'épargna ni femmes, ni enfans dans le village, et le vainqueur répandit la terreur jusque

(1) Patentes du 31 mai 1593.

(2) Cambiano - Guichenon, liv 2, chap. 38. - Cambiano.

aux portes de Savigliano (1). Videl qui, comme bien d'autres panégiristes, croit honorer la mémoire du grand homme dont il écrit la vie, en rabaissant les pertes que l'on souffre toujours lorsqu'il faut du courage pour vaincre, dit, qu'après un furieux combat de deux heures, les Savoyards furent entièrement défaits, sans qu'il en coûtât à Lesdiguières plus de dix-huit hommes, entre morts et blessés, nous nous dispenserons de relever par la suite de semblables exagérations, qui se rencontrent trop souvent dans son ouvrage (2), pour mériter qu'on y arrête le lecteur : il est vrai néanmoins que rien ne s'opposant aux courses

(1) VERANI. – GUICHENON, liv. 2, chap. 36 – VIDEL, liv. 5, chap. 8. – *Mém sur la vie des ducs de Savoie* – CALDERA, *Archivio*, mazzo primo.

(2) Parle-t-il du combat d'Esparon, il assure que les Savoyards y perdirent cinq à six cents maîtres, et presque toute leur infanterie, quand du côté des Français il n'y eût qu'un seul officier et une vingtaine de soldats tués. rapporte-t-il la journée de Pontchara, Lesdiguières ne perdit que quarante hommes et tua cependant cinq mille Piémontais, sur lesquels il fit encore huit à neuf cents prisonniers; à Salbertrand où, dit-il, les Français n'eurent que quatre morts, douze à quinze cents hommes des alliés perdirent la vie ; à la rencontre de La Frette, dans la vallée de Grésivaudan, Lesdiguières tua ou prit deux cents quatre vingt Espagnols et ne perdit que six hommes, au combat de la Scrivia les Autrichiens sont battus, dit la même auteur, après un engagement assez bien soutenu de leur part, sans qu'il y eut un seul homme de mort du côté des Français, qui tuèrent trois cents Napolitains et firent un pareil nombre de prisonniers Ne serait-ce pas abaisser l'histoire, que de s'arrêter à combattre de pareilles absurdités ? N'est-ce pas anéantir la gloire de Lesdiguières, que de le dépeindre toujours aussi aisément victorieux? C'est ainsi qu'on écrit la gazette pour les soldats, mais ce n'est pas ainsi que Plutarque a écrit les vies des hommes illustres.

des partis français, ils portèrent le feu et le fer bien avant dans le Piémont. Charles Emmanuel, qui était alors occupé à rassembler ses troupes à Turin, réunit sous les murs de sa capitale sept mille hommes d'infanterie et quatorze cents cavaliers avant la fin d'octobre; il se crut alors assez fort pour tenir la campagne, et il marcha à Saluces par Carmagnola et Savigliano

L'ennemi avait jeté dans la vallée de Varaita un détachement de mille hommes qui assiégeait la Tour-de-Pont: le duc de Savoie chargea le maître-de-camp Ponte de se jeter dans la place à la tête de huit cents mousquetaires; les Savoyards attaquèrent avec beaucoup d'ardeur les retranchemens des assiégeans qui leur opposèrent un égal courage: les écrivains piémontais disent (1) qu'on les força après un combat meurtrier; mais Videl prétend (2) que Ponte fut repoussé avec une grande perte: quoiqu'il en soit du succès de cette expédition, Charles décampa alors de Saluces; il voulait s'approcher de Lesdiguières qui semblait menacer Cavour, où il n'y avait qu'une garnison de cent trente hommes sous les ordres du comte Emmanuel de Luserne; indécis cependant encore comme il l'était sur le choix d'une nouvelle position, il rassembla un conseil de guerre, dans lequel les avis des généraux furent partagés; les uns pensaient qu'il fallait marcher à Cavour même, les autres opinaient pour camper à Vigone, mais Charles ne voulant rien hasarder dans une circonstance aussi décisive donna ordre à l'armée

(1) Cambiano. – Guichenon, liv. 2, chap. 16
(2) Videl, liv. 6, chap. 8

de se rendre à Villafranca, après avoir envoyé à Cavour un convoi de vivres et de munitions de guerre sous l'escorte de deux cents hommes, que le capitaine Alessandri commandait; l'on ignore par la faute de qui les vivres restèrent à Saluces, on sait seulement qu'on les y oublia et que le détachement entra le même jour dans la place menacée (1): elle ne tarda pas à être investie; M. de Lesdiguières ayant reçu ses derniers renforts, se mit en mouvement la nuit du 17 novembre, et comme il pouvait être attaqué dans sa marche, il la fit en ordre de combat: quatre cents maîtres formaient les ailes de son avant-garde, composée d'un bataillon d'infanterie, aux ordres de M. d'Auriac; le général en chef se plaça à la droite du corps de bataille avec quatre compagnies de cavalerie; il confia à M. de Poët la conduite de sept compagnies de gendarmes de l'aile gauche, et à M. de Prébaut l'infanterie du centre; l'armée ainsi disposée s'avança du côté de Cavour, et elle s'en trouvait à une petite distance, lorsque M. de Lesdiguières apprit que les Savoyards étaient en pleine marche vers lui, c'était cependant dans la seule intention de se porter à Vigone, que Charles venait de quitter son camp de Villafranca, afin de se réunir aux nouvelles troupes arrivées dans cette ville (2); et le général français ne tarda pas à s'en convaincre sur les nouvelles qu'il reçut de la direction des colonnes ennemies: il resserra donc Cavour de toute part avant le nouveau jour; la ville n'était pas en état de résister à la grosse artillerie (3), elle ouvrit ses portes après un moment

(1) Cambiano. — Guichenon, liv. 2, chap. 36.
(2) Cambiano. — Videl, liv. 4, chap. 8.
(3) Morello.

de défense, la garnison s'étant retirée au château : cette place assise sur un rocher isolé était d'un abord extrêmement difficile; sa force consistait dans sa position, dont on s'était trop exagéré les avantages pour ne point négliger les secours de l'art; M. de Lesdiguières le savait; il dressa sur la place même de la ville une batterie contre la tour de Brancafame qui servait d'avant-poste à l'enceinte principale; et ce travail ayant pris deux jours entiers, le feu commença le 20, sans qu'il fit beaucoup de mal; car la difficulté de pointer à une si grande hauteur faisait perdre la plupart des coups tirés; le général qui le reconnut, résolut de se loger plus près de la tour, ce qu'il tenta inutilement dès la nuit même; mais il exécuta avec plus de bonheur son entreprise la nuit suivante, et ses troupes s'étant établies sur le rocher, la garde de Brancafame abandonna légèrement son poste, dont les assiégeans se saisirent, et dont ils se servirent pour dresser une batterie de brêche contre les remparts du château.

La place manquait d'ailleurs de vivres; cependant c'était beaucoup hasarder que de risquer une bataille Charles Emmanuel desirait l'éviter; il se flatta de sauver Cavour en attaquant Bricherasio, et il ordonna la formation de trois colonnes, l'une de Piémontais, l'autre d'Espagnols, et la troisième de Napolitains, suivie chacune d'une brigade d'artillerie; l'armée entière qui devait les suivre et les soutenir „ leva son camp au déclin du jour et se porta à Bibiana, peut-être en se détournant ainsi, Charles crut-il se mettre sur le chemin par lequel il jugea probable que son ennemi en treprendrait de secourir Bricherasio; peut-être espérait-il de lui donner des plus vives inquiétudes en

se portant vers le débouché des vallées vaudoises; ou peut-être enfin se flattait-il de pouvoir jeter de Bibiana un renfort dans Cavour : quelles que fussent les vues qui le déterminèrent, il rangea son armée en bataille, et les corps destinés à l'entreprise suivirent leur marche, sans que rien ne les arrêtât jusqu'à la descente du fossé; mais au moment de l'entreprendre les Piémontais et les Napolitains reconnurent que les paysans chargés de leurs échelles ne les suivaient pas; réduits ainsi à ne rien entreprendre, ils résolurent, après un moment d'incertitude, de favoriser par de fausses attaques l'entreprise des Espagnols, que leur feu annonçait avoir commencé; malheureusement encore, le guide qui conduisait ceux-ci s'étant trompé, les fit donner contre le boulevard le plus élevé de la ville, au lieu de les conduire sur le point indiqué, et les échelles se trouvant trop courtes, cette colonne fut obligée de se retirer, après avoir perdu les soldats les plus lestes, qui avaient réussi à grimper sur le haut du rempart.

Le duc de Savoie voyant son entreprise manquée, se disposa à regagner Vigone, aussi vite qu'il lui serait possible pour prévenir Lesdiguières au passage du Pelice et du Chiusone, qu'il lui fallait traverser dans une marche, où il prêtait le flanc à l'ennemi. Don Amé de Savoie commanda l'avant-garde composée de la cavalerie savoyarde et de l'infanterie piémontaise; Charles se tint au centre, où il plaça l'infanterie italienne, à la suite de laquelle marchait l'artillerie; enfin l'arrière-garde, aux ordres du marquis d'Este, était formée de la noblesse du Piémont, de la cavalerie piémontaise, de l'infanterie espagnole, et de

la cavalerie italienne, qui fermait la marche, ayant sur ses flancs deux compagnies de lanciers piémontais divisés par petites troupes destinées à éclairer le pays: les circonstances du terrain décidèrent la retraite de l'armée sur une seule colonne qui côtoya le Pelice; déjà l'avant-garde, et le corps de bataille avaient passé cette rivière entre Garzigliana et Motebruno, lorsque les coureurs annoncèrent l'approche des Français.

Dès que Lesdiguières apprit le danger de Bricherasio, il s'y avança à la tête de toute sa cavalerie; et quand il sut en route la retraite des Piémontais à Vigone, il se dirigea vers eux, à la faveur des bois de Motebruno, d'où il ne déboucha que lorsqu'il vit l'armée ennemie séparée sur les deux bords du Pelice : le duc de Savoie accourut à son arrière-garde, poussa vers l'ennemi les mousquetaires espagnols, qui se rangèrent le long des haies des fossés, et des murs dont le terrain était coupé, afin de donner le temps au reste des troupes de se former en bataille, la cavalerie se plaça toute sur le flanc gauche, un peu en arrière du front de l'infanterie, et le gros de l'armée revint sur ses pas, comptant repasser la rivière; mais la diligence du général français prévint l'exécution de cet ordre; il avait fait mettre pied à terre à ses arquebusiers à cheval, qu'il opposa aux mousquetaires, et saisissant le moment où l'infanterie espagnole se déployait, il la chargea avec sa cavalerie: Charles s'avança aussitôt contr'elle à la tête de la noblesse du Piémont, pendant que don Octave d'Arragon, à la tête des escadrons qu'il commandait, attaqua le flanc de l'ennemi: les Français qui voulurent alors se reti-

rer, ne purent le faire sans désordre, et ils couraient de si grands dangers, que Lesdiguières marcha à leur secours en personne; d'autre part le duc de Savoie était pressé de revenir à l'infanterie espagnole qui s'était dispersée; il mit pied à terre devant elle, et se plaça à sa tête la pique à la main: chacun étant de nouveau sur son terrain, le feu dura le reste de la journée; le corps de bataille et l'avant-garde piémontaise n'arrivèrent qu'après la dernière charge, et les mousquetaires français, que Lesdiguières appela de son camp de Cavour, le joignirent trop tard pour prendre part au combat: la nuit étant survenue, Charles Emmanuel reprit sa marche; toutes ses troupes passèrent le Pelice, dont il coupa le pont, sans que l'ennemi tentât de l'inquiéter, et l'armée étant arrivée à Vigone, on en mit le château en état de défense: Lesdiguières retourna le matin dans ses lignes sous Cavour, où il fit construire le jour suivant une nouvelle batterie près de la tour de Braneafame.

Les inquiétudes du prince piémontais sur le sort de la place assiégée redoublaient à chaque instant; il témoigna vouloir encore la ravitailler, et le marquis de Trevîco, commandant des Napolitains, s'offrit de l'entreprendre lui-même; mais il s'en excusa bientôt après, quand il eut reconnu la disposition et la force de l'armée française: cependant Charles à qui il tenait à cœur de secourir Cavour, en chargea François de Valperga, seigneur de Massé, le chevalier de Bernezzo, et les capitaines Stella et Bonada; Valperga ayant à ses ordres trois cents soldats d'élite, dont chacun portait un petit sac de farine, devait s'approcher de la place à la faveur de la nuit, précédé par les détachemens de

Bernezzo, de Stella et de Bonada, destinés à attaquer les postes des assiégeans; Valperga, sans s'amuser à combattre, avait ordre de gagner les avenues du château, d'y déposer les vivres, et d'en ressortir la nuit suivante, à la faveur de la nouvelle escarmouche que les mêmes détachemens engageraient, pendant que don Sanche de Salines s'avancerait à la tête de quelque cavalerie espagnole, afin de protéger leur marche et leur retour: le courage des officiers destinés à cette entreprise était tel, que l'on fondait en grande partie l'espoir du succès sur leur extrême hardiesse; elle ne répondit pourtant pas dans cette occasion à ce que l'on devait en attendre; car n'ayant pu arriver à la portée des assiégeans avant l'aurore, ils craignirent d'être découverts: et se décidèrent à la retraite sans rien entreprendre: cette détermination inattendue jeta la terreur dans l'ame de ceux mêmes qui jusqu'alors ne demandaient qu'à combattre; plus la bravoure des chefs était connue, plus on jugea grand le danger qui les déterminait à changer l'attaque en retraite; et dès-lors rien ne put rassurer les esprits alarmés; les soldats jetèrent leurs sacs et leurs armes pour regagner plus vite le camp, où ils arrivèrent dans un affreux désordre, sans avoir été seulement aperçus par l'ennemi.

Ce malheur ne fit pas perdre au duc de Savoie l'espoir de ravitailler la place: il assembla un conseil de guerre, dans lequel on discuta les moyens d'y réussir; quelqu'un proposa de faire marcher l'armée à Barge, et d'attaquer les lignes des assiégeans de ce côté, qui était le plus faible, pendant qu'on jeterait un convoi dans la place, à la faveur du combat; mais la plupart

des généraux repoussèrent le projet de risquer une bataille; Charles se rendit à leur avis qui n'était pas le sien, et détermina de tenter une seconde fois le secours de Cavour à travers les postes qui couvraient le siége: le chevalier Marescotti fut destiné à se jeter dans la place, et don Sanche de Salines à le soutenir; ils reçurent l'un et l'autre les mêmes instructions qu'avaient eu Valperga et Bernezzo; et l'on crut assurer la réussite du projet, en destinant le marquis de Trevño et M. de Scarnafigi à escalader la ville sur deux points différens, pendant que l'armée entière s'approcherait de l'ennemi: toutes les colonnes se mirent en marche la nuit du 3 décembre; elles devaient toutes donner, deux heures avant le jour; cependant Trevño et Scarnafigi s'étant égarés en route, Salines et Marescotti attaquèrent seuls; Marescotti et le capitaine Fossard, qui le remplaça, ayant été tués, leur détachement réduit à cent trente hommes entra avec peine dans Cavour.

La nouvelle de l'approche de l'armée savoyarde s'étant répandue dans le camp français, quand on s'y attendait le moins, y apporta quelque confusion: on alla jusqu'à prétendre que Lesdiguières aurait levé le siége, s'il avait vu les Piémontais déterminés à lui livrer bataille; mais Charles Emmanuel, qui ne voulait rien hasarder, chargea Salines du soin de rouvrir le passage au détachement qui avait porté les vivres dans la place, et retourna à Vigone: M. de Salines se présenta à nuit close aux avant-postes de Lesdiguières; il escarmoucha à dessein de protéger la sortie qu'on tenta inutilement; et le succès de la veille devint ainsi inutile; car les provisions introduites dans le château

étaient à peine suffisantes aux cent trente hommes qui les portaient: M. de Luserne reconnut dès-lors l'impossibilité de se soutenir plus long-temps; il ne voulait pourtant pas faire les avances d'une capitulation, dont il craignait qu'on prétendît lui dicter les articles et il espéra de faire parler le premier Lesdiguières, vers lequel il envoya un officier, sous prétexte de prier le général français de permettre qu'on célébrât dans la ville un service pour les catholiques morts dans le combat. Lesdiguières reconnut aisément le stratagème; il ne laissa cependant pas de faire des propositions aux assiégés; l'officier les rapporta au gouverneur, et le lendemain, 6 décembre, la garnison sortit du château, avec les honneurs de la guerre, et se retira libre à Vigone.

La perte de Cavour, et la fortification de Bricheraaio, exposaient une grande partie du Piémont aux courses des ennemis; le duc de Savoie renforça les garnisons de Pignerol et de Villafranca, de Revel et de Saluces, sans pouvoir contenir les partis français, qui portèrent la terreur jusqu'à Racconigi d'une part, pendant qu'ils excitaient de l'autre le marquisat de Saluces à la révolte (1); la trahison du seigneur de Baldissero et du capitaine Secondino de Murassano risqua de faire perdre Cherasco, qu'ils auraient livré, sans la vigilance de Pierre Falletti, par les soins de qui la trame fut découverte, et les conspirateurs punis de mort (2). M. de Lesdiguières repassa alors les Alpes,

(1) CAMBIANO – GUICHENON, liv 2, chap 36 – VIDEL, liv 4, chap. 9, 10 et 11. – VERANI. – *Mémoires manuscrites sur la vie des ducs de Savoie.*

(2) VORRSIO, parte III, § 44.

pressé d'arrêter les progrès des Savoyards en Dauphiné; le marquis de Treffort y était entré par Pontchara et Gonzellin à la tête de trois mille hommes, qui occupèrent les deux rives de l'Isère, mirent le pays à contribution, et après s'être emparés de Morestel, menacèrent Grenoble même: le colonel d'Ornano avait inutilement tenté d'arrêter Treffort; il s'était vu contrait de s'enfermer à Grenoble, d'où il appelait Lesdiguières à son secours: ce général quitta le Piémont, après avoir renforcé les garnisons de Cavour, de Bricherasio, et des petites places qu'il occupait dans les Alpes: à son approche le marquis de Treffort se retira, glorieux et satisfait d'avoir heureusement opéré une diversion importante; les troupes qu'il commandait allèrent occuper la position retranchée entre Bareaux et Chaparillan (1).

(1) CAMBIANO — GUICHENON, liv 2, chap 26 — VIDEL, liv 4, chap 11 et 12

CHAPITRE XXIV.

SUITE DE LA GUERRE DE 1588.

Sommaire — Premiers mouvemens insurrectionnels dans le marquisat de Saluces — Les Piémontais abandonnent la campagne en Provence, et concentrent leurs forces dans les places — Prise de la ville et du château d'Antibe par les royalistes — Suite de la campagne en Savoie — Les Genevois s'avancent aux portes d'Anecy, et les Piémontais jusque sous les murs de Genève — Les troupes espagnoles marchent contre les révoltés du marquisat de Saluces — Elles les poussent jusqu'à San Damiano — Attaque et prise des retranchemens qui couvraient ce village — Combat des Portes — Victoire des troupes — Les insurgés se soumettent — Les Savoyards chassent les Français des retranchemens de Cels, et occupent Saint Colomban dans la vallée d'Oulx — Combat à ce dernier poste que les Piémontais perdent de nouveau — Leur dessein sur Exilles — Charles Emmanuel y marche en personne — Le village d'Exilles est brûlé par les Français qui l'abandonnent — Siége de la forteresse — Elle capitule après un assaut soutenu — Le duc de Savoie quitte l'armée — Imprudence de l'officier auquel il en confie le commandement — Combat de Salbertrand — Les Espagnols sont défaits — Avantages des Piémontais en Dauphiné — M. de Lesdiguières y accourt — Il n'ose rien entreprendre, et la vallée de Grésivaudan est mise à contribution — Les Génévois s'avancent

en Chablais — Les Savoyards marchent vers eux — Les Français entrent alors en Savoie — Ils s'emparent de Saint-Genis et de quelque autre petite place — Les Piémontais s'en approchent de nouveau — Lesdiguières se retire dans le Viennois — Reprise des places perdues — Les Genévois repoussés — Mouvemens sur leur frontière — Charles s'approche de Pignerol, prend quelques châteaux, occupe la vallée de Luserne, et assiége Cavour — Prise de la ville — Blocus du fort — Intrigues politiques pour enlever la couronne à Henri IV — Ce monarque triomphe de la ligue — Suspension d'armes acceptée par Charles — Espérances de paix évanouies.

Le retour de Lesdiguières en Dauphiné fut d'autant plus heureux qu'une partie du marquisat de Saluces était en pleine insurrection. Augustin de Saluces, seigneur de Castellar, avait été des premiers à lever l'étendard de la révolte: quoique ses moyens n'égalassent pas son courage, sa naissance et sa fortune le rendaient d'autant plus dangereux à la tête d'un parti, qu'il possédait en fiefs les vallées de Pô et de Bronda: l'insurrection se communiqua de ces vallées à celle de Maira où le seigneur de Cartignano et le commandant de San Damiano se montrèrent les premiers: le seigneur de Costigliole se joignit à eux; et les capitaines Cavazza et Vernet arborerent les drapeaux de France dans la vallée de Varaita: ces mouvemens étaient secrètement dirigés par Pierre Grenet, homme de quelque considération, et alors sénéchal de Saluces: français de naissance, il conservait toujours l'espoir de voir rentrer sous les lois de sa patrie la province où il exerçait la charge de premier magistrat; mais aussi faible pour l'exécution qu'il était hardi dans ses projets, il n'osait se montrer à la tête du parti dont il était l'âme.

Les insurgés étendaient leur ligne jusqu'à Caraglio; lorsque Lesdiguières en repassant les Alpes les abandonna à leurs propres forces, sa retraite les déconcerta étrangement; sans ressources et sans secours après le départ de l'armée française ils se concentrèrent dans les vallées, où même ils n'étaient pas sans inquiétude. Michel Antoine de Saluces, comte de la Manta, gouverneur du marquisat, en apprenant leurs craintes, espéra de les ramener par la douceur; il fit aux révoltés des propositions, que peu acceptèrent, et les troupes reçurent ordre de marcher vers eux (1).

La suite de cette insurrection faisant partie de l'histoire de la campagne suivante, doit être précédée du récit de ce qui se passa sur la fin de cette année en Provence et en Savoie.

Le comte de Martinengo faisait la guerre avec plus de courage que de succès au-delà du Varo; il prit le commandement de l'armée lorsqu'elle se retirait de Montaurun, qu'on tenta inutilement de secourir, et dans un moment où la défection presque totale des ligueurs jetait le découragement dans les troupes, l'esprit de la multitude était justement prévenu contre les Piémontais; car dès que l'acharnement des factions s'était affaibli, les partis se réunirent contre les étrangers qui fomentaient la discorde et soutenaient les divisions: Martinengo comprit qu'il ne lui restait rien à espérer des Provençaux; il savait qu'on était trop occupé en Piémont pour lui faire passer de nouvelles troupes et dans ces circonstances il songea à assurer les commu-

(1) Guichenon, liv. 2, chap. 36. — Cambiano.

nications avec Nice en distribuant ses troupes par échelons de manière à pouvoir aisément les réunir; cependant les forces de l'ennemi étaient tellement supérieures qu'il devint bientôt impossible de leur résister, et les Savoyards se virent réduits à s'enfermer dans les villes fortes (1). Le duc d'Espernon assiégea Antibe en même temps que Lesdiguières assiégeait Cavour; Antibe était défendu par une garnison de mille hommes aux ordres du comte de Piossasco, qui capitula le 6 décembre, presque sans résister (2): le comte de Langueille, commandant du château, se laissa surprendre: les royalistes coururent la campagne jusqu'aux portes d'Aix, et avant d'entrer en quartier d'hiver, ils se saisirent de plusieurs petites places, par la prise desquelles ils resserrèrent extrêmement les Piémontais, dont la position devenait de jour en jour plus pénible (3): dans cette situation embarrassante le comte de Martinengo reçut la nouvelle de sa nomination à l'ambassade extraordinaire de Rome; il partit incessamment; et comme il n'existait plus d'armée savoyarde en Provence, on ne songea point à le remplacer (4).

Nous avons dit plus haut qu'à l'arrivée de M. de Lesdiguières à Grenoble le marquis de Treffort s'était retiré à Chaparillan, d'où il fit encore quelques courses sur les terres de France: les ennemis tentèrent de prendre Morestel, et le manquèrent: enfin l'on entra

(1) Lupis.
(2) Guichenon, liv. 2, chap. 36.
(3) Cambiano - Bouche, liv. 10, chap. 9.
(4) Lupis.

de part et d'autre en quartiers d'hiver (1). La guerre continua dans le Chablais où les Genévois entrèrent en force: ils poussèrent leurs partis jusqu'à Annecy après s'être rendus maîtres de Bonneville et de La Roche; le baron d'Hermance, qui venait de racheter sa liberté en payant une rançon de huit mille ducats d'or, rassembla de son côté quelques troupes et porta la désolation jusqu'à Genève (2) dans l'espoir d'y rappeler le baron de Conforgien.

Charles Emmanuel sépara son armée en Piémont tout de suite après le départ de Lesdiguières: les Espagnols qui y servaient n'eurent pas un long repos: don Octave d'Arragon reçut ordre de les mener dans les vallées de Varaita et de Maira contre les insurgés du marquisat de Saluces: le président de Provana, chargé des ordres de la cour, devait suivre le quartier général, et diriger l'expédition sous les rapports politiques: à l'approche des troupes, le seigneur de Costigliole demanda et obtint sa grace; le château de Brusasco fut abandonné, et don Octave d'Arragon passant de la vallée de Varaita dans celle de Maira, se logea le 27 janvier à Cortignano, et bloqua avec deux mille hommes le château de ce village, dans lequel s'étaient enfermés beaucoup de paysans: le canon tira le même jour contre la place, et les assiégés l'abandonnèrent la nuit, en se retirant par des chemins détournés, sans qu'on s'aperçût de leur fuite; on livra le château au pillage, en haine de son seigneur, dont on regardait la trahison comme d'au-

(1) CAMBIANO. — GUICHENON, liv 2, chap 36.
(2) LETI, parte III, lib 4.

tant plus criminelle, qu'il avait été élevé à la cour d'Emmanuel Philibert. La journée du 28 se passa à faire les dispositions nécessaires à l'attaque des barricades de San Damiano, où les rebelles venaient d'être renforcés de quelques troupes françaises. Tout étant prêt, le lendemain le gros des Espagnols marcha de front contre les retranchemens, pendant qu'un détachement de trois cents mousquetaires, destiné à prendre l'ennemi à dos, se portait sur son flanc par les hauteurs de Roccabruna: les mouvemens de ce corps auraient facilité l'attaque principale, si l'on ne s'était pas amusé à piller en route; mais les barricades n'ayant été attaquées que de front, on y rencontra une résistance opiniâtre, et l'on ne parvint à les forcer qu'après un combat meurtrier: les insurgés, chassés enfin de leurs retranchemens, se retirèrent dans la plus grande confusion, en abandonnant le village, et le château même de San Damiano, qu'ils auraient pu défendre: don Octave ayant suivi les fuyards de très-près jusqu'aux Portes, parut un moment étonné de l'aspect formidable de ce poste; la vallée, aussi étroite dans cet endroit que le chemin même, a à sa droite un précipice affreux, et à sa gauche une montagne inaccessible: le général espagnol était sur le point de se retirer, mais le chevalier de Cambiano, général de l'artillerie piémontaise, lui représenta qu'il n'est point de poste dans les Alpes qui ne puisse être tourné; il remontra vivement à M. d'Arragon combien la retraite serait préjudiciable à sa gloire, et aux intérêts du duc de Savoie; elle faisait perdre le fruit des premiers avantages; elle laissait aux insurgés la facilité de recevoir des secours de France, à l'aide

desquels ils auraient pu chasser les troupes de la vallée, puisqu'elles n'occupaient point encore de positions: elle allait enfin causer la perte du fort d'Acceglio, qui bloqué depuis long-temps, ne se soutenait qu'avec peine, dans l'espérance d'un prompt secours: ces considérations ayant ébranlé le général, M. de Cambiano lui fit remarquer comment il fallait tourner le poste, et l'on donna à l'instant même les dispositions de l'attaque: trois cents arquebusiers passèrent sur la droite du torrent de Maira, dans le dessein de gagner les hauteurs de Celle et de La Marmora, qui les auraient conduits sur les derrières des Portes, si les montagnards occupant ces postes, ne les eussent repoussés avec perte, cependant don Octave d'Arragon fit marcher un second détachement par la même route, et dès qu'il vit l'attention des insurgés se porter principalement sur ce corps, il poussa vers leur front un nombre de soldats d'élite, armés de toutes pièces, et portant des engins propres à rompre la porte, sous la protection d'un feu roulant de mousqueterie très-vivement exécuté cet acte de vigueur, qui eût été téméraire en présence de tout autre ennemi étonna tellement ces paysans indisciplinés, qu'ils s'abandonnèrent à une fuite précipitée; ils eurent le temps de se retirer, car quoique la porte ne fût plus gardée, on ne parvint pas aisément à l'abattre; les Napolitains entrerent les premiers, et pénétrèrent jusqu'au village de Lot, le reste des troupes occupa Arma, dont les habitans s'étaient tous retirés à Stroppo, dernier retranchement, et dernier asile des rebelles.

Cette position était très-forte; de nouveau le sang allait couler, lorsque René de Saluces, gouverneur de

Dronero et de la vallée de Maira, proposa au président Provana d'essayer s'il parviendrait à ramener les insurgés par la voie de la douceur; Provana y consentit, et Saluces ayant proclamé une amnistie en faveur des communes qui quitteraient les armes, toutes les rendirent sur l'heure même, en envoyant des députés chargés d'implorer la clémence du prince; les troupes entrèrent dans les villages; on mit des garnisons dans les châteaux, après avoir ravitaillé le fort d'Acceglio, et l'exemple de la vallée de Maira étant partout suivi, le calme renaquit dans la province (1).

Le duc de Savoie en parut d'autant plus satisfait qu'il était occupé du projet d'attaquer Exilles: le président Porporato et l'ingénieur Busca avaient reconnu cette place par ordre de la duchesse de Savoie, dès le temps où Charles se trouvait en Provence, sur leur rapport on envoya à Madrid le chevalier Belli pour y faire approuver cette entreprise; elle fut goûtée; le gouverneur de Milan envoya en Piémont de nouveaux renforts, et l'armée s'étant rassemblée sur la fin du mois d'avril, l'avant-garde, commandée par le comte de Druento, entra, le 2 de mai, dans la vallée de Suse: le surlendemain elle emporta les retranchemens de Cels, et occupa le poste de Saint Colomban, dès-lors le projet des Savoyards n'était plus douteux: M. de Lesdiguières revint de Bricherasio à Exilles, renforça la garnison de la place menacée, et fit attaquer par le maître-de-camp Prébaut le poste de Saint Colomban: Prébaut perdit la vie dans le combat, mais le capitaine Scalenghe capitula après une belle

(1) CAMBIANO, – GUICHENON, liv. 2, chap 36.

défense, et les Français occupèrent toutes les avenues par lesquelles on pouvait s'approcher d'Exilles.

Le 8 don Rodrigue de Tolède, commandant des Espagnols pendant l'absence de don Antoine d'Olivares, joignit l'avant-garde à Cels où Charles Emmanuel arriva le 9 avec le reste de l'armée; M. de Lesdiguières se retira à Oulx, en brûlant le village d'Exilles, que don Garcie de Mières occupa; le chevalier Ponte reprit en même temps Saint Colomban, d'où l'on poussa des détachemens sur les montagnes jusqu'au col d'Albin, en attendant l'artillerie que le général Cambiano était chargé de conduire: treize pièces de canon arrivèrent le 14; le 15, on dressa contre le fort trois batteries, une de deux, une de trois, et une de cinq pièces: le feu continua vivement, depuis le 16 jusqu'au 19, que les Espagnols et les Bourguignons tentèrent inutilement un assaut; l'on recommença à tirer avec tant de succès qu'on détruisit entièrement les défenses et les parapets; le 23 l'ordre d'un nouvel assaut était donné, et les troupes allaient y marcher, lorsque le gouverneur battit la chamade: le duc de Savoie, qui respectait toujours le courage, accorda à M. de Blaccons des conditions honorables; et ce même jour le capitaine Alessandri, destiné à commander dans la place, y entra à la tête de sa garnison.

Après cette conquête Charles Emmanuel se rendit à Turin, en confiant le commandement de l'armée à don Rodrigue de Tolède, et au comte de Martinengo, dernièrement revenu de l'ambassade de Rome. Les ennemis s'étaient retranchés à Cesane, d'où ils s'occupaient de la construction d'un petit fort à Beaulard :

cet ouvrage n'avait visiblement d'autre but, que celui de contenir la garnison d'Exilles, et prouvait peut-être le dessein qu'avait Lesdiguières de repasser le Mont-Genèvre: on aurait dû être content de le voir ainsi occupé, de manière à ne pas donner d'inquiétude; c'était l'avis du comte de Martinengo, mais M. de Tolède en jugea autrement; il prétendit forcer la position ennemie; les troupes espagnoles et italiennes se mirent en mouvement vers Salbertrand, qu'elles dépassèrent sans obstacles, et don Rodrigue marchant des premiers à la tête de quatre cents hommes d'élite, ne tarda pas à rencontrer les Français; l'infanterie arrivant de part et d'autre, le combat s'engagea assez vivement: Lesdiguières espéra de réussir à couper la retraite aux Espagnols, et il chargea M. d'Auriac de se porter par un chemin détourné à Salbertrand avec trois escadrons de cavalerie, pendant qu'il fit gagner à deux colonnes d'infanterie les hauteurs latérales à ce village: M. de Tolède n'aperçut ces mouvemens, que lorsqu'il avait déjà l'ennemi à dos; il entreprit néanmoins sa retraite avec beaucoup d'ordre; ses soldats montrèrent une grande intrépidité, lui-même aurait racheté son imprudence, si le courage le plus brillant pouvait servir d'excuse à l'imprévoyance dans le chef d'une armée; cependant ses troupes dispersées après une résistance opiniâtre, se virent contraintes de traverser la Dora à la nage; beaucoup de soldats y perdirent la vie, et l'on compta parmi les prisonniers plusieurs officiers de marque: Tolède entouré et pressé de rendre son épée, voulut être tué, soit que d'après les idées du temps il jugeât au-dessous de lui de devenir le prisonnier d'un simple

arquebusier à cheval, comme Videl nous le dit, soit qu'il ne voulût pas survivre au malheur de cette journée ; pendant ce combat, qui dura deux heures, les Piémontais se tinrent en bataille dans leurs lignes ; ils recueillirent les fuyards, et M. de Martinengo se prépara à la défense, croyant être attaqué d'un moment à l'autre : quelqu'un a soutenu, qu'il ne se sauva pas un seul des Espagnols de M. de Tolède : ce calcul est extrêmement exagéré, mais en réduisant cette assertion à sa valeur, il est toujours certain, que leur perte fut très-considérable.

M. de Lesdiguières ne tenta rien contre la position des Savoyards ; il quitta la vallée d'Oulx après la victoire, et se rendit à Fenestrelles dans le dessein de surprendre les quartiers de cavalerie établis à Massel et à Buriasco ; cependant ces troupes ayant été appelées vers Suse, après le combat de Salbertrand, le général français conduisit son armée à Grenoble, et Charles Emmanuel rassembla la sienne dans la plaine de Turin, où étaient dernièrement arrivés quatre mille Suisses aux ordres de M. de la Croix-Lambert. Lesdiguières était rappelé une autre fois en Dauphiné par la hardiesse du marquis de Treffort : cet officier reprit la position de Chaparillan au commencement du mois de mars, et quoiqu'il n'eût dans son camp que quinze cents hommes d'infanterie et cinq cents cavaliers, il repoussa les attaques du colonel d'Ornano, et il se porta sur les hauteurs de la Buissière, à quatre lieues de Grenoble vers Lyon, d'où il mit à contribution un pays considérable. Lesdiguières reconnut la position des Savoyards, et n'osant pas les attaquer dans leurs retranchemens, il prétendit les resserrer en cam-

pant au Thouet ; il se flattait de pouvoir surprendre le fort de Morestel qui venait d'être endommagé par la chûte de la foudre sur le magasin à poudre ; cependant la diligence du général piémontais ayant prévenu ce dessein, l'armée française se replia sous les murs de Grenoble, en abandonnant la vallée de Gresivaudan aux courses des ennemis, et les habitans de cette malheureuse vallée ne purent autrement se délivrer des contributions auxquelles on les taxait, qu'en payant aux Savoyards une somme qu'on régla à raison de trois écus d'or pour chaque famille (1).

Après cette convention, signée sous les yeux de Lesdiguières, le marquis de Treffort marcha contre les Genévois. on s'était flatté un moment à Turin de conclure avec eux une paix particulière; cependant le baron d'Hermance chargé de la traiter ne tarda pas à reconnaître que l'influence française déciderait infailliblement la continuation de la guerre (2): en effet les Genévois s'étant renforcés au pont d'Arve, entrèrent de nouveau dans le Ghablais qu'ils mirent à contribution ; M. d'Hermance demanda des secours au marquis de Treffort, et déjà, comme nous l'avons dit, ce dernier s'était mis en marche vers Genève, lorsque les mouvemens de M. de Lesdiguières appelèrent ailleurs ses forces et ses soins (3): dès que les Savoyards eurent quitté Ghaparillan, le général français se porta

(1) Cambiano – *Mem. man. sur la vie des ducs de Savoie* – Videl, liv. 4, chap. 12, liv. 5, chap. 1 et 2. – Guichenon, liv. 2, chap. 36. – Lupis – Campana deca 7, lib. 7.

(2) Leti, parte 4, lib. 4.

(3) Cambiano.

le long du Guier, qu'il passa près de Saint-Genis, dont il se rendit maître par la trahison du capitaine Pélisson; le château de Murs fut ensuite emporté après une courageuse résistance, et sa perte entraîna celle des postes de Martel et de Mont-Dragon; les ennemis s'étant assurés de ces places tentèrent la surprise de Peyreux, qu'ils manquèrent (1): Lesdiguières paraissait être occupé en Bugey de la fortification de Murs, et de sa jonction avec un corps de trois mille Suisses qu'il levait dans les cantons protestans, mais d'autres vues le retenaient dans cette province. Les frères Pélisson, sujets rebelles du duc de Savoie, faisaient espérer de lui livrer Bellay, et Pierre-châtel où ils entretenaient des rapports; la seule diligence du marquis de Treffort en prévint les suites, et à son arrivée à Bellay l'ennemi se retira dans les Viennois; Mont-Dragon, Martel et Saint-Genis retournèrent au pouvoir des Savoyards, qui marchèrent alors vers Genève (2).

Le baron d'Hermance venait d'être rappelé de son gouvernement, et M. de Treffort se trouva seul chargé du poids de la guerre en de-là des Alpes: il prit son camp au village de Lancy; la nuit du 24 avril il tenta la surprise du Pont d'Arve, qui ne lui réussit point; ses partis mirent ensuite à contribution les environs de Genève; après quoi il alla camper à Annecy: dès que l'armée se fut retirée, les ennemis brûlèrent le village de Lancy, qui offrait aux Piémontais un abri trop près de leur ville (3).

(1) GUICHENON, liv. 3, chap 36 – VIDEL, liv 5, chap. 2.
(2) CAMBIANO.
(3) LETI, parte III lib. 4.

Le duc de Savoie ayant réparé les pertes du combat de Cesane, leva son camp de Turin et s'approcha de Pignerol; la cavalerie se logea dans les environs de Cavour, afin d'en resserrer la garnison, pendant que l'infanterie assiégea Miradolo, château sur les bords du Chisone: six pièces de canon qu'on mit en batterie, ouvrirent la brèche en peu d'heures, et les Suisses ayant demandé de monter à l'assaut, forcèrent la place, et passèrent la garnison au fil de l'épée: on marcha contre le château de Luseroe que l'ennemi abandonna dans la nuit, et on le repoussa à Mirabocco, dont Charles renvoya l'attaque après le siége de Cavour. L'armée piémontaise s'étant approchée de cette place, emporta la ville de force; six cents Français qui s'y trouvaient se retirèrent sur La Roche, où ils formèrent deux petits camps retranchés en avant du fort, l'un sous le jardin du gouverneur, l'autre près de la chapelle de St-Maurice; le duc de Savoie plaça lui-même les batteries, comptant attaquer les deux camps sous la protection de leur feu. Il était essentiel de presser le siége pour prévenir l'arrivée de Lesdiguières qu'on savait en marche; néanmoins don Antoine d'Olivares s'opposa à ce dessein: l'eau et les provisions manquant aux assiégés, il se flatta de les réduire sans combat avant l'arrivée de l'armée de secours; il fallut suivre son idée; et le prince piémontais forcé de changer le siége en blocus, ordonna la construction de cinq petits forts, au moyen desquels il resserrait les deux postes du jardin et de la chapelle (1).

(1) Cambiano

Il devenait d'autant plus nécessaire au duc de Savoie de ménager les Espagnols, que les difficultés survenues entre les ministres du roi catholique et les états de la ligue sur le choix de celui auquel on déférerait la couronne de France, faisaient espérer à Charles Emmanuel de l'obtenir lui-même: son ambassadeur à Paris le pressait d'engager la cour de Madrid dans ses vues; mais sans compter que le roi Philippe s'était ouvertement prononcé en faveur du duc de Guise, auquel il prétendait faire épouser l'infante Isabelle, le parlement de Paris déclarait ouvertement qu'il ne consentirait point à ce qu'un prince étranger montât sur le trône (1): cependant le duc de Savoie se flattait encore de parvenir à son but, lorsqu'un courrier lui apporta au camp de Cavour la nouvelle de la trêve arrêtée le premier août entre Henri et la ligue, on avait accordé un mois à Charles pour déclarer s'il voulait ou non y être compris, et l'on pressait sa réponse: Charles parut un moment dans l'incertitude; la suspension d'armes déconcertait tous ses projets; s'il l'acceptait, il perdait le fruit de ses travaux sous Cavour, dont il espérait de se rendre maître, malgré l'approche de Lesdiguières qui était entré dans les vallées vaudoises à la tête de cinq mille hommes; cependant le général espagnol déclarant qu'il n'exposerait point à un combat décisif ses troupes affaiblies, et le duc de Nemours ayant été arrêté dans ce temps même à Lyon, il fallut bien se décider à accepter la trêve; Charles envoya le président de la Rocchetta, le

(1) Guichenon, liv. 2, chap. 35. – De Thou, liv. 40. – Watson, liv. 23. – Busy, tom. 2.

comte de Crémieux et le comte Furno traiter avec Lesdiguières; on signa une armistice de trois mois, à commencer du premier septembre, et bientôt les commissaires rassemblés pour convenir des limites fixées aux places que les Français occupaient en Piémont, prolongèrent encore la trêve de trois autres mois: le 4 de septembre l'armée assiégeante entra en quartiers; les Napolitains retournèrent en Lombardie, les Espagnols furent destinés dans le marquisat de Saluces, et les Piémontais dans les autres provinces en deçà ou en delà des Alpes. Lesdiguières, après avoir ravitaillé Bricherasio et Cavour, alla apaiser les troubles qui s'étaient élevés en Provence contre le duc d'Espernon (1). Charles Emmanuel profita de ce moment pour châtier les Vaudois, dont la plupart s'étaient ouvertement montrés en faveur des Français; le baron de Ternavasio (2), capitaine d'hommes-d'armes, entra dans la vallée de Luserne et y arrêta les principaux séditieux; on conseillait au duc de Savoie de faire instruire le procès des coupables; mais les supplications des Vaudois désarmèrent sa justice, ils obtinrent un pardon général (3).

Tout paraissait alors tranquille en Piémont où l'on

(1) Cambiano – Videl, liv. 5, chap. 2 – *Archivio* Caldera, mazzo primo.

(2) On le disait fils d'Emmanuel Philibert, qui ne l'avoua cependant jamais, tant s'en faut, dit Guichenon, que ce gentilhomme prit le surnom de Roero, qui était celui du mari de sa mère Susanne des Adrets, pour hériter la seigneurie de Ternavasio.

(3) Borelli, *Raccolta degli editti e provvisioni per le valli di Luserna*

se flatta même d'avoir une paix durable; lorsque le cardinal de Gondy, allant de la part de Henri IV à Rome, fit à Charles l'ouverture d'un accomodement (1); cependant, soit que ce prince ne l'agréât pas, soit que la proposition ne partît que du cardinal lui-même, elle n'eut aucune suite, comme on va le voir dans les chapitres suivans

(1) GUICHENON, liv. 2, chap 36

CHAPITRE XXV.

SUITE DE LA GUERRE DE 1588.

Sommaire — La guerre continue en Provence à l'avantage des Français — Ils entrent dans le comté de Nice par la vallée de San Dalmazzo qu'ils sont forcés d'abandonner — Les Piémontais font une incursion en Dauphiné — Petite guerre sur la frontière de Savoie — M. de Lesdiguières tente l'escalade d'Exilles — Il y est repoussé — Revolte des prisonniers enfermés à Revel — Une femme sauve la place — Le duc de Savoie campe à Pignerol — Siége de Bricherasio — La ville est prise d'assaut — Siége du château — L'armée de secours s'en approche sans oser attaquer les lignes des Savoyards — Le château capitule — L'armée française repasse les Alpes — Craintes des Vaudois qui l'avaient favorisée — Ils envoyent des députés à Turin, et y obtiennent leur pardon — Course des Français en Bresse — Nouveaux avantages des royalistes en Provence — Belle marche de M. de Lesdiguières pour ravitailler Cavour — Fin de la campagne.

La trêve conclue à Paris n'avait point été acceptée en Provence : le duc d'Espernon qui assiégeait Aix voulut poursuivre son entreprise, quoique cette ville traitât avec la cour par l'entremise du comte de Carces (1). Les Savoyards se soutenaient avec peine dans

(1) BOUCHE, liv. 10, chap. 9.

les places qu'ils occupaient encore, parmi lesquelles Berre, Grasse, Saint-Paul, et Martigues étaient les plus considérables; les officiers qui y commandaient sollicitaient depuis long-temps des renforts, que la suspension d'armes arrêtée en Piémont permit enfin de leur envoyer, et le colonel Taffino, chargé de ravitailler les différentes garnisons, passa le Var avec un régiment d'infanterie piémontaise, et quatre compagnies de cavalerie étrangère, deux de ces compagnies, qui étaient provençales désertèrent à l'ennemi, et les deux autres furent complètement battues en escortant un convoi à Saint-Paul (1). Ces revers étaient moins sensibles depuis que la cour de Turin renonçait à l'espoir de conquérir cette province, et aux vues bien plus vastes qui la séduisirent pendant quelques momens; les places de Provence n'étaient plus regardées que comme des arrhes pour la restitution de celles que l'ennemi occuperait en Piémont dans le cours de la guerre, si elle continuait, ainsi que les apparences l'annonçaient.

En effet la trêve étant près d'expirer sans que les pourparlers de paix eussent eu de suite, le gouverneur de la Lombardie fit passer sept mille hommes en Piémont; malgré ce renfort, l'ennemi attaqua le comté de Nice aux premiers jours de mars du côté de la Provence et du côté de Barcelonnette: les colonnes françaises s'étant réunies dans la vallée de San Dalmazzo emportèrent le village de San Stefano, assez fort pour les arrêter, s'il y avait eu une garnison capable de le défendre: Entraunes et San Mar-

(1) Cambiano – Guichenon, liv 2, chap. 36.

tino tombèrent en leur pouvoir; cependant le comte de Beuil, gouverneur de Nice, sans attendre l'arrivée des secours que le chevalier Ponte lui amenait de Coni, s'approcha de San Stefano, où il entretenait de secrètes intelligences, au signal convenu, des hommes apostés mirent le feu à quelques maisons de la ville, et pendant que la garnison accourait sur ce point, les habitans ouvrirent une porte aux Piémontais, qui entrèrent en nombre, et contraignirent les Français à se retirer: le chevalier Ponte ayant joint M. de Beuil après la prise de San Stefano, ils eurent bientôt chassé l'ennemi de toute la vallée. Les Savoyards ouvrirent en même temps la campagne au-delà des Alpes par une incursion dans le Dauphiné; le marquis de Treffort pourvut à la sûreté de son gouvernement, sur la frontière duquel la petite guerre continuait toujours; le capitaine Trepied se fit souvent remarquer par des traits de la hardiesse la plus brillante; on le vit entrer seul dans le château de Faverges, tuer à coups d'épée la garde de la porte, et s'y soutenir jusqu'à l'arrivée des siens. Pendant que l'on combattait ainsi en Savoie et à Nice, les Français tentèrent de ramener en Piémont le théâtre de la guerre en s'emparant du fort d'Exilles, où ils avaient gagné un sergent, qui promit de favoriser l'escalade; mais l'ennemi entrait à peine dans le fossé, que la garnison se trouva prête à la défense, et la surprise manqua. Bientôt après l'importante place de Revel dans le marquisat de Saluces courut le même danger; l'on y tenait enfermé quelques prisonniers d'état, auxquels on laissait la liberté de promener dans le fort; l'un d'eux appelé Boninsea, médecin de Paesana,

détenu pour cause d'espionnage, observa que l'on entretenait ordinairement une seule sentinelle au donjon, et que souvent les soldats de la garnison descendaient dans la ville sans prendre aucune mesure de sûreté: ces remarques firent penser à Boninsea qu'il serait possible de se saisir de la place; Il calcula qu'en peu d'heures les garnisons françaises de Cavour et de Barge seraient à son secours, et ayant fait part de son idée à ses compagnons d'infortune, il les trouva disposés à le seconder dans son entreprise, en choisissant pour l'exécuter le moment où l'absence du gouverneur rendait la garnison plus négligente encore. Ils n'y trouvèrent d'abord aucun obstacle, le factionnaire du donjon fut aisément désarmé, et le petit nombre de soldats épars dans les casermes ne résistèrent point. Les conjurés levèrent les ponts, et arborèrent le drapeau blanc sur le haut d'une tour, en appelant à leur secours les garnisons françaises des places voisines; mais pendant que Boninsea et ses complices s'abandonnaient à une confiance entière dans l'enthousiasme de leur premier succès, il ne songeaient pas qu'une femme oubliée dans le fond du château travaillait à leur perte; l'épouse du lieutenant de la place, dont on regrette que le nom ne se soit pas conservé, se trouvait seule dans son appartement au moment de la surprise: dans cette conjoncture terrible elle ne perdit ni le courage, ni la présence d'esprit; son premier soin fut celui de barricader fortement ses portes, et paraissant ensuite à une de ses fenêtres qui donnait sur la ville, elle introduisit dans le château un nombre de soldats au moyen d'une corde jetée dans le fossé: tout se passa si prom-

ptement et à si petit bruit que Boninsea n'en eut aucune connaissance, jusqu'au moment, où on l'attaqua: il entreprit en vain de se défendre, vaincu après un léger combat, on le traina à mort avec tous les complices de sa trahison. Les garnisons de Barge et de Cavour n'avaient fait aucun mouvement; abandonnées comme elles l'étaient à leurs propres forces, elles craignirent sans doute de s'engager mal à propos en s'éloignant de leurs murs.

Le duc de Savoie n'attendait pour s'en approcher lui-même que l'arrivée des renforts du Milanais, et don Pierre de Padiglia qui venait d'être destiné au commandement des Espagnols en Piémont, se rendit à Turin le 14 septembre avec un corps de nouvelles troupes; l'armée savoyarde quitta alors ses cantonnemens et alla camper à Pignerol; Charles Emmanuel se flattait que son avant-garde surprendrait Bricherasio; il se trompa néanmoins. les Piémontais trouvèrent la garnison en armes, et se contentèrent de cerner la place que l'armée entière vint assiéger: elle était composée de quatre mille volontaires piémontais, de quatre mille hommes de la milice royale, de deux mille Suisses, de trois cents Bourguignons, de huit cents chevaux-légers et de deux cents carabiniers à cheval; les auxiliaires étaient au nombre de six mille trois cents hommes, dont trois mille quatre cents Espagnols, deux mille Italiens, six cents chevaux-légers et trois cents carabiniers à cheval. Charles qui prit position entre Bricherasio et Luserne (1) pouvait d'au-

(1) Cambiano, *Mém. man. sur la vie des ducs de Savoie* — Guichenon, liv. 2, chap. 36.

tant plus sûrement tout entreprendre que M. de Lesdiguières était occupé en Provence contre le duc d'Espernon; car si le parti de la ligue s'était affaibli dans cette province, les royalistes combattaient entre eux sous ces deux chefs; d'Espernon, plus faible que son adversaire et plus mal avec lui qu'avec les Savoyards mêmes, s'était uni à Alexandre Vitelli leur commandant (1), ainsi rien ne semblait pouvoir s'opposer aux desseins de Charles.

Le 17 septembre il investit Bricherasio; le comte de Sanfront et Ascanio Vitozzi, ingénieurs estimés, décidèrent qu'il fallait s'emparer de la ville avant d'attaquer le château; conformément à leur avis, on dirigea le feu de dix pièces de canon contre l'angle flanqué d'un boulevard, en même temps que huit autres pièces battaient les défenses de flanc; ces défenses étant ruinées, et l'effet des batteries de brèche paraissant sensible, on travailla à percer la contrescarpe; le 30 les assiégeans se logèrent dans le fossé, et l'ordre fut aussitôt donné pour l'assaut à trois détachemens, l'un de Piémontais, l'autre d'Espagnols et le troisième de Bourguignons; on favorisa ces attaques en paraissant vouloir donner l'escalade sur quatre points différens; la garnison n'en défendit pas moins la brèche avec opiniâtreté; les colonnes assaillantes repoussées à plusieurs reprises commençaient à perdre courage, lorsque don Philippe de Savoie (2),

(1) VIDEL, liv. 5, chap. 5 et 8. — DE THOU, liv. 41. — BOUCHE, liv. 10, chap. 9.

(2) Il était fils d'Emmanuel Philibert et de mademoiselle Doria, c'est le même qui fut tué en duel par monsieur de Crequi le 2 juin 1599

suivi d'une troupe de gentilshommes volontaires, retourna à la charge et entra victorieux dans la place, l'on n'y fit point de quartier; les Français se soutinrent néanmoins quelques temps encore dans les maisons attenantes au château, qui fut resserré le soir du côté de la campagne et du côté de la ville: le feu commença le 2 octobre; le mineur entreprit de se loger sous la face du bastion sans que les assiégés s'y opposassent; ils déchargèrent leur colère sur la ville, contre laquelle ils dirigèrent toute l'artillerie; le duc de Savoie s'en vengea en élevant une batterie de quatre pièces contre les casernes, dont la garnison fut obligée de sortir, l'église où elle se retira fut abattue le lendemain, et les Français se trouvèrent sans abri dans la place. malgré cet inconvénient ils se défendaient avec constance, et la fin du siège paraissait s'éloigner encore par l'abondante chûte des pluies qui en retardaient les opérations; Charles savait d'ailleurs que M. de Lesdiguières se disposait à passer en Piémont (1) du Dauphiné, où il venait d'assister à l'assemblée des états (2): l'on ne se flattait pas de réduire M. d'Espinouse à capituler avant l'arrivée de l'armée de secours, et l'on prit la résolution de l'attendre dans les lignes (3) après avoir poussé au haut de la vallée de Luserne des partis chargés de détruire les retranchemens construits autrefois par les Français (4). Lesdiguières ne tarda pas à franchir les Al-

(1) Cambiano – Guichenon, liv 2, chap 36
(2) Videl, liv 4, chap 5
(3) *Mém sur la vie des ducs de Savoie* – Cambiano – Guichenon, liv 2, chap 36
(4) Gilles, chap 42

pes; il campa le 17 octobre à Bibiana avec trois mille hommes d'infanterie et mille cavaliers; mais ayant reconnu la force et la position des assiégeans il se contenta de faire quelques courses sur les villages des environs avant de rentrer dans les vallées vaudoises où il se replia (1).

Les Savoyards poussèrent alors le siége avec une nouvelle vigueur; le 20 les sapeurs s'attachèrent à la contrescarpe et ouvrirent la descente du fossé pendant que le mineur perfectionnait ses fourneaux; la garde de la tranchée tenta en même temps de chasser l'ennemi d'un ouvrage détaché que l'artillerie avait beaucoup endommagé les jours précédens; l'officier qui prit sur lui d'exécuter cette entreprise y trouva plus de difficultés qu'il ne s'attendait, et il dut se retirer avec perte, son imprudence ayant coûté la vie au comte d'Arignan, à don Gabriel de Menriguez, à don Diègue de Cordoue et au jeune page Anselme. Cependant la gloire de conserver ce faible ouvrage ne changeait rien à la position fâcheuse de la garnison; elle battit la chamade le 24 au moment où l'on tamponnait les mines; la capitulation fut signée le même jour, et les Français au nombre de cinq cents hommes allérent rejoindre M. de Lesdiguières dans les vallées. Ce général avant de rentrer en Dauphiné attaqua le petit fort de Saint-Benoît, faible redoute, bâtie sur les montagnes de la Pérouse, défendue par un sergent et vingt soldats qui se rendirent le 28. Lesdiguières repassa alors les montagnes pour donner des

(1) VIDEL, liv 4, chap 6 - GUICHENON, liv 2, chap 36 - DE THOU, liv. 41

quartiers de repos à ses troupes fatiguées (1): et le duc de Savoie ayant laissé à Bricherasio mille Allemands nouvellement arrivés avec quelques compagnies piémontaises, fit passer le Montcenis aux troupes espagnoles, mit le reste de son armée en cantonnement et se rendit lui-même à Turin (2). Il ne tarda pas à y voir arriver une députation des vallées vaudoises, qui ayant ouvertement favorisé la dernière entrée de M. Lesdiguières en Piémont se trouvaient depuis sa retraite exposées au juste ressentiment de leur prince; après tant de sermens faussés les Vaudois n'osaient presque plus compter sur sa clémence, qu'ils implorèrent cependant par l'entremise du colonel Porporato (3); cet officier s'interposa en leur faveur, et le succès de sa démarche surpassa toute espérance; les députés des vallées furent admis au pied du trône, Charles les reçut avec bonté; ils prêtèrent au nom de la province un nouveau serment de fidélité (4), et ils consentirent à tout ce que la cour exigea, avec d'autant plus de facilité, qu'ils n'attachaient pas une grande importance à observer leurs promesses: la seule vallée de Saint-Martin n'envoya point ses députés, parce que quelques détachemens l'occupaient encore (5).

Dans le temps où les Piémontais assiégeaient Bricherasio, le connétable de Montmorency ayant échoué

(1) Cambiano – Videl, liv 4, chap 6 – Campana, deca 7, lib 8, – *Archivio* Caldera, mazzo primo

(2) Guichenon, liv 2, chap 36

(3) Cambiano

(4) Gilles, chap 43

(5) Guichenon, liv. 2, chap 36

contre Vienne en Dauphiné, se jeta sur la Bresse, où il s'empara de Mont-Revel le 18 novembre (1). Le parti du roi gagnait toujours en Provence; les Niçards qui formaient la moindre partie de la garnison du fort de Notre-Dame près de Marseille prétendirent s'opposer à la reddition de la place, et furent tous massacrés, après s'être vaillamment défendus. La campagne finit du reste assez mollement; elle se termina par un mouvement de Lesdiguières (2), aussi hardiment conçu qu'heureusement exécuté. Ce général, informé des besoins pressans de la garnison de Cavour, rassembla à Embrun une convoi sous une escorte choisie, à la tête de laquelle il passa le Mont-Genèvre, se rendit à Cesane, et traversant le col de Sestrières, malgré la rigueur de la saison, il arriva à Cavour, en longeant la vallée de La Pérouse le 5 décembre; il rentra ensuite sans accident en Dauphiné, après avoir ravitaillé la garnison, et pourvu en tout à la sûreté de la place (3).

(1) Guichenon, *Histoire de Bresse*, première partie, chap 54
(2) Cambiano – Guichenon, liv. 2, chap 36
(3) Videl, liv. 5, chap. 7. – De Thou, liv 41.

CHAPITRE XXVI.

SUITE DE LA GUERRE DE 1588

Sommaire — Les Français mettent le siège devant Exilles, le 1er janvier 1595 — Le duc de Savoie s'avance par Suse et par Pignerol afin de dégager la place — Plan d'opérations — Mouvemens des colonnes — Hasard qui déconcerte leur marche — Nouvelle disposition pour tenter le secours — Mouvemens combinés de l'armée — Combat général — Les Piémontais sont repoussés — Ils renouvellent le lendemain leur attaque, qui n'est ni moins meurtrière, ni plus heureuse que la précédente — On se prépare à une entre tentative — La place capitule lâchement — Avantages des Français en Bresse — M. de Lesdiguières jette un convoi dans Cavour, et conduit son armée en Provence, où le duc d'Espernon s'était uni aux Savoyards — Charles Emmanuel assiège Cavour — M. de Lesdiguières marche au secours de la garnison — Conditions qu'elle offre — Le prince piémontais les refuse — Mouvemens des Français — Ils s'approchent de la position ennemie, et tentent d'attirer Charles hors de ses retranchemens — Danger que court le duc de Savoie — Lesdiguières se porte à Frossasco — Cavour se rend — Courses des partis français dans la plaine du Piémont — Les Savoyards s'avancent dans l'intention

de combattre — Les Vaudois abandonnent les drapeaux de M. de Lesdiguières — Son embarras — Sa retraite à Embrun — Prise de Mirabocco par les Piémontais

Le duc de Savoie comptait profiter de l'hiver pour compléter son armée, et pour remplir ses magasins; mais lorsqu'on espérait en Piémont quelque temps da tranquillité à cause de l'énorme quantité de neige dont les Alpes étaient couvertes, l'on apprit le premier janvier que les Français bloquaient Exilles: Lesdiguières s'avança le lendemain vers Chaumont à la tête de deux milles hommes d'infanterie, de cinquante maîtres, et d'un corps assez nombreux de gentilshommes volontaires, il occupa les hauteurs de Cels et de Saint-Colomban sur sa gauche, pendant que les habitans de la vallée de Pragelas armés par son ordre se saisirent des montagnes de la droite: le 3 on ouvrit la tranchée, et l'on travailla la nuit à monter trois pièces de canon sur une hauteur, d'où l'on comptait battre l'angle flanqué du bastion attaqué (1); l'usage d'ouvrir ainsi la brèche était commun dans un temps, où le point d'union des deux faces faiblement défendu de flanc formait souvent un angle assez ouvert pour que l'une et l'autre de ces faces se trouvassent exposées au feu d'une seule batterie; mais dans le fort d'Exilles nouvellement réparé, l'on avait eu soin de remédier à cet inconvénient (2): aussi l'angle flanqué donnait si peu de prise au canon, que la brèche n'y était pas formée encore, lorsque la place se rendit (3). Soit que

(1) Cambiano — Videl, liv. 5, chap. 7.
(2) Peloia e Videl.
(3) Cambiano.

Lesdiguières reconnût la faute des ingénieurs, soit qu'il voulût simplement presser le siège, il commença une seconde attaque contre le boulevard qui donnait sur la ville, où il établit son quartier général (1).

A la nouvelle du siège d'Exilles, Charles Emmanuel rassemblant à la hâte les troupes qu'il trouva sous sa main, marcha en personne à Suse le 5 janvier, à la tête de trois mille hommes d'infanterie, et de huit cents cavaliers: les colonels Porporato et Ferrero reçurent ordre d'entrer dans la vallée de Pragelas, depuis celle de La Pérouse, et d'y attendre le maître-de-camp Alessandri, qui devait les joindre et les commander: cet officier se rendit le 6 de Suse à Gravère; il devait repartir à nuit tombante, diriger sa marche par le col des Fenêtres; l'on comptait qu'il forcerait sans peine les paysans chargés de les défendre pour tomber sur la haute vallée de Pragelas, et se joindre aux troupes venues de Pignerol: ces deux corps réunis avaient ordre de passer le 9 le col de Plané, ou celui de Thurres, et de descendre vers Cesane sur les derrières de l'armée française, que Charles comptait attaquer en même temps de front, avec les troupes qui arrivaient journellement à Suse.

Ce plan annonçait non seulement une connaissance exacte du pays, mais des vues vraiment militaires, et certes s'il avait réussi, Lesdiguières se serait trouvé dans le plus grand embarras; battu il ne conservait aucune retraite; vainqueur, il aurait toujours été trop faible pour continuer le siège et contenir l'armée de secours; ainsi quel qu'eût été le sort du combat, l'on

(1) Videl, liv. 5, chap 7.

serait parvenu à dégager Exilles. Malheureusement le maître-de-camp Alessandri s'égara en route; son avant-garde seule monta le col des Fenêtres, et ne voyant point avancer la colonne, elle revint sur ses pas, après une longue halte, qui coûta la vie à plusieurs hommes, morts de froid et de fatigue. Cet inconvénient décida l'ordre qui fut envoyé à MM. Ferrero et Porporato de retourner à Pignerol: le 9, quinze cents Napolitains ayant joint l'armée piémontaise, Charles porta son camp à Chaumont, d'où il chargea plusieurs officiers de tenter par des chemins différens d'entrer dans Exilles, et assurer le gouverneur d'un prompt secours; aucun des officiers détachés parvint cette première fois à sa destination; mais la nuit suivante quatre d'entr'eux entrèrent dans la forteresse; le capitaine Gazzino, qui y commandait, parut prendre courage à leur arrivée, et promit de se bien défendre (1); l'on ne saurait refuser de nommer avec éloge le capitaine Lanzo qui après s'être jeté dans la place à travers mille périls donnait à tous l'exemple de l'intrépidité la plus ferme, et de la confiance la plus assurée (2). Les attaques avançaient cependant, la batterie de la plaine commençait à faire brèche, et celle de la colline causait beaucoup de mal aux bâtimens; le feu des assiégés diminuait, et déjà les Français poussaient leurs travaux fort près des remparts (3): il ne restait pas de temps à perdre; Charles alla reconnaître lui-même la

(1) Cambiano. - *Mem. man. sur la vie des ducs de Savoie.*
(2) Alasia.
(3) Videl, liv. 5, chap. 7.

position des assiégeans, que le comte de Sanfront et don Garcie de Mières avaient visitée ; cette dernière reconnaissance confirma la résolution déjà prise d'attaquer l'ennemi. Revenu à son quartier le 19, Charles rassembla ses officiers-généraux, non pour prendre leurs avis, mais pour leur donner ses ordres, et il parla en ces termes : *J'ai décidé de combattre et de sauver Exilles; voici le plan que j'ai formé. Le maître-de-camp don Garcie de Mières, accompagné de l'ingénieur comte de Sanfront, marchera dans la nuit avec deux cents mousquetaires et cent piquiers au plateau qui commande le pont, que les Français tiennent sur la Dora, à un mille d'Exilles vers Chaumont; dès qu'il s'y sera logé, il en avertira le général d'artillerie chevalier de Cambiano, qui l'ayant suivi avec trois pièces de canon, sous l'escorte des chevaux-légers de Cavalchini et de Pernigotti, se portera promptement à ce poste; alors on ne négligera rien pour chasser la garde du pont, et s'en saisir. Don Ame de Savoie passera la Dora sur le pont de Chaumont, à la tête de cent cuirassiers à pied, et de douze cents hommes d'infanterie; il emportera les retranchemens qui couvrent le poste de Brumei, et il attaquera ensuite ce poste de front, pendant que les paysans de Gialion, de Montpentier, et de la Novalaise monteront sur le revers des montagnes, et prendront l'ennemi de flanc : l'objet de cette attaque est de diviser les forces de M. de Lesdiguières, et de l'engager à affaiblir son aile gauche, contre laquelle tomberont les plus grands efforts.*

Ayant en vue de percer sur le flanc de l'ennemi par les montagnes qui le séparent de la vallée de Pragelas, et de le menacer à dos, il est important d'agir avec au-

tant de celérité que de vigueur sur ce point. Les troupes destinées à cette opération seront divisées en trois colonnes : don Sanche de Salines, commissaire-général de la cavalerie espagnole conduira la première, qui forte de quinze cents hommes d'infanterie et de deux cents cuirassiers prêts à mettre pied à terre, gagnera la haute sommité des montagnes: la seconde colonne, forte de mille hommes, sera commandée par don Vincent Caraffa, prieur de Hongrie, elle marchera à mi-côte: enfin la troisième colonne composée de mille hommes, sous les ordres du comte de Laudron, côtoyera la montagne, et sera suivie de quelques pièces de canon.

Après ce détail Charles congédia les généraux, e chacun alla se disposer à remplir sa tâche; les troupes se mirent en marche au signal convenu; le duc de Savoie suivit la colonne du prieur de Hongrie, comme plus à portée de faire passer ses ordres et de recevoir les rapports. Don Garcie de Mières occupa sans obstacles le plâteau en face du pont, où il commença à élever quelques traverses, afin de se garantir des hauteurs qui le plongeaient; dès que le jour parut, les Français inquiétèrent cet ouvrage, en roulant sur les Savoyards de grosses pierres et des tronçons d'arbres. Mières se soutint pourtant dans son poste, et s'étant mis à couvert, il fit approcher l'artillerie, que les chevaux-légers traînèrent eux-mêmes sous le feu de l'ennemi, avec tant de peine, que le canon ne put être placé avant la fin du jour.

Don Amé de Savoie, ayant emporté après quelque résistance les retranchemens qui couvraient Brumei, s'avança contre ce poste par des sentiers couverts de glace, où ses cuirassiers accablés du poids de leurs

armes ne purent le suivre, et où l'infanterie napolitaine refusa de s'engager; car, malgré la précaution prise de donner des crampons aux troupes, ces étrangers accoutumés au climat de l'Italie méridionale, trouvaient des difficultés insurmontables dans l'exécution de ce que l'on attendait d'eux. Don Amé suivit sa marche avec le reste de la colonne, et il attaqua vivement Brumei, qu'il aurait apparemment forcé, si une tourmente affreuse n'avait arrêté la marche des paysans de Montpentier, de Gialion et de la Novalaise destinés à tomber sur le flanc des Français. Cette diversion ne s'étant pas faite, l'ennemi réunit toutes ses forces contre les troupes qui l'attaquaient de front, et don Amé, croyant d'ailleurs sa tâche remplie, se replia vers les premiers postes qu'il avait emportés, et s'y soutint pendant tout le temps que dura le combat sur le point de la principale attaque.

Les choses n'y allaient pas à beaucoup près aussi heureusement qu'on s'en était flatté. Don Sanche de Salmes, après avoir forcé les avant-postes ennemis, au lieu de les pousser vivement, leur donna le temps de se reconnaître; à cette faute il ajouta bientôt celle de ne recommencer l'attaque que par détachemens: ses troupes battues en détail durent rétrograder; les deux autres colonnes qui réglaient nécessairement leur marche sur la sienne, se replièrent comme lui, et l'entreprise manqua. Charles Emmanuel en faisant battre la retraite, ordonna à l'armée de se porter le long de la Dora; il ne désespérait point encore de parvenir à son but en forçant le pont, en face duquel don Garcie de Mières se soutenait toujours; il en fixa l'attaque au lendemain; les troupes, quoique très-

fatiguées de la marche précédente, passèrent au bivouac une nuit pénible, sans pain, et sans feu; la neige ne discontinua de tomber qu'à l'aube du jour, et le vent qui la chassa apporta un brouillard si épais, qu'on pouvait à peine se reconnaître. Le duc de Savoie ne prit pas un instant de repos durant cette nuit fatigante, il parcourut la ligne, et regla lui-même les dispositions de l'attaque: il fit mettre pied à terre à tous les cuirassiers, auxquels il joignit les mousquetaires armés de corselets; ce corps conduit par le colonel Cavalchini devait attaquer le pont, et ouvrir par ce moyen la route d'Exilles à un détachement de deux cents hommes destinés à se jeter dans la place: le reste de la mousqueterie fut placé le long de la rivière, ou sur le plâteau de Mières; la cavalerie et les piquiers formant une seconde ligne.

Dès que le jour parut, l'artillerie piémontaise commença un feu très-vif contre la tête du pont; l'infanterie seconda ce feu par des décharges répétées; mais comme le brouillard empêchait de pointer le canon on n'endommagea presque point le retranchement; cependant la garde du pont prit l'épouvante, et abandonna son canon en fuyant, de sorte que le poste eût été pris si l'on avait connu ce désordre; l'ennemi le répara néanmoins bien vite, et la fusillade dura assez long-temps: Charles différait l'attaque de la tête de pont dans l'espoir que l'horizon s'éclaircirait; voyant enfin que l'heure avançait, et que la brume continuait toujours, il donna à Cavalchini l'ordre de marcher: malgré le feu meurtrier que la colonne essuya à bout portant, les Savoyards s'élancèrent sur le parapets l'épée à la main; repoussés à coups de

pique, ils ne reculèrent de quelque pas pour revenir à la charge, et ils la répétèrent plusieurs fois sans succès, jusqu'à ce qu'enfin le duc de Savoie fit sonner la retraite, et rentra au camp de Chaumont. Ce prince avait compté qu'une sortie de la garnison d'Exilles favoriserait l'approche du secours, et quand il n'entendit pas seulement tirer un coup de canon, il craignit la perte de cette importante place (1).

Le feu avait cessé, parce que Lesdiguières se proposait de tenter l'assaut du bastion regardant la ville, et il s'occupait de ce projet quand les Piémontais commencèrent leur attaque; quoique le général français n'eût négligé aucune des précautions qui pouvaient la rendre inutile, il paraît cependant qu'il ne croyait pas à une action générale; après le combat du pont, il était retourné dans ses lignes, non à dessein de donner l'assaut, car la brèche était encore trop difficile, mais dans l'espoir que la démonstration seule, après l'avantage qu'il venait de remporter, engagerait le gouverneur à rendre la place, ainsi qu'il arriva (2).

Quoiqu'ensuite de l'essai malheureux qu'on venait de faire, on dût regarder comme bien difficile de secourir les assiégés, Charles n'ayant perdu que cinq à six cents hommes dans les derniers combats, rassembla ses généraux le 22, pressé de combiner une nouvelle tentative; elle était décidément résolue, quand on apprit que la garnison avait demandé à capituler; en effet le traité ne tarda pas à être conclu; le 23

(1) Cambiano - Guichenon, liv 2, chap 36. – *Mém. sur la vie des ducs de Savoie.*
(2) Videl, liv 5, chap. 7

Gazzino arriva au camp avec cent douze hommes ; Charles refusa de le voir, et lui ordonna de se constituer prisonnier à Turin; on instruisit son procès, dont il résulta, que les munitions, les vivres, l'eau, ni aucun des objets de première nécessité ne manquaient dans la place ; que les défenses de flanc du bastion attaqué étaient intactes; que la brèche même n'était ni assez large, ni assez commode pour craindre l'assaut; que Gazzino aurait toujours dû attendre avec confiance, puisque durant le siége il s'était ménagé une large coupure dans le bastion même. Si malgré tant de torts, on ne condamna ce commandant qu'à quelques années de prison, il dut sans doute ce bonheur à de puissantes sollicitations; car sa lâcheté est d'autant plus blâmable, que l'armée française manquant de vivres et de munitions était au moment d'abandonner l'entreprise (1).

Le duc de Savoie quitta son camp de Chaumont après la perte d'Exilles; les Allemands seuls demeurèrent à Suse; la cavalerie passa à Pignerol; la milice royale rentra dans ses foyers; l'infanterie de ligne prit des cantonnemens dans les villages des environs de Cavour; les Espagnols se logèrent dans la plaine de Turin; et les Napolitains marchèrent en Savoie au secours du marquis de Treffort. Ce général s'était avancé dans la principauté de Dombes, où il prit la petite ville de Chalamont, pendant que le siége d'Exilles durait encore. Cette expédition termina la carrière militaire et la vie de M. de Treffort, qui mourut peu

(1) Cambiano — Guichenon, liv 2, chap 36 — *Mém man sur la vie des ducs de Savoie*

de jours après à Bourg-en-Bresse : son courage lui avait acquis l'estime du soldat, sa justice et sa douceur l'amour des Savoyards qu'il gouvernait, ses talens enfin lui méritaient la confiance entière de son prince. La perte de cet officier distingué fut d'autant plus sentie, qu'elle arriva dans des momens embarrassans. Les Français faisaient des progrès rapides en Bourgogne, et menaçaient la Franche-Comté, où don Ferdinand de Velasco, connétable de Castille, et gouverneur du Milanais, jugea nécessaire de se rendre en personne. Le connétable de Montmorency était entré en Bresse à la tête de quatre mille hommes d'excellentes troupes qui se saisirent de plusieurs petites places, et forcèrent le comte de Montmajeur à se replier toujours, jusqu'à ce que M. de Montmorency retourna en Bourgogne, pour se joindre à l'armée dont Henri IV allait prendre lui-même le commandement (1). Plus les circonstances étaient difficiles, plus il était important de donner au marquis de Treffort un successeur connu par ses talens et par son expérience ; le choix de Charles tomba sur le comte de Martinengo; et soit que le danger du moment eût fait taire l'envie, soit que les ennemis du comte desirassent l'éloigner de la cour, on applaudit généralement à sa nomination; Martinengo seul s'en montra peu satisfait, il se rendit néanmoins en Savoie; mais attaqué d'une maladie cruelle, il ne prit que fort tard le commandement de son armée (2).

(1) SULLY, *Mémoires*, liv. 7. - CAMBIANO. - GUICHENON, liv. 2, chap. 36.
(2) LUPIS.

M. de Lesdiguières n'avait pas quitté la vallée d'Oulx, après la prise d'Exilles il voulut ravitailler la garnison de Cavour, et il fit marcher dans la province des Quatre-Vallées le convoi qu'il y destinait; le 29 janvier ce convoi entra dans la place, et la cavalerie piémontaise, qui entreprit trop tard de s'y opposer, n'atteignit pas même l'escorte dans sa retraite (1) L'armée française passa alors en Provence, où elle était appelée par le comte de Carces. Cet officier, après s'être emparé de la ville de Sallon, en assiégeait le château, que M. de Saint-Roman défendait à la tête d'une garnison savoyarde; Alexandre Vitelli, gouverneur de Berre, résolut de dégager cette place; et le duc d'Espernon craignant moins les Piémontais qu'il ne haïssait le comte de Carces, marcha avec eux au secours du château de Sallon; alors les assiégeans se virent eux-mêmes assiégés dans la ville, dont d'Espernon et Vitelli emportèrent les faubourgs L'union des forces du gouverneur de Provence à celles des Piémontais contre un officier royaliste prouve tout ce que peut la passion sur la conduite des hommes, Lesdiguières, justement indigné, accourut au secours du comte de Carces; on leva le siége de Sallon à son approche; il y eut entre les deux partis quelques engagemens, dans l'un desquels Vitelli perdit la vie, au grand regret des Savoyards, qui l'estimaient beaucoup (2). Le gouvernement de Berre, vacant par sa mort, fut donné au chevalier de Saluces, mais le lieu-

(1) Videl, liv. 5, chap. 8.

(2) Cambiano. – Guichenon, liv 2 chap. 36. – Videl, liv 5 et 8. – Campana, deca 7, lib 10.

tenant Guerrini refusa de le lui remettre; et Charles Emmanuel ne pouvant punir sa désobéissance, le confirma dans la place à laquelle il s'était lui même nommé.

L'armée piémontaise ne cessait de resserrer Cavour en occupant les villages des environs (1), et en construisant de distance en distance des redoutes à la portée de la place (2); la garnison ainsi cernée était réduite à consumer les vivres de ses magasins; et les provisions de bouche commençaient à manquer, lorsque le duc de Savoie, ayant levé ses quartiers vers la moitié de mars, campa le 16 près du village de Bibiana avec six mille hommes dont mille cavaliers. Les précautions prises pour empêcher les courses de la garnison parurent suffisantes; et dans cette assurance les Piémontais négligeaient de donner des escortes aux convois qui arrivaient au camp; M. de Baratier, gouverneur du fort, en fut averti, et du plus loin qu'il aperçut un de ces convois, il fit une sortie générale, à la faveur de laquelle il enleva six chariots chargés de vivres, et les amena dans la place; cette leçon corrigea les Savoyards, auxquels la moindre négligence pouvait d'autant plus aisément devenir fatale, que Lesdiguières venait d'entrer dans la vallée de Pragelas à la tête de deux mille hommes d'infanterie et de douze cents chevaux. Ce général pour qui le dessein de secourir Cavour n'était pas sans difficultés, voulut tenter la voie de la négociation: et il chargea le comte de Luserne qu'il avait pris en

(1) Cambiano. – Guichenon, liv. 2, chap. 36.
(2) Videl, liv. 5, chap. 8.

ôtage d'offrir à Charles de lui rendre Cavour en échange de Berre en Provence; mais le siége était trop avancé, et l'armée de secours trop faible, pour que l'on acceptât ces conditions; dès qu'elles furent refusées, les Français quittèrent dans la vallée de La Pérouse la grande route à Pinasca, marchèrent à Dubbione et à Monastero afin d'éviter Pignerol, et se portèrent à Frossasco, dont ils se saisirent. Le 30 avril M. de Lesdiguières s'avança vers le camp des Piémontais en ordre de bataille, il reconnut la position sans l'attaquer, et après une longue fusillade, il marcha sur Monbron, où il passa la nuit. Le duc de Savoie envoya alors à l'Abbaye un fort détachement, dans la crainte que l'ennemi passât le Chisone, et que couvert de cette rivière il ne s'approchât de Cavour par Massello.

Le poste de l'Abbaye devait observer les mouvemens des Français, parcourir les bords du Chisone et les assurer. Cependant l'ennemi ne suivait pas le plan qu'on lui supposait; il craignait de laisser derrière lui l'armée savoyarde, et il reparut en face d'elle le matin du premier mai; les enfans perdus piémontais sortirent à sa rencontre sous la protection de l'artillerie du camp, et soutenus de quelques piquets de cavalerie; la fusillade s'engagea vivement, sans que jamais M. de Lesdiguières parvint, comme il l'aurait désiré, à attirer Charles hors de ses retranchemens, ce prince, qui remplissait ses vues en couvrant le siége, n'eut garde d'engager par quelques mouvemens imprudens une action décisive, et le général ennemi le voyant immobile dans ses lignes, se replia à Frossasco en passant par Buriasco, qu'il abandonna à la

fureur du soldat (1). Le prince piémontais courut dans cette occasion le danger d'être assassiné; et si Lesdiguières avait été capable d'accepter la vile proposition d'un de ses officiers, le coup aurait apparemment réussi; car Charles, toujours plus brave que prudent, se montrait souvent seul en avant de ses postes, et y parlait indistinctement à tous ceux qui l'approchaient; heureusement que le général français refusa de prêter l'oreille au projet d'un assassinat; il défendit au lâche qui l'avait imaginé de poursuivre son entreprise; et cet homme s'en retourna avec la honte qui suit une bassesse inutile.

L'armée de secours s'étant éloignée de la place, le gouverneur envoya un parlementaire le lendemain; manquant absolument de vivres, il capitula le 3 (2). Les Français se vengeaient de la perte de Cavour, en livrant au pillage et au feu le pays soumis à leurs courses; Piossasco, Cumiana, Airasca furent saccagés et brûlés, avant d'attaquer le château de Scalenghe, où quelques paysans déterminés s'étaient enfermés avec la récolte des campagnes voisines. Le duc de Savoie ne voulut pas laisser enlever ce riche butin sous ses yeux; il s'avança le 6 à Pignerol, décidé à marcher le lendemain à l'ennemi (3); car la prise de Cavour changeait les intérêts des deux armées, et les vues des deux chefs; Charles, qui refusait constamment le combat durant le siége, le désirait depuis que maître de cette place, il ôtait aux Français leur seul

(1) CAMBIANO. – GUICHENON, liv 2, chap 36 – DE THOU, liv. 43.
(2) VIDEL, liv 6, chap. 9.
(3) CAMBIANO. – *Mém. des ducs de Savoie.*

point d'appui en Piémont, où, même en les supposant victorieux, ils n'étaient point en état de se soutenir; d'autre part Lesdiguières n'avait plus d'intérêt à risquer une bataille, quand la défection des Vaudois ne serait pas survenue pour le décider à une prompte retraite.

Ce peuple, n'écoutant jamais que l'impression du moment, après s'être encore une fois donné aux Français, voulait prévenir les suites de leur retour en delà des Alpes, que la perte de Cavour faisait présager, et les soldats vaudois désertèrent presque tous: l'insurrection des vallées eût coupé les communications du Dauphiné à l'armée de Lesdiguières, et ses officiers eux-mêmes ne cachaient plus l'inquiétude qu'ils en éprouvaient, avec d'autant plus de raison, que mille arquebusiers savoyards s'étaient portés vers les vallées. Le général français montra dans cette circonstance dangereuse autant d'activité que de calme (1); il rentra heureusement dans la vallée de La Pérouse, d'où il repassa les Alpes, et arriva à Embrun en quatre jours de marche.

Sa retraite ayant livré les Vaudois à leur impuissance, Charles fit marcher contr'eux deux mille hommes sous les ordres du colonel Ponte; les habitans des Quatre-Vallées n'opposèrent aucune résistance à cet officier; ils eurent encore une fois recours à la clémence de leur souverain, et ils obtinrent leur grâce à condition qu'ils s'employeraient au siége de Mirabocco que les troupes devaient entreprendre. Cette pe-

(1) VIDEL, liv. 5; chap. 9. — DE THOU, liv. 42.

tite place capitula à la vue du canon, malgré le secours qu'y jeta M. d'Anrion; et durant le reste de cette campagne l'ennemi ne reparut plus en Piémont (1).

(1) CAMBIANO. – GUICHENON, liv. 2, chap. 36 – *Raccolta degli editti ed altre provvisioni per le valli di Lucerna.*

CHAPITRE XXVII.

SUITE DE LA GUERRE DE 1588.

Sommaire — Mouvemens militaires sur la frontière de Savoie — Conclusion d'une suspension d'armes — M. de Lesdiguières l'observe mal — Il assiége les Échelles, que les Piémontais n'ont pas le temps de secourir — Le maréchal de Biron entre en Bugey — Le comte de Martinengo marche vers lui — L'armistice est renouvelé avec le maréchal — La paix se traite en Suisse — Accord conclu à Bourgoin — La cour de Paris refuse de l'exécuter — Conférences et discussions à ce sujet — La trêve est prolongée — Les hostilités continuent en Provence à l'avantage des royalistes — Le duc de Savoie soutient inutilement le traité de Bourgoin — La guerre recommence — Les Français occupent la Maurienne — Charles Emmanuel conduit son armée en Tarantaise — L'ennemi attaque le fort de Charbonière — Charles s'en approche — Combat de l'Isère — Le fort se rend — Capitulation d'Aiguebelle — Prise de plusieurs petites places par les Français

M. de Lesdiguières rassembla ses troupes au commencement du mois de juillet pour attaquer le château de Mirebel, ensuite des instances que lui en faisait le parlement de Grenoble (1); la place fut cer-

(1) De Thou, liv. 62.

née le 8 et battue avec quatre pièces de gros canon, qui ruinèrent entièrement une courtine; les assiégeans montérent cinq fois à l'assaut avant de pouvoir se loger sur la brêche et avant que le capitaine Biège demandât à capituler: il obtint le 12 des conditions honorables, en même temps que Saint-Genis se rendait au colonel d'Ornano (1). Ces hostilités n'empêchèrent pas la conclusion d'une suspension d'armes, dont les Savoyards seuls exécutèrent les conditions en évacuant le château de Morestel, et en ne s'opposant pas à la démolition des fortifications de Mirebel. Cela fait, Lesdiguières assiégea les Échelles; l'on se récria en vain contre l'infraction de la trêve (2): il fallut songer à secourir la place; et un corps de troupes s'avança à cet effet jusqu'à La Grotte d'où il fut contraint de revenir sur ses pas; la garnison en se retirant perdit quelques soldats par la suite d'un accident qui porta le feu dans leurs flasques (3).

Le maréchal de Biron entra à-peu-près en même temps dans le Bugey où il assiégea le château de Lannes. Cette double attaque piqua d'autant plus sensiblement le comte de Martinengo qu'il avait vivement insisté sur les avantages de l'armistice, contre l'avis même du duc de Savoie. La paix paraissait nécessaire à ce général; et songeant moins à plaire à son maître qu'à le servir, il ne cessait d'opiner en faveur d'une suspension d'armes, durant laquelle il se pro-

(1) Chorier, *Histoire du Dauphiné*, liv. 20, sect. 25. – Videl, liv. 4, chap. 10.

(2) Cambiano. – Guichenon, liv. 2, chap. 36.

(3) De Thou, liv. 42, – Videl, liv. 5, chap. 10. – *Mémoires sur la vie des ducs de Savoie.*

posait d'entreprendre un traité définitif. Dans ces circonstances Martinengo dut sentir doublement la peine de s'être vu joué, aussi se pressa-t-il de reparaître en campagne; il fit de ses propres fonds les avances dont la caisse militaire avait besoin (1); et à peine eut-il réuni mille cavaliers et mille hommes d'infanterie qu'il entra à Bugey. Ayant repris le château de Lannes il s'approcha de l'ennemi sur les bords de l'Ain; mais inférieur en forces au maréchal de Biron, M. de Martinengo entreprit de négocier avec lui: et le général français, pressé de repasser en Bourgogne, consentit à renouveler la suspension d'armes et à se retirer (2).

Le comte de Martinengo cédant alors aux instances du connétable de Castille, alla le joindre en Bourgogne avec quatorze cents chevaux qui revinrent en Savoie après la capitulation de Lons-le-Saunier. A son retour il voulut mettre Chambéry en état de défense; il travailla lui-même aux nouvelles fortifications; et à son exemple les habitans de toute condition, de tout âge et de tout sexe s'employèrent à le seconder. On crut Chambéry menacé; les citoyens s'armèrent, et les gentilshommes des environs quittant leurs châteaux se joignirent à eux (3). Le comte de Martinengo en prenant toutes les précautions qui pouvaient assurer son gouvernement, n'en opinait pas moins toujours pour la conclusion de la paix: l'on venait d'entreprendre à ce sujet des conférences en Suisse; et

(1) Lupis. – Cambiano.
(2) Guichenon, liv. 2, chap. 36. – Cambiano.
(3) Lupis

M. de Sillery, ministre de France auprès du corps helvétique, se rendit à Bourgoin où il trouva le baron d'Hermance, le président de la Rochette et M. de Lambert, munis de pleins pouvoirs du duc de Savoie (1); la matière ayant été précédemment discutée, on conclut bientôt le traité. D'Hermance et Sillery en portèrent la nouvelle aux deux cours: Charles Emmanuel l'approuva; il envoya l'acte de sa ratification au roi qui assiégeait alors la Fère; mais le maréchal de Biron, chargé de porter à Turin la signature de Henri IV, n'arrivait pas; le prince piémontais, justement inquiet de ce long retard, envoya vers lui le président de la Rochette, qui, s'étant rendu à Dijon où était le maréchal, rencontra des difficultés auxquelles on ne devait pas s'attendre; le ministère français prétendait que M. d'Hermance, mort depuis la signature du traité, avait verbalement convenu que le duc de Savoie tiendrait le marquisat de Saluces comme un fief relevant du Dauphiné; la Rochette opposa en vain le traité même qui assurait à Charles la pleine souveraineté de cette province sous la condition de céder à la France la principauté de Barcelonnette avec deux villes de Bresse, et de payer au roi cent mille écus; le maréchal insista, et le ministre savoyard le quitta sans rien conclure (2). On apprit avec peine à Turin le résultat de ce voyage. M. de Martinengo, revenu alors d'escorter l'archiduc Albert qui se rendait en Flandre, reçut ordre de conférer

(1) Guichenon, liv. 2, chap. 36.

(2) Cambiano, - Guichenon, liv. 2, chap. 36.- *Mém. manuscrites sur la vie des ducs de Savoie.*

avec M. de Sillery sur cet objet important; ils se virent à Pont-Beauvoisin, et après quelques discussions, ils convinrent de proposer l'addition au traité de Bourgoin d'un nouvel article par lequel le duc céderait au roi Demonte et Centallo; mais Charles se refusa à cette innovation, et fit dire au comte de Martinengo qu'il entendait ne pas laisser à la France un seul hameau en deçà des Alpes (1).

Sur cette réponse le gouverneur de la Savoie prévit qu'il ne pourrait jamais rien conclure, et jugeant trop dangereux de continuer la négociation, il pressa M. de Sillery de passer lui-même les Alpes pour traiter directement avec la cour. Sillery consentit à ce voyage; vit Charles-Emmanuel à Suse; et traita à Chaumont avec le comte de Jacob, le président de Provana, le chevalier de Cambiano, et le président de la Rochette; les mêmes, Provana excepté, qui avaient accompagné M. de Martinengo à la conférence de Pont-Beauvoisin; celle-ci n'eut pas plus de succès; le ministre français se montra plus difficile encore qu'auparavant; et l'on ne put se rapprocher. M. de Sillery ayant repris la route de France fut suivi de près par M. de Jacob, revêtu du caractère d'ambassadeur extraordinaire; M. de Bellièvre, avec lequel il traita, proposa de remettre au pape la décision du différend sur le marquisat de Saluces, ce que l'ambassadeur n'osa point accepter, soit parce qu'il n'avait reçu aucune instruction sur ce point, soit parce que le traité de Bourgoin semblait suffisamment décider des droits respectifs; ainsi M. de Jacob ne fit que pro-

(1) Lupis

longer la trêve jusqu'au mois de mai de l'année suivante, avant de repasser en Piémont. On soupçonna M. de Lesdiguières de contrarier l'exécution du traité convenu : il paraît néanmoins que tout contribuait à rendre chaque jour plus difficile l'exécution d'un accord que la France regardait comme désavantageux : les royalistes prenaient le dessus sur la ligue ; les ducs de Nemours, du Maine, de Joyeuse et d'Espernon venaient de se soumettre à leur souverain ; le parti contraire n'osait plus paraître ; et tout annonçant le terme de la guerre civile, Henri pouvait réunir ses forces contre ses ennemis étrangers.

La suspension d'armes convenue n'empêcha pas le duc de Guise, nouveau gouverneur de Provence, d'y faire la guerre aux Piémontais ; le chevalier de La Plana lui livra Saint-Paul : le capitaine Plana, commandant de Grasse, fut assassiné, et la place se rendit ; Alexandre Guerrini (1), gouverneur de Berre, ayant résisté aux offres les plus séduisantes, se vit resserrer par un étroit blocus, contre lequel il se soutint pourtant avec autant de bonheur que de courage jusqu'à la conclusion de la paix.

Le conseil du duc de Savoie s'était partagé d'opinion depuis le retour de l'ambassadeur extraordinaire Jacob ; mais les plus sages opinaient pour la paix, et l'emportèrent enfin ; la trêve étant près d'expirer, le même Jacob retourna à Paris, chargé d'offrir à Henri IV de remettre à l'arbitrage du pape la décision de la reconnaissance que le roi demandait pour le marquisat de Saluces ; les circonstances ayant changé le

(1) Vedi in fine del volume nota E

roi n'agréa point la proposition, et l'ambassadeur se vit congédié après une seule audience; M. de Lesdiguières qui avait déjà reçu ordre de reprendre les hostilités, se préparait à envahir le Bugey, afin de couper les communications aux Espagnols de la Bourgogne à l'Italie; il tenta à cet effet de surprendre Pierre-Châtel, Cluses, Seyssel, Bellay et Saint-André: toutes ces expéditions lui manquèrent (1), et ne servirent qu'à prouver à Charles qu'il fallait songer à continuer la guerre. Ce prince destina de nouveau le comte de Martinengo au commandement de son armée de Savoie où devaient incessamment passer trois mille Espagnols (2) qui d'Italie se rendaient dans le Pays-bas; M. de Lesdiguières voulait prévenir la marche de ces troupes en occupant le Montcenis et le Saint-Bernard: il fallait pour cela entrer du Dauphiné dans la Maurienne en laissant en arrière les places de la basse Savoie et les troupes de Martinengo. Lesdiguières se porta dans la vallée d'Oysan, traversa les Alpes par des chemins presqu'impraticables; et chassant devant lui trois cents paysans qui prétendirent l'arrêter, il arriva le 23 juin à Sain-Jean-de-Maurienne (2). Cependant le duc de Savoie avait fait passer le Montcenis à mille hommes d'infanterie et à cinq cents chevaux, commandés par don Sanche de Salines. Cet officier apprit à Saint-Michel la prise de Saint-Jean où l'ennemi avait six mille cinq cents hommes, dont cinq cents cavaliers (3); sur cette nouvelle il se porta à

(1) Mezerai. - Guichenon, liv. 2, chap. 36. - Cambiano, deca 4, lib. 10.

(2) Videl, liv. 6, chap. 3. - Campana, deca 4, lib. 7.

(3) Cambiano. - De Thou, liv. 44.

Villar-Clément, rompit le pont sur l'Arc et campa le long de cette rivière; M. de Lesdiguières marcha le même jour, poussa une colonne à Hermillon et obligea ainsi les Piémontais qu'il menaçait en queue à regagner Saint-Michel; le pont de Villar-Clément fut rétabli dans la nuit; les Français le passèrent le lendemain, et M. de Salines se replia au Montcenis en laissant à Saint-Michel le chevalier del Carretto, chargé de retarder la marche de l'ennemi; Carretto capitula le 25: ainsi M. de Lesdiguières, maître de toute la Maurienne, y établit quelques postes et reconduisit son armée à Sainte-Catherine d'Aiguebelle sur l'avis qu'il reçut de l'entrée des Espagnols en Tarantaise (1).

Charles Emmanuel s'était rendu lui-même à Moutiers: il comptait qu'ayant l'ennemi sur les bras, à cause de l'entrée des Espagnols en Savoie, don Alphonse d'Avalos se réunirait à lui en passant pour reconquérir la Maurienne; cet officier extrêmement pressé d'arriver en Flandre, avait tellement accéléré sa marche, qu'il était déjà entré en Franche-Comté, lorsque l'armée piémontaise arrivait à peine à Aoste (2); Charles envoya cependant après lui don Alphonse Vimercati, chargé de l'engager à revenir sur ses pas; Vimercati s'acquitta mal de cette commission, car ayant appris par le comte de Martinengo que sa course serait immanquablement infructueuse, il se dispensa de l'exécuter, et n'alla pas plus loin que Chambéry. Sa faute devait retomber en grande partie sur Martinengo, son tort était grand, ses ennemis en profi-

(1) Guichenon liv. 2, chap. 36 — Videl, liv. 6, chap. 3.
(2) Cambiano.

tèrent pour faire naître des soupçons odieux, que l'obstination avec laquelle le général conseillait la paix, accréditait en quelque sorte; le duc de Savoie vivement irrité de la négligence de Vimercati, se laissa fortement prévenir contre Martinengo, et voulant lui donner une preuve de son mécontentement, il lui ordonna de quitter l'armée, et d'aller s'enfermer dans Montmeillan, qu'on le chargeait de défendre. L'importance de cette place rendait en apparence cette destination honorable; les circonstances la rendaient cruelle; Montmeillan n'était pas menacé; Martinengo reconnut sa disgrace; il se rendit auprès de son souverain, et lui parla avec cette liberté respectueuse qui ne se démentit jamais en lui: *s'il est quelqu'un qu'on veuille humilier*, dit-il, *c'est à lui qu'il faut réserver cette commission; pour moi, si je dois quitter l'armée dont j'ai le commandement, je supplie votre Altesse qu'elle me permette de rentrer dans le sein de ma famille.* Les Espagnols s'étaient unis à ceux qui décriaient le comte, et après quelque faible résistance son congé lui fut accordé (1).

Au retour de M. de Vimercati, Charles envoya diligemment le marquis d'Este après don Alphonse d'Avalos, qu'il rencontra à Saint-Claude, sans pouvoir le décider à retarder seulement sa marche; en attendant sa réponse, l'armée piémontaise s'avança à Conflans; la milice royale, et les troupes féodales des provinces de Savoie se joignirent à elle, dans le temps même où don Juan de Mendozza arrivait au camp, avec deux mille Espagnols venant d'Italie. Les Fran-

(1) Lupis — Campana, deca 4, lib. 11

çais de leur côté n'étaient pas dans l'inaction ; n'ayant pu atteindre M. d'Avalos, ils s'attachèrent à poursuivre la guerre en Savoie; la prise de quelques châteaux leur facilita l'approche d'Aiguebelle, et ils resserrèrent le fort de Charbonière; le sort de cette place intéressait beaucoup Charles Emmanuel, qui alla camper à Miolans (1), où il jeta un pont sur l'Isère; six cents hommes se portèrent sur la gauche de cette rivière, afin de soutenir la construction d'une redoute destinée à protéger le pont; Lesdiguières s'avança en personne à la reconnaissance de ces travaux; son escorte attaqua les Savoyards sans pouvoir ce jour-là les chasser de leur poste; mais le général français sentit combien il lui était essentiel de s'en rendre maître, soit pour assurer le flanc de son armée, soit pour prévenir l'entrée du secours dans le fort de Charbonière; et de retour à son camp, il chargea M. de Créqui, son gendre, de l'exécution du projet d'attaque qu'il forma.

M. de Créqui marcha aux Piémontais, à la tête de deux mille cinq cents hommes, suivi de quelques pièces de canon (2); le marquis de Taffino, renforcé à propos par une troupe des gentilshommes volontaires, aux ordres de don Philippe de Savoie, le repoussa à plusieurs reprises; enfin l'artillerie ayant renversé une partie de la redoute, les Français s'y logèrent, et perçant sur le flanc des ennemis, ils les mirent en désordre; M. de Taffino resta prisonnier;

(1) Cambiano. – Guichenon, liv. 2, chap. 36.

(2) Videl, liv. 6, chap. 5. – De Thou, liv. 44. – Malingre, liv. 13. – Campana, deca 4, lib. 11.

don Philippe ne se sauva qu'en passant à gué l'Isère, où beaucoup de soldats périrent; le pont et les travaux des Piémontais furent entièrement ruinés sous les yeux mêmes de Charles, sans qu'il pût empêcher ce malheur.

M. de Lesdiguières emporta le même jour le château de Chamousset, qu'il tenait assiégé depuis quelque temps (1); il commença le lendemain l'attaque de Charbonière, dont M. d'Albino était gouverneur; cet officier ayant capitulé le huitième jour du siège, et après quarante-huit heures de feu, malgré l'ordre de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, on l'arrêta, ainsi que le capitaine Lomello, commandant de la garnison (2); Aiguebelle ouvrit ses portes, après quelques coups de canon; les détachemens français qui couraient la campagne, s'emparèrent du village de la Rochette dont le château se rendit par composition; celui de l'Éguille voulut voir l'artillerie, avant d'arborer le drapeau blanc (3); plusieurs petites places défendues par des garnisons féodales n'opposèrent aucune résistance, et l'ennemi se fortifiait tous les jours davantage en Savoie (4).

(1) Guichenon, liv. 2, chap. 36. — Videl, liv. 6, chap. 5. — De Thou, liv. 44. — Malingre, liv. 15.
(2) Cambiano.
(3) Malingre, liv. 13. — Campana, deca 4, lib. 11.
(4) Cambiano. — Videl, liv. 6, chap. 5.

CHAPITRE XXVIII.

SUITE DE LA GUERRE DE 1588.

Sommaire — Mouvemens des deux armées en Savoie — Elles se trouvent en présence sur l'Isère — Combats d'avant-postes à l'avantage des Piémontais — Charles Emmanuel attaque la position ennemie — Son ordre de bataille — Combat général — Les Savoyards sont repoussés — Ils rentrent dans leur camp, et quelques jours après ils se retirent à Barreaux — Ils s'avancent dans la vallée de Gresivaudan — M. de Lesdiguières y marche — Charles entreprend la construction d'un fort à Barreaux — Escarmouches continuelles — Courses des Français sur la frontière du Piémont — Les Savoyards attaquent la vallée de Pregelas pour porter la guerre dans le Briançonnais — L'expédition manque — On la renouvelle, avec aussi peu de succès que la première fois — Les Français entrent dans le comté de Nice — La petite guerre s'y fait

L'arrivée de deux mille Suisses au camp de Miolans porta la force de l'armée piémontaise à onze mille hommes, dont deux mille cavaliers ; Charles Emmanuel marcha alors à Montmeillan pour couper les communications de l'armée française avec Grenoble (1),

(1) Cambiano

mais Lesdiguières pénétra l'objet de ses mouvemens, et quittant Chamoux, il alla prendre position entre les Molettes et la Chapelle-Blanche; son infanterie postée sur les côteaux du premier de ces villages formait sa gauche, la cavalerie était à la Chapelle-Blanche, et le quartier général à Essals (1). Le duc de Savoie, prévenu par son ennemi, se logea sur les hauteurs de Sainte-Hélène; il rencontra dans sa marche un détachement de cinq cents Français, qu'il battit, et il arriva sans obstacle sur le terrain qu'il se proposait d'occuper. La seule prairie de Praquin était entre les deux armées (2), qui campaient à portée du canon l'une de l'autre; la gauche des Piémontais se trouvait séparée de la droite de Lesdiguières par un marais qui s'écoule dans un grand fossé en avant du village des Molettes, l'aile opposée s'appuyait à l'Isère, dont des bois épais couvraient le bord (3). Les Savoyards descendirent le matin du 9 août dans la prairie de Praquin, formés en ordre de combat sur une seule ligne; ils s'avancèrent jusqu'au bord du fossé, que les enfans-perdus traversèrent en face des avant-postes ennemis, et ces postes furent emportés, sans que Lesdiguières tentât de les soutenir; un premier moment de frayeur venait de gagner ses troupes; il les contenait avec peine derrière les retranchemens, et peut-être le duc de Savoie les y aurait-il forcés, si les Suisses de son armée n'avaient pas refusé d'entrer

(1) VIDEL, liv. 6, chap. 6.

(2) CAMBIANO. – GUICHENON, liv. 2, chap. 36. – CAMPANA, deca 4, lib. 11.

(3) VIDEL, liv. 6, chap. 6. – DE THOU, liv. 44

sur les terres de France ; peut-être encore l'aurait-il entrepris sans eux, s'il eût eu connaissance du désordre des ennemis, il l'ignora ; et la journée s'étant passée en escarmouches, il rentra le soir dans son camp (1). Il est injuste de dire que Charles Emmanuel manqua par sa faute l'occasion de remporter une victoire complète dans ce jour (2), puisqu'il ne savait pas la confusion de l'armée française, et que sans cette circonstance, il y aurait eu de la témérité à l'attaquer, d'après le refus des Suisses.

Les ennemis passèrent la nuit à se retrancher sur le bord du ruisseau, que les Piémontais venaient de passer la veille ; et dès le matin l'on vit arriver de part et d'autre des cartels pour des combats particuliers ; le duc de Savoie réprima autant que possible cet ancien usage, et sa sagesse empêcha beaucoup de duels, si elle ne put les tous prévenir (3). Il y eut le 11 un engagement assez vif entre les avant-postes de cavalerie (4) : les Savoyards y remportèrent encore l'avantage, et ils pouvaient l'utiliser, en retardant la construction des deux ponts, que M. de Lesdiguières jetait sur le ruisseau ; mais ils desiraient eux-mêmes la construction de ces ponts, qui annonçait la disposition d'un combat qu'ils souhaitaient. Telles n'étaient pourtant pas les vues du général français ; quelques jours s'étant passés dans l'inaction, Charles marcha à l'ennemi le 14 (5), son infanterie était rangée sur

(1) Cambiano – Campana, deca 4, lib 11
(2) De Thou, liv. 44.
(3) Videl, liv. 6, chap. 6. – De Thou, liv. 44. – Cambiano.
(4) Guichenon, liv. 6, chap. 36.
(5) Cambiano

une seule ligne, dont les Savoyards, et les Espagnols formaient la droite ; les Suisses le centre ; et les Piémontais avec les Italiens la gauche ; huit cents enfans perdus (1), conduits par le colonel Bindi, se coulèrent à la faveur des bois de l'Isère, afin d'attaquer l'ennemi en flanc ; toute la cavalerie se tenait en réserve, à portée d'accourir où il en serait besoin. Ces dispositions ayant pris la matinée entière, on ne donna le signal de l'attaque qu'à deux heures après midi ; l'armée s'ébranla vivement, et pendant que l'infanterie marchait droit aux retranchemens, la cavalerie se porta en ligne sur sa gauche, que la cavalerie française parut menacer. Le feu de quatre pièces de canon contre les deux ponts de Lesdiguières accompagnait les décharges répétées de mousqueterie, auxquelles les Français répondaient avec d'autant plus de confiance, qu'ils étaient couverts par de bons retranchemens. L'infanterie de bataille s'en approchait pique baissée, et les Espagnols emportés par leur ardeur, se précipitèrent dans les marais, en face du quartier de Créqui, l'action fut très-vive sur tous les points ; le duc de Savoie s'exposant aux plus grands dangers, donnait aux Piémontais l'exemple que Lesdiguières montrait à ses troupes ; le courage était égal, et l'avantage seul de la position décida enfin la victoire ; le jour tombait sans qu'on eût pu forcer les retranchemens ennemis, lorsque Charles Emmanuel ordonna la retraite, ayant perdu près de mille hommes, parmi lesquels on eut à regretter le maître-de-camp Jérôme de Ver-

(1) Videl dit trois mille, De Thou trois cents, nous suivons ici Cambiano et Guichenon

ceil, officier de beaucoup de mérite. Les Français, qui n'étaient pas sortis de leurs retranchemens, souffrirent moins dans cette journée (1).

L'attaque de l'armée de Lesdiguières dans un camp fort par son assiette, autant que par le secours de l'art, et dans une circonstance où l'avantage de la victoire balançait mal les dangers d'une défaite, a été plutôt dictée par le courage que par la prudence; l'on chercha en vain à couvrir cette faute, en disant (2), que le prince piémontais s'était décidé à combattre sur l'avis qu'il reçut de Chambéry, que l'ennemi était en mouvement; dans la position que l'on occupait, on pouvait éclairer ses démarches avec certitude, et l'on aurait toujours été à temps de l'atteindre dans sa retraite en veillant sur lui. Plus d'une fois le bouillant courage de Charles lui fit trop hasarder; heureusement ce même courage devenait plus intrépide encore dans le malheur. Après le combat du 14, le duc de Savoie passa trois jours à renvoyer ses blessés, ou à retirer ses magasins; le 17 il quitta Ste-Hélène, pour aller camper à Barreaux; les ennemis suivirent son arrière-garde; et parce qu'ils brûlèrent le village de Sainte-Hélène, les Piémontais usèrent de représailles dans la vallée de Grésivaudan: M. de Lesdiguières y accourut; il logea son armée entre Pontebara et Bayard, malgré le feu des Piémontais, qui occupant l'autre bord de l'Isère, placèrent deux pièces de canon sur les hauteurs qui commandent le pont de Gache,

(1) Videl, liv 6, chap 6 – Guichenon, liv 2, chap 36 – De Thou, liv. 44 – Malingre, liv 13 – Cambiano

(2) Guichenon, liv 2, chap 36

cette batterie incommodait beaucoup le quartier du vicomte de Paquier; il passa la rivière à dessein de l'attaquer; mais Charles Emmanuel fit retirer son artillerie, ne songeant qu'à contenir l'ennemi (1), afin d'exécuter sans opposition un projet qui l'occupait depuis quelque temps. Son dessein était d'élever un fort à Barreaux à l'entrée de la vallée de Grésivaudan; le 24 août l'on commença à travailler à la nouvelle place appelée St-Barthélemy; non que le duc de Savoie prétendît, comme on a osé le dire (2), rappeler la mémoire d'une scène dont on ne se rappelle qu'avec horreur; mais parce que les travaux furent entrepris le jour de Saint-Barthélemy même.

Pendant qu'une division de l'armée était occupée à cet ouvrage, les Piémontais mettaient à contribution les villages de la droite de l'Isère, et ils paraissaient sans cesse menacer l'ennemi, en feignant de vouloir jeter des ponts sur la rivière: M. de Lesdiguières crut effectivement qu'il allait être attaqué, et pendant quelque temps il s'occupa du soin de se retrancher. Cependant les courses des Savoyards devenant de jour en jour plus ruineuses, le général français chargea MM de la Banme et de Saint-Jeurs de s'y opposer à la tête de deux cents maîtres (3); Charles, averti de leur marche, ordonna au commissaire-général don Sanche de Salines de soutenir les fourrageurs avec quatre cents cavaliers. Cet officier étant arrivé à la

(1) GUICHENON, liv. 2, chap. 36. - VIDEL, liv. 6, chap. 7. - CAMBIANO. - VERANI.

(2) DE THOU, liv. 44.

(3) MALINGRE, liv. 13. - VERANI. - VIDEL, liv. 6, chap. 7.

Frette le 8 de septembre, détacha en avant la moitié de sa troupe ; mais croyant encore les Français au-delà de l'Isère, il posta ses soldats le long de la rivière dont il voulait défendre les gués, et il entra avec la plus part de ses officiers dans le château voisin (1). Cependant les détachemens français embarqués la nuit avaient été se mettre en embuscade dans une petite île, que Salines ne fit pas reconnaître quoiqu'il la laissât derrière lui ; les ennemis en sortirent, dès qu'ils le virent acheminé à la Frette, et ils y arrivèrent à l'improviste peu de temps après : les cavaliers surpris, et n'ayant avec eux presqu'aucun officier, abandonnèrent le chevalier de Broglia, qui fut mortellement blessé, M. de Salines voulut en vain se défendre ; son premier capitaine don Juan de Sequanto tomba mort à ses côtés, et il se vit contraint de rendre l'épée (2). A la nouvelle de ce malheur, l'officier commandant le détachement poussé en avant de la Frette se réunit aux fourrageurs, et revenant promptement sur ses pas, il attaqua la Baume ; son audace lui réussit ; il contraignit les Français à repasser l'Isère, leur enleva une partie du butin, et fit quelques prisonniers qu'on présenta au duc de Savoie venu en personne au secours des siens (3).

Lorsque Charles passa les Alpes, et se mit à la tête de l'armée, la duchesse Catherine son épouse avait pris le gouvernement du Piémont, dont elle ne tarda pas

(1) Cambiano. - Campana, deca 4, lib 11

(2) Videl, liv 6 chap 7. - Guichenon, liv 2, chap 36.

(3) Cambiano - Guichenon, liv. 2 chap 36 - *Mémoires manuscrites sur la vie des ducs de Savoie*

à voir la frontière entâmée par des détachemens sortis de Guillestre et de Mont-Dauphin, qui se jetèrent dans la vallée de Varaita, où ils mirent des contributions exorbitantes; la duchesse de Savoie ordonna au chevalier Ponte, gouverneur de Pignerol, et au chevalier de Piossasco, gouverneur de Rével, de se joindre au comte de la Manta, lieutenant-général du marquisat de Saluces, chargé d'attaquer l'ennemi; mais dès que ces officiers entrèrent dans les vallées de Varaita et de Pô, les Français se portèrent dans celle d'Oulx. Le capitaine Aristote commandant à Suse, marcha à eux avec plus de courage que de prévoyance, donna dans une embuscade, et fut emmené prisonnier à Exilles, où il se tua en sautant les remparts de la place.

L'on jugea à Turin que le plus sûr moyen de défendre le Piémont était celui de porter la guerre sur la frontière française, et l'on décida l'attaque de la vallée de Pragelas (1). La révolte des Vaudois, qui venaient encore de trahir une fois leur serment et leur devoir en se déclarant ouvertement contre leur souverain, rendait l'approche de cette vallée assez difficile; cependant, soit que l'on espérât aisément les soumettre dans le moment où ils n'étaient pas soutenus, soit que l'on comptât sur leur légèreté tant de fois éprouvée, le plan d'attaque se fit, et probablement il aurait réussi, si l'ennemi n'eût arrêté en Maurienne le courrier qui portait à Charles Emmanuel les détails de l'entreprise projetée; ces dépêches enlevées ayant donné des connaissances exactes du dessein qu'on venait de former, Lesdiguières envoya à la hâte des

(1) Cambiano.

troupes dans les vallées vaudoises (1); on l'ignora apparemment à Turin, car rien ne fut changé aux premières dispositions, et le 8 de septembre les troupes se mirent en mouvement sur quatre colonnes: la première, destinée à passer le col des Fenêtres, était conduite par le colonel Ferrero, gouverneur de Suse; la seconde, qui marchait par Giaveno et le col de la Rossa, était commandée par le chevalier Roëro, sergent-major de la milice royale, et par Ascanio Vitozzi capitaine ingénieur: la troisième, aux ordres du chevalier Ponte et du chevalier de Bernezzo, devait forcer la vallée de La Pérouse, et entrer dans celle de Pragelas; la quatrième enfin, conduite par le capitaine Bonomine, se dirigeait contre la vallée de Saint-Martin, avec ordre de se porter par le col de l'Alberjean sur le flanc des retranchemens de Villaret. Les quatre colonnes réunies à Pragelas y auraient reçu de nouvelles instructions du comte de Masino, chargé de diriger en chef cette expédition (2); car si elle réussissait, le projet était de traverser les Alpes, et de porter la guerre dans le Briançonnais (3).

Rien n'arrêta le capitaine Bonomine; à son approche les Français abandonnèrent les retranchemens de Villaret pour se retirer entre le Puy de Fenestrelles et le col de Malnuit. Le chevalier Ponte pénétra avec la même facilité dans la vallée de La Pérouse qu'on jugeait très-difficile à forcer; malheu-

(1) Videl, liv. 6, chap. 7 — *Mémoires sur la vie des ducs de Savoie.*

(2) Cambiano. — Guichenon, liv. 2, chap. 36.

(3) Videl, liv. 2, chap. 7.

reusement le succès de sa première marche lui fit oublier les lois de la prudence et les instructions qu'il avait reçues; il ne voulut ni attendre à Villaret l'arrivée des autres colonnes, ni se saisir des hauteurs, et marchant sans précautions dans le bas de la vallée il arriva à la Mentoulles: les Vaudois unis aux Français ne le virent pas plutôt aussi témérairement engagé, qu'ils se réunirent derrière les Piémontais et leur coupèrent la retraite; Ponte reconnut alors sa faute, revenant à la hâte sur ses pas, il attaqua l'ennemi avec tant d'impétuosité qu'il s'ouvrit un passage après un combat sanglant dans lequel il perdit beaucoup de monde; mais les Vaudois le poursuivirent hors de la vallée. Pendant cette action le colonel Ferrero attaquait le col des Fenêtres qu'il emporta; cependant venant à être grièvement blessé et ayant perdu ses deux plus anciens capitaines, Bava, gouverneur d'Avigliana, fait prisonnier, et Belmonte, gouverneur de Moncalieri, qui fut tué, un jeune officier sans expérience prit le commandement de la colonne et se retira. Le chevalier Roero averti de ces mouvemens crut inutile d'attaquer le col de la Rossa, ainsi le capitaine Bonomine, n'ayant plus rien à faire à l'Alberjean, retourna à Pignerol (1).

La duchesse de Savoie indignée de l'inconduite des uns et de la faiblesse des autres, ordonna au chevalier Ponte de réparer sa faute à tout prix en se logeant à La Pérouse même, on ajouta à sa troupe quatre compagnies de cavalerie et quelques détachemens de la milice royale, qui portèrent sa force à

(1) CAMBIANO

deux mille cinq cents hommes d'infanterie et trois cents cavaliers. Ponte désirant laver l'affront qu'il avait reçu, se mit en marche le 23 septembre (1), il força l'entrée de la vallée de La Pérouse en se portant à la Chapelle, et à Bec-Dauphin. M. de Masino le joignit alors dans l'intention d'attaquer la vallée de Pragelas, où les Français s'étaient renforcés considérablement. Le général piémontais ayant poussé quelques détachemens sur les hauteurs latérales, fit avancer M. de Ponte contre les retranchemens; mais on y trouva une telle résistence qu'il fallut songer à la retraite, et Ponte, dont on venait d'admirer le courage, ayant été blessé, ses troupes se replièrent en désordre à la Chapelle (2): renonçant alors au projet de pénétrer dans la vallée de Pragelas, le comte de Masino ordonna à l'ingénieur Vitozzi de tracer un fort à Bec-Dauphin, qu'on appela le fort de Saint-Jean, on ne rencontra point d'obstacle dans l'exécution de ce projet, car M. de Lesdiguières occupé ailleurs, ne songea point à complaire aux habitans de Pragelas, qui le pressaient de s'opposer à la construction de la nouvelle place (3); la duchesse de Savoie ne survécut pas long-temps à cette expédition, elle mourut le 6 novembre, âgée de trente ans, et dans le moment où les talens, le courage et la prudence qui la distinguaient, étaient le plus nécessaires au bien de l'état (4).

(1) Guichenon, liv. 2, chap. 36
(2) Cambiano
(3) Guichenon, liv. 2, chap. 36. — *Mémoires sur la vie des ducs de Savoie.*
(4) Codretto *Storia di Carlo Emmanuele I*

Les hostilités avaient continué en Provence, malgré la trêve conclue entre le duc de Guise, qui y commandait, et le comte de Beuil, gouverneur du comté de Nice. Dès la fin de septembre les Français entrèrent sur les terres de Savoie, occupèrent San Dalmazzo et mirent le siége devant San Stefano. M. de Beuil ayant inutilement protesté contre l'infraction de la trêve, songea à opposer la force à la force, et rassembla la milice royale en attendant l'arrivée des secours qu'il sollicitait à Turin et qui ne tardèrent pas long-temps à le joindre. Cinq cents hommes environ, aux ordres du chevalier de Saluces, arrivèrent à Saint-Martin de Lantosca, dans la vallée de Vesubia, peu de temps après la perte de San Stefano, dont les Français fortifièrent l'église, avant de marcher contre Châteauneuf près de Beuil; à leur approche le capitaine Bonfiglio abandonna le village et s'enferma dans le château, qu'il rendit lâchement à la première sommation sur la menace qu'on fit de le pendre; si la peur gagna Bonfiglio, l'argent séduisit le capitaine Pascalis, commandant de la vallée d'Entraunes (1), qu'il livra en passant du côté des ennemis.

Ces malheurs pouvaient avoir des suites funestes que M. de Beuil chercha à prévenir, en destinant le capitaine Bartoli dans le château d'Allos près de Barcelonnette; il renforça en même temps le poste de Saint-Dalmas-le-Sauvage, et il appela sous les armes

(1) Petite vallée au couchant de celle de Tinea, d'où l'on va par San Stefano, et la vallée de Fours dans la principauté de Barcelonnette.

la milice générale (1) du canton. Cette mesure eut un plein effet ; les paysans accoururent se joindre aux troupes, Louis Martini, curé de San Dalmazzo, leur ayant donné l'exemple du dévouement et du courage; Saint-Martin, Saint-Sauveur, La Roche et quelques autres villages furent mis en état de défense. M. de Mirabel, qui commandait les ennemis, renonçant alors à de plus grands succès, se fortifia dans les gorges des montagnes ; on se proposait de l'en chasser, et déjà l'attaque de ces postes était décidée, lorsque le rappel d'une partie des troupes que l'on destinait à Suse, obligea le comte de Beuil à renoncer à ce projet (2).

(1) Qu'on se rappelle ici que la milice royale se divisait en deux classes; la milice choisie qui était en activité de service, et la milice générale ou permanente qu'on n'appelait sous les armes, que dans le cas d'extrême urgence, on peut consulter à ce sujet le chapitre cinquième de la première partie.

(2) Guichenon, liv. 2, chap 36. - Cambiano

CHAPITRE XXIX.

SUITE DE LA GUERRE DE 1588.

Sommaire — La petite guerre se fait dans les environs de Barreaux — Cette place est mise en état de défense — Le duc de Savoie manque la surprise de la citadelle de Romans — Il entreprend de chasser les ennemis de la Maurienne — Cette vallée s'insurge trop tôt — Les Français y accourent — Ils battent les Piémontais à Saint-André, et les forcent à retourner à Suse — Mouvemens militaires dans la vallée de Barcelonnette, et dans le comté de Nice Les Piémontais marchent de nouveau en Maurienne par la Basse-Savoie — Plan d'opération de Charles Emmanuel qui commande son armée en personne — Siége et prise du fort de Charbonière — M. de Créqui s'avance au secours de la place dont on cachait la reddition — Manœuvres des Savoyards pour lui couper la retraite — Les Français sont poursuivis — Combat de Cuinnes — Créqui cerné met bas les armes et se rend à discrétion — En peu de jours la Maurienne entière est reconquise — M de Lesdiguières surprend le fort de Barreaux — Détails de cette expédition — Congrès de Vervins — Conférences des plénipotentiaires — Difficultés à surmonter — Signature des préliminaires — Le traité définitif se conclut — Conditions de ce traité

Les travaux se poursuivaient à Barreaux avec l'activité la plus grande, malgré les partis que l'ennemi

faisait continuellement en vue de les retarder. Une fois entr'autres M. de Lesdiguières entreprit d'enlever le poste avancé de Chaparillan; il y surprit le chevalier de Provana, lieutenant de la garde, l'emmena prisonnier, et sa troupe aurait été entièrement perdue sans le chevalier de Rivara, qui accourut promptement à son secours avec des piquets d'infanterie; leur feu ayant mis en désordre les escadrons français, le chevalier de Ruffia les chargea à la tête d'un corps de piquiers (1), et Lesdiguières se retira en combattant jusqu'au bord de l'Isère (2).

La nouvelle place étant en état de défense, le duc de Savoie y mit une garnison de sept compagnies d'infanterie aux ordres de M. Bellegarde (3), donna des quartiers de repos à ses troupes, et se rendit à Chambéry, comptant exécuter la surprise de la citadelle de Romans, dont le gouverneur lui était gagné (4) : cependant M. de Lesdiguières averti de la trahison du comte de La Roche; et de la marche de trois mille Piémontais au Pont Beauvoisin fit entrer en toute diligence douze cents hommes à Romans; La Roche surpris par l'arrivée inattendue de ces troupes, et joué par son lieutenant, qu'il croyait avoir séduit, eut à peine le temps de s'enfermer dans la citadelle où il capitula (5).

Le désir de reconquérir la Maurienne était ce qui

(1) Cambiano.
(2) Videl, liv 6, chap 7
(3) Malingre, liv. 13
(4) Guichenon, liv 2, chap. 36
(5) Chorier, *Histoire du Dauphiné*, liv 20, secl. 27 – Videl, liv 6, chap 8.

tenait le plus à cœur à Charles Emmanuel; depuis long-temps ce projet l'occupait, et déjà il avait ordonné aux troupes dispersées en Piémont, et à celles dernièrement revenues du comté de Nice, de se réunir à Suse et de descendre le Montcenis en même temps que don Amé de Savoie attaquerait le flanc des ennemis par la Tarantaise. Le colonel Ferrero, occupé à rassembler ses forces, apprit avec beaucoup de peine, que les habitans de la Maurienne s'étaient trop tôt mis en insurrection; qu'ils retenaient prisonniers plusieurs détachemens de troupes françaises, et que depuis Lanslebourg jusqu'à Saint-Michel les paysans de tous les villages étaient en armes. Ce zèle imprudent obligea le colonel Ferrero à précipiter son entrée en Maurienne, pour sauver la province du danger qui la menaçait; quoiqu'il n'eût encore à ses ordres que douze cents hommes d'infanterie, et une seule compagnie d'arquebusiers à cheval, il passa les Alpes, en donnant rendez-vous à Lanslebourg au reste de ses troupes qu'il attendit dans le village, après avoir envoyé à Ossois deux compagnies d'infanterie, et tous les paysans armés; l'ennemi s'était de nouveau avancé à Saint-André; Ferrero en chassa le régiment de Fontcouverte (1) et s'y établit. Ces succès en firent craindre de plus grands à Lesdiguières, s'il ne se hâtait de les prévenir; par son ordre M. de Créqui à la tête de deux régimens passa les montagnes de Vousani, se rendit à Saint-Jean-de-Maurienne, et marcha le 8 décembre à l'attaque de Saint-André (2); M. de Ferrero s'y tint

(1) Cambiano — Guichenon, liv 2, chap 36

(2) Videl, liv 6, chap. 3

avec confiance dans l'espoir d'être joint par les troupes venant de Tarantaise, mais don Amé de Savoie n'ayant pu franchir les montagnes, Ferrero dut soutenir seul les efforts de plus de trois mille hommes qui l'attaquèrent (1); long-temps la victoire parut indécise, et elle l'aurait été plus long-temps encore, si le commandant savoyard n'avait point été tué, et avec lui le comte de Serravalle, et le capitaine Fava qui prirent l'un après l'autre le commandement, leur mort ralentit l'ardeur des Piémontais; les retranchemens furent forcés, et le comte Capris, seul officier supérieur qui resta dans les troupes de Charles, ayant été fait prisonnier, lorsqu'il donnait ses dispositions pour la retraite, la déroute devint générale; l'on ne se rallia qu'au Montcenis, en laissant huit cents hommes sur le champ de bataille (2); deux mille Italiens destinés en Maurienne arrivèrent trop tard; ils rencontrèrent les fuyards, et se replièrent avec eux à Suse en attendant de nouveaux ordres.

Cette retraite causa quelques inquiétudes en Piémont. Depuis la mort de la duchesse Catherine le gouvernement en était confié au jeune prince héréditaire (3), sous la direction de quatre ministres (4) et du conseil

(1) CAMBIANO.

(2) VIDEL, liv. 6, chap. 8. – CAMPANA, deca 4, lib. 11. – GUICHENON, liv. 2, chap. 36. – MALINGRE, liv. 13.

(3) Philippe Emmanuel, prince de Piémont, âgé alors de onze ans, mort en 1605.

(4) Bernard de Savoie, seigneur de Racconigi, Thomas de Valperga, comte de Masino, Louis de Millet, grand-chancelier, Philibert d'Este, marquis de Lanzo; ce dernier avait surtout la confiance de Charles depuis son mariage avec Marie, fille légitimée d'Emmanuel Philibert et de Laure Crevola.

d'état, qui avait déjà en part aux affaires pendant l'administration de la duchesse (1). Le prince de Piémont pourvut à la sûreté de la frontière de Maurienne, et rappela de Suse les deux mille Italiens qu'il destina dans la vallée de Barcelonnette où l'ennemi se renforçait. Le général d'artillerie Cambiano, nommé au commandement de cette troupe, apprit en arrivant à Coni que le château d'Allos était attaqué; il pressa sa marche comptant dégager la place, on se mesurer avec les assiégeans; mais ses troupes, presqu'entièrement composées de recrues, refusèrent de s'engager dans les hautes Alpes qu'il fallait traverser, et M. de Cambiano, n'ayant pu ramener ses soldats, n'eut d'autre ressource que celle de jeter un renfort dans la place; le capitaine Vivalda entra heureusement avec sa compagnie dans le château d'Allos, où il se trouva y avoir une garnison de trois cents hommes aux ordres du capitaine Sicard (2): cet officier était regardé par les Français comme l'auteur des entreprises que les Savoyards tentaient souvent sur les places voisines, son activité était en effet très-grande; et dernièrement encore il venait de tenter, quoique malheureusement, la surprise de Lauzet. M. de Bonne et les officiers qui partageaient avec lui le commandement des troupes françaises dans la vallée de Barcelonnette crurent important de déposter Sicard, et mirent le siège devant Allos avec trois mille hommes (3); on força les paysans des environs à réparer les chemins par lesquels

(1) GUICHENON, liv. 2, chap. 36
(2) CAMBIANO.
(3) VIDEL, liv. 6, chap. 8.

on voulait conduire l'artillerie, et après des peines infinies, deux canons furent approchés des murs le 8 décembre ; les assiégés l'avaient jugé impossible, et dans cette fausse sécurité ils négligèrent de réparer leurs faibles remparts ; aussi dès le premier jour de feu la brèche était ouverte (1), et le quatrième il fallut arborer le drapeau blanc (2), les Français maîtres de cette place et de S. Stefano coupaient les communications de la principauté de Barcelonnette au comté de Nice. M. de Beuil entreprit de les rouvrir en chassant l'ennemi de la vallée de Tinea ; ayant rassemblé quinze cents hommes, il marcha le 4 janvier à San Stefano, la garnison se retira à son approche dans une église fortifiée : les Piémontais entreprirent de conduire le mineur sous l'édifice même, et cet ouvrage consuma huit jours entiers ; enfin le 13 le fourneau étant perfectionné, le comte de Beuil en prévint les assiégés, qui ayant obtenu de vérifier l'état de la mine, consentirent à capituler le même jour. Le gouverneur de Nice laissa une garnison dans ce poste et renvoya ses troupes en quartier.

Quoique le congrès qui s'était ouvert à Vervins, dès les premiers jours de cette année, sous la médiation du souverain pontife fît espérer la conclusion de la paix, le duc de Savoie n'en poursuivait pas moins la guerre ; l'échec que ce prince venait de recevoir en Maurienne ne lui faisait pas perdre le désir et l'espérance de reconquérir cette province, et les dispositions d'attaque étant faites, son avant-garde partit de

(1) Cambiano
(2) Videl, liv. 6, chap. 8

Chambéry le 21 janvier (1). L'armée piemontaise forte de sept mille hommes d'infanterie et de mille cavaliers traînait à sa suite douze pièces de canon (2); l'avant-garde aux ordres de M. d'Albigny (3) était composée de douze compagnies de cavalerie, de toute l'infanterie piémontaise et de quelques regimens savoyards, elle occupa le premier jour le village d'Aiguebelle en poussant ses postes à Argentine et à Epierre; M. d'Albigny surprit dans cette marche un corps de carabiniers à cheval; le fort de Charbonière fut investi le soir, mais l'on attendit pour ouvrir la tranchée l'arrivée de Charles Emmanuel qui voulait diriger lui-même le siége: ce prince partit de Chambéry le 22 à la tête du corps de bataille, formé de dix compagnies de cavalerie et de l'infanterie espagnole ou italienne qu'il logea à Chamoux; l'arrière-garde, forte de dix compagnies de cavalerie, de deux régimens d'infanterie savoyarde et des Suisses aux ordres de don Amé de Savoie, campa le même jour au Bettonet pour observer les mouvemens de Lesdiguières.

Le 23 le duc de Savoie laissa un fort détachement

(1) CAMBIANO — MEZERAI.

(2) VIDEL, liv. 6, chap. 9.

(3) Charles de Simiane, seigneur d'Albigny, d'une famille illustre de Provence, le même que nous avons vu figurer dans le parti de la ligue, s'attacha au service du duc de Savoie, qui lui donna en mariage sa sœur naturelle Mathilde, fille legitime d'Emmanuel Philibert et de Beatrix de Langosco, marquise de Pianezza, c'est de ce mariage que descendirent les marquis de Pianezza et de Livourne dont nous aurons à parler souvent. La fin de M. d'Albigny fut malheureuse; mais le silence des historiens contemporains à son égard nous cache le motif, le temps et les détails de sa disgrace

à Chamoux et joignit son avant-garde à Aiguebelle, il reconnut le fort de Charbonière, accompagné de don Juan de Mendozza, général commandant les Espagnols, de M. d'Albigny et de l'ingénieur comte de Sanfront; l'on commença aussitôt les approches, et pendant que l'on y travaillait, don Amé de Savoie attaqua le château de Sainte-Hélène, dont il fit la garnison prisonnière; le 4, le général d'artillerie comte Chabot arriva au camp avec six pièces de canon; l'on employa la nuit du 5 à dresser trois batteries; Charles se réserva la direction de la première, et confia les deux autres à Mendozza et à Albigny; un feu très-vif commença avec le jour et ne se ralentit qu'à trois heures après midi; la brèche paraissait faite à l'attaque de d'Albigny qui ordonna au colonel Aimon de Scalenghe de monter à l'assaut à la tête de son régiment; cette troupe parvint jusqu'au haut du rempart sans pouvoir s'y soutenir, et le feu ayant recommencé, cessa à nuit close pour faire place aux travaux, à la faveur desquels on avançait les batteries; cependant M. d'Arces battit la chamade le 7 (1); il aurait voulu passer en Maurienne avec sa garnison forte de cent trente hommes; mais il ne put obtenir que de se retirer à Grenoble, et les Piémontais entrèrent dans la place le même jour.

Quoique M. d'Arces eût assuré qu'il se soutiendrait pendant six semaines dans le fort de Charbonière; M. de Lesdiguières, justement inquiet, se hâta de faire passer en Maurienne M. de Créqui. Cet officier se mit diligemment en marche avec douze cents hom-

(1) Cambiano. – Guichenon, liv. 2, chap. 36.

mes (1), traversa les montagnes de Vousani, joignit le vicomte de Paquier à Saint-Jean, et ignorant la capitulation de Charbonière, il s'avança jusqu'à La Chambre (2). Dès que le duc de Savoie apprit cette marche hardie il conçut l'espoir d'enlever Créqui et ses troupes, s'il réussissait à lui cacher quelque temps encore la perte de la place; il fit en conséquence rigoureusement empêcher les communications et continuer le feu des batteries; le stratagème réussit; M. de Créqui, persuadé que la forteresse tenait toujours, s'avança le matin du 8 mars sur la gauche de l'Arc, jusqu'à la hauteur des retranchements d'Epierre; les troupes qui occupaient Argentine étaient déjà accourues à ce poste, lorsque M. d'Albigny s'y rendit avec toute l'avant-garde afin d'amuser les Français jusqu'à l'arrivée du gros de l'armée, ou pour les attaquer s'ils prenaient le parti de la retraite. Ce fut à quoi M. de Créqui se décida après avoir observé la position des Savoyards; d'Albigny donna ordre au marquis d'Urfé, commandant des carabiniers à cheval, de passer promptement la rivière et d'escarmoucher, comptant retarder la marche des Français, auxquels le baron de La Perrière cherchait en même temps de couper le chemin: cet officier détaché vers La Chambre à la tête de deux cents cavaliers devait dévancer l'ennemi, passer l'Arc et se porter dans une petite plaine entre Cuinnes et Saint-Étienne où l'ennemi ne pouvait éviter de passer.

M. d'Urfé chargea courageusement les Français;

(1) Les écrivains piémontais disent trois mille. – CAMBIANO.
(2) VIDEL, liv 6, chap. 9

cependant, combattant avec des forces inférieures, et sur un terrain défavorable à la cavalerie, il perdit quelques hommes sans pouvoir les arrêter; le général piémontais passa à gué alors l'Arc à la tête de sa cavalerie, et de quelques fantassins déterminés; il tarda peu à être joint par Charles Emmanuel, qui plein d'une impatiente ardeur dévançait son armée, suivi seulement de cent cinquante hommes à cheval, et de quatre cents mousquetaires; l'on pressa le pas, et l'on atteignit enfin la colonne ennemie, au moment où elle en était venue aux mains avec le baron de Perrière dans la plaine de Cuinnes; attaquée en flanc et à dos, pendant qu'elle combattait de front, le désordre se mit dans ses rangs; monsieur de Créqui chercha vainement à gagner Le Villard pour suivre le cours du Glandon, et monter le col de La Croix, c'était trop tard, l'infanterie piémontaise occupait la montagne de l'Arpance, avec le hameau de Saint-Alban; il ne restait d'autres ressources aux Français que celle de regagner Cuinnes, afin d'arriver à Saint-Jean; Créqui le tenta, mais Charles en personne lui disputa le passage, et le força à rétrograder (1); cerné comme il l'était, il se vit abandonner par une partie de ses troupes qui se donnèrent à l'ennemi (2); les Savoyards le resserraient à chaque instant davantage, et leur arrière-garde étant arrivée à la fin du jour, tous les postes furent relevés; Charles seul et ses généraux ne quittèrent point le champ de bataille, où l'on était dans la neige jusqu'à la

(1) CAMBIANO. - VERANI.
(2) VIDEL. liv 6, chap 9

ceinture. M. de Créqui ne voyait point jour à sortir de cette position malheureuse, lorsqu'il fut sommé de mettre bas les armes; il tenta inutilement de dicter des conditions, il fallut se confier à la discrétion du vainqueur, et le matin du 9 les Français défilèrent sur le front de l'armée piémontaise; le duc de Savoie reçut honorablement Créqui, fit prendre soin des blessés, et marcha à Saint-Jean sans donner aux ennemis le temps de se reconnaître; ils abandonnèrent cette ville à son approche; les garnisons des petites places de Maurienne se rendirent presque sans défense, et la vallée entra ainsi en peu de jours sous la puissance de son ancien souverain (1).

Un début de campagne aussi heureux promettait les succès les plus brillans; l'alarme était générale en Dauphiné, et Charles comptait entrer dans cette province après avoir laissé reposer son armée (2), quand un événement inattendu déconcerta ses projets, et arrêta les suites de sa victoire : ce fut la prise du fort de Saint-Barthélemy par M. de Lesdiguières. Les vues de ce général se portaient depuis long-temps sur cette place, que M. de Bellegarde gardait avec beaucoup de négligence; Lesdiguières en avait secrètement fait reconnaître les fortifications; il savait que le gouverneur n'ayant pas fermé les coupures pratiquées dans la contrescarpe pour le transport des terres, on pouvait descendre le fossé, et poser les échelles contre le rempart, haut de neuf pieds seulement; c'était sur cet avis bien constaté que le général français fon-

(1) CAMBIANO. – GUICHENON, liv. 2, chap. 36. – VERANI.
(2) MEZERAI.

dait ses plus grandes espérances: pour mieux couvrir son dessein, et pour entretenir Bellegarde dans son indolente sécurité, il répandit le bruit, qu'il allait passer avec toutes ses forces en Maurienne; cependant, la nuit du 13 mai, il cacha trente échelles avec quelques pétards dans ses bâteaux qui devaient remonter l'Isère, et le 15, à neuf heures du matin, les troupes destinées à l'expédition se trouvèrent rassemblées au village de Lombin, où M. de Lesdiguières annonça son projet aux officiers supérieurs, et où l'on se tint caché pendant le reste du jour. M. de Bellegarde se croyait dans une sûreté parfaite: les marches et contre-marches de l'ennemi dans la vallée d'Oysans lui en imposaient si bien, qu'il envoya ce jour là même un détachement hors de la place: les feux allumés à l'entrée de la nuit dans les environs de Lombin lui donnèrent à la vérité des inquiétudes; il prit quelques précautions dans l'intérieur du fort, sans songer seulement à reconnaitre le village, ni à établir un poste dans le chemin couvert. Tant d'imprévoyance parait inconcevable dans un vieux capitaine tel que Bellegarde; et Lesdiguières en comptant sur sa négligence ne pensait pas qu'elle pût aller jusqu'à ce point. Les Français, forts de douze cents hommes d'infanterie, et de trois cents cavaliers, s'approchèrent de Barreaux, à dix heures de soir, dans le plus grand silence; ils descendirent le fossé sans être reconnus, et dressèrent leurs échelles contre les remparts; l'alarme se donna alors dans la place; la garnison prit confusement les armes; mais elle n'opposa qu'une faible résistance: l'ennemi entra victorieux, égorgea cent hommes, et fit prisonnier M. de

Bellegarde, qui cherchant à laver sa faute dans son sang, ne rendit l'épée qu'affaibli par dix-neuf blessures (1). L'on a ecrit (2) que Lesdiguières aurait ruiné Saint-Barthélemy, si le duc de Savoie ne l'eût menacé d'en tirer vengeance sur M. de Créqui, son prisonnier ; cependant rien ne confirme cette assertion : les historiens les plus estimés ne parlent, ni du projet du général français, ni du motif qui empêcha l'exécution, et tout porte à croire, que la cour de France comptait plutôt conserver cette nouvelle place (3).

Quelques fuyards apportèrent au camp d'Aiguebelle la nouvelle de la surprise de Barreaux : Charles craignant que l'ennemi ne profitât de cet avantage pour entrer en Savoie, conduisit son armée à Chambery, qu'il crut menacé (4); mais M. de Lesdiguières reprit la défensive et alla recevoir à Grenoble des félicitations (5), plus conformes au bruit que fit alors cette entreprise, qu'à la faible importance de la place qu'il venait de conquérir (6). On reçut à-peu-près dans ce temps la nouvelle que la conclusion de la paix qu'on traitait à Vervins semblait assurée, Gaspard de Genève, marquis de Lullin, s'y était rendu au nom du duc de Savoie, duquel partaient les difficultés qui arrêtaient la conclusion du traité entre la France et l'Espagne. Le marquisat de Saluces était l'objet principal

(1) MALINGRE, liv. 13. – CAMBIANO – DE THOU, liv. 44. – VIDEL, liv. 6, chap. 9.
(2) VERANI.
(3) VIDEL, liv. 6, chap. 7
(4) CAMBIANO.
(5) VIDEL liv. 6, chap. 9
(6) MEZERAI.

des contestations (1); Henri IV, qui le prévit, tenta lors de l'ouverture des conférences d'en exclure le prince piémontais; cependant le roi catholique ayant refusé de l'abandonner, Henri cherchait à rendre la condition du duc de Savoie le moins avantageuse possible (2): il ordonna à MM. de Bellièvre et de Sillery (3) de demander, avec la restitution du marquisat de Saluces, la ville de Savigliano, et il persista dans cette demande, malgré les remontrances de ses ministres, qui n'y voyaient point de raison (4).

Le marquis de Lullin, en combattant ces prétentions, proposa de remettre à l'arbitrage du pape, non seulement la discussion des droits respectifs sur le marquisat de Saluces, mais sur tous les points contestés entre les cours de Turin et de Paris; cette dernière refusa la proposition (5); les Piémontais insistèrent, et les Espagnols ayant déclaré qu'ils ne se sépareraient pas de leurs alliés, on craignit de voir la négociation rompue (6). En effet le duc de Savoie s'était remis en campagne, quoique sans rappeler son ministre de Vervins (7). Nous avons vu comment il prit le fort de Charbonière, et comment, après avoir détruit la colonne à la tête de laquelle M. de Créqui

(1) Guichenon, liv. 2, chap. 36 — Cambiano. — *Mémoires sur les négociations de Vervins*

(2) Dépêches du 15 février

(3) Instruction du 18 janvier

(4) Dépêches du 12 et 15 février

(5) *Mémoires de ce qui a été traité avec l'ambassadeur de Savoie.*

(6) Dépêches du 4 mars

(7) Dépêches du 7 mars.

était entré en Maurienne, il enleva à son ennemi cette vallée en peu de jours. Charles Emmanuel espera peut-être que cet avantage rendrait le roi de France moins difficile; il se trompa pourtant: Henri n'en devint que plus irrité et plus ferme dans la résolution de ravoir le marquisat de Saluces (1), malgré l'opinion de ceux qui voulaient satisfaire le duc de Savoie, et profiter des avantages que le traité entamé assurait à la France (2). Il y a apparence qu'on se flattait à Paris d'engager le prince piémontais à ceder enfin, ou que l'on crût pouvoir déterminer les Espagnols à conclure sans lui, puisque quand on perdit ce double espoir, M. de Villeroi ordonna aux plénipotentiaires français de faire entendre au marquis de Lullin, que si Charles rendait Berre en Provence et ne soutenait plus le capitaine Fortune, qui tenait Seurre en Bourgogne, on pourrait peut-être alors déterminer Henri IV à consentir à l'arbitrage du pape, ainsi que la cour de Savoie le désirait (3): les propositions furent accueillies par le ministre piémontais, qui signa le 25 mars cinq articles préliminaires, sur lesquels on se reserva d'attendre respectivement l'approbation des deux souverains; il était convenu par ces articles que le pape déciderait l'affaire du marquisat de Saluces, que le roi de France accorderait une amnistie générale à ceux de ses sujets qui avaient servi le duc de Savoie, et que ce prince rendrait Berre, démolirait le fort de Barreaux et abandonnerait le capitaine For-

(1) Dépêches du 14 mars
(2) Dépêches des 4 et 14 mars
(3) Dépêches du 14 mars

tune, s'il refusait de rentrer sous l'obéissance du roi (1).

Barreaux ayant été surpris dans ces entrefaites, Henri se prévalut de cette circonstance, refusa la ratification des articles convenus (2), et ce ne fut qu'ensuite des nouvelles remontrances de MM. de Belhèvre et de Sillery (3), que le monarque français consentit à l'arbitrage du pape (4), ce qui mit enfin les plénipotentiaires d'accord (5) : les Piémontais conservèrent la possession du marquisat de Saluces, en attendant que le souverain pontife prononçât sur le sort de cette province, mais les Français retinrent en dépôt jusque à ce moment le pays de Gex et les places qu'ils occupaient en Bresse; le fort de Barreaux, qui venait d'être enlevé aux Savoyards, demeura aux Français ; et c'était la seule différence que le traité définitif apportât aux articles préliminaires.

Nous sommes entrés dans quelques détails au sujet de la négociation de Vervins, pour prouver, que s'il est vrai que la conclusion de la paix générale eût été retardée à cause des prétentions du duc de Savoie, il est faux que ce prince ait modifié ses demandes après la prise de Barreaux. l'on vient de voir qu'il ne se relâcha pas de ses premières prétentions, auxquelles Henri le grand consentit enfin : quelque respectable que soit l'autorité des nombreux auteurs qui ont soutenu le contraire, elle est improuvée par les

(1) Articles du 24 mars – Dépêches du 25 mars.
(2) Dépêches du 31 mars.
(3) Dépêches du 7 avril.
(4) Dépêches du 9 avril.
(5) Dépêches du 26 avril.

pièces originales (1) renfermant la correspondance suivie des plénipotentiaires français.

Les ratifications du traité étant échangées, les troupes piémontaises sortirent des places qu'elles occupaient en Provence, et les Français évacuèrent les états de Savoie. On prétendit néanmoins qu'ils cherchaient à y conserver de secrètes intelligences; et Marc Antoine de la Vezza de la maison de Savelli, evêque de Verceil, fut accusé d'entretenir avec eux une correspondance contraire aux intérêts du gouvernement: appelé à Turin pour se justifier, il aurait pu aisément se laver de cette inculpation, si on n'y en avait ajouté d'autres, auxquelles la cour de Rome se trouvait directement intéressée: livré au pape, il ne sortit du château de Sant'Angelo, après un an de prison, qu'en renonçant à son évêché; et de retour en Piémont, il eut à souffrir des persécutions cruelles, avant de prouver son innocence, dont Charles lui rendit enfin un témoignage authentique, en le nommant à la place de son grand aumônier (2).

Après neuf campagnes sanglantes, qui n'avaient été pour nos ennemis et pour nous qu'une alternative de malheurs, l'affaire du marquisat de Saluces resta indécise, et cette indécision devait nécessairement amener une rupture qu'on verra bientôt éclater.

(1) *Mémoires sur les negociations de Vervins*
(2) Cusano, disc. 107 — Corbellini, lib 6

NOTE

(*Nota A, pag. 200*)

GIOVANNI CARACCIOLO

PRINCIPE DI MELFI, DUCA DI ASCOLI.

Per rispondere alle parole per lo meno ingiuste ed acerbe contro valorosi Italiani, i quali pugnarono strenuamente per Francia, basterà a noi accennare di Giovanni Caracciolo, il quale nel 1545 entrava in Torino a dì 22 di agosto col re di Francia Enrico II, e dopo dieci giorni vi era lasciato suo luogotenente, *uomo di grande giustizia e governo, ma austero e rigoroso*; secondo afferma il chiarissimo scrittore piemontese e gran mastro delle artiglierie Giuseppe Cambiano di Ruffia nell'opera postuma pubblicata fra' Monumenti di Storia Patria.

Le quali parole, dette da nemico generoso debbon di certo valere altro che le parole di un gelosissimo forestiere, il quale venne qui a sostituire quel prode, allorchè le morte il rapiva a dì 5 di agosto 1550, di anni 63.

E fu sempre questa, ed è ancora a' giorni nostri e forse sarà per sempre la condizione di profughi derelitti; e noi, invocando la buona compagnia che l'uom francheggia

« Sotto l'usbergo del sentirsi pura »

possiamo bene assicurare le miserie dell'esiglio, i pensieri, i travagli, le perdite sofferte, le ingratitudini, l'oblio, e qualche volta sin le calunnie e le profanazioni e lo sguardo impuro de' medesimi compagni d'infortunio.

Giovanni Caracciolo era nato in Napoli su' primi dell'anno 1487 sotto i re Aragonesi, e fu tra i fuorusciti del regno nella rimpianta caduta di quei principi nazionali, cui successero dugento e più anni d'insopportabile servitù vice-reale, che tanto ha

contribuito all'ancora durate reliquie di corruzione e di servilità, confortata, anzi aiutata dalla maggiore nequizie e mal governo degli ultimi Borboni.

Giovine ancora, parteggiando pe' Francesi, militò con bella rinomanza nelle loro file, talmentechè, secondo narra il Varchi nel libro quinto della *Storia Fiorentina*, « il principe di Melfi, « uscitosi dell'Aquila colle sue genti, come colui che le parti « franzesi seguitava, l'aveva senza presidio lasciata. »

Il quale fatto seguiva intorno a mezzo febbraio dell'anno 1528.

Ma l'autore medesimo, a noi pare, sia caduto in errore quando pone il Caracciolo alla difesa di Melfi nell'anno stesso, assediata dai soldati francesi capitanati da Pietro Navarro, e lo dice prigione nelle mani dell'inimico, tanto più che fa riapparire nel libro settimo il principe di Melfi verso l'ottobre, dicendo: « Il signor Renzo da Ceri, pochi giorni in- « nanzi che Lutrec infermasse, era con danari venuto di « Francia per rinfrescare quell'esercito di alcune genti italiane, « già tornava con esse dell'Abruzzi, quando intesa la morte « di Lutrec, ed il campo essere stato rotto, fece pensiero di « andarsene col principe di Melfi e alcuni altri signori nella « Puglia. »

Certissima cosa è che Giovanni Caracciolo sul cominciare del 1529 era a' servigi della repubblica di Firenze; poichè il celebre Ferruccio ne parlava nelle sue lettere del 14 e 18 di febbraio da Empoli, dicendo: « Il capitano Giovanni Carac- « ciolo lascia avere fornito il tempo della paga. » E nella lettare del 3 di marzo ripete: « Sopragiunsemi adosso la banda « di Giovanni Caracciolo, che non mi ha dato poco da pensare « a poterlo pagare. » Bisogna però notare che ei lo chiama sempre Francesco.

Ne' documenti di storia italiana, pubblicati dal Molini in Firenze, al numero 356 leggesi appunto un brano di lettera scritta dal nostro principe di Melfi al Montmurency, dimostrando anco le sue disadorne parole la vita mestissima degli esuli italiani.

« La Exa V. sia advertita, che appresso de Poiteu ste im- « pegnato ala hostarie lo marchese de Montesarchio e lo sig « Ferrante suo fratre senza posserse movere de li in tanta « extrema necessità, che è una compassione . . . .

« . . . . Suplico piaza avere ancho per raccomandati li « sopto scripti * che tutta la guerra hanno servito con me al « re cristianiss. ; et se per avventura sera dato rollo per al- « cuno de noi altri a la Exa V. la certifico, ecc . . . . . . »

« * M. Caracciolo, Capitano E. di Actia (Azzia, fami- « glia di Capua), Capitano Camillo di Monte, G. G. Ca- « racciolo, G. P. Lizio, Cristoforo Luceri, Capitano « M. Lanzalunga, Capitano Nicoolò Graffiano. »

Il Nardi poi, nel libro decimo della sue *Istorie della città di Firenze*, parlando di Lorenzino de' Medici, rifuggito in Venezia dopo la morte del duca Alessandro, ove trovò Filippo Strozzi, dice che il re di Francia in quell'anno 1537 avea dato il comando di tutt'i fuorusciti al suo luogotenente principe di Melfi, perchè aiutato da quindici galee armate, capitanate dal barone San Blancardo generale dell'armata del re, travagliasse il reame di Napoli con tutte le forze, e poi si trasferisse in Costantinopoli. Era allora il Caracciolo governatore di Marsiglia, dove, al solito, non mancarono malignatori da buttargli addosso il sospetto di voler tornare nelle buone grazie dell'imperatore per ricuperare il suo Stato di Melfi e di tradire il re Francesco.

Ma invece ei dimostrò tutta la costanza della sua fede e il suo valore a pro de' Francesi nella guerra del Piemonte, ed era già luogotenente del re allorchè seguì l'innalzamento al trono di Enrico II nel 1547. Pure avventatamente sospettarono gli storici, e fu ripetuto da Carlo Muletti nel volume sesto della *Cronica* del Saluzzo, che Gabriele marchese di Saluzzo fosse morto in Pinerolo a dì 29 di luglio 1548, per estinguerne la casa regnante, *non senza sospetto di veleno somministratogli dal Caracciolo e da Pietro Strozzi*.

Noi non potremo di certo prestar fede a coteste narrazioni, poichè i nomi dello Strozzi e del Caracciolo ne danno sufficiente malleveria.

La biografia universale non fa punto cenno di lui ma sì del figliuolo Antonio Caracciolo, raccontando eziandio un'altra novelletta, cioè che per compiacere ad Anna Poitiers questi intrigò tanto nella corte per far togliere al padre il governo del Piemonte, e per inciso vien detto che la morte del maresciallo seguisse in Susa.

Ma argomento molto favorevole alla virtù del Caracciolo abbiamo nelle memorie lasciate scritte dal Boyvin barone del Villars, continuate dallo storiografo francese C. M., e pubblicate a Parigi nel 1630 *Histoire générale des guerres de Piedmont, Savoye, Montferrat, Mantoue et duché de Milan*, al primo volume, pag. 23 « Ce fut un grand dommage pour la France à « cause de sa singulière prudence, bonté et expérience qui « étaient en lui, ayant accompagné tous ses faits et toutes « ses actions, tant civiles que militaires, d'un très recomman- « dable dévotion et fidélité envers cette Couronne, ores (*sic*) « qui légerment récompense toutefois sur la perte de ses « biens et état, non plus que les ducs d'Atri, de Somme, « prince de Salerne, et autres, selon l'ordinaire de la France, « qui ne fait mise ni recepte des personnages de valeur, sinon « autant que la nécessité l'y contraint, passée laquelle se « sauve qui pourra. »

E nella chiesa di San Domenico di Torino, a sinistra della entrata si legge questa iscrizione marmorea

JOANNI CARACCIOLO MELPHARUM PRINCIPI ET DUCI ASCULI
HIC SUPER COETERA PACIS ET MILITIAE DECÕRA QUAE TUM CLARITATE
NATAL. TUM D. FRANCISCI ET HENRICI CHRISTIANISS. FRANC. REGUM
PERPETUA GRATIA VIRTUTUMQUE MERITO SIBI AMPLISS. CONVENERANT
DUX EQUITUM EQUES ET MARESCALLUS FRANCIAE
FIDE INTEGR. JUST. PROQ. AC RELIGIONE ANTIQ. ET RECENTIUM CONCESSIT NEMINI
CONSTANTIA HUMANOS CASUS AD PERENNEM GLORIAM EVOCTA POSTEA INTREPIDO VICIT DUM
IN TAURINIS ATQUE AGRO IN ITALIA REGUM SUMMAE INVICTUS PRAEERAT
CONT. QUINQUENNIO SUPERIORE ET AMPLI ET PRIORE FAMA
ROMANA INDOLE HABITA PROVINCIA UTRIUSQUE FORTUNAE VICTOR NATURAE
QC MUNDO VIRILITER CESSIT NON. AUGUST. ANNO D. 1550
INEUNTE TERO AET. NEC DUM TOTE TERTENTE 63
ISABELLA MARCH. QUADRATAE ET CORNELIA PARENTI OPTIMO
TROJANOQUE ET JULIO MARCH. ATILAE FR. GERMAN. VERSO ORDIN.
IN MAGNA PATRIS FORT. FATO PERFUNCTIS
QUIBE VIRES AD MEMORIAM VIRTUTIS EXEGE.
RELIQUA PIETATE SOLEMNIA ET DOLORIS MONUMENTA DEDICAVERUNT.

Intorno al principe di Salerno, il celebre Ferrante Sanseverino, cui furon congiunte le prime sorti de' Tasso, Bernardino e Torquato, basterà commentare quello che ne scrisse il Ricotti nel volume IV della sua *Storia delle Compagnie di ventura in Italia* ·

« Era bello di corpo, d'animo liberale, di nascita nobilissimo. Inviato in ambasceria dai Napoletani all' imperatore Carlo V, affinchè impetrasse alcun rimedio ai loro mali, fu mal ricevuto alle corte, e rimandatone con mala grazia. Bentosto venne assalito da prezzolati sicarii, e ne campo per miracolo con una grave ferita. Fu accusato allora di eresia e di ribellione, e fuggì in esiglio a Padova dichiarato ribelle e reo di morte, tramò coi fuorusciti del regno sostenuti dalla Francia, e perorò in loro favore nel senato di Venezia deluso in questa speranza, passo a Costantinopoli, e strinse alleanza coi Turchi. Quindi si unì con Pietro Strozzi, ch'egli già aveva vinto presso le rive della Scrivia, difese Siena, ed entrò nel reame di Napoli. Alla fine, quando ogni sforzo fu consumato, si riparò in Francia. Una canzone da lui composta che cominciava per « *Oimè! che io non pensavo di partirmi!* » cantossi lungo tempo in Francia ed in Italia. Un'altra scritta da lui in lingua spagnuola diceva « *È passato il tempo, in cui io amava, e passata la mia gloria, passata la mia ventura ora mi attende il sepolcro.* » e lamentava la patria, la sposa e i beni perduti. La città di Parigi vide poi la sua consorte vendere le più care suppellettili, e chiedere nella reggia l'elemosina per innalzare una modesta tomba alle ossa di lui, progenie di principi, genero di un vicere. »

E finalmente pel duca di Somma pubblichiamo queste due lettere ·

« Le facemo sapere che in quest'hora ci e stato ordinato che vogliamo disloggiare di qui, percio la supplichiamo che voglia ricordarsi dei pati nostri, perche la necessità che ci preme è troppo grande, et bisogna che siamo importuni, et semo tutti giunti ad un passo, che non sapemo che farne se V. Exc. non provede ·

« *Sign* Lo prencepe de Melphe, lo duca de Summa »

(MOLINI, *Docum.* n° 370)

« Avendomi fermamente persuaso, anzi sperato in la magnanimità et summa gratia de la M. Cristianiss. non me besognere venire ad simili affronti in havere da domandare ogni dì il vivere mio, et darè fastidio de cose che senza alcun dubio non converriano ad pari mei, et tanto più per essere stata la casa mia tanti anni affectionata de la crist. corona . . . . Et si se dicesse che in li dì passati io ebbi 1500 fr., se ha da sapere che quilli non son bastati ad satisfare li debiti fici in la lunga e grande mia malatia; non obstante ho venduto lo argento et altre mee cose in Ast . . . . »

Lettera del duca di . . . (Somma?)

(Molini, *Docum. n° 425*)

(Nota B, pag. 231-33)

BIBLIOGRAFIA PATRIA

Sebbene il Saluzzo avesse posto in fronte alla sua opera una bibliografia di tutti gli scrittori da' quali trasse notizie e documenti, pur tuttavolta, stampato il primo volume, volle farne il compimento in una nota di questo secondo volume.

E qui ci par debito nostro soggiungere, che non trascurammo punto di aggiungerli nelle prime pagine, sebbene altre scritture andasse in seguito rammentando l'autore le quali non sono neppur qui rammentate, siccome segue per avventura a tutti coloro i quali hanno per le mani lungo lavoro.

Quantunque assicurati dal riverito nostro amico cavaliere Domenico Promis bibliotecario di S. M. il re detto per antonomasia *il re cavaliere*, o *re galantuomo*, che l'opera del Lumelli non fosse mai esistita, pure non abbiam creduto cancellaria, parendoci anco che molte volte si possono per avventura trovare certe poche e oscure pagine obliate dai bibliografi più accurati.

Anche del Visconti si è un tempo dubitato fra i bibliografi piemontesi, ed ora siam sicuri del picciol libro, di cui il pre-

gisto e ricco collettore Alfieri di Sostegno, presidente del Senato del regno, serba unico esemplare in Piemonte.

Il Saluzzo estendio riporta l'opera di Gregorio Alasia, *Catalogo de' capitani di Sommariva*, stampata a Carmagnola nell'anno 1612. Ma a noi non riescì sin dall'anno 1854 che pubblicammo qui la BIBLIOGRAFIA MILITARE ITALIANA ANTICA E MODERNA di vedere cotesto libro. E continuammo sempre le ricerche, anche indirizzandoci agli ufficiali Alasia, i quali sono pei l'appunto della medesima patria di Gregorio, cioè di Sommariva del Bosco.

E più fortunatamente abbiam potuto avere per le mani le altre opere che il Saluzzo obliò scrivere ne' due cataloghi, citandoli pur qualche volta, come il D'Effiat e il Guron, i quali insieme col Silbon scrissero le Memorie intorno alle guerre d'Italia del 1625 al 1632, il Fantin Desodeards, il quale pubblicò a Parigi nel 1802-1803 nove volumi della *Histoire d'Italie depuis la chûte de la république romaine jusqu'au* XIX *siècle*, e anco il Van-der-Burchi Lamberti, del quale nel 1599 furono stampati a Lione e ristampati ad Amsterdam nel 1609 i due libri *Sabaudorum ducum historiae gentilitiae*, commencendo dal 998 insino al 1587, quantunque più tardi, l'anno 1627, si fosse colà pubblicata l'altra opera del medesimo autore *Sabaudiae respublica*.

Finalmente abbiamo veduto in qualche pagina farsi ricordo di una Narrazione delle rappresaglie del marchesato di Spigno, e delle Notizie sul colonnello Allardi

---

(*Nota* C, *pag* 254)

ARCHIVIO CALDERA

Nè fra le opere raccolte nel primo volume, nè in quelle di cui abbiam fatto cenno nella nota precedente, trovasi fatta menzione dell'Archivio Caldera. E noi, solleciti delle appartenenze alla storia patria, abbiam potuto sapere solamente che

la famiglia Caldera avea signoria in Moneeglio, il quale feudo caduto poi in casa Saluzzo, facilmente rimasero essi possessori delle scritture citate, e potrebbero esser cadute in eredità al conte San Martino di Aglè, dal quale ci pervennero graziose promesse di ricerche.

(*Note D*, *pag.* 237)

ERCOLE NEGRI DI SANFRONTE

CELEBRE INGEGNERE MILITARE DEL SECOLO XVI.

Di alcuni ingegneri militari i quali lavorarono in Piemonte o per conto de' Francesi nel lungo loro soggiorno in Torino e in altri luoghi, dell'anno 1536 insino al 1560, o per conto de' principi nazionali, scarse notizie di molto ci pervennero. Pochissimo abbiam potuto raccogliere intorno a Paolo Vagnone di Truffarello, a Francesco Bernardino Vimercati e al figliuolo Scipione, a Domenico Donzello di Mondovì, a Cesare Poncello genovese, a Jacopo Antonio Dalla Porta di Casale, a Rinaldo Marelli, e ad altri, tutti del medesimo secolo XVI. E adoperatici a frugare e spigolare intorno ad Ercole Negri, siamo riesciti a raccogliere questi brevi cenni.

Ei nacque in Centallo verso la metà del secolo XVI, e recatici colà più volte, e sollecitatone l'egregio nostro amico, deputato al Parlamento nazionale, conte Giambattista Michelini, non abbiam potuto rinvenire gli atti pubblici della sua nascita. Nè è a dubitarsi esser centallese il Negri, perocchè l'accuratissimo monsignor Della Chiesa ce ne assicura nelle sue Memorie lasciate a penna.

Cominciò a farsi conoscere nell'assedio di Ginevra del 1559, disegnando il forte di Santa Caterina.

Parecchie sue lettere tenute preziose negli Archivii del regno, che io ho voluto minutamente leggere, ci dicono che siccome ingegnere ducale andò nel 1573 a visitare il forte Cher-

bonnière, ch'egli chiama *Giarboniera*, proponendo molti miglioramenti, e conchiudendo in modo accopcio e riciso. IL FORTE SI PUÒ FARE FORTISSIMO

Ed egli appunto aprì le trincee dell'assedio il 23 di gennaio 1595, ed entrò fra' primi il dì della resa a' 7 di febbraio.

Andò poi a servire il re di Francia, ed egli medesimo s'intitola ingegnere di S. M. cristianissima ne' tanti bellissimi e artistici disegni serbati nel volume III della *Miscellanea di Architettura militare* negli Archivii medesimi.

E vi sono le piante di Mura e Liverone prese nell'ottobre 1580, e al 10 di agosto 1581, e quelle di Bordeaux, Chatillon, Sèvres, Beves e Maraiglia.

E in data di Cuneo 28 di agosto 1592 parlava alla Infanta, cui era affidata la reggenza, di lavori fatti a Demonte, dopo di essere stato a combattere nel campo contro i Francesi, comandati da Lesdiguières.

Molta riputazione gli diedero la difesa di Esaglie nel 1595, l'assedio di Bricherasio col Vitozzi, e le opere di Barreaux due anni dopo.

Con patenti del 29 di agosto 1600 ebbe ordini di edificare cinque baluardi e due piattaforme in Savigliano; e salito in gran rinomanza, nel 1605 fu nominato, insieme con Alessandro Vivaldi di Mondovì, generale di artiglieria, dopo Giuseppe Cambiano di Ruffia, il quale fu gran mastro dal 5 di ottobre 1580 infino ai primi anni del secolo XVII.

Chiamato a costruire nuove fortificazioni alla Verrua nel 1613, l'anno dopo andò al posto di governatore di Santhià.

Si segnalò alla difesa di Crescentino assediata da Pietro di Toledo alla fine di maggio 1617, e quantunque molto travagliato dalla gotta, fecesi menare sul fronte attaccato. Fu di lì a poco alla difesa di Vercelli, ove corse con grande arte nell'antiguardia delle soldatesche di soccorso, lavorò di molto per costruire rivellini, e per minare i bastioni attaccati di San Giacomo della cittadella, di Sant'Andrea della città, talmentechè meritò gli elogi del celebre ingegnere Tensini (lib. II, pag. 3).

Anzi ei non volle punto sottoscrivere la resa, siccome leggesi nel volume III delle Istorie Militari del Saluzzo, a pagina 215.

Fu governatore di Savigliano nel 1619, ed allora diede i

suoi disegni per le fortificazioni da farsi alle ampliazioni di Torino.

Nè altro ci è riescito sapere di cotesto ingegnere chiarissimo, non ostante le tante ricerche che ne abbiamo fatto.

Se non che nelle citate Memorie Della Chiesa troviamo essere morto nel giugno dell'anno 1622 il signore di Sanfronte della Morra (1), generale delle artiglierie, governatore di Savigliano.

(*Nota E*, pag. 330)

GABRIELE BUSCA

CELEBRE INGEGNERE MILITARE DEL SECOLO XVI

Noi abbiam parlato avanti di Ercole Negri di Sanfronte, ruzzolando quello che diligentemente ci fu dato incontrare per lettura e ricerche.

Ma più antico e più rinomato eziandio fu Gabriello Busca, della cui opera servironsi i duchi di Savoia e altri principi di Europa.

Figliuolo di un celebre fonditora milanese, fu tra i primi ingegneri del tempo. E nel 1560, subito che Emanuele Filiberto tornò ne' suoi Stati dopo la battaglia di San Quintino combattuta a dì 10 di agosto 1557, lo chiamò per le fortificazioni da costruire o da riparare. E principalmente circondò Susa col forte di Santa Maria, e afforzò Demonte, che fu una delle più considerevoli fortezze di Europa, demolita da' Francesi nel 1796.

Poi nel 1566 ristaurò Mommeliano, che i Francesi avevano costrutto nel 1551, e fece colà una fonderia di cannoni nel 1563.

A dì 8 di agosto 1569 innalzò la cittadella di Borgo detta San Maurizio, e lavorò nel tempo medesimo alla fortezza della Annunziata.

In Torino l'anno dopo costruì una nuova fonderia di cannoni, dove è oggi la piazza del Palazzo Reale, annessevi anche le officine delle armi e della polveriera.

(1) I Sanfronte ebbero il feudo della Morra (piccola terra presso Saluzzo) da Agostino di Saluzzo per compra.

Ritornò poscia in Borgo alla Bressa, come ricavasi da una lettera scritta da quella cittadella a Ferrante Vitelli, sopraintendente di tutte le fortificazioni, in data del 12 di aprile 1573, in cui discorre del baluardo di San Nicolò, e il Vitelli lo chiamava luogotenente delle artiglierie.

E fu non pure ingegnere ducale, ma consigliere di Stato, a quanto egli medesimo narra nella dedica che fece a Carlo Emanuele del suo libro: *Della espugnazione e difesa delle piazze*, stampato a Torino nel 1585. E la data di *Borgo in Bressa* a di 10 di gennaio 1578, che noi vedemmo nel Codice cartaceo degli Archivii del regno, dimostra ch'egli era ancora colà in quel tempo per terminare la cittadella incominciata dal Paciotto, chiamato altrove. Anzi ne fu governatore nel 1589 per sostenerla contro i Francesi; ed il Papacino nella prefazione all'*Architettura militare* assicura che il Busca *ricusò di andare al servizio de' Francesi*. Imperocchè nel 92 era l'ingegnere degli assediati in Susa, governata dal conte di Valperga, consigliando di bruciare il sobborgo di cui eransi impadroniti i Francesi, non ostante il fuoco vivissimo che lor fece addosso il comandante del forte Santa Maria, Galeazzo Bava.

Ma nel 1595 passò ai servigi di Spagna, poichè il contestabile di Castiglia Giovanni Fernandez di Velasco, dovendo guerreggiare nella Borgogna contro Arrigo IV, lo volle seco, e feceglì dare in Milano il carico di capitano delle artiglierie, rimanendogli gli uffici di consigliere dello Stato ed architetto delle fortezze di Savoia.

Oltre le opere stampate, si sa che nella libreria de' Visconti di Milano v'erano del Busca un *Discorso di fortificazioni* intitolato a Filiberto d'Este, e un altro sopra le misure de' baluardi.

Noi non sappiamo altro della sua vita nè quando morì, e se lasciasse eredi. Sappiamo solamente che nel 1785 fra i tenenti generali al servizio piemontese, era anche un cavaliere Busca.

FRANCESCO PACIOTTO

INGEGNERE MILITARE DELLO STESSO SECOLO

Nato in Urbino o in Pesaro, che apparteneva all'Urbinate, da Jacopo e da Faustina della Rovere verso il 1521 o poco avanti, studio sotto Girolamo Genga suo conterraneo. Nel 1548 avea fatto onorate fatiche su le anticaglie di Roma, come da sue lettere nel Bottari, e nel 1550 fu chiamato alle fortificazioni di Ancona. Poi nel 1551 andò ai servigi del duca di Parma, come si trae da una lettera di Annibal Caro scritta a quel principe in data del 10 di aprile. E volle anche militare nelle guerre di Fiandra, dove Emanuele Filiberto cominciò a tenerlo in grandissimo pregio. Colà ei diede i disegni per le fortificazioni di Villafranca di Nizza, accompagnò il duca a Parigi quando andò a sposarsi, e con la nuova coppia si recò a Nizza. Nella quale città tolse in moglie la nobile donzella Antonia Roccamura.

Nel 1558 trasse a fortificare Montecchio, Scondiano e le fortezza di Piacenza, sempre pel principe di Parma. Nel quale anno, a dì 24 di dicembre, Annibal Caro gli scriveva: « Pure « non so che entratura S. A. abbia col gran Mastro (di Malta) « che potrebbe averla tale, che gli fosse facile ad impetrarla. « e massimamente per un vostro pari, del quale hanno bisogno « in questo articolo della fortezza che vogliono fare, essendo « morto il Genoa (sic) architetto che andò in per questo effetto. »

Nel 1560 fece il Paciotto una visita generale ai forti dello Stato del duca, e gettò le fondamenta della cittadella di Vercelli, continuata dal Poncello. Di là fu invitato dal duca di Savoia nel 1562 a munire Savigliano, un bastione della quale fortezza fu intitolato *Paciotto*, migliorò le fortificazioni di Cuneo e Mommeliano; e nel 63 restaurò i castelli di Nizza e di Cisterna, e costruì un forte a Giletta. Finalmente dal giugno del 1564 all'agosto del 65, in 14 mesi eresse la cittadella di Torino. Pel quale stupendo lavoro Emanuel Filiberto gli ottenne l'ordine di Cristo del re di Portogallo nel 1566, e dal duca di Urbino nel 1578 il titolo di conte di Montefabbri, piccola terra nell'Urbinate.

Accresciuta di molto la sua fama, il duca di Alba lo menò in Fiandra a erigere la sì famosa cittadella di Anversa con Gabrio Serbelloni. E fece i disegni di nuove fortezze pe' dominii americani, fra le quali, dicesi, San Giovanni di Ulloa.

Ed ebbe a tornare in Piemonte, e costruì la fortezza della Nunziata contro Ginevra, la cittadella di Borgo nella Bressa: poichè il Busca dice nella sua opera aver egli incominciate e compite quelle fortificazioni verso il 1580, portando onorevol giudizio sull'ingegnere Urbinate, il quale pare che *cominciasse a mettere a stabilire i buoni fondamenti di questa professione* (pag. 129). Ma si guastò col duca di Savoia, recandosi in Roma e in Urbino, e dobbiamo notare che non già Francesco ma Orazio Paciotto fu a Borgo, come si trae dalla lunga lettera scritta al duca nell'anno 1576. Della quale diamo questo paragrafo: « Replico a V. A. che in quanto alla fortezza che si « farà al di dentro della villa non se ci potrà opporre che sarà « bellissima e bonissima, ma V. A. ha da sapere che fra le « case che andranno di dentro del castello, e quelle che andranno rovinate, arrivano alla somma di 400 mila scudi e « passa. L'altra, che per quanto circonda il sito della villa, « contenuta dal detto forte, bisogna rifarla tutta di muraglia, « che non vi è cosa che si possa dir bona, come sarebbe il « bastione di *Sant'Antonio*, il bastione di *Macone*, e la cortina « tanto da una banda che dall'altra fra un bastione e l'altro, « che tutte le muraglie che vi sono, o che sono per terra o vi « andranno presto, e se non fosse che già tempo fa le feci « scaricare al di dietro della terra, finora sariano andate a « basso, e pertanto, a voler esser sicuro del detto forte, sarà « necessario rifar le dette muraglie e bastioni, e non si fidare « di quello che vi è al presente, perchè sono riparazioni di « terra cioè scarpamento, che con pioggia si dilegua a poco a « poco, ed a questo non vi è rimedio se non rifar di muraglie. « E a entrare in questa faccenda V. A. non se saprebbe uscire « con meno di 40 mila scudi, senza il pagar di case si ili quelle « che restano al di dentro del forte, come quelle che vanno « per terra, e non si farebbe in un anno, e pertanto non mi « pare che si debba entrare in questa spesa. »

Cotesto fratello Orazio aiutò di molto Francesco Paciotto nei lavori che fece in Piemonte, massime alla cittadella, e insieme

ebber a patire un giudizio di soverchie spese. E l'altro fratello Felice fu professore di lettere greche e latine nell'Università di Vercelli, e ne parlò con lode il Cilenin nella dedica che fece della sua opera ad Emanuele Filiberto.

Vecchio quasi settagenario morì Francesco in patria nel 1591, dove si prolungò la sua discendenza dei conti di Montafabbri sino al secolo presente, essendosi estinta da venti anni allo incirca.

Io non so come Guglielmo Della Valle, nativo del Piemonte, avesse potuto nella prefazione al volume XIII del Vasari dire piemontese il Paciotto, ed esservi a quel tempo de' Paciotto negozianti in Torino.

CARESANA GIUSEPPE

INGEGNERE MILITARE DELLO STESSO SECOLO.

Nacque di nobile famiglia vercellese; alcuni lo hanno anche chiamato Carezzana, credendo correggere la pronunzia piemontese. Discepolo del Paciotto da Urbino nelle arti del disegno e più nell'architettura militare, cominciò la professione delle armi, e nelle eventure di Casa Savoia le si tenne sempre fedele, talmentechè leggiamo questo diploma riportato dal De Gregori; nè sappiamo come il Casalis avesse dimenticato il Caresana tra i Vercellesi illustri.

« Dell'anno 1553 del mese di novembre avendo li ministri e soldati del re cristianissimo tolto per tradimento questa nostra città di Vercelli, il capitano Giuseppe Caresana, non essendo in quel tempo di S. M. cattolica stipendiato, mosso solo dall'affezione che ci portava, sprezzato ogni pericolo tanto della persona quanto della casa e facoltà sue e di suo fratello, fu il primo che entrasse per soccorso armato nella cittadella di questa città.

« L'anno 1553 del mese di dicembre, essendo i Francesi accampati alla espugnazione d'Ivrea, il detto capitano non essendo stipendiato, con buone deliberazione e buone fortune, uno

notte passando fra le sentinelle de' nemici, s'introdusse lui con 40 soldati

« L'anno 1554, e del mese di gennaio, fu richiesto di andar alla difesa del castello di Crevacuore.

« L'anno 1557, avendo i Francesi rubato con scale il castello di Borne, accettò l'impresa di ricuperare li luoghi

« Nel 1558 ai 24 di maggio, avendo il sig Birago rubato di notte San Germano, fu l'istrumento principale della ricuperazione.

« Per li sovra scritti servizi e per molti altri, i quali sarebbero lunghi a narrare, che il detto capitano Giuseppe ha fatto a S M cattolica e a Noi nel corso di 25 anni con le armi, col giudizio e con le facoltadi, Ci è parso buono e spediente ch'ei debba lasciar le sue arma antica »

Dopo di coteste patenti ei fu spedito a fortificare e governar Savigliano, siccome abbiamo da una sua lettera al Duca in data del 1° aprile 1564, in cui raccomanda un certo Giuseppe Aschieri di Fossano. E di la recossi nel 1565 a fortificare Nizza, mentre si costruiva la cittadella di Torino La quale terminata, il Caresana ne fu il primo governatore col grado di colonnello, dal 1566 al 1573, poichè in altra lettera del 15 di aprile di cotesto anno scrive al medesimo duca di aver ragionato con Ferrante Vitelli sulle fortificazioni della cittadella, la quale, *alzata da sette anni, manca ancora della casa della munizione e di baluardi verso terra*

Da Torino andò al governo della città e cittadella di Mondovì, e nelle sue lettere scritte di qui del 1573 al 1576 vedesi quanta importanza si apponeva al suo officio, massime per le relazioni con la contessa di Tenda; e come nella sua vecchiezza non dimostrasse punto le fiacchezza e il dubbio della età

Nel 1617 un Avogadro Caresana, secondo narra il Berardo, si trovò all'assedio di Vercelli, e nel 1666 un Pietro Caresana fu governatore di Casale.

(Note F, pag. 393)

I GUERRINI.

Oltre al Guerrini Alessandro, di cui è parola spesse volte nell'opere del Saluzzo, abbiam raccolto ecco brevi notizie intorno a Rocco e a Dionisio Guerrini.

Dalle opere del Denina (*Rivoluzioni della Germania*, tom. IV, lib. XII, cap. 12) traggiamo quanto il Guerrini avesse lavorato fuori d'Italia, essendo sue le fortezze di Spandau e Castrino nel Brandeburgo, Vurzburgo in Franconia, Augustomburgo in Sassonia, ed altre ancora.

E il Malte Brun dice più celebre la città di Spandau per la sua fortezza quadrangolare presa dai Francesi nel 1406, che per le sue manifatture di armi, i filatoi, e le filande. E forse in Germania compì i suoi giorni.

Il Vasari, toscano, non parla punto del Guerrini, e noi abbiamo dovuto durar fatica a raccogliere, che Rocco Guerrini dei conti di Linare nacque in Marradi nella prima metà del secolo XVI. Fatti i primi studii in Firenze, andato a militare in Ferrera sotto Alfonso, e poi sotto l'impero di Carlo, fece parte della spedizione di Tunisi e Algeri. Seguita nel 25 di ottobre 1556 la rinunzia degli Stati a Filippo II, pare che il Guerrini passasse ai servigi di Francia, siccome dimostra un diploma di Cosimo I del 15 di maggio 1564.

Dionisio diedesi pure all'arte militare, e in ispezialità allo studio del disegno e delle fortificazioni, talmentechè il Baldinucci, nella vita di Stefano della Bella, lo dice *soldato di gran valore*, e pratichissimo in disegno, architettura militare e civile, *tornato pure allora di Spagna, dove aveva lasciato gran nome e desiderio di se stesso per le varie ragguardevoli cariche, particolarmente d'aiuto del quartiermastro generale ch'egli vi avea con gran lode sostenute, ed in compagnia di Stefano trattenevasi per suo divertimento in disegnare belle invenzioni pure anch'esso in sul gusto di lui, finchè dal serenissimo gran duca fu eletto suo quartiermastro generale, e poi maestro di campo del quarto di Prato* E ciò poco avanti del 1650.

TABLE DU TOME DEUXIÈME

SECONDE PARTIE

CHAPITRE PREMIER — GUERRE DE 1536.

Sommaire. — Motifs et prétextes de la guerre que le roi de France déclare au duc de Savoie. — Ce dernier prince contre qui Genève était en revolte se voit attaqué en même temps par les Suisses — Il perd tous ses états au delà des Alpes. — Les Français alliés du marquis de Saluces passent en Piémont — Suse forcé — Charles III quitte le capitale — Turin se rend par son ordre — L'armée française poursuit les impériaux et les Piémontais — Elle les force sur la Doire — Convention entre les généraux — Mondovì, Coni, Fossano et Carignano pris par les Français — Défection du marquis de Saluces — Charles-Quint arrive en Piémont — Turin investi — Coni et Fossano repris — Le Piémont réuni à la France — Les Français repassent les Alpes — Les impériaux entrent en Provence — Suite des opérations militaires en Piémont. Combat de Savigliano. La Tarantaise en insurrection. Elle est abandonnée à la fureur du soldat — Les Italiens au service de France escaladent Gênes et ils sont battus. Ils arrivent en Piémont — Le blocus de Turin est levé. Les impériaux se retirent à Asti. Les Français reprennent plusieurs places du duc de Savoie, et s'emparent d'une grande partie du marquisat de Saluces, dont le roi donne l'investiture à Jean

CHAPITRE II. — SUITE DE LA GUERRE DE 1536.

CHAPITRE III. — SUITE DE LA GUERRE DE 1536.

CHAPITRE IV. — SUITE DE LA GUERRE DE 1536.

CHAPITRE V. — SUITE DE LA GUERRE DE 1536.

CHAPITRE VI. — GUERRE DE 1551.

CHAPITRE VII. — SUITE DE LA GUERRE DE 1551.

CHAPITRE VIII. — SUITE DE LA GUERRE DE 1551.

CHAPITRE IX. — SUITE DE LA GUERRE DE 1551.

CHAPITRE X. — SUITE DE LA GUERRE DE 1551.

CHAPITRE XI. — SUITE DE LA GUERRE DE 1551.

CHAPITRE XII. — SUITE DE LA GUERRE DE 1551.

CHAPITRE XIII. — SUITE DE LA GUERRE DE 1551.

CHAPITRE XIV. — SUITE DE LA GUERRE DE 1551.

CHAPITRE XV. — SUITE DE LA GUERRE DU 1551.

CHAPITRE XVI. — CAMPAGNE CONTRE LES VAUDOIS EN 1560.

CHAPITRE XVII. — GUERRE DE 1588.

CHAPITRE XVIII. — SUITE DE LA GUERRE DE 1588.

CHAPITRE XIX. — SUITE DE LA GUERRE DE 1588.

CHAPITRE XX. — SUITE DE LA GUERRE DE 1588

CHAPITRE XXI. — SUITE DE LA GUERRE DE 1588.

CHAPITRE XXII. — SUITE DE LA GUERRE DE 1558.

CHAPITRE XXIII. — SUITE DE LA GUERRE DE 1588.

CHAPITRE XXIV. — SUITE DE LA GUERRE DE 1588.

CHAPITRE XXV. — SUITE DE LA GUERRE DE 1588.

CHAPITRE XXVI. — SUITE DE LA GUERRE DE 1588.

CHAPITRE XXVII. — SUITE DE LA GUERRE DE 1588.

CHAPITRE XXVIII. — SUITE DE LA GUERRE DE 1588.

CHAPITRE XXIX. — SUITE DE LA GUERRE DE 1588.



PLAN

DE

TURIN

et de ses Environs

ur l'intelligence du Siège et de l'attaque des Lignes

en 1706



Tip V Steffenone, Camandona e C, via E V degli Angeli, 7

